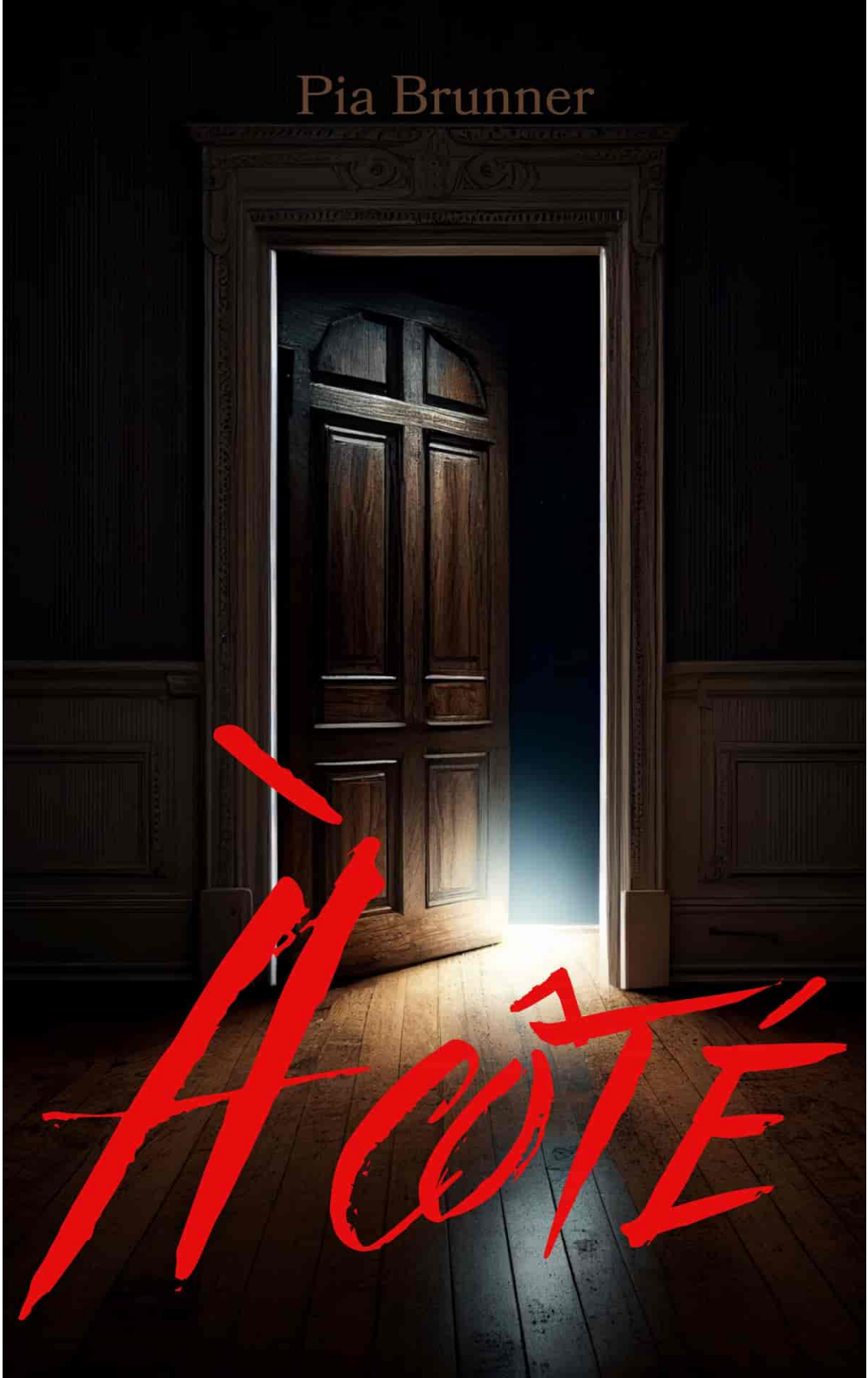
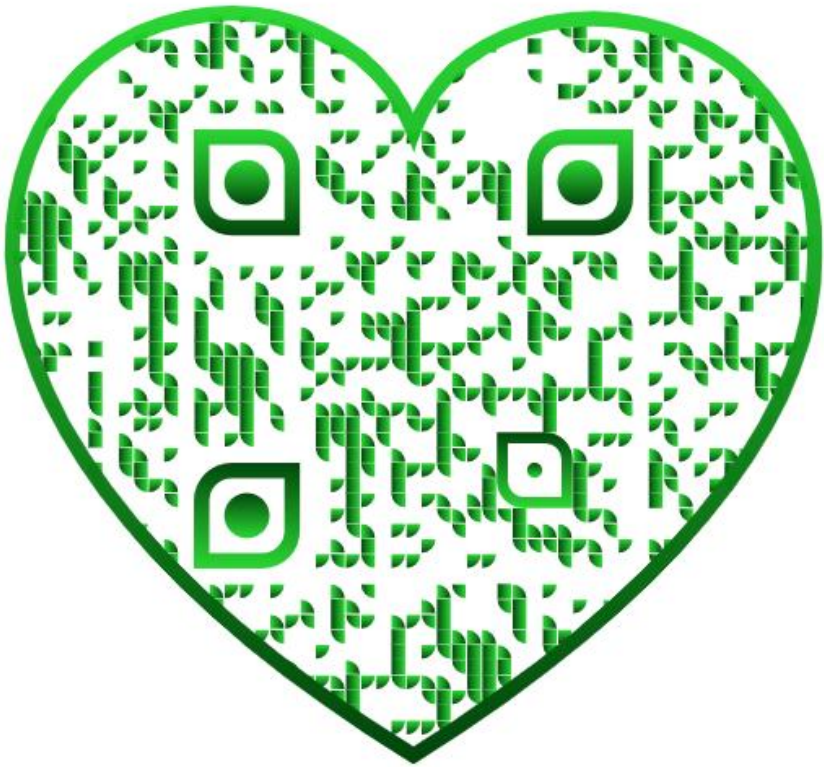
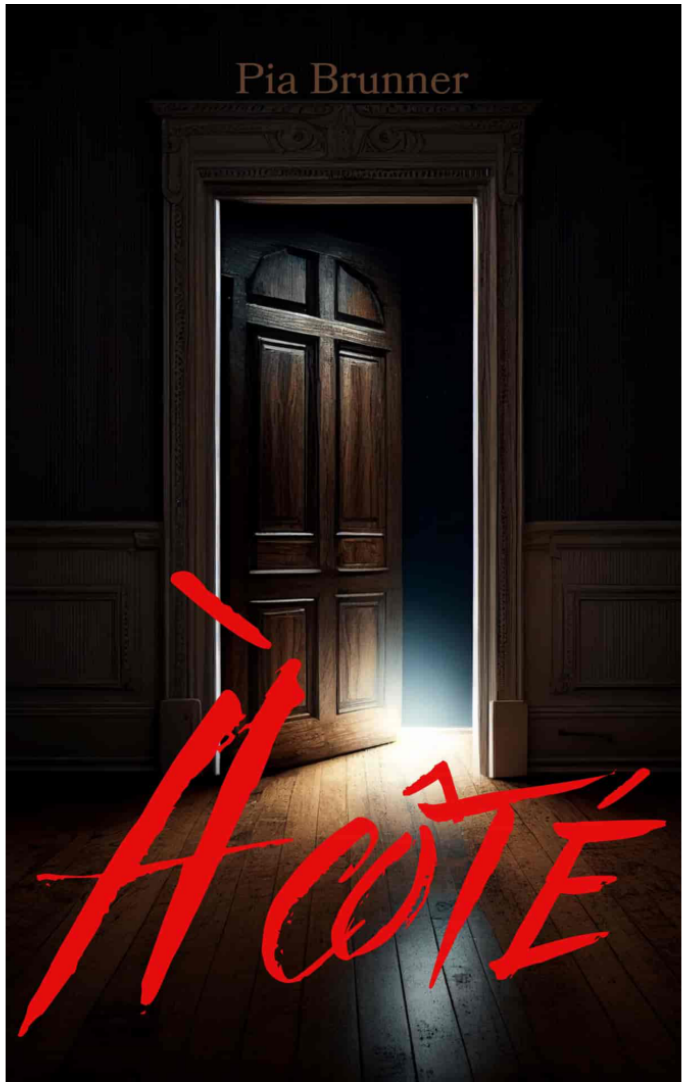
Pia Brunner



À côté




Pia Brunner
À côté

Pia Brunner

À côté

© Pia Brunner, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2927-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Derrière le mur

La résidence était située au bout de la route, à droite de l'entrée du village et donnait sur une vaste forêt s'étendant jusqu'au pied du Jura.

Les feuilles mortes d'un immense frêne s'accumulaient devant l'entrée du bâtiment et à chaque passage, quand une personne ouvrait la porte d'entrée, une feuille au moins trouvait le moyen de s'engouffrer à l'intérieur.

Sur le parking les récentes pluies avaient fait tomber les graines de l'arbre et ses branches mortes menaçaient de boucher les gouttières. Le frêne majestueux s'étirait jusqu'au toit de l'immeuble et son feuillage masquait la lumière des appartements situés de son côté. Il était particulièrement apprécié par les trois fillettes qui musardaient au deuxième étage parce qu'il abritait des écureuils, une grande diversité d'oiseaux aussi et la nuit les chauves-souris grinçaient sous son feuillage.

Cela faisait plusieurs jours qu'on n'avait vu les petites, ni la maman de celles-ci. On ne leur prêtait pas vraiment attention, surtout en cette période de l'année où personne ne s'attardait dehors, ni dans les allées de l'immeuble. Les chemins se vidaient, les pas se hâtaient et le bourg sinistre se transformait en un village fantôme. On enfonçait le nez dans son écharpe ou dans l'encolure de sa doudoune, lançant seulement un bonjour engourdi à un autre nez emmailloté d'une écharpe, sans prendre le temps de lever les yeux sur son ou sa propriétaire, comme si le froid endormait à l'unisson les consciences et les élans du cœur.

Pourtant la voisine d'étage des fillettes : Moïra Peyroux, une femme âgée mais encore pleine de vivacité, avait bien remarqué leur absence. Son chien aussi du reste, Hogg, un molosse discret pour qui tout être vivant comptait comme sa famille. Ils étaient les seuls de tout l'immeuble qui se souciaient vraiment d'autrui.

Moïra était devenue proche des gamines et les invitait à prendre le goûter chez elle. Femme courtoise et élégante, de nature empathique et compatissante, elle était douée pour percer à jour les secrets les plus enfouis des personnes qu'elle côtoyait. Pour elle, à la différence des adultes, les enfants avaient la particularité d'immédiateté : leurs sourires, leurs paroles, leurs gestes, leurs regards, tout disait vrai. C'est pour cela qu'elle les préférait à tout le monde.

Quant à Hogg, son énorme mastiff anglais au poil brun de cent kilos bien tassés et aux larges yeux noirs lumineux comme deux boules de tourmaline, il était son gardien, son protecteur. Lui aussi était doté d'une seconde vue : Hogg voyait l'âme de quiconque franchissait la résidence, qu'elle soit ou non

accompagnée d'un corps.

Bref, tous les deux savaient que quelque chose d'affreux se tramait à quelques mètres de leur appartement, chez les fillettes d'à côté justement.

Un bruit de craquement se fit entendre dans la pièce plongée dans le noir. Une faible lumière traversait les persiennes fermées, suffisante pour distinguer les trois fines silhouettes d'enfant. Leurs mâchoires broyaient quelque chose. Audrey, onze ans, assise sur le sol les jambes en tailleur, regardait ses sœurs, Alicia et Chloé. Son visage était fin et elle affichait un crâne légèrement duveteux, rasé de près. « Ça t'apprendra à boucher la baignoire ! » lui avait craché dessus sa mère en brandissant devant les yeux chagrinés de sa fille la dernière mèche de cheveux qu'elle venait de lui tondre. « Maintenant, ramasse ! »

Audrey saisit les deux noix qui étaient posées dans le sac ouvert dans le creux de sa robe et les plaça au centre de sa paume, elle referma ses doigts et appuya fortement sur eux avec son autre main, l'une des noix se brisa en un craquement sec. Audrey recueillit les morceaux du fruit qu'elle distribua à Alicia. La cadette qui portait une frange trop longue avala sa part sans se faire prier. Audrey posa les débris de la coquille dans la benne d'un camion jouet et cassa une autre noix, cette fois elle glissa sa main à travers de fins barreaux en acier. Sa sœur Chloé était enfermée dans une cage dont le bac plastique était recouvert d'une serviette de bain froissée. La cage était étroite, elle faisait à peine soixante-dix centimètres de long pour quatre-vingt-dix de hauteur.

Son petit corps voûté en avant, Chloé baissait la tête pour mieux voir de l'autre côté. La gamine avait la mine boudeuse, elle portait un tricot taché et une couche nouvellement posée lui enserrait la taille. Sans plus attendre, elle saisit les bouts de noix que lui tendait Audrey et les porta à ses lèvres.

Cela faisait deux jours que la petite était enfermée dans la cage et pendant tout ce temps les fillettes s'étaient partagée une bouteille d'eau qui avait diminué de trois-quarts. Avant cela elles n'avaient avalé qu'un ridicule fond de bocal d'herbes aromatiques qu'Alicia avait réussi à attraper après avoir soulevé une partie du bandeau qui lui masquait les yeux. Lors d'une escapade aux toilettes, elle avait dérobé la première chose que sa main avait réussi à attraper sur le plan de travail et avait glissé le bocal dans sa manche. À peine avait-elle entendu les semelles de Julia s'éloigner qu'elle avait sauté sur l'occasion : vas-y maintenant ! s'était-elle dit pour s'encourager. Chaparde n'importe quoi, du moment que ça se mange. Alors elle l'avait fait, avant que sa mère ne revienne sur ses pas. Rien de bien réjouissant cela dit, rien pour ravir leurs estomacs ni leur redonner le moral.

Mais ce matin, le graal ! Audrey avait pu attraper un inespéré butin : un filet plein de noix. Julia l'avait sorti pour son rituel de purification alors quand elle s'était attardée quelques secondes pour attraper le sac contenant les

couches souillées de Chloé, ça avait été facile pour Audrey de dégager ses yeux et d'attraper le filet puis de le dissimuler sous son t-shirt tout en toussotant légèrement pour couvrir le bruit. Julia, préoccupée seulement à déposer son sac poubelle dans l'entrée, n'avait heureusement rien remarqué.

Depuis trois jours leur mère enfermait les filles à clé dans l'unique chambre qu'elles partageaient et il régnait à l'intérieur une odeur pestilentielle : près de la porte était posé un seau de ménage qui servait de pot de chambre, il n'avait pas été vidé depuis la veille et l'odeur était tellement puissante qu'il était impossible de s'y habituer.

Pour la grosse commission c'était différent, il fallait demander permission à Black Horse. Black Horse … c'était par ce ridicule nom de peau-rouge que les filles devaient s'adresser à Julia.

Audrey remarqua que le pansement de Chloé, enroulé sur sa main gauche, était de nouveau trempé. Encore un coup de Cheval Noir : elle avait brûlé la main de la petite jusqu'au sang avant de jeter celle-ci dans la cage comme un chien intenable pour la punir d'avoir coupé les lanières de sa pipe native.

« Mais qu'as-tu fait méchante fille ? ! » Pour bien la reprendre et lui faire comprendre qui était le chef ici, Black Horse lui avait mis la main sous le robinet, serrant de plus en plus fort l'étreinte de ses doigts autour du frêle poignet. « Ne t'avise plus de recommencer ! La prochaine fois c'est ton visage que je brûlerai ! » Plus la température grimpait, plus la petite se débattait. Rapidement sa peau avait viré au rouge écarlate, Chloé s'était mordue la lèvre et de grosses cloques étaient apparues sur le dos de sa paume. Elle n'avait que sept ans.

Alicia allait sur ses neuf ans et Black Horse l'appelait Nutty Papoose. Au grand dam de sa mère la benjamine raffolait des fruits à coques, surtout des amandes et des pistaches. Julia l'avait accusée de chercher à voler l'esprit des arbres en s'empiffrant avec leurs noix, alors pour ne pas que ses gamines mettent la main sur ses coques sacrées elle les avait cachées. Les noix étaient réservées pour les rituels de prières, point barre. Julia les broyait menus, dispersait ensuite les morceaux dans un brûle-parfum en terre cuite avec de l'essence de sauge et allumait une bougie chauffe-plat, elle s'installait en position de prière et invoquait les génies des forêts. L'idée qu'on puisse manger des noix la rendait malade : « les arbres sont divins, comme bien de fois dois-je te le répéter idiote ? ! ce sont des dieux, ils veillent sur toi, ils te gardent de la pluie, de la grêle et du vent et toi tu les manges et tu fragilises leur duramen ! aimerais-tu que je te coupe les doigts ? » avait-elle demandé à Alicia, les yeux exorbités.

La pauvre gamine affichait un sombre coquard, ainsi estampillée elle se remémorerait sans faute la leçon : ne pas manger les fruits à coque, ne pas être égoïste, ne pas se comporter en vilaine fille sinon la punition serait plus sévère la prochaine fois. Maman était une Squaw, elle avait des principes, on ne la

lui faisait pas à l'envers !

Voilà l'image que ses filles devaient avoir d'elle : une dure-à-cuire, une cheffe sioux impossible à berner. Avec elle il fallait retenir sa respiration et ne pas sortir du cercle rouge tracé par ses principes. Pourtant ses gamines n'étaient pas dupes, elles savaient que derrière ces règles insensées et cruelles se dissimulait une véritable malade mentale.

Tout avait tourné en eau de boudin depuis qu'elle avait ramené au salon ces maudites boîtes en carton. C'était à peu près comme si elle n'avait pas pris comme tout le monde l'ascenseur pour descendre au sous-sol mais avait délibérément chuté de la balustrade, comme si, à l'abri des regards, dans les profondeurs souterraines de la résidence, elle avait quitté sa peau de maman pour se transformer en ce monstre sinistre, violent et totalement imprévisible.

Audrey se demandait carrément si sa mère n'était pas possédée par l'esprit de leur grand-mère Véra … c'est clair qu'elle était déjà dans sa tête, à agiter follement ses grelots avec toutes les idées dont elle lui avait bourré le mou quinze ans plus tôt. Audrey ne l'avait pas connue mais son père José avait parfois fait allusion à Véra quand il se disputait avec Julia, juxtaposant à son prénom des mots comme allumée, bargeot, dingue…

Julia avait également affublé ses deux autres filles de pseudonymes singuliers, à la manière des Indiens lakotas. Elle-même s'était autoproclamée Black Horse, surnom porté jadis par Véra, leur animal totémique étant à toutes deux un cheval Appaloosa.

Celui de Chloé : Noisy Papoose, devait rappeler à toutes les cris stridents qu'elle avait poussés à sa naissance, car à cause de cette prima donna de malheur et de ses braillements surpassant les cent décibels, les cellules nerveuses de leur pauvre mère avaient été irrémédiablement abimées.

Pour Audrey, l'ainée, c'était Chick Papoose. Ce stupide sobriquet venait de ses prédispositions de maman poule : jamais elle ne se formalisait quand ses sœurs régurgitaient leur lait sur son épaule, elle veillait sur elles, applaudissait leurs progrès et consolait leur chagrin à grandes louches de câlins.

Maintenant Julia n'avait plus besoin de solliciter l'aide de l'ainée pour garder les petites quand elle partait faire une course. Elle n'avait pas à lui demander de faire quoi ce soit car Audrey faisait tout, seule et très bien. Elle observait, anticipait tout du haut de son un mètre quarante, ménageant au mieux le calme dans l'appartement, histoire de ne pas énerver Maman squaw.

Physiquement, les trois sœurs n'avaient pas grand-chose à voir avec leur génitrice : Julia était large de hanche, avait le visage gonflé, les traits épais, les cheveux marrons gras ramenés en une maigre queue de cheval, un menton légèrement avancé et un cou bosselé. Au fil des années, elle avait tout perdu de l'élégance naturelle dont elle disposait une décennie plus tôt.

Ses filles étaient d'une taille menue et leurs jolis visages, leurs traits fins et ces taches de rousseur sur leur peau d'une clarté transparente leur donnaient un air de nymphes des bois. Quand on les regardait, on remarquait en premier la forme de leurs oreilles, légèrement biseautées et de loin beaucoup plus grandes que la moyenne. Leurs bouches, en revanche, étaient petites avec des lèvres finement dessinées. Elles parlaient peu, murmuraient entre elles et devant leur maman leurs langues se verrouillaient brutalement.

Leur mutisme dérangeait Julia parce qu'elle avait besoin de bruit, il fallait que ça caquette sans arrêt pour qu'elle se sente rassurée. Depuis qu'elle avait sombré dans son délire paranoïaque, elle envisageait le silence comme une menace, un moment d'arrêt précédant à coup sûr une attaque. Alors, à peine rentrée à l'appartement, avant même de retirer ses tennis, elle allumait la télévision et peu lui importait sur quelle chaîne elle tombait, du moment que ça pétaradait c'était tout bénef. Le tintamarre explosant du périphérique audio calmait ses nerfs avec autant d'effet qu'un shot de tequila sur une ado anorexique. Elle pouvait rester un sacré bout de temps ainsi, figée devant l'écran, captivée par les couleurs. Le défilé fascinant des images la faisait ronronner. Mais, quand ça bougeait trop vite elle se rebiffait, reculait comme une grosse enfant apeurée.

Le plus incroyable c'était quand les animateurs télé s'adressaient à elle directement, l'appelaient par son prénom et lui demandaient sans gêne, à grands gestes agacés, d'applaudir leurs invités ou d'exprimer son avis simplement pour la critiquer ensuite devant un auditoire hilare et survolté. Julia notait l'attitude méprisante des présentateurs télé quand ils l'écoutaient, tendant l'oreille exagérément, le sourcil levé, un doigt en travers de la bouche. Ils espéraient qu'elle bafouille, rougisse et perde le fil de sa pensée. Mais que croyaient-ils ces idiots ? qu'elle était dupe peut-être ? Elle suait à grosses gouttes quand elle s'apercevait qu'elle cherchait ses mots comme une imbécile quand elle voulait leur répondre. Ils allaient voir son front dégoulinant de sueur, la chambreraient, la traiteraient de truie et d'idiote, ils étaient indubitablement de mèche avec José, avec le public et la terre entière !

Chaque fois qu'ils prononçaient son prénom ses yeux roulaient sur eux-mêmes et le dos légèrement courbé en arrière, ses bras grands ouverts battaient l'air grotesquement. Puis, reprenant son souffle, elle posait une main sur sa poitrine gonflée par ses poumons remplis d'oxygène et elle changeait de chaîne. Basta ! Ils ne pouvaient plus la voir maintenant, bande d'abrutis ! Elle gardait toujours la manette de la télévision à portée de main, pour ne plus être prise de court par ces messieurs malfaisants en costume trois pièces au brushing impeccable qui s'invitaient sans crier gare dans son salon.

Le soir venu, une fois l'excitation émoussée, elle mettait la télévision en veille et regagnait sa chambre en trainant ses chaussons. Après avoir vérifié que des caméras n'étaient pas dissimulées sous la table basse ni dans les murs, elle éteignait tous les interrupteurs. D'un pas mou et mécanique, elle

retrouvait sa chambre à coucher, se jetait toute habillée sur son lit et s'endormait aussitôt. Alors seulement, le calme revenait dans l'appartement.

Pauvres gamines ! L'état mental de leur maman s'était aggravé en quelques semaines. La vie n'avait pas été tendre avec elle, ses filles le savaient, mais depuis plus de quinze jours Julia n'allait plus bien du tout : elle s'était mise à boire, mangeait pour trois et marmonnait des phrases incohérentes et d'étranges prières. Ebouriffée du matin au soir elle errait dans l'appartement et semblait épuisée comme une pile vidée de toutes ses réserves d'énergie. Souvent, elle s'enfermait à double tours pour sangloter et seuls quelques pleurs, ponctués çà et là de cris aigus poussés par une rage trop longtemps contenue, perçaient alors le calme ambiant.

Depuis la mort de sa mère Véra, onze ans plus tôt, avant la naissance de ses filles, quelque chose s'était cassé en elle. Julia ne s'était jamais remise de la perte de celle-ci et, en permanence, elle voyait Véra sous ses paupières. Son absence l'avait empêchée de vivre sa maternité sereinement, voilà pourquoi, au fil du temps, son état s'était grandement empiré. Julia se mettait en colère pour un rien, ne supportait plus personne.

Mais surtout un jour en particulier avait été marqué au fer rouge dans l'agenda des fillettes, ce fameux jour où Julia était allée à la cave pour déterrer les souvenirs de sa mère. Ce jour-là elle avait basculé de l'autre côté, du côté intouchable des fous, des idiots, des schizophrènes, de ceux qui ont perdu contact avec le monde que l'on dit réel.

Leur grand-mère Véra était morte quand Julia était enceinte de huit mois d'Audrey. Au début de sa grossesse elle allait bien : ses cheveux brillaient, elle avait le teint frais, sa peau resplendissait, mais cet état de satisfaction n'avait pas duré car aux premiers mouvements du bébé, la jeune femme prit soudainement conscience d'abriter une chose en elle totalement à part et indépendante. Une chose qui allait changer le cours de son histoire, une chose dotée de sa propre liberté de mouvement, pourvue de doigts prêts à pincer, de pieds prêts à cogner, d'un cerveau capable de la juger et de formuler des pensées. Un être vivant, intelligent qui pourrait se muer tout aussi bien en un être merveilleux que monstrueux. Il pourrait devenir son pire cauchemar, son regret éternel… et s'il naissait malade ? malade mentalement ? différent des autres enfants ? s'il avait besoin de soins particuliers, s'il ne se sentait bien que dans une chambre noire dépourvue de fenêtres ? L'éducation ne changerait pas grand-chose, elle pourrait corriger certaines tares d'accord, mais pas les plus profondes ! Sa famille connaissait trop bien cela : vivre avec un enfant à part, cloisonné dans son univers, en proie à d'invisibles et terrifiants démons… Alors l'euphorie n'avait pas duré chez Julia. Avec ça, ses hormones avaient joué avec son humeur, les vergetures s'étaient mises à

dessiner un réseau de lignes disgracieuses sur ses cuisses et son ventre, bientôt les nausées avaient fait leur apparition, le surpoids, les vomissements …

Julia songeait parfois à cette terrible journée où elle avait annoncé la nouvelle de sa grossesse à sa mère, quel infect souvenir ! Véra n'avait manifesté aucun signe de joie et ne l'avait pas gratifiée d'une étreinte enjouée et bienveillante comme l'aurait fait n'importe quelle mère du cosmos. Julia n'avait pas été surprise, pas plus que ça, parce qu'elle était habituée depuis toute petite aux frasques d'une mère lunatique.

Véra l'avait invitée d'un geste impatient à s'installer dans la cuisine et à prendre place sur une chaise. Sa fille avait fait des efforts ce matin-là pour s'habiller et se coiffer, pour être présentable, portant un soin particulier à se maquiller, à égayer ses pommettes en les poudrant d'un rose fuchsia et à couvrir ses cernes bien marquées d'une épaisse couche de fond de teint, mais son application avait échoué car son état n'avait pas échappé à sa mère, cette dernière avait flairé l'usure intérieure derrière le grossier camouflage.

— Tu as l'air K.O., sérieux, on dirait qu'un train t'a roulé dessus, pauvre Juju !

Julia s'était assise sans rien dire sur la chaise qui était la plus proche du mur. Elle l'avait tournée de biais pour ne pas risquer d'écraser son ventre légèrement bombé sur le coin de la table et, repliant les jambes sous elle, elle avait posé son sac-à-main sur son abdomen comme si son sac pouvait protéger son bébé contre les mots qui ne tarderaient pas à fuser.

« Tu as entendu Maman ? j'attends un enfant… » Julia avait aussitôt regretté son impertinence et s'était mordue la langue. Voilà, elle lui avait tendu la perche comme une gourde, une fois de plus Véra allait se faire une joie d'étaler son cynisme. Crétine, tu adores être rabaissée en fin de compte, quelle idiote tu fais ! s'était-elle dit mentalement. Véra, s'attardant à l'entrée de la cuisine, l'avait regardée droit dans les yeux, sans le moindre début de sourire, puis elle s'était simplement dirigée vers le plan de travail pour enclencher la bouilloire.

— Tu veux une tisane de Cardamome ?

— Non merci.

Avec un sourire ironique sur le visage, Véra avait tapoté son propre ventre en fixant celui de sa fille : « tu devrais en prendre une, ça enlève les gaz ». Julia avait fait comme si elle n'avait rien entendu, traçant des cercles avec son index sur les motifs de la nappe en toile cirée. Une humiliation de plus et elle partirait sur le champ.

— Mais qu'est-ce que tu crois Juju ? honnêtement, tu pensais que j'allais applaudir et me lancer dans une danse de sauvage en levant les mains au Ciel pour remercier Grand Esprit de ta fertilité ?

Julia avait fusillé sa mère des yeux, une colère noire venait de se déverser du sommet de sa tête jusqu'au fin fond de ses bottines. Le sourcil interrogateur, Véra avait alors demandé :

— Tu vas en faire quoi du môme ?

Comme aucune réponse n'était venue, elle s'était montrée plus piquante :

— Qu'est-ce qui t'as pris de t'être mise dans cet état Juju ? tu n'as donc aucune ambition ?

Constatant que sa fille détournait sans arrêt les yeux et ne répondait qu'en secouant mollement la tête, Véra s'était lancée dans un discours sur l'irresponsabilité des jeunes parents tellement pressés de batifoler sans se soucier une seconde des conséquences. « Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à se sauter dessus, hein ? deux minutes d'amusement pour vingt ans de galère ! » Donner vie aujourd'hui était un acte obscène et égoïste, qu'elle ne compte pas sur elle pour jouer à la nounou quand elle irait bosser. Comment ferait-elle si son enfant était handicapé ? s'il naissait sans bras ou sans jambes ? s'il était allergique ? s'il souffrait de mucoviscidose ? … Et s'il était autiste ? s'il souffrait d'une étrange et terrible maladie comme Sylvia ? !

Julia, figée, ne disait rien, elle était stupéfaite que sa mère déterre pour la première fois depuis des années le prénom de Sylvia.

Comme aucune réponse ne venait de sa part Véra avait explosé :

— Elle est belle la jeunesse d'aujourd'hui tiens ! rien dans la tête, tout dans le slip ! Za vashé zdorovie ! », avait-elle lancé amèrement en portant nerveusement sa tasse de tisane à ses lèvres.

Cette expression lui venait de son stage chamanique effectué quatre ans plus tôt, lors de son séjour dans un lieu reculé du Valais, en Suisse. Comme le règlement intérieur interdisait l'alcool les membres du stage avaient pris l'habitude de trinquer comme les Russes avant d'ingurgiter leur tisane, seul breuvage autorisé en dehors de l'eau évidemment.

Véra avait bu une grande gorgée en avalant bruyamment puis avait posé sa tasse sur la table avec tant de brusquerie qu'elle avait failli la casser et, d'un geste rapide, avait déplacé une chaise pour s'assoir le plus près possible de sa fille. Une fois cette dernière assise Julia avait glissé ses pieds en arrière afin que ses genoux n'entrent pas en contact avec ceux de sa mère.

Véra avait à nouveau saisi sa tasse entre les mains et observait celle-ci avec tellement d'ardeur qu'elle avait eu l'air de vouloir la faire voler en éclats d'un seul regard. Ça y est, elle avait pris son air grave, son air circonspect, comme à chaque fois qu'elle agitait son drapeau rouge.

— Les conséquences vont être terribles Julia, je te préviens, tu vas le regretter. Il est encore temps de revenir sur tes pas et de te faire, enfin tu sais bien… voir un faiseur d'anges si tu préfères.

— Mais tu es complètement folle ma parole Maman, tu perds la boule !

— Non Juju, j'ai plus d'années de vie que toi, voilà tout !

Sans avoir bu dedans, Véra avait reposé sa tasse en la tapant exprès sur la table, sa bouche tremblait de colère.

— Tu crois que pondre un gosse c'est simplement couper la routine ? tu crois que j'ai coupé la routine avec Ralph quand j'ai eu Sylvia ? ! mais où avais-tu la tête enfin ? serais-tu soudainement devenue amnésique ?

Julia avait baissé les yeux. Quand s'arrêterait-elle de la blesser ? pourquoi ramenait-elle ainsi Sylvia sur le tapis ? Sylvia était un cas à part, totalement à part !

— L'heure est venue pour toi d'enterrer tes rêves Julia, tu ne pourras plus t'échapper, c'est fini pour toi ! Trace une croix sur ta vie ma belle car si tu fais le choix de garder cet enfant tu ne seras plus jamais libre !

Véra s'énervait de plus en plus, parlait vite et fort. Une écume blanche et dégoûtante, très dense, était apparue aux coins de ses lèvres.

— Mais qu'est-ce que tu t'imagines enfin ? que ça va être une partie de plaisir pour toi et pour l'enfant et que tout va aller nécessairement sur des roulettes dans ton couple ?

Elle était tellement agitée qu'elle avait renversé sa tasse de tisane. « Merde ! Bon sang ! » L'eau avait inondé la table et, ne trouvant rien pour essuyer, elle avait ôté son pull sans attendre. En raison de l'électricité statique quelques-uns de ses cheveux s'étaient soulevés au-dessus de sa tête et une expression de folie furieuse avait défiguré ses traits. Roulant nerveusement son pull en boule, elle s'était baissée par terre pour éponger le sol et absorber la flaque qui grossissait rapidement sur le carrelage.

En dehors de sa jupe ample caramel zébrée de motifs floraux elle ne portait qu'un soutien-gorge délavé d'un gris terne agrafé à l'envers. Julia avait remarqué avec effroi combien le corps de sa mère avait vieilli depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu, ça devait être sur la plage, il y a une éternité, pendant leur séjour sur la Côte d'Azur… les seules vacances où elles étaient parties ensemble loin de la maison, fuyant leurs souvenirs douloureux. Sa mère devait avoir quarante-deux ans environ et son corps était encore ferme.

Ratatinée ainsi sur le sol Véra avait l'air plus petite. Elle avait vigoureusement frotté son pull roulé sur lui-même sur les carreaux pour disperser le liquide tout en pestant dans sa barbe. Ses formes avaient tremblé comme de la gélatine, elles avaient dégouliné en rouleaux grisâtres de sa cage thoracique. Elle ressemblait à une folle finie, asséchée précocement par sa morgue tenace. « Punaise c'est bien ma veine ! » avait-elle pesté d'une voix rageuse. Julia, en colère et totalement dégoûtée, avait alors dû s'agripper à sa chaise pour retenir son pied pressé de mettre un coup sur le derrière osseux de

cette mégère. Dans cette position, à quatre pattes, emmaillotée dans sa longue jupe de bohémienne qu'elle écrasait de ses maigres genoux, sa mère avait l'air d'un animal sauvage pris dans un filet. Dire que je viens de là, de son ventre de barge, s'était-t-elle dit en observant horrifiée l'abdomen lâche de sa mère qui tombait comme un drapeau de chair au-dessus du sol.

Un fort sentiment de répugnance lui avait serré la gorge, Julia avait eu l'impression d'être face à une abominable louve. L'espace autour d'elle s'était résorbé, bientôt, avait-elle pensé, cette créature abjecte allait tourner sa tête à cent quatre-vingt degrés, pointant ses yeux noirs injectés de haine dans sa direction, reniflant l'air, aux abois, comme une prédatrice flairant l'agneau, elle allait se précipiter dans sa direction à une vitesse surhumaine pour arracher d'un coup de mâchoire son embryon blotti dans son abdomen.

Puis Julia avait senti quelque chose basculer en elle et avait fondu en larmes.

Au bout de quelques minutes, après avoir essoré son pull dans le lavabo et remis de l'eau à bouillir, Véra s'était calmée, la colère furibonde avait déserté son regard. Elle s'était approchée de sa fille et lui avait tendu un mouchoir en papier, Julia s'y était mouchée bruyamment et avait pleuré librement, sans penser à son eyeliner noir qui coulait à flots sur ses joues.

— Je suis désolée Juju », avait dit Véra en l'entourant d'un bras protecteur.

— Je vais tâcher du mieux possible de faire une place pour ton enfant dans le Calumet de mes prières, j'espère qu'ensemble vous saurez affronter les vents violents.

Véra avait marqué une petite pause, puis d'une voix songeuse, presque effacée, elle avait poursuivi :

— Devenir mère est soit une bénédiction ma grande, devant toi pourrait s'ouvrir un chemin glorieux, soit ce sera tout l'inverse, la maternité peut se révéler être un anathème Julia et ta lente descente en enfer a peut-être déjà commencé.

S'agenouillant au sol, mains jointes, yeux levés, elle s'était écriée d'une voix implorante :

— Aide-nous Grand Esprit, nous sommes tous parents avec Toi. Puissions-nous, petites âmes perdues que nous sommes, marcher sur Toi avec fermeté, Toi qui contrôles ma vie et les vies de tous les peuples sacrés, viens-nous en aide ! Ô Cygne Blanc guide ma fille et l'enfant qui s'apprête à naître !

Julia, hagarde, avait regardé sa mère prier sur le sol de la cuisine, dans sa jupe trempée, à demi nue, l'air désespéré. Faisant pivoter son sac sur sa hanche la jeune femme s'était levée, maugréant dans sa tête : « j'en peux plus de cette dingue ! » Mais elle était restée un long moment adossée près de la porte, tenant son sac à main contre elle, tortillant nerveusement la bandoulière

autour de ses doigts. Elle avait senti son front en sueur, ses mains moites, elle avait été honteuse qu'une nouvelle fois ça se passe mal. Julia s'était trouvée grosse tout-à-coup, pathétique et puérile, son parfum d'agrumes dont elle s'était aspergée le matin avait dû s'évaporer, maintenant elle devait puer la transpiration comme un bête à l'entrée d'un abattoir.

Quelle idée j'ai eue de venir lui annoncer la nouvelle, comment ai-je pu croire une seconde qu'il en aurait été autrement avec elle, j'aurais mieux fait de ne rien lui dire ! Mais, à cette minute précisément, tout ce qu'elle avait voulu c'était que sa visite se termine sur une meilleure note. Un peu de courage, elle avait juste besoin de ça, était-ce trop demander ?

Sa mère était sa seule attache, sa seule famille et malgré tout, malgré son caractère de cochon et ses idées fantasques, elle avait toujours été là pour elle. Ensemble, elles avaient traversé tant d'épreuves. Mais là, lieu de rester soudées en pleine tempête comme elles l'avaient été autrefois sa mère la lâchait injustement. J'ai peur, Maman, si tu savais comme j'ai peur en vérité que cet enfant soit comme Sylvia… dis-moi que ça ne sera pas le cas, dis-moi que je n'aurai pas à revivre ça ? dis-moi que mon enfant n'aura rien…

Julia avait espéré que Véra cesse ses prières, il fallait que ça se passe comme ça, l'heure était grave, sa mère devait la prendre dans ses bras, lui caresser les cheveux, poser un baiser affectueux sur son front, elle allait saisir ses mains dans les siennes n'est-ce pas et lui parler avec bienveillance ? elle en avait tellement besoin. Pourtant, comme les incantations de sa mère s'étaient éternisées et que la tête de Julia lui faisait atrocement mal, les yeux encore embués de larmes, elle était sortie à reculons de la pièce, s'était essuyé les paupières avec sa blouse de grossesse qu'elle avait achetée pour l'occasion et avait quitté la maison.

Et puis le pire était arrivé.

Six mois plus tard, cet abominable imprévu : la mort de Véra.

On se relève de la mort d'un père, plus ou moins facilement, mais on se relève. Pas de celle d'une mère, c'est impossible, car quand votre mère s'en va, une moitié de vous part aussi. Un morceau de votre âme glisse, se faufile, s'enfuit un peu plus loin pour apprêter votre futur cercueil. En mourant, une mère condamne à mort sa progéniture : au prochain arrêt c'est ton tour !

C'est pour cela que, peu avant de mettre Audrey au monde, Julia fut prise d'une sombre mélancolie : sa maison intérieure dont les fondations étaient bien avant cela gangrénées par les termites allait finir par s'effondrer pour de bon.

Quant à son compagnon, José, il ne maîtrisait plus rien à l'idée d'être bientôt père. Constamment au taquet, accaparé par son travail, il ne tenait pas

à compliquer davantage sa propre existence alors il prenait de plus en plus ses distances avec Julia, mettait sa chérie entre parenthèses. D'une nature passive et ego-économe, il préférait concentrer toute son énergie à préserver uniquement sa zone de confort et à veiller à ce qu'il fasse de son côté ses huit heures de sommeil.

En quatre ans deux autres filles allaient débouler.

Julia en voulait terriblement à José de lui avoir fait trois gosses, un seul ne pouvait pas leur suffire ? Elle s'en mordait les doigts, pourquoi n'avait-elle pas réagi à temps ? enfin c'est vrai elle aurait pu stopper tout ça comme l'avait enjointe sa mère ! mais tout était allé si vite, de plus, dès la naissance d'Audrey, elle s'était rendue compte qu'elle n'était pas faite pour ce rôle, comment aurait-elle pu avoir le déclic, hein ? comment aurait-elle pu avoir l'étoffe ou la fibre d'une mère avec Véra comme seul référent ?

Et puis quelque chose clochait avec ses gamines, quelque chose qui crevait les yeux : elles étaient différentes d'elle, elles ne lui ressemblaient pas, elles ne ressemblaient même pas à José, pas même à Véra ! Elles avaient l'air fragile avec leurs mines pâles, leurs têtes chaudes et leurs grandes oreilles de lutin. Leur drôle d'allure rappelait je-ne-sais-quoi à Julia : un sentiment fortement désagréable et depuis longtemps enfoui dans le dédale ouateux de sa mémoire : l'atroce souvenir de Sylvia. Cette étrange fille apparue un après-midi d'été dans sa chambre d'enfant il y a plus de dix ans. Pauvre Sylvia, la demi-vivante, éteinte et blême, qu'elle avait longtemps prise pour son double imaginaire avant d'apprendre des années plus tard qu'en vérité elle était sa sœur.

Comme Sylvia, ses filles semblaient dotées d'inquiétantes singularités, à se demander si elles appartenaient à ce monde ? Elles se manifestaient toujours à la dérobée sans jamais faire craquer le parquet, on entendait à peine leur pas, on les devinait, tellement ils étaient discrets.

Avec les années Julia s'était mise à craindre ses gamines et sursautait quand l'une d'elles surgissait devant ses yeux. Leur légèreté expliquait peut-être leur surprenante motricité ? parce qu'aucune des trois n'était passée par le stade du quatre pattes, toutes s'étaient tenues droites dès le départ, se hissant debout grâce aux rebords de leur parc et, en moins de temps qu'il ne faut pour cuire des asperges, elles avaient appris à mettre un pied devant l'autre, de vrais petits soldats prêts à en découdre. Mais pour Julia, ça en disait long sur la tournure dangereuse qu'allaient prendre les événements, c'est pourquoi au lieu d'applaudir la précocité de ses gamines, leur tonicité musculaire, leur désir de brûler les étapes, elle avait perçu leur adresse comme le signe évident d'une nature potentiellement hostile.

La jeune maman songeait parfois à sa collègue Lou. Lou la gentille idiote de service, nippée comme une gothique avec ses tatouages ridicules sur les

bras, son piercing lingual et ses mèches roses zébrant ses cheveux noirs et huileux.

Elles travaillaient toutes les deux comme caissière dans une grande surface en périphérie du village éclairée par de grands néons déprimants. Comme on se les caillait à l'intérieur, dès les premiers jours d'automne Julia enfilait des pulls à cols roulés sous son vêtement de travail. Quant à Lou, été comme hiver, elle s'arrangeait pour garder sa blouse ouverte de manière à exhiber ostentatoirement son maigre décolleté.

Lou, avec ses pauses clopes, son parfum prisunic qui donnait la nausée, son allure de bad girl provinciale et ses pensées cheap et prévisibles adorait sa collègue Julia, surtout depuis que celle-ci était en cloque. « Trop cool ton gros bidon ! » s'extasiait Lou, l'air aux anges en ouvrant ses paumes étroites aux doigts courts et bagués qu'elle ventousait sur le nombril de Julia dans l'espoir de sentir remuer le bébé.

— Prends ta pause Maman, je te remplace ! », lui disait-elle à la moindre occasion.

— Allé, du balai ma vieille !

— Ça va je t'assure Lou… » affirmait Julia.

— Tsst tsst ! arrête ton char, file j'te dis ! » répondait Lou, « j'te jure Maminette t'as l'air complètement schlass ! »

Julia lui répondait par un faible sourire, serrant les poings, cherchant à faire taire à tout prix cette voix hostile qui grondait en elle. Mêle-toi de tes oignons grande dinde ! derrière ma caisse j'oublie que je suis en cloque tu vois, et ça me fait un bien fou de ne plus y penser, tu comprends ça cervelle de moineau ?

« Merci Lou », murmurait-elle d'une voix frêle, baissant la tête comme si elle cherchait à s'excuser. Chez elle, comme chez tous les timides, la politesse finissait toujours par museler sa colère.

Julia ne comprenait pas pourquoi sa collègue mangeait des yeux son ventre, pourquoi elle restait agglutinée à cette idole de lardon roulé en boule dans le liquide amiotique, attendant son heure pour hurler sa fureur aux sage-femmes de l'avoir craché sans son avis dans ce monde… c'était peut-être le rêve de Lou mais sûrement pas le sien ! Ce bébé porteur de promesses pour une grande majorité de femmes, avec ses joues roses et baveuses, Julia le haïssait jusqu'à la moelle. Ce noyau imparfait était un hôte, un indésirable parasite… une masse de peau informe, ridée, toute dégoulinante de cellules desquamées et d'urine fœtale. Cette chose, je n'en veux pas moi !

Lou n'était pas la seule à lorgner son bidon, derrière sa caisse enregistreuse elle constatait bien les regards envieux de certaines clientes : leurs iris qui se dilataient soudainement, leurs yeux qui étincelaient de jalousie quand ils

s'attardaient sur son ventre, mais qu'est-ce qu'elles ont toutes ces folles ? À force Julia se disait qu'elle n'allait pas bien : je deviens comme Maman… amère, mauvaise, hors normes, habitée par des pensées déraisonnables !

Malgré cela, une fois ses trois filles pondues, pour ne pas entrer en conflit avec la vision que José attendait d'elle, Julia n'avait rien laissé paraître du vide sidéral qui s'était ouvert sous ses pieds. Elle s'était jurée à elle-même de faire de son mieux avant d'être rattrapée des années plus tard par l'obscurité poisseuse que Véra avait laissé derrière elle.

Tu as commis une erreur… un parjure !... avec tes grossesses tu as voulu déloger Maman…, se disait-elle mentalement en se frappant le front avec ses doigts. Vera est morte juste avant la naissance d'Audrey et ce n'est pas un hasard voyons ! La vie de ma gosse contre celle de ma mère ! et cette maudite Veillée que j'ai interrompue trop tôt par faiblesse ! C'est ainsi, pleine de culpabilité et de remords que la jeune femme avait traversé chacune de ses grossesses. C'est pour cela aussi qu'elle ne s'autorisait pas à aimer ses gamines, parce que c'était au-dessus de ses forces.

Depuis plusieurs semaines, les crises de Julia s'empiraient, elles avaient atteint un seuil de non-retour. Dans ces moments, épuisée de rage, les poings serrés, les mâchoires vissées, elle perdait ses garde-fous. Alors, le visage dévoré par la colère, la discrète Julia cédait la place à Julia-la-méchante puis à Julia-la-neurasthénique ... On ne savait jamais dans quel ordre laquelle des déclinaisons de Julia apparaitrait. La seule chose de sûre c'est que chaque jour la jeune femme s'enfonçait davantage dans sa dépression et personne n'était là pour la rassurer, pour lui dire que tout irait bien. Une copine sympa comme Lou l'aurait consolée à grandes coulées de mélasse : t'inquiète ma vielle, patience, la roue tourne toujours à la fin, j't'assure ça va aller, aie confiance, n'écoute pas Véra Maminette, écoute-moi plutôt, tu pourras toujours compter sur bibi !

Julia à huit mois de grossesse aurait bien repris sa place derrière sa caisse enregistreuse à côté de cette bécasse, pour un peu son parfum de supermarché et ses cheveux striés de rose lui auraient manqués, mais même ça c'était interdit et donc elle était cruellement privée de toutes ces phrases bien senties qui auraient pu disperser les pires nimbostratus qui obscurcissaient son ciel intérieur.

Heureusement, tout au début de sa lente descente en enfer, il lui suffisait de secouer la tête comme un chien s'ébrouant après une baignade pour redevenir plus humaine et dissiper ses idées noires. Elle faisait le vide dans son esprit et son cœur de femme reprenait son office, une voix clémente lui murmurait tout au fond de sa tête : non, les filles n'ont pas pris ta place Maman, tu es morte parce que tu étais malade, parce que tu as choisi toi-même de précipiter les

choses, c'est tout, on n'y peut rien, personne n'a pris ta place !

José, lui, ne s'était jamais soucié réellement de l'indisposition mentale de sa compagne, il avait déjà tant à gérer de son côté avec son boulot de dingue, il surfait d'un rendez-vous à l'autre, constamment pendu à son téléphone, jamais assis, mu par un besoin impérieux d'agiter ses guiboles. Partant au chant du coq il ne revenait qu'à la nuit tombée. À croire qu'il s'arrangeait pour cumuler les rendez-vous, enchaîner les réunions, histoire d'être injoignable toute la journée. Et puis surtout il n'était pas le moins du monde emballé à l'idée de se retrouver entre quatre murs nez-à-nez avec Julia-ne-tourne-pas-rond.

Le soir venu il quittait son boulot et partait en escouade avec ses collègues de chantier s'enfiler des bières dans un bistrot à la décoration tyrolienne. Les Edelweiss gravés sur les tables en épicéa étaient bien plus réjouissants que les carreaux gris de la toile cirée de sa cuisine que Julia dégraissait de moins en moins souvent.

José s'amusait bien avec ses copains de beuverie, si bien que jamais il ne rentrait sobre. Le lendemain, à nouveau frais et dispo, il retournait travailler, rebelotte ! mais avant son départ il tenait tout particulièrement à ce que Julia ne loupe pas son clin d'œil. Hep, regarde-moi ! et cling ! petit clin d'œil parfait, ainsi il avait le sentiment d'avoir accompli sa mission envers elle et il quittait l'appartement satisfait.

Pendant ce temps, Julia-trilogie avait le cruel sentiment d'être livrée seule en pâture à ses fillettes. Entortillée dans ses cogitations orageuses, la jeune mère leur jetait des regards acides, persuadée que ses gamines consacraient tout leur temps à ébranler son équilibre. La situation lui échappait chaque jour davantage et Julia-la-gentille se demandait pourquoi elle n'était plus maître ni de ses actes ni de ses pensées ?

Durant ces longues journées en solitaire, quand ses filles étaient à l'école, Julia se lançait à corps perdu dans la nourriture, elle s'enfilait des gâteaux industriels, des chips, du saucisson, parce qu'à vrai dire il n'y avait que la graille pour alléger son angoisse. Elle s'était tellement emmitouflée dans sa coque de graisse que toute sa gaité, sa force vitale s'étaient retrouvées peu à peu emmurées dans son corps. Plus Julia mangeait, plus elle se calmait.

Toute occupée à s'empiffrer, elle faisait le décompte de ses malheurs et tapait violemment sur la table. Elle en voulait à la terre entière…tout le monde était contre elle, tout le monde l'espionnait et lui voulait du mal… et sa mère maintenant qui avait quitté le royaume des morts pour venir la hanter ! hanter son petit cochon grassouillet !

Julia avait tellement pris de poids au fil de ses grossesses, à force d'enchaîner les régimes, qu'elle avait finalement réussi à déglinguer son

organisme. À trente-et-un an elle avait perdu la silhouette à la taille ajustée qu'elle avait mis tant d'acharnement à sculpter. Avec ses prises de poids successives, sa culotte de cheval bien installée, elle avait retrouvé cette allure disgracieuse qu'elle arborait gamine : le haut de ses cuisses se touchait, elle ne rentrait plus dans ses jupes et si elle y arrivait par miracle c'était en tirant dessus comme une forcenée, malheureusement, les coutures sous tension craquaient au moindre pas.

Julia, écœurée par sa propre image, se trouvait des airs de déesse de la fertilité avec ses hanches énormes et ses boudins qui poussaient comme des champignons et s'amoncelaient effroyablement sur ses flancs. Son cou diminuait en hauteur pour s'étendre en largeur et ses yeux ressemblaient à ceux d'une cochonne aux aguets. Qu'est-ce que tu es laide maintenant ! se disait-elle désappointée. Quand elle mesurait l'ampleur des dégâts causés par ses excès alimentaires : l'affaissement de son ventre, sa peau d'orange criblée de petits points rouges, les capitons sur ses genoux, cette graisse qui bouffait complaisamment son corps et ravageait sans pitié sa grâce, elle se laissait tomber sur le sol, glissait sa tête dans le creux de son épais bras replié et pleurait durant des heures comme un inconsolable bébé.

Elle s'en voulait de s'être mise dans cet état, se maudissait de ne pas y arriver, de n'être pas comme tout le monde et elle haïssait alors de toutes ses forces l'imbécile Lou qui n'avait rien compris à son malheur. Je ne suis qu'une détestable truie ! elle ne se rend pas compte cette imbécile de Lou quelle chance elle a d'être mince, d'être libre et de n'avoir de comptes à rendre à personne !

Julia rageait aussi contre José : mais quel lâche celui-là avec ses clins d'œil à deux sous ! Il était comme son père Ralph, un ingrat, un crétin égoïste déguisé en minet ! il allait la quitter c'est sûr, et puis après ? il n'avait qu'à foutre le camp comme son père, elle serait enfin débarrassée de lui.

Puis il y eut cette voix :

— Les hommes, tous de vils détritus, n'est-ce pas Juju ?

— Oh non ! » murmura Julia dans un souffle… « Maman… »

— Mais regarde-toi va, qu'est-ce que tu fabriques encore étalée sur le sol ? avec tes lamentations et tes ruminations stériles ? ! pauvre toi, tu me fais peine !

Depuis plusieurs semaines, quand le monde de Julia s'écroulait, le spectre de Véra revenait danser sur les débris de sa vie et pour rien au monde, aujourd'hui encore, sa sadique de mère n'allait louper le spectacle ! Véra avait sa place réservée au Carré d'Or pour applaudir, toute vue dégagée, la défaite de sa fille…

Un froid lugubre pénétra les os de Julia et la fit frissonner malgré son pull.

À chaque fois qu'elle faiblissait, Véra bondissait de son cercueil comme un diable à ressort en-dehors de sa boîte, elle creusait la terre et quittait à la hâte le cimetière… Comme la veille, il y a moins de vingt-quatre heures, quand Julia s'était mise à pleurer, à broyer ses idées cafardeuses, Véra avait déboulé dans sa chambre sans tambour ni trompette. Imprévisible, morte ou vivante.

Julia avait sursauté en entendant les mocassins de sa mère claquer sur le parquet.

De nouveau, la voilà qui arrivait avec sa démarche saccadée.

— Encore à te tortiller par terre comme une limace ! Alors, dis-moi Juju c'est quand que tu vas le faire ? ! suivre mes ordres sans défaillance ? est-ce si compliqué de t'en débarrasser ?

Un frisson glacial parcourut le dos de Julia : sa mère morte se tenait debout dans l'encadrement de la porte. Ses bas étaient effilés et troués par endroit, comme hier, elle portait la même tunique de daim couleur café aux fibres usées, son fourreau fétiche qu'elle appelait de son vivant sa peau de Sioux. Comme la veille, Véra venait la lyncher avec ses méchantes phrases, sachant pertinemment sur quel bouton appuyer pour ouvrir une trappe sur une chute libre sans filet de secours. Même si sa voix avait un peu faibli, elle n'avait rien perdu de sa virulence.

Julia regardait le fantôme maternel, la tête lui tournait, elle sentait sa langue se gonfler à l'intérieur de sa bouche, elle était pâteuse et sa gorge brûlait douloureusement, elle n'arrivait plus à déglutir et suait tellement que des gouttes perlaient sur le haut de son front.

« Relève-toi bon sang ! ou préfères-tu passer ta vie à chialer comme une idiote ? ! non mais regardez-moi ça : une véritable loque ! » La voix de Véra-fantôme s'amplifiait au milieu des hurlements intérieurs de Julia. Elle se sentait étourdie, sa vue se brouillait, elle porta ses mains à ses tempes. Tu ne vas donc jamais crever, pourquoi reviens-tu ? on t'a pourtant bien enterrée et j'ai veillé ton âme, tu le sais que je t'ai veillée, j'ai tenu autant que j'ai pu ! j'ai coupé ta mèche de cheveux comme tu me l'avais demandé et j'ai gardé ton corps jour et nuit ! hurlait Julia intérieurement, mais pétrifiée par la peur aucun son ne sortait. Je suis restée auprès de toi… et comment ! jusqu'à en vomir… jusqu'à ce que l'odeur de pourriture imprègne les draps et le papier peint de la maison, jusqu'à ce que tu sentes toi aussi comme Sylvia ! Avec ses doigts elle tapotait le sommet de son crâne nerveusement.

À part un teint plus pâle et des taches lie-de-vin qui étaient apparues sur son front, Véra était exactement la même, elle n'avait rien perdu de sa superbe. Son cou de morte était encagé dans son orthèse, celui qu'elle portait les deniers mois de son existence. Ce dispositif médical soutenait ses vertèbres cervicales et soulageait en même temps les douleurs liées à ses torticolis chroniques. Jamais elle n'avait consulté de médecin pour ses

problèmes vertébraux, elle s'était elle-même prescrit ce dispositif parce que pour elle les docteurs n'étaient pas fiables, tous des nuls, des escrocs, des bonimenteurs à la langue fourchue, ce n'était pas pour rien n'est-ce pas si Zeus avait transformé Asclépios en serpent !

Elle fit un pas de plus et se tenait maintenant bien raide devant Julia avec ses cheveux gris tressés ramenés sur ses épaules recouvertes d'un châle de laine noir, ses bras maigres étaient enflés de manière erratique comme si ses muscles étaient contractés en permanence.

« Tu n'es qu'une minable, une pauvre cloche et je te prédis que tu seras bientôt abandonnée par ton imbécile de José ! Pourquoi ne m'as-tu pas écoutée quand il était encore temps ? » cria-t-elle en poussant la porte contre le mur de la chambre, les yeux exorbités, étincelants de rage.

Véra sifflait ses phrases comme des projectiles et sa lèvre supérieure retroussée au-dessus de sa gencive orange exhibait des dents jaunes et fendues, sa lippe inférieure, quant à elle, ressemblait à de la gélatine grisâtre et pendait désagréablement sur son menton.

Le regard revêche, elle poursuivit :

— Tu vas finir comme moi ! Grand Esprit te regarde, n'oublie pas ça Julia ! Ses yeux sont constamment fixés sur toi. Tu dois toujours accomplir ce qu'Il demande pour espérer marcher un jour sur le sentier sacré et faire le nécessaire pour gagner ta place à Ses côtés !

Elle se baissa et approcha son visage de Julia.

— On t'observe P'tite Tête et aucune de tes pensées ne nous échappe !

Julia remarqua la grosse tâche verte qui s'étirait sur la joue de sa défunte mère. Véra sentait la viande froide et une odeur puissante de fromage et de beurre rance s'échappait des profondeurs de sa bouche. L'artère de son cou zigzaguant hors de l'orthèse était quasiment noire, un liquide sombre s'écoulait de son oreille.

— Mais pourquoi Maman, pourquoi fais-tu ça ? » réussit à articuler péniblement Julia.

— Ah ! tu as retrouvé ta langue grosse bête !... Je te fais peur Juju ? » Véra-fantôme poussa un rire aigu de folle.

— Ta frousse ne te quittera donc jamais ? » dit-elle, en se redressant.

— Mais je suis morte enfin ! crevée, enterrée sous plusieurs mètres de terre ! Tu es ce que je fus et je suis ce que tu seras, mais toi tu es bien vivante pour l'heure et le sang coule dans tes veines… mon sang ! sois-en fière car bientôt ton cadavre viendra garnir une nouvelle concession, ton âme restera alors prisonnière de ton corps parce que personne ne voudra jamais le veiller ! Bientôt Grand Esprit en aura marre de toi, Il te brûlera ! Nous

sommes de terre Julia et nous Lui appartenons tous !

Morte, tu seras aussitôt oubliée par tes filles et par ton abruti de José, seules les larves se soucieront de toi, le temps de te grignoter. Tu vas tomber en lambeaux P'tite Tête, ta graisse se liquéfiera, des bulles se formeront sur ton corps, les mouches viendront pondre dans tes yeux, ta peau grouillera d'asticots et tes entrailles glisseront de ton anus !

Julia sentait l'haleine fétide de Véra, prise de vertiges, elle eut un haut le cœur, ravala son vomi et réprima de toutes ses forces un immense sanglot qui bondissait dans sa gorge.

— Dégage Maman, tu ne me fais plus peur ! tu n'as plus rien à faire ici alors va-t'en ! tu es morte, retourne d'où tu viens !

Puis, inspirant profondément, elle reprit sur un ton ironique qui la surprit la première :

— On dirait bien que Grand Esprit n'a pas voulu de toi !

Véra plissa ses yeux et tous ses muscles se contractèrent, elle ouvrit anormalement la bouche, une langue violette et craquelée ondulait jusqu'au fond de sa cavité buccale, entre des amygdales noires couvertes de mousse verdâtre. Une abominable puanteur de cadavre en décomposition prit Julia à la gorge et la fit suffoquer. Elle ferma les yeux et toussa. Il fallait qu'elle se relève… mets-toi debout allé, redresse-toi ! se disait-elle, fais un effort grosse gourde ! Mais ses jambes restaient inertes. Alors, pour éloigner la vision de sa mère, pour fuir ses attaques auxquelles elle n'avait jamais pu s'habituer, elle pensa fort à son nounours Clootie. Ce petit ours adorable lui avait été offert par Véra, il a bien longtemps, quand elle n'était alors qu'une petite fille. « Il te protègera du Croquemitaine Juju, quand tu auras peur, serre-le dans tes bras », mais le Croquemitaine, à présent c'était elle.

Clootie mon tendre ! Clootie était plus mou et plus doux que ses autres peluches, sa tête était dorée et soyeuse, ses oreilles jolies, rondouillettes. Clootie le tout-doux elle l'aimait plus que tout au monde, alors, son réflexe quand elle paniquait était de penser très fort à lui jusqu'à être avalée dans un lac de douceur.

Elle s'imagina courir à travers un champ de coquelicots en le tenant contre elle : le soleil était haut dans le ciel, il y avait une douce brise et des parfums d'herbes sèches les grisaient tous les deux, les oiseaux gazouillaient dans les arbres un peu plus loin. Roulée en boule sur le tapis, Julia basculait son corps d'avant en arrière, ses yeux étaient fermés et ces mouvements de va-et-vient la rassuraient, ainsi elle se sentait moins comprimée. La jeune femme put reprendre un peu de souffle, revenir à une pensée cohérente et lucide à nouveau : il n'était pas question pour elle de rester une minute de plus enfermée avec ce fantôme envahissant et tyrannique avec ses tresses et son allure sinistre… cette chose, ça ne pouvait pas être Véra...

— Sacrifie-s-en une Julia !

La voix stridente recommençait, forte et menaçante.

— Pour que nous puissions rejoindre le Cercle Sacré, alors seulement je te laisserai ! Tout ceci est de ta faute, tu le sais P'tite Tête, tout comme Grand Esprit le sait et tu dois Lui rendre grâce ! » Le ton grimpait, devenait hystérique. « Ne fais pas ta grosse bête ! »

Une tempête faisait rage dans le crâne de Julia qui gémissait intérieurement. La jeune femme pressa ses mains sur ses oreilles, tapotant rapidement l'arrière de sa tête avec ses doigts.

— Arrête ! s'il-te-plaît, arrête !

Quand Julia rouvrit les yeux le spectre n'était plus là. Une odeur de brûlé avait envahi la chambre. L'air s'était tiédi et l'atmosphère était plus respirable.

Jusqu'à quand allait-elle venir me hanter ? pourquoi continuait-elle à me harceler, à m'humilier, à me mitrailler avec ses mots blessants ? Les phrases de Véra restaient en suspens dans la tête de la jeune femme, enkystées douloureusement dans son cerveau comme autant de tumeurs gangréneuses. Pourquoi son détestable fantôme se manifestait-il tous les jours maintenant ? la hantise devenait quotidienne. La hantise, vraiment ? Assaillie de doutes elle se demandait s'il s'agissait-il véritablement d'un fantôme ou bien si rien de tout cela n'était réel ? si elle devenait folle, si elle imaginait tout ? c'était peut-être seulement des hallucinations ?

J'entends des voix, je deviens dingo … c'était fort possible, la maladie mentale était présente dans sa famille : sa sœur gravement malade avait perdu la tête, elle était devenue folle au point d'en perdre la vie, et maintenant c'était son tour.

Julia avait le sentiment que son propre corps se morcelait, sa tête se décapsulait d'un coup pour se cogner au plafond, elle tournoyait l'instant d'après autour du plafonnier faisant d'horribles grimaces, ses yeux roulaient en arrière, la bouche riait, d'un rire moqueur aux notes effroyablement aigües qui cognait sur ses tempes, puis la tête retombait sur son cou avec un bruit immonde de pamplemousse écrasé.

« Véra va me tuer » gémit-elle avant d'éclater en sanglots. « J'en peux plus, oh mon Dieu ! mon Dieu ! » Elle en avait assez de devoir être constamment sur ses gardes, d'être à la merci d'elle-même et de son cerveau qui déraillait. Depuis qu'elle avait remis la main sur ce cahier rouge, ce cahier de malheur, la vie était devenue un interminable cauchemar.

À chaque fois que Véra apparaissait, les muscles de Julia se tétanisaient. Incapable de détourner son visage de la vision effroyable, elle n'arrivait pas à

commander à ses mains de masquer cette terrible apparition, c'est comme si ses membres la trahissaient. L'ordre de fermer ses paupières avait été lancé mais elle voyait toujours l'implacable image de Véra dans le noir de sa tête. Le silence qui s'installait ensuite se fracassait sur les phrases du fantôme : « tu dois le faire ! fais-le P'tite Tête ! » Black Horse était toujours là, obstinément accroché à sa vie d'avant, cherchant à remonter en selle et à partir au galop, à manipuler sa fille, à en faire son pantin docile…. Julia n'entrevoyait aucune fin à cette abominable torture et se jeter sous un train lancé à pleine vitesse ne changerait rien à son malheur.

Elle se souvint de cet épisode où par mégarde elle avait renversé un flacon de colle sur son devoir d'école. Elle devait avoir sept ans environ : constatant la catastrophe elle avait aussitôt ramassé le flacon et tenté de retirer la colle en l'essuyant avec les feuilles de papier qu'elle avait trouvées sur son bureau. Elle les avait froissées entre ses doigts et avait frotté vigoureusement la tache, mais celle-ci, au plus grand désarroi de Julia, n'avait fait que s'agrandir et s'élargir davantage, la glue s'étalait maintenant sur les trois-quarts de son pupitre.

Au comble de l'affolement, elle avait entendu sa mère gratter à la porte comme un rat pressé d'entrer. Julia avait sursauté et dans un geste maladroit avait renversé le flacon qui s'était vidé de la totalité, répandant une flaque blanche sur la moquette aux pieds de sa chaise. Derrière la porte, sa mère tapait et faisait claquer sa langue : « où est ma colle ? Julia, rends-la moi ! je sais que tu as fait une bêtise ! »

Julia avait appris à vivre avec une mère voyante, une mère qui n'avait nul besoin de cartes de tarot, ni de boule de cristal pour lire dans ses pensées, une maman au-dessus de tout, contrôlante, à qui l'on ne pouvait mentir sans qu'elle ne le sache. Depuis qu'elle était haute comme trois pommes, à force d'être constamment rejetée par sa mère, Julia ne s'approchait de sa maman qu'avec méfiance, évitant le plus possible son contact. Mais cela n'avait pas empêché celle-ci de planter son œil au centre de la tête de sa gamine, un œil jaune, sans paupières, strié de veines bleues. L'œil de Véra avait grandi, il avait introduit ses racines veineuses dans la cervelle de Julia, l'avait accompagnée dans sa marche, anéanti en elle toute spontanéité et joie de vivre. Depuis que la jeune femme avait ouvert les boites oubliées de la cave, l'œil attendait sans ciller de la voir chuter.

Ce jour où elle avait renversé la colle sur la moquette de sa chambre, elle avait reçu la raclée de sa vie et perdu une dent de lait dans une giclée de sang qui avait taché son bureau. « Si ton père voit ça, tu es morte Juju ! »

« Tu ferais mieux de l'éliminer aussi ton José ! » La voix fit à nouveau irruption dans sa tête. Elle sentit sa peau frissonner. « Encore toi ! mais tu n'es donc pas partie ? » Julia écrasait ses paumes sur ses oreilles, elle haïssait cette voix qui serpentait dans son cerveau pour y déverser son venin. « Tu dois le

faire ! sacrifier l'une des trois pour être purifiée de ton crime ! pour marcher de nouveau sur le Chemin Sacré ! Chloé ? Audrey ? Alicia, peut-être ? Amstram-gram ! laquelle piocheras-tu hein ? laquelle ? Tout ceci est de ta faute ! si je suis là à errer dans les limbes terrestres, c'est à cause de toi ! »

Longtemps après ces apparitions Julia sentait encore le désagréable tapotement de la main de Véra sur son épaule, geste que sa mère usait sur elle après lui avoir administré une nouvelle raclée. Il lui fallait ensuite des heures pour rassembler ses idées et des journées entières pour revenir à une pensée claire et non parasitée par la voix désagréable de sa mère. Malheureusement cette sérénité devenait de plus en plus difficile à retrouver, à tel point qu'elle préférait souvent, par paresse et pour calmer son désarroi, admettre par un absurde tour de passe-passe mental la véracité des propos de Véra. Elle avait raison, sur certains points du moins… comme sur le compte de José. Effectivement pensait-elle, sans lui sa vie serait plus simple.

Quand elle abondait dans le sens de sa mère, admettait certaines de ses idées, elle avait le sentiment que son fantôme n'allait plus franchir la porte à tout moment. En ingurgitant son venin, en admettant ses idées délictueuses, il la laisserait tranquille. Et puis, c'est vrai, José avait changé : à l'annonce de sa grossesse il s'était montré beaucoup moins tendre à son égard, finis les bouquets de fleurs, les parfums ou les sacs-à-main en cuir. Par souci d'économie, maintenant que Julia était en cloque, ils avaient tous les deux admis que l'essentiel du budget irait dans les affaires du bébé, le reste dans les courses, mais très vite l'argent avait fondu : il avait fallu transformer la chambre du fond, coller un joli papier peint, acheter une poussette, un parc pour que bébé déambule… alors adieu les précieuses attentions, les égards, les cajoleries et de fil en aiguille les gestes simplement tendres, les regards et les sourires complices avaient disparus au profit d'une sourde rancune réciproque.

Et puis, il fallait bien l'admettre : José n'avait jamais cherché à la connaitre vraiment, à sonder ses secrets de jeune femme réservée, ni à ausculter courageusement ses blessures profondes. Il ne nourrissait à son égard qu'une tiède curiosité, une sympathie de surface alimentée par la séduction qu'elle exerçait sur lui, alors que de son côté elle avait multiplié les efforts pour s'immerger dans l'univers commun et insipide de son compagnon, feignant même l'enthousiasme pour ses passions douteuses : comme son intérêt pour le bridge et la pêche par exemple. Combien de fois avait-elle essayé de comprendre les règles du jeu de cartes, combien d'autres s'était-elle piquée le doigt sur des hameçons pointus pour préparer la canne de Monsieur, achevé, le cœur en miettes, ses truites à coups de pierres, gratté leurs écailles gluantes, les vidant à main nue de leurs entrailles fumantes ? Tout ça pour ça et pas un de ses minables merci-bébé en retour ?

Après les premiers mois de cécité consentie les dettes étaient apparues, les factures qu'on mettait de côté, les contrariétés, les disputes, les silences

réprobateurs et c'est comme ça que petit à petit leur histoire à l'eau de rose, banale et décevante, avait pris une mauvaise tournure. José ne souriait plus comme au début, il se montrait indifférent à tout et affichait en permanence une détestable expression renfrognée sur le visage.

Le pire c'est que Julia avait la douloureuse impression de lui avoir sacrifié ses rêves. Elle qui avait longtemps espéré ouvrir une boutique de jouets avec lui, monter une affaire ensemble comme il le lui avait fait miroiter peu après leur rencontre,… tout ça, comme tout le reste, s'était envolé en fumée. Il ne restait que ses détestables clins d'œil et ses « bébé » qu'il lui envoyait encore pour l'amadouer mais sans affection dans la voix, le ton était même agacé, impatient.

Si seulement elle pouvait retourner en arrière, combien elle aurait dit non à cette vie-là, si seulement elle avait écouté sa mère au lieu de se laisser piéger dans la clôture que José avait adroitement posée autour d'elle, veillant à ce qu'elle n'ait d'yeux que pour lui. Leur univers se résumait à ces deux prénoms juxtaposés : Julia-José. La jolie fille simplette et l'entrepreneur gominé et dans cet espace réduit, il n'y avait pas eu beaucoup de place pour elle, pour son moi profond, tout comme il n'y en avait jamais eu pour Véra.

En vérité, seuls les parents de José comptaient à ses yeux, pour lui ils étaient irréprochables : Papa parfait et Maman parfaite. Pourtant, dans l'esprit de Julia, ils concentraient tous les défauts de l'humanité : égoïstes, sans intérêt, sans curiosité aucune envers tout ce qui se situait en dehors de leur périmètre de sécurité. Ils n'étaient pas du tout comme José les avait dépeints : accueillants, chaleureux, sympathiques, c'était tout l'inverse : ils étaient secs et distants, faisaient beaucoup plus vieux que leur âge et leurs visages fermés, gravés de fines ridules, exprimaient une détestable de rancœur. Toute leur personne, leurs gestes, leurs expressions, l'opacité de leurs yeux et jusqu'à la manière dont ils bougeaient leurs épaules accusaient un esprit jaloux rempli de jugements à l'emporte-pièces.

Julia ne supportait pas les repas dominicaux dans leur maison cossue sertie de figurines en faïence, elle se sentait mal à l'aise dans leur salon rempli de cartes de vœux régulièrement dépoussiérées et avait l'impression de faire intrusion dans un cercle duquel elle serait à jamais exclue en raison de sa gaucherie naturelle et de son côté timide maladive qui l'avait blacklistée du monde des gens « convenables ».

Chez les José-Senior, les repas de famille étaient un supplice et s'éternisaient dans une atmosphère suffocante : tant que les fourchettes et les couteaux d'argent n'avaient cessé de se croiser, personne n'adressait la parole à Julia, pas même José. C'est comme si ayant retrouvé son nid douillet, son compagnon, bien dans ses pantoufles molletonnées, lui tournait ostensiblement le dos. Inversement, toutes ses propres tentatives d'engager une conversation avec eux étaient immédiatement aspirées par le silence

pesant du trio. Elle en conclut que soit ils étaient sourds, soit ils faisaient semblant de ne pas l'entendre, soit encore ils n'avaient rien à dire, ou alors ils ne pensaient pas tout court, parce qu'ils avaient tous les trois le cerveau plat.

En fin de repas, le papa allumait la télévision, la maman appelait son fiston pour qu'il apporte le plateau avec les carrés de chocolat noir et les mini tasses expresso dessus, à ce moment-là, elle en profitait pour lui glisser quelque chose à l'oreille en émettant des bruits de dinde contrariée.

Quant à José, après avoir déposé le plateau sur la table basse, il se calait au fond du canapé et se prenait de passion pour les reportages animaliers comme un enfant qui découvre pour la première fois les joies du petit écran. Julia bouillonnait et se retenait de lui tordre le cou.

Ensuite, les parents leur proposaient de jouer au bridge. Bridgeurs aguerris, les José-Senior participaient à des tournois et ne loupaient aucune compétition. Ils étaient même les membres référents de leur club.

« Vous préférez sans doute une partie de petits chevaux ou de jeu de l'oie ? vous jouez aux dames Julia ? » lui demanda un jour le père, sourcil levé, en se servant un copieux digestif pour lui-même et un autre pour son fils. Jamais il ne lui avait proposé la moindre goutte d'alcool, sa chère et tendre moitié n'y trempait jamais ses lèvres parfaites alors il était convenu dans son esprit étriqué et misogyne qu'une femme convenable ne devait pas boire. José aussi lui avait sorti à l'occasion qu'une nana pompette était forcément une moins que rien… bref, de sombres goujats de père en fils.

Julia se pliait à leurs demandes, les mains crispées sur ses genoux.

— Allons-y, apprenez-moi à jouer au bridge…

Elle se sentait prise de douloureux maux de ventre, s'efforçait de participer, de comprendre les règles du jeu, confondait les couleurs majeures et mineures, essayait tout de même de marquer des points mais, submergée par une lame de fond de tristesse, elle s'excusait et les regardait faire, un faux sourire peint sur son visage.

Les parents de José échangeaient des clins d'œil complices à leur fils, l'air de dire : tu nous as dégoté une sacrée sotte cette fois-ci mon grand, trouve-toi vite une autre cocotte !

L'image de Véra bondissait devant les yeux perdus de Julia, fumant sa pipe sacrée, priant Grand Esprit avec véhémence pour Le remercier d'avoir reconstruit une nouvelle terre en dépit de la conduite irrespectueuse des hommes. La jeune femme, mal à son aise sur le canapé en cuir, remuait le moins possible. Avec sa jupe fendue, pensait-elle, si elle écartait un tant soit peu les jambes, de quoi aurait-elle l'air ?

Jamais José n'avait fourni le moindre effort pour se montrer agréable

envers Véra tout simplement parce qu'il ne pouvait pas l'encadrer. « Ta mère fait flipper avec ses trucs magiques, ses sacrements voudou ». Il disait « voudou » au lieu de vaudou sans même se douter qu'il confondait les rituels des communautés africaines avec celles du peuple des Lakotas. « Ta mère n'est pas une femme simple comme la mienne, la tienne est bizarre, toxique ! » voilà le genre d'idées qu'il cherchait à lui fourrer dans la tête, comme si lui-même était un modèle de normalité.

Depuis leur rencontre il avait tout fait pour agrandir le fossé qui séparait déjà Julia de sa mère, heureux comme un coq en pâte à l'idée de diviser pour mieux régner sur sa jeune compagne. Julia n'avait pas bronché, acquiesçant à ses critiques d'un air indifférent. Mais le temps faisant son œuvre, une froide distance s'était solidement installée entre la jeune femme et sa mère, sans véritable regret il faut bien l'avouer, trop longtemps Julia avait subi son joug.

Pourtant, les critiques puériles de José ne faisant que se multiplier, Julia lui avait répondu un jour du tac-au-tac :

— Tu sais José, certaines personnes ont du mal à trouver leur voie, alors elles se tournent vers autre chose. C'est bien d'avoir une passion, on n'est pas cinglé pour autant et peu importe si on ne les comprend pas. Tu ne connais pas les douleurs de ma mère, tu ignores tout ce qu'elle a traversé, tu n'as pas le droit de la juger José, vraiment pas ! Toi t'aimes la pêche, ok, ta mère adore les chatons en faïence, la mienne s'intéresse aux Sioux, elle aime les chevaux, les bisons, fume la pipe, voilà, c'est tout, et puis à chacun ses différences !

Dans les dents gros imbécile ! Julia fut la première étonnée de s'entendre défendre sa mère avec autant de calme et d'assurance. Grâce à sa réplique lancée d'une traite et sans même verser une goutte de sueur, elle avait l'impression d'être sortie d'un épais brouillard. C'était là le premier coup de canif qu'elle avait porté dans le contrat Julia-José.

Mais Véra allait bientôt dire son dernier mot.

À peine un mois après que Julia ait quitté la maison maternelle en claquant vaillamment la porte pour emménager avec José, Véra l'avait appelée. C'était un soir de novembre, il était déjà tard parce que Julia venait d'enfiler son pyjama à cœurs rouges et s'apprêtait à se mettre au lit.

Véra l'avait contactée pour lui apprendre d'une voix résolue :

— Juju, je suis désolée de devoir t'annoncer cela maintenant, par téléphone en plus, mais j'ai un cancer.

La biopsie avait révélé dans son rapport anatomo-pathologique qu'il s'agissait d'un carcinome adénoïde kystique. Une grosseur s'était développée dans son cou, un nodule d'environ deux centimètres. Elle ne l'avait pas remarqué tout de suite, pensant que cette boule était due à la pression exercée sur son cou par son orthèse, mais rapidement la grosseur avait pris la taille

d'un calot. Alors, comme cette masse nécessitait son extraction, le protocole médical avait imposé une biopsie et la coupe de la masse avait révélé le pire : une lésion gris beige et une prolifération tumorale. Le cancer s'était métastasé à une vitesse fulgurante.

Julia encore pleine de rancœur contre sa mère n'avait pas été émue pour un sou, elle n'avait, en réalité, rien écouté du discours ponctué de termes médicaux de Véra. Obtuse, elle s'était braquée tout de suite aux premiers mots de sa mère, persuadée que ce n'était rien, sans doute un kyste bénin sous-maxillaire et tout ce vocabulaire clinique, ces termes médicaux qu'elle avait employés, une simple feinte pour l'amadouer, Véra voulait Julia auprès d'elle, ça ne cassait pas trois pattes à un canard et c'était clair comme de l'eau de roche !

Depuis ce qui était arrivé à Sylvia, sa mère n'avait plus jamais accordé sa confiance aux médecins, une bande d'incompétents qui noyaient leur impuissance derrière des termes savants gréco-latins. Combien de fois elle lui avait répété la même chanson du toubib inapte et radoteur... et maintenant elle avalait complaisamment leurs salades ? la bonne blague !

Les cancers les plus virulents ne se voient pas, s'était persuadée Julia et sa mère si elle était véritablement à deux-doigts de casser sa pipe ne se serait pas privée d'annoncer sa mort prochaine avec ce ton plein de reproches qu'elle maîtrisait à la perfection, histoire d'éveiller une cuisante culpabilité chez son ingrate de fille.

Pourtant, Véra avait bien attrapé l'un des cancers qui frappe habituellement les fumeurs, même si à part quelques feuilles de sauges brûlées dans sa pipe, son tabac était propre… quelle ironie Grand Esprit avait été sans pitié avec elle.

Rapidement et malgré la radiothérapie, les métastases s'étaient fixées sur ses poumons puis, de façon fulminante, sur ses os. Ses jours étaient comptés, la Mort était là, elle venait de franchir le seuil, avait glissé sa paume rachitique hors de sa cape pour saisir la main de Véra. Son heure avait sonné, le crabe la dévorait.

— Tu es sûre ? si j'étais toi je ferais un autre diagnostic, j'dis ça j'dis rien mais ce serait plus prudent Maman.

Voilà comment Julia avait conclu sa dernière conversation avec sa mère, lui parlant d'une voix la plus détachée possible parce que tout ça c'était bidon, du vent, du pipeau… Comment Véra pouvait-elle penser qu'elle tomberait dans le panneau ? ! elle lui avait menti plus d'une fois par le passé mais heureusement sa P'tite Tête de fille avait grandi depuis et grâce à cela elle voyait claire dans les manigances maternelles.

Ainsi, depuis cet échange, elle n'avait pas pris de ses nouvelles, ne l'avait pas appelée pour lui proposer une sortie, prendre un thé chez Agatha, le Tea

Room préféré de Julia, ou simplement de se distraire un peu, faire une promenade … non, rien, aucun signe de vie, aucun premier pas dans sa direction pour l'éloigner de ses angoisses nouvelles provoquées par le spectre de la maladie.

Julia se souvenait comme si c'était hier de la cruauté avec laquelle sa mère avait accueilli l'annonce de sa grossesse et de son comportement détestable vis-à-vis de José, alors, la jeune femme n'avait laissé rien d'autre derrière elle qu'une longue traînée de silence. Puis, tout compte fait, Véra finirait par comprendre qu'elle avait besoin de temps pour digérer sa nouvelle vie, elle se ferait forcément à l'idée que sa fille était sur le point d'accoucher et de fonder une famille, comme disent les gens normaux, et surtout, Julia était bien trop occupée à essayer de rafistoler son couple pour penser à tout ce bluff médical.

De son côté, fidèle à sa nature revêche et dévouée à ses préceptes amérindiens qui dictaient entièrement sa vie, Véra en vraie Squaw héroïque s'habitua rapidement à l'idée qu'il était l'heure pour elle de payer son tribut. Par conséquent, elle ne traversa aucune des cinq phases classiques du deuil : elle ne nia pas, n'éprouva aucune colère, ne marchanda avec aucune divinité et ne fut pas le moins du monde déprimée.

Pour elle la mort était bien davantage qu'une simple étape à franchir, c'était l'ultime Porte, l'entrée royale qui menait à la délivrance, à la paix éternelle de l'âme. Et ce Passage était pour elle l'Evénement Sacré, le temps tant attendu de Réunification avec Grand Esprit. C'est pourquoi Véra sauta directement à la cinquième case : celle de l'acceptation. Sa vraie vie l'attendait de l'autre-côté : une vie désincarnée dans laquelle son âme ne serait plus ennuyée par l'infernal ballet de ses pensées noires, là-bas on n'éprouvait aucune culpabilité, nos fautes, nos négligences, nos manquements, absolument tout serait pardonné.

Pour obtenir ce Paradis il n'y avait qu'une seule chose à respecter, mais à respecter scrupuleusement : le Rituel de l'âme. Si le Rituel était accompli jusqu'au bout, Véra pourrait enfin se rendre auprès de ses majestueux frères Appaloosa qui broutaient dans le Royaume des Cieux, mais surtout elle pourrait retrouver Sylvia.

Sa plus jeune fille lui avait juré il y a quelques années qu'elle serait là pour veiller son âme, accompagner sa dépouille jusqu'au bout de son ultime voyage, elle le lui avait promis alors de ce fait Black Horse n'avait plus qu'à se réjouir à l'idée de casser sa pipe.

De son côté Julia s'entêtait à croire, les rares fois où elle pensait encore à sa mère, que son cancer était monté de toutes pièces, Véra exagérait : la radiothérapie, les soins particuliers sur son cou, ses dents, son asthénie… tout ça c'était une ruse pour la faire revenir dare-dare sous son méchant toit, une duperie toute trouvée pour gâcher son bonheur balbutiant et trébuchant et

saccager son couple. Aucun doute là-dessus, Véra avait toujours eu José dans le collimateur. Maman le hait, il n'y a qu'à voir comment elle lui a parlé la dernière fois !

La jeune femme devait vivre sa romance et sa maternité l'esprit dégagé, elle avait le droit d'être enfin heureuse, de mener une vie convenable et tant pis si Véra tapait du pied. Julia n'avait cure de ses mystifications morbides et ce qu'elle voulait secrètement et plus que tout au monde, c'est que José lui demande sa main.

Malheureusement pour elle, en dépit de tous les efforts fournis de son côté, de son application à se priver de nourriture pour rester mince et avoir l'air joli, apprendre le bridge, l'accompagner à ses après-midis de pêche et de tous ses sacrifices renouvelés au quotidien, elle avait été surprise que ce dernier ne daigne pas une seule fois soulever la question. Les mois étaient passés sans qu'aucune demande ne vienne et ce malgré la cour romantique que José lui avait faite au début. Julia avait espéré longtemps être ne serait-ce qu'une « fiancée », mais nada, makach comme aurait dit cette idiote de Lou…

« Les hommes détestent les filles qui tombent trop facilement sur le grill ! » lui avait seriné Véra depuis l'adolescence. « Rien n'est plus facile à comprendre qu'un homme qui se gomine les cheveux, méfie-toi de celui qui te fait du baisemain. »

Julia s'en voulait d'avoir été naïve. J'aurais dû résister à son numéro de charme, à ses paroles enjôleuses, à ses promesses trompeuses. Véra avait raison, une fois de plus : Jo n'était au final qu'un gars lambda, guidé par ses impulsions et son amour propre, pourquoi était-elle tombée toute cuite dans son bec ! allé, il était bien comme Maman l'appelait, un enfoiré de première !

De plus, maintenant qu'elle était persuadée que José ne bougerait pas d'un iota, qu'aucune demande en règle ne viendrait sous quelque forme que ce soit, elle n'avait qu'une terrible envie : celle de rire aux larmes quand elle se remémorait la fois où Véra, dans une rage hystérique, avait vidé son sac sur José, même si, il fallait bien se l'avouer, elle n'en avait pas mené large sur le coup et que sa première réaction avait été d'en vouloir à mort à sa mère, mais quel événement ce fut de voir filer Jo la queue entre les jambes !

Ce jour-là, quand avec Julia ils avaient déboulé tous les deux à l'improviste dans le salon de sa mère, José s'était marré comme une baleine en voyant Véra, assise en tailleur dans une posture de prière, yeux mi-clos, marmonnant une sourde litanie de laquelle s'échappaient quelques bribes de phrases : « prends garde à ce qu'aucune personne mauvaise ne pénètre la tente », « n'emprunte pas le chemin noir », « Tu es dans les arbres, les rivières, les montagnes ».

José avait ri comme un idiot et n'avait pu retenir son : « trop chelou ! » à l'oreille de Julia. Mais quel crétin, il aurait quand même pu baisser la voix et

éviter de ricaner ! avait pensé Julia, intensément honteuse.

Au vu des yeux furibards de sa mère, ça ne faisait aucun pli qu'elle avait tout entendu. Véra avait ouvert les yeux sur-le-champ et bondissant sur ses jambes s'était positionnée très près de José pour s'assurer qu'aucun mot ne lui échapperait :

— Trop chelou dis-tu ? pour ta gouverne apprends d'abord à parler pauvre béotien, infatué ragondin, ignare inculte qui ne se regarde jamais d'en-haut ! Dis-moi, pour qui te prends-tu José gominé ? et d'où tires-tu cette faculté de critiquer ce que tu ne connais pas ? tu es tellement sûr de toi que tu ne questionnes ni tes actes ni tes jugements, tu es sans réflexion, tu erres sans but et tu permets de mettre ma fille enceinte ? de donner la vie alors que tu ne mérites pas la tienne ? ne remets plus jamais les pieds ici parasite !

Puis, elle avait reculé d'un pas, avait pris son élan et raclant sa gorge, elle lui avait craché un glaviot dégoutant à la figure. Soulevant brusquement un bras elle avait pointé avec son index la direction de la sortie.

Le visage de José était alors passé par toute une gamme de couleurs : tantôt rouge vif, violet, rose, blanc sale et enfin carrément jaune-pisse. Il avait chancelé, s'était essuyé le museau dans son coude, avait écarquillé les yeux et avait ouvert la bouche comme une carpe, pour prendre l'air ou lui répondre, mais sa mâchoire était retombée inerte et molle comme un couvercle sans fil de retenue. Pinçant follement les lèvres, il avait jeté un regard brûlant à Julia, un regard noir qui l'exhortait à quitter illico la pièce avec lui : toi tu ramènes tes fesses ici et on se tire de là ! Mais c'est tout seul que José, incrédule et scandalisé, avait pris la porte.

Véra avait alors éclaté d'un rire tonitruant et homérique : « ha ! ha ! haaaa ! » accentuant le « a » final comme l'aurait fait une chanteuse d'opérette, prolongeant la note avec une ferveur toute théâtrale, savourant sa vengeance de belle-mère impitoyable et souveraine, puis se tournant vers sa fille, elle lui avait dit le sourire en coin :

— Voilà ton José gominé rhabillé pour l'hiver !

Julia n'avait pas soufflé mot, ni bougé, ni soupiré, elle avait juste arrondi ses yeux noisette. Choquée, en alerte, il lui avait fallu quelques secondes pour comprendre ce qui venait de se passer. Enfin, ne sachant toujours pas quelle réaction était appropriée en pareille circonstance, feignant de regarder sa montre, elle s'était dirigée vers le vestibule et avait enfilé son manteau à la hâte, d'une voix frêle et sans même regarder Véra :

— Jo ne sait pas comment se comporter avec toi Maman, tu le mets mal à l'aise.

— Tu crois ça ? mal à l'aise dis-tu ? ce bonhomme est à l'aise partout et c'est bien ça le problème !

— Mais c'est évident voyons ! il est maladroit et relativement inculte mais il essaie de faire des efforts, ce n'est pas facile de s'intégrer à ma vie ». Elle lâcha un long soupir et jeta un nouveau coup d'œil à sa montre. « Bon, bah c'est pas tout ça mais je dois filer, j'ai des tonnes de courses à faire, on discutera de tout cela plus tard si tu veux bien ! »

Julia n'avait rien trouvé de mieux à dire pour alléger l'atmosphère et témoigner un semblant de sympathie à Véra, cherchant à persuader absurdement celle-ci que sa diatribe lunatique à l'encontre de José n'était en rien la cause de son départ précipité, comme s'il était communément admis entre elles, depuis le départ de Ralph, que les hommes ne comptaient pas et qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat si on vexait ces parasites. Après tout, il n'y en avait pas un pour racheter l'autre, n'est-ce pas, étant donné qu'ils étaient tous des nuisibles, d'indésirables mites et cafards...

— Julia tu ne vois donc pas son véritable visage ? ce type t'a fourrée dans sa poche depuis qu'il t'a mise en cloque, il a fait de toi sa chose docile mais c'est un simple connard sans une once d'éducation, mais le pire c'est qu'il s'en fout de toi ! et tu as vu comment il a ri quand je priais ? c'était purement ignoble de sa part, ce type n'a vraiment aucune classe ! il n'est rien qu'une petite merde qui s'accroche à toi.

Sa réponse sidéra Julia, décidemment Véra ne cherchait aucunement à rassembler les miettes du pot qu'elle avait elle-même fracassé au sol, à n'en pas douter, sûre de ses propos, elle s'apprêtait même à en rajouter, telle qu'elle était lancée elle allait continuer à déverser impunément son fiel sans se soucier de blesser sa propre fille : parce qu'au bout du compte c'était elle la véritable cible, c'était Julia la godiche qui avait laissé un moins que rien entrer dans sa vie, dans leurs vies à toutes les deux !

Assez, c'en était assez pour elle ! la jeune femme ne pouvait plus encaisser cette méchanceté gratuite de la part de sa mère, cette volonté maladive de salir tout ce qui brillait dans son esprit et son sang ne fit qu'un tour. D'une voix triste mais qui ne tremblait plus, les joues en feu, elle lui jeta :

— Mais tu n'avais pas à lui parler comme ça ! Jo est gentil, honnête, c'est un bosseur, il est courageux, tu ne le connais pas !

— Comment Juju ?!

— Il fait de réels efforts et toi tu ne vois rien !

— Tu ne devrais pas te désoler pour lui, vraiment tu as tort ma fille, non mais tu l'as vu cet abruti ? pas une once d'intelligence dans le regard et crois-moi, si tu avais la brillante idée de le quitter il ne serait pas du genre à se taillader les poignets ni à se pendre à un arbre ! il n'est pas courageux pour un sou ! c'est juste un gros imbécile nombriliste, un tricheur, un intrus, incapable de se regarder d'en haut !

— Mais tu ne peux pas dire ça, tu n'as pas le droit d'être aussi catégorique ! vraiment tu me désespères, tu dois toujours tout gâcher Maman, c'est plus fort que toi ! dehors il y a des paquets d'imbéciles et toi il fallait que tu t'en prennes à la seule personne qui compte vraiment pour moi ! Le père de mon enfant en plus !

Ce fut sur ces dernières paroles qu'elles s'étaient quittées. Réglant ses comptes avec son passé, Julia avait refermé la porte derrière elle de toutes ses forces. Trop c'est trop ! d'abord sa mère avait accueilli la nouvelle de sa grossesse de la manière la plus détestable qui soit et maintenant elle s'attaquait de front à José !

Mon Dieu, c'était la première fois de sa vie qu'elle claquait une porte au nez de la Toute-Puissante Véra ! Combien de fois, durant sa longue et pénible adolescence, elle avait freiné ce geste à la dernière minute, n'osant imaginer les terribles conséquences qui en découleraient. Claquer une porte c'était déclarer la guerre à Maman, c'était permettre à la bête endormie de de se réveiller inopinément, de dévoiler ses crocs, de l'attaquer allègrement, c'était lui donner le droit souverain de la mordre sans qu'elle n'ait le droit se plaindre. Mais voilà, Julia était adulte maintenant et la porte tombait à pic, comme toutes les portes du monde, elle était un parfait porte-parole de toute la colère ravalée qu'éprouve au moins une fois dans sa vie une fille envers sa mère.

Julia boutonna le col de son manteau jusqu'au nez s'attendant, à chaque seconde, à voir Véra débouler sur le pas de porte et lui beugler dessus : mais pour qui te prends-tu P'tite Tête ? tu me dois un respect sacré et sans défaillance !

Mais comme rien ne venait, elle s'engagea rapidement dans la rue. La jeune femme s'étonna de marcher si vite sur le trottoir et d'un pas tellement leste. Elle sentit l'air froid de cet après-midi d'hiver lui glacer la peau des mains et les fourra rapidement dans ses poches. Une fois dans sa voiture qu'elle verrouilla sans attendre, elle réfléchit un instant puis décida qu'il valait mieux aller faire un tour en forêt, histoire d'éteindre les braises qui crépitaient dans son ventre.

Même si elle n'était chaussée que de simples bottines, un grand besoin de solitude la poussait vers les arbres. Elle aimait ces êtres fascinants, leur force, leur mystère, leur imperturbabilité, ils l'avaient toujours réconfortée parce qu'ils avaient le pouvoir magique de recentrer son âme et de disperser ses tensions intérieures.

Julia se gara à l'entrée d'un petit chemin forestier qu'elle avait l'habitude de fréquenter. En sortant de sa voiture, elle sentit son cœur battre comme lorsqu'on s'apprête à retrouver une ancienne amie et, levant les yeux au ciel, respira l'air à pleins poumons.

La terre n'était pas boueuse, sous le soleil froid elle brillait encore de la gelée du matin. À cette heure-ci les risques étaient faibles de tomber sur un pervers. Les allées principales étaient larges et l'on croisait encore quelques promeneurs et cavaliers, même en cette période de l'année.

Un rouge-gorge avenant au ventre arrondi se posa sur une souche, à quelques mètres d'elle. L'oiseau ne semblait pas effrayé par sa présence et paraissait même l'observer d'un œil bienveillant et attentif. À son passage il chanta quelques notes.

Une terrible tristesse déferla en Julia. Ce chagrin qu'elle éprouvait toute petite déjà et qu'elle avait gardé enfoui au tréfond de sa cage thoracique comme un terrible et honteux secret. Elle était affligée au plus haut point, sa vie n'était qu'un vaste échec constellé d'une multitude de frustrations et de contrariétés. Des larmes chaudes et généreuses inondèrent ses yeux. Ses pensées revenaient sans cesse vers sa mère, sur ses pupilles rapetissées de fureur et ses dernières paroles pleines de venin à son encontre et à celui de Jo. « Il s'en fout de toi, il a fait de toi sa chose docile mais c'est un simple connard, un parasite. »

Pourquoi faut-il supporter cela ? sa méchanceté permanente, viscérale, son fiel maladif envers et contre tout ? tolérer sans broncher ses délires religieux et son insupportable excentricité ? Pourquoi, contrairement à ses camarades de classe avait-elle dû passer son enfance retranchée dans un maison lugubre avec une mère bargeot, obsédée par les chevaux de selle du nord-ouest des États-Unis et par un dieu amérindien au nom imprononçable, Wakan Tanka ? Pourquoi avait-il fallu que sa sœur, cet être énigmatique souffrant d'une terrible maladie, meurt quelques mois après qu'elle l'ait rencontrée ? pourquoi tout ça ?

D'un seul geste elle se frotta le nez et s'essuya les yeux. Elle ne m'a jamais aimée ! j'ai toujours été un fardeau pour elle, Véra m'en a toujours voulu d'être en vie, de ne pas être morte comme Sylvia ! Depuis la mort de sa sœur d'un rien sa mère faisait une montagne, constamment sur les dents, les nerfs en pelote, cherchant le moindre prétexte pour tomber sur elle. Mais même bien avant ce drame, bien avant ça, sa mère l'avait déjà rejetée, elle évitait son contact, fuyait sa présence.

Pourtant Julia avait le sentiment d'avoir toujours fait son possible pour se tenir à carreau et occuper un minimum d'espace dans la maison. Toute petite elle avait étouffé dans l'œuf les élans de son âme pour éviter de donner un surplus de grains à moudre à Maman. Docile, obéissante, conciliante, s'efforçant sans cesse de ne pas juger sa mère, obtempérant à sa volonté, subissant les claques sans broncher, ne se rebiffant pas devant son mépris et ses sarcasmes quotidiens. Mais avec la perte de Sylvia son problème s'était empiré, Véra était devenue amère et excessive, elle ne pardonnait pas à la vie de lui avoir retiré sa première fille.

Julia s'engagea dans un sentier étroit. Il faisait plus sombre ici, les arbres se serraient autour d'elle, l'avalaient dans son sillage. Un bel husky arriva à sa hauteur, il lui frôla la cuisse sans même s'arrêter pour la renifler. Son maître apparut : un joggeur en tenue de sport qui soufflait bruyamment en expulsant une vapeur blanche. Il fit en geste machinal de la tête pour la saluer sans sourire tout en suivant son chien des yeux. Shinuk ! appela-t-il d'une voix ferme dans son dos.

Comment pourrais-je m'habituer à cette mère-là ? elle est tellement difficile à aimer ! Avec elle, il avait toujours fallu respecter sa façon de penser, ne pas éveiller sa méfiance et quand elle enfilait sa tête de cheval puante lors de ses prières, ne pas s'étonner, la regarder d'un air innocent, comme si tout cela était parfaitement normal, sinon, si elle avait osé la moindre remarque qui sait si Véra ne se serait pas mise à hennir furieusement ? Ne jamais rien faire qui puisse mettre Grand Manitou sur ses gardes, provoquer le cheval fou qui sommeillait en elle et dilatait les naseaux au moindre agacement.

Quand elle n'avait que trois ans, sa mère lui avait administré une si grande claque qu'elle était tombée par terre. Reste dans ta chambre et ne t'avise pas de la quitter P'tite Tête sinon le Croquemitaine va t'attraper ! Véra avait alors tordu sa joue fortement. Tu dois te cacher Juju parce que si le monstre te trouve il faudra que je t'enferme dans un cachot !

Tout ça pour que Ralph ne puisse pas m'attraper, me corriger, me distribuer des tartes et des baignes comme il faisait avec Sylvia. C'était la version des faits de Véra du moins, celle qui l'arrangeait sûrement, n'empêche que la seule qui me filait des baffes dans l'histoire c'était bien elle ! Et puis si son père avait été cette espèce de salaud sans cœur était-ce là protéger son gosse que de l'enfermer dans un cachot sans fenêtre comme elle avait fait avec sa sœur ? pauvre Sylvia ! Des larmes chaudes coulaient sur ses joues.

À force d'être enfoncée jusqu'au cou dans son univers sacré présidé par Grand Esprit Véra avait perdu la tête, depuis la mort de Sylvia il n'y avait plus que Lui dans son viseur, Il était le seul qui comptait véritablement à ses yeux.

Julia repensa à toutes les fois où elle avait pleuré dans sa chambre, à sa solitude quand sa mère l'enfermait à clé et qu'elle laissait ses pensées divaguer sur le mur proche de son lit.

Un écureuil bondit sur le chemin et se faufila dans les broussailles.

Reprenant contact avec la réalité elle se rendit compte que ses jambes lui pesaient atrocement et que ses hanches devenaient douloureuses, son souffle commençait à lui manquer. Elle s'acharne encore à me détruire, plus que jamais maintenant que je suis enceinte !

Les rares personnes que Julia croisait sur son chemin détournaient leur regard, comme si elles sentaient cette lourdeur qui l'étouffait et ne voulaient

pas s'attarder dedans, dans son épaisseur, dans ce chagrin profond qui dégageait autour de lui une noirceur invisible mais presque palpable.

Après une demi-heure de marche Julia était congelée, ses orteils lui faisaient mal et tout son corps frissonnait, mais au lieu de faire demi-tour, serrant les poings de colère, elle continua entêtée à suivre les méandres de sa promenade forestière. Elle revivait la scène Véra-José : « tu n'es qu'un sale égoïste, tu n'es rien et tu ne sers à rien !» Cette fois elle a été trop loin ! mais qu'est-ce qu'il lui a pris ? Sa mère avait toujours exprimé son mépris envers autrui d'une manière presque parodique : par ce regard plein de dédain qu'elle jetait sur les autres, alors pourquoi ne s'était-elle pas contentée de lancer à José un œil froid et condescendant ? « Tu ne mérites pas ma fille… ! » voilà comment elle accueille le seul type qui a voulu de moi ? ! Elle cherche à me détruire, à nous humilier tous les deux, à ce que je souffre comme elle a souffert avec Ralph. Mais tout ça c'était du passé maintenant : je ne te laisserai plus empiéter sur mes plates-bandes Maman, c'est terminé, je ne l'entends plus de cette oreille !

Il fallait qu'elle se préserve, qu'elle modifie la direction que prenait sa vie, c'était devenu une urgence vitale, une absolue nécessité, et surtout elle devait tirer une leçon positive de cette dispute. En une seconde, la leçon fut trouvée : ce dernier échange avec sa mère serait le point final de leur relation. Elle allait enfin se détourner une bonne fois pour toutes du joug maternel et sans une once de culpabilité, faire table rase, comme on dit, créer sa propre réalité ! et c'était à elle seule de décider qui prendrait part à sa nouvelle vie. Même si Véra pestait quand même encore dans un coin de sa tête : « c'est ça ma fille, cours ! engage-toi sur le mauvais chemin, celui qui te mènera assurément à ta perte ! », la voix de sa mère faiblissait peu à peu, elle n'avait plus la même emprise sur elle.

Julia avait pris sa décision : plus jamais elle ne danserait au son ensorceleur de la flûte de Véra.

Six mois plus tard, Julia n'avait toujours pas cherché à prendre de ses nouvelles et celle-ci ne l'appelait plus. Elles se tournaient obstinément le dos comme si la porte que Julia avait osé claquer au museau de Black Horse avait condamné leurs retrouvailles à tout jamais. Jusqu'à ce jour.

Julia venait de rentrer du travail, elle avait à peine posé un pied dans son appartement qu'elle sentit sa poche vibrer : une photo risible d'un cheval noir, la gueule ridiculement de travers, dévoilant ses grandes gencives roses s'affichait sur l'écran de son smartphone. Dark Mustang l'appelait, c'est sous ce nom qu'elle avait enregistré le numéro de Véra.

— Je vais mourir Julia.

La jeune femme regarda un moment le vide devant elle, sans répondre.

— Qu'est-ce que tu racontes Maman ? » bafouilla-t-elle.

— Je n'ai plus que quelques semaines à vivre, tout au plus. » Sa voix était dure et objective.

Julia réalisa qu'elle avait totalement occulté la maladie de sa mère, la rangeant dans une case éteinte de son cerveau, celle dans laquelle elle parquait l'encombrant, l'incertain et tout ce qui la chicanait. Elle n'avait pas cru une seconde au numéro de mourante de Véra, du chiqué, de la pure comédie, ses jours n'étaient pas menacés.

Un sentiment de panique submergeât son âme, elle se força à respirer calmement pour dompter son affolement. Le cancer, son carcinome adénoïde kystique était donc bien réel ! ce n'était pas que du vent, ni une simple ruse pour ramener séance tenante sa fille au bercail. Ecrasée par le remord elle ne sut quoi répondre et pendant qu'elle cherchait ses mots, Véra enchaîna sans émotion :

— Julia, tu te rappelles de ta promesse ?

Sa fille prit du temps pour répondre à la question.

— La Veillée ? » des fourmis courraient le long de ses bras et ses jambes. « Oui. Je me rappelle Maman. »

La Veillée

Le lendemain elle fit son bagage : quelques culottes propres, deux pulls, une jupe de grossesse en laine, des bas de contention et des chaussons rembourrés. Elle était partie sans rien dire à José. Avec lui elle continuait de remplir sa part du contrat, accomplissait ses tâches, mécaniquement et sans conviction, refoulant sa colère, certaine qu'au bout du compte le topo serait identique. Elle n'avait pas tout-à-fait tort, car malgré les efforts de sa compagne, José continuait à se complaire dans une insupportable et puérile bouderie, il en voulait terriblement à sa belle-mère et Julia ne l'avait même pas mis au courant du cancer de Véra. De toute façon son attitude fermée et ses soupirs désagréables d'enfant fâché la persuadaient que son avenir était loin d'ici, loin d'une vie de couple sans horizon. Après tout, elle ne serait pas la première femme enceinte à quitter son compagnon, son « infatué ragondin ».

Arrivée devant la maison maternelle une insoutenable tristesse la fit chanceler. Sa mère allait mourir de manière imminente et sa relation avec elle ne s'était pas améliorée d'un chouilla. Julia savait que malgré le tas de sable qui grossissait de minute en minute, aucun miracle ne viendrait effacer le malaise instauré depuis trop longtemps entre elles. Le dernier grain tombé emporterait avec lui toutes les effusions de tendresse inavouablement espérées.

Elle n'osa pas sonner, la sonnette émettait un bruit désagréable et fort, cela ferait sursauter sa mère, elle qui n'ouvrait la porte à personne car tout le monde la dérangeait. Pour Véra, tout le monde était en trop sur cette terre, du moins tout ce qui se tenait sur deux pattes et n'était pas affublé de sabots, ni de branches ou d'ailes à la place des bras. Heureusement, Julia avait gardé la clé de la maison de sa mère attachée à son trousseau agrémenté d'un porte-clés sur lequel pendait une petite cigale de Provence.

Quand elle pénétra à l'intérieur, la jeune femme se déchaussa immédiatement de ses bottines, enfila ses chaussons et posa son bagage contre le radiateur à peine tiède. L'odeur de la maison, imprégnée de fragrance de thé et de vieux tabac la réconforta d'abord puis son ventre se serra de chagrin, ces parfums se dissiperaient bientôt pour toujours. Dans quelques jours la maison serait aérée, nettoyée de fond en comble, plus jamais elle ne sentirait l'odeur prégnante et boisée de feuilles de saule et celle citronnée de sumac. Une légère douleur la tira de ses songes mélancoliques, Audrey tapait entre ses reins, son ventre s'était bien élargi depuis la dernière fois.

Aucune lumière du rez-de-chaussée n'était allumée et la maison paraissait vide, presque abandonnée, plongée dans un silence mortifère. L'obscurité de cet après-midi d'hiver avait imprégné les pièces mais tout était bien rangé, en

ordre, comme avant. Après avoir vu sa fille cadette quitter le nid, malgré son cancer, sa mère avait puisé en elle suffisamment d'énergie pour ne pas laisser son intérieur se dégrader. Julia se souvint alors qu'après la mort de Sylvia la maison n'avait jamais été aussi reluisante : Véra avait retiré des murs tous les dessins de sa sœur, les avait jetés à la benne, elle avait repeint le sous-sol, jeté les meubles et tous les objets qui avaient appartenus à Sylvia : ses pinceaux, ses palettes, ses bocaux et même Oiseausorus. Elle avait passé ses nuits et ses jours, les genoux égratignés, les cervicales douloureuses, à astiquer la maison du sol au plafond sans gémir, sans ralentir, le cœur et les yeux secs. Elle avait tellement pleuré avant cela qu'elle n'avait plus la moindre larme en stock.

La jeune femme se demanda si elle-même, au seuil de la mort, se soucierait autant de son intérieur. Comment réagirait-elle, un pied dans la tombe, face au quotidien ? aurait-elle toujours une gomme magique ou une lingette microfibres à la main ? Cancer rimerait-il avec bonne-à-tout-faire ? Julia se mordit la lèvre pour ne pas rire nerveusement. Un peu de contenance enfin, Grand Esprit te regarde ! Nouvelle envie de glousser convulsivement. Mon Dieu non, elle perdait les pédales, ses hormones la rendaient folle ! Elle renoua avec sa pensée. La mort nous prend tout : corps, biens, souvenirs, avenir, alors pourquoi s'embêter à ranger sa maison comme une fée du logis ? sûrement pour se rassurer, pour se persuader que la mort ne bouleverse pas grand-chose, rien n'arrête sa course alors pourquoi diable arrêter la nôtre ?

Julia appuya sur l'interrupteur du vestibule, la couleur rubis de la moquette qui habillait l'escalier la réconforta. Elle monta à l'étage et balaya l'espace autour d'elle d'un regard inquiet.

— Maman ? » s'aventura-t-elle à dire d'une voix fluette.

— Je suis dans la chambre, P'tite Tête ! » répondit immédiatement Véra.

Julia entendit un sanglot étouffé et se dirigea vers le couloir. Elle avançait en silence, lentement, légèrement sur la pointe des pieds parce qu'elle ne se sentait plus à sa place dans cette maison et ne voulait pas que ses souvenirs la débusquent et l'assaillent de leur flot douloureux.

En traversant le salon la jeune femme fit glisser sa main sur le dossier du canapé en faux-cuir marron. Véra l'avait acheté après la mort de Sylvia. Julia aimait son toucher lisse et frais et ce simple contact lui redonna suffisamment du courage pour arriver jusqu'au bout du couloir qui donnait sur la chambre de sa mère. La lumière était allumée.

Quand elle pénétra le seuil, les pleurs cessèrent aussitôt. Julia s'approcha de sa mère sans remarquer les deux énormes bouteilles dissimulées sous un grand châle de laine noire entre la porte de la chambre et une commode en pin massif.

Le visage de Véra était strié de larmes, ses yeux brillaient et elle souriait, tous ses traits exprimaient l'attendrissement sincère, Julia en fut bouleversée.

La dernière fois qu'elle avait vu ce regard chez sa mère c'était quand elle n'était encore qu'une ado et que Véra s'était assise à ses côtés, c'était en fin de journée, elles avaient feuilleté ensemble un grand album de photos. Sylvia était aussi assise à côté d'elle sur le canapé, toutes les trois étaient restées agglutinées là, l'une à côté de l'autre, main dans la main, paisiblement bercées par la musique classique. L'un des seuls moments d'intense bonheur qu'elles n'aient jamais connu toutes les trois.

Elle doit être fiévreuse pensa Julia.

Véra ouvrit grand ses bras et les tendit en direction de sa fille. Un frisson déplaisant glaça la colonne vertébrale de celle-ci. Sans un mot, elle s'assit sur le lit de la mourante, suffisamment loin pour esquiver son étreinte. Sa mère avait énormément maigri, son cou flottait dans son orthèse et sa mine était pâle, défaite.

Il était trop tard maintenant, trop tard pour remonter l'inexorable pendule et surtout, Julia savait ce qui l'attendait, c'était sa promesse, leur pacte à toutes les deux. Elle posa une main sur l'épaule osseuse de sa mère, elle ne savait pas quoi lui dire. Elle se sentait bête et terriblement triste, alors elle improvisa :

— Combien de temps il te reste, qu'ont dit les médecins ?

— Ce ne sera pas long » répondit Véra d'une voix calme et sans émotion, « je ne vais pas attendre bras croisés mon dernier souffle. Je sais que tu es pressée, presque autant que moi ! » elle laissa échapper un petit rire et poursuivit :

— Laisse-moi une heure, Juju. J'ai tout ce qu'il faut et ça ne prendra pas la moitié du temps. Surtout ne t'inquiète pas pour moi, ça va aller vite, je vais simplement donner un petit coup de pouce au destin. Crois-moi ce n'est pas là le plus difficile, tout repose entre tes mains maintenant. Trois jours c'est long… Tu ne t'en rends pas compte Julia mais les heures te sembleront interminables auprès de moi, d'autant que je ne serai pas très causante. » Véra se mit à nouveau à rire doucement.

— Il faudra beaucoup prier pour moi. » Elle se racla la gorge et reprit d'une voix grinçante : « prier pour que mon âme soit lavée de son passé et de ses effroyables tourments. Tu n'auras besoin d'aucun instruments, pas besoin d'allumer le Calumet ni d'effectuer une danse de la pluie. » Encore un petit rire, plus triste cette fois-ci. « Coupe une mèche de mes cheveux, emporte-la chez toi et gardes-la dans tes mains durant tes prières. Cette mèche sera comme une offrande dans tes supplications.

Si tu fais bien les choses, Julia, nos vœux seront exaucés et je serai délivrée. Auprès de Grand Esprit je pourrai enfin retrouver Sylvia. Sans cette Veillée, mon âme ne pourra pas être rachetée et nous ne pourrons pas être réunies avec Lui.

Julia baissa la tête, elle entendait sans écouter, des frissons parcouraient sa colonne vertébrale, elle ne voulait pas penser à la mort de sa mère, ni au moment où elle trouverait son corps inanimé, ce corps qui lui avait donné la vie, ce corps qu'elle avait vu vieillir, qui avait abrité cette âme mille fois détestée…

— Tu devras rester trois jours auprès de moi, ce n'est pas un week-end thalasso qui t'attend ma belle. »

Julia acquiesça en souriant pour faire plaisir à sa mère mais elle avait envie de disparaître, de fondre littéralement dans le sol. Elle répondit d'une voix presque enfantine :

— Je sais Maman…. comment tu vas t-y prendre pour… » sa langue s'arqua et se figea.

— Peu importe comment Julia, je ne vais pas souffrir si ça peut t'aider, mais qu'est-ce que tu t'imagines ? je ne vais pas improviser, ni me trancher la gorge ou encore me tailler les veines comme une adolescente. » Véra se mit à rire amèrement découvrant ses dents légèrement jaunies par le tabac dans une étrange expression, son corps secoué de vibrations. Puis, reprenant son calme, elle poursuivit d'un ton plus enthousiaste :

— Considère aujourd'hui comme un jour béni pour moi, je vais être enfin délivrée de mes tourments et retourner dans la Demeure Sacrée. Ce jour est arrivé plus vite que je croyais mais ce n'est pas plus mal parce que cela fait plus de cinq ans que je l'attends. Trois jours pleins Julia, trois jours de corvée, mais la vie est faite de corvées n'est-ce pas ? une de terminée que dix autres suivent derrière. Celle-ci, toutefois, tu dois l'accomplir jusqu'au bout. Grâce à cela tu gagneras ta place auprès de Grand Esprit, mon âme le saura et viendra fortifier ton dévouement à l'égard de ton sang. Je veillerai sur toi et ton enfant.

Julia embrassa Vera sur le front puis, à contre-cœur d'abord, la serra contre elle. « Tiens donc ! voilà ma petite-fille qui remue dans ton ventre, elle donne des petits coups comme un lièvre prit dans un filet, mais serait-elle pressée d'être là ? » demanda Véra d'une voix morne qui n'attendait aucune réponse.

Julia sentit une odeur de vieux vomi mêlée à celle d'urine et frissonna quand ses mains rencontrèrent la peau molle de la taille de sa mère. Le corps de celle-ci était si maigre, sa poitrine tellement creuse, que toute sa personne lui glissait entre les bras. Les larmes montèrent dans la gorge de Julia et elle éclata en sanglots. Véra à son tour appuya son étreinte. Elle avait encore de la vigueur à deux pas de la sortie.

— Comment tu vas l'appeler ta petite ?

— Audrey.

— C'est Joli comme tout, tu as bien choisi. Belle Audrey tu vas bondir

hors de ta cachette bientôt, aie seulement encore suffisamment de patience pour attendre que je regagne la mienne », dit-elle, envoyant un clin d'œil complice à Julia qui, mal à l'aise, détourna les yeux.

Véra baissa la tête. Ses lèvres tremblèrent légèrement, son visage pâlit davantage et se crispa.

— Je ne voulais pas sa mort, je ne voulais vraiment pas, tu sais… », dit-elle haletante.

— Je l'aimais, comme je t'ai aimée, grande bête, malgré tout et de toutes mes forces. » Elle reprit son souffle.

— Quand elle est née … » Véra hésita à poursuivre, puis un son étrange sortit du fond de sa gorge comme si une corde métallique venait de claquer et sa voix fut happée par le silence. Son corps bondit alors, pris de terribles secousses.

— Elle était déjà partie, Maman, tu n'aurais rien pu faire, elle était malade, terriblement malade… », bredouilla Julia.

Le cœur de toutes les deux saignaient abondamment. Les sutures d'une ancienne plaie commune venaient de lâcher brusquement. Les deux femmes tremblaient comme des feuilles dans un courant d'air, un froid glacial les entourait. Véra reprit où elle s'était arrêtée :

— Ses yeux étaient tellement bleus, d'une couleur d'un lac de montagne, elle avait tant de grâce avec son long cou de ballerine, pourtant elle ne se savait pas jolie, elle ignorait combien elle était belle.

C'est vrai que Sylvia n'avait jamais été coquette malgré sa grâce naturelle et la finesse de son visage. L'apparence physique ne comptait pas pour sa sœur, elle ne s'était jamais maquillée, ne s'était jamais attardée devant un miroir et rien ne comptait pour elle en dehors de la musique et de son monde intérieur tout crépitant de rêves colorés.

— À la minute où je l'ai vue j'ai su qu'elle ne resterait pas longtemps auprès de moi. Elle avait l'air d'un ange tu sais et cette expression sur le visage qui me disait : je viens d'ailleurs mais je resterai avec toi un certain temps c'est promis.

Elle était tellement à part, elle se fichait d'être propre, bien coiffée, de porter de jolies robes, tout ce qui l'intéressait c'était ses dessins, sa musique, la nature et les oiseaux. Son rire aussi, il était tellement frais, si tu avais entendu ses gazouillis quand elle était petite !

J'ai tout de suite su que je devais la protéger comme un bijou précieux. Elle avait une belle sensibilité et attachait tellement d'importance à des petites choses que la plupart des hommes jugent sans valeur : des feuilles mortes, des cailloux, des pommes-de-pin, toutes ces futilités représentaient à ses yeux un trésor inestimable. Comme elle aimait la pluie, le vent sur son visage, elle me

disait comprendre le langage de l'eau et de l'air, le murmure des arbres. » À peine sa dernière phrase achevée que les yeux de Véra s'inondèrent de larmes.

Sa mère avait rarement évoqué l'enfance de sa sœur, elle avait toujours tout fait pour cacher son trésor de petite fille et tous ces heureux moments passés avec Sylvia étaient maintenant examinés à la lueur de son affliction. La mort de sa sœur avait tout assombri.

Cette fille étrange, en marge, Julia ne l'avait véritablement connue qu'aux tous derniers jours de sa vie. C'est vrai, Sylvia aimait la pluie et tout ce qui était fugace et appartenait au ciel.

Julia frotta le dos de sa mère, les vertèbres dorsales et les côtes de celle-ci saillaient sous sa peau. Ses larmes mouillaient le col de son chemisier de grossesse. Mon Dieu, Mon Dieu, pensa-t-elle, quelle tristesse ! c'était la dernière fois qu'elle serrait sa mère dans ses bras. Elles avaient passé vingt ans sous le même toit, bon gré, mal gré, traversant ensemble les années, en dépit des galères, sans même se comprendre, ni se parler ouvertement. Sa mère aurait dû épancher son cœur bien avant, Julia lui aurait pardonné beaucoup de choses. Si Véra s'était confiée plus souvent à elle, elle aurait compris, elle aurait fait preuve d'une plus grande compréhension à son égard. Pendant une éternité elles s'étaient côtoyées comme deux fantômes égarés dans un espace clos, évoluant dans un même lieu mais dans des dimensions séparées, avec le spectre de Sylvia perdu au milieu. Le seul lien qui les avait unies n'était tissé que de souffrance, de non-dits et de larmes. Toutes ces années perdues, toutes ces années de chagrin, de claques, de punitions et d'implacable solitude. Enfermée chacune dans sa tour, s'évitant réciproquement pour ne pas se blesser davantage, l'une perdue dans ses prières et ses remords, l'autres dans ses rêves et son mal-être et Sylvia entre elles, âme errante dans l'obscurité la plus inconcevable. Quelle vie cela avait été pour elles deux, pour elles trois ? Le plus étrange dans tout cela c'est qu'il leur aurait été impossible à l'une comme à l'autre de se transplanter ailleurs, de rompre ce lien étrange, cette indéchiffrable mélancolie qui les liait malgré tout.

— Maman… » gémit-Julia en dévisageant sa mère qui n'avait jamais parue si faible, si diminuée, elle était vaincue, ravagée, « tu n'y es pour rien, je t'assure Maman... Sylvia était déjà partie… Grand Esprit l'avait rappelée à Lui bien avant. Il garde dans Son cercle proche les âmes pures, tu le sais mieux que quiconque, c'est pour ça qu'elle n'était jamais vraiment là, qu'elle était toujours ailleurs, perdue dans ses songes.

— Je le sais bien !

Le visage de sa mère était maintenant ruisselant de larmes et toute sa douleur avait réchauffé son corps. Julia sentait la chaleur de sa peau au travers de la chemise de nuit en coton bleu clair. Dans une heure son corps sera glacé, inerte et rigide, pensa-t-elle, alors elle serra davantage son étreinte autour de

la taille fatiguée de Véra.

— Si seulement elle m'avait laissé une place auprès d'elle, mais elle était partie tellement loin !

L'étendue de la douleur maternelle semblait sans fin. Toute cette souffrance étouffée depuis tant d'années et ce barrage qui cédait au moment même où le dernier grain de sable s'apprêtait à tomber.

— Ça va aller Maman, ne pars pas avec ça, tu n'es pas coupable. »

Le cœur de Julia s'emballait lui aussi, elle allait perdre sa mère à tout jamais le jour où elle avait envie de l'aimer vraiment, de la comprendre et de la rassurer. Julia pleurait à chaudes larmes. Véra avait tellement changé depuis la dernière fois qu'elle l'avait vue, c'est comme s'il ne restait à présent que la bonne partie d'elle, comme si une main divine avait taillé dans son âme pour isoler le pur et l'intact. Le reste avait été jeté aux oubliettes, le cancer avait purgé les mauvais instincts. C'est comme si Véra était une nouvelle femme et qu'elle agrippait enfin à pleins bras son amour qu'elle nourrissait pour ses deux filles.

Julia lui caressa le bras, de grosses veines sombres serpentaient jusque sur les mains noueuses de sa mère. Puis d'un coup, cette dernière reprit ses sarcasmes :

— Tu sais, Juju, tu n'as pas mérité toutes les claques que je t'ai données ! »

Véra se mit à caresser le visage mouillé de larmes de Julia puis pinça l'une de ses joues. Sa fille, en alerte, recula par réflexe, combien de fois Véra avait fait ce geste quand elle était gamine, lui pincer la joue douloureusement, laissant une marque rouge durant des heures ? et puis ce ton qui revenait, étrangement ironique, recommençait-elle à être condescendante ?

— Tu étais bonne fille, va ! mais tu avais de ces sautes d'humeur et toujours quelque chose fourré dans la bouche, une sucette, un quignon de pain, une biscotte, jamais tu ne lâchais ton biberon !

Véra pérorait presque gaiment et Julia les yeux perdus au loin pensait. Tes mains seront froides dans une heure, plus jamais je n'entendrai ta voix, ni ton rire, ni tes mots, plus jamais tu ne me pinceras la joue…

Sa mère continuait : « dommage que tu sois tombée sur ce type ! ce bon à rien, ce maçon inculte et égoïste qui n'a rien trouvé de mieux à faire que de te mettre enceinte ! » Un frémissement de colère agita le cœur de la jeune femme, bébé se retournait dans son ventre et appuyait sur sa vessie. Il me faudra peut-être te casser les doigts quand je disposerai tes mains en posture de prière si je tarde trop à revenir, pensa-t-elle horrifiée, aurais-je besoin d'un marteau pour briser tes phalanges ?

Son esprit émergea de la nappe vaseuse dans laquelle il baignait depuis une minute et elle s'aperçut alors avec étonnement qu'un râle, provenant du fin

fond de sa gorge, perçait ses pleurs. Tout son corps tremblait.

Véra avait desserré son étreinte et la regardait avec des yeux ronds, fâchés.

Bébé se retournait encore.

Julia cessa de pleurer et essuya ses larmes dans sa manche. Sa mère posa ses mains glacées sur les avant-bras de sa fille.

— Vas-y ma grande, je suis prête ! reviens dans une heure seulement. Reste bien auprès de mon corps jusqu'au bout du troisième jour. Mercredi à minuit tapante ta tâche sera accomplie.

— Oui Maman.

Terminé. Tout est terminé ? déjà, si vite ? Julia se leva et quitta la pièce des mots plein la bouche. Maman je te pardonne, je t'aime en dépit de tout le mal que tu m'as fait et de tout ce qui est arrivé par ta faute à Sylvia. Pourquoi en dépit de tout le mal ?! lui dire simplement : Maman, je te pardonne … non… non, plutôt je t'aime Maman, pas plus. Mais rien ne venait, pas même des bribes, un début de chuchotis, elle avala pleutrement sa salive. Même le choc de la mort imminente de sa mère ne suffisait pas pour délier sa stupide langue engourdie, pauvre idiote, pensa-t-elle. Est-ce une question d'orgueil ou d'égoïsme chez toi ? est-ce parce qu'en fin de compte tu ne lui pardonnes pas d'avoir si mal aimé ses enfants ? de les avoir, il faut le dire, détruites !

C'était fini, à partir de cette seconde elle ne reverrait plus Véra, ne sentirait plus son odeur de vieux tabac, d'herbes aromatiques, ne subirait jamais plus ses frasques ni ses sarcasmes qu'elle lui sortait sans vergogne depuis toujours et que Julia détestait, pourtant à cet instant précis elle sut que malgré les comptes que sa mère aurait dû lui rendre avant de la congédier, elle perdait la personne qui l'avait protégée envers et contre tout.

Durant toutes ces années, elle avait haï sa mère bien au-delà du raisonnable. Évidemment, cette femme n'était en rien un modèle de conformités, elle avait été abusive, odieuse avec elle, Julia avait injustement essuyé ses foudres et ses comportements déroutants, mais après avoir tout mentalement haché menu restait cette indéniable vérité : Véra lui avait appris les fondamentaux. En dépit de quantité de reproches que sa mère méritait haut la main, elle était restée une bonne personne, malgré ses jugements à l'emporte-pièces et son caractère irascible. À sa façon maladroite et détestable Julia était d'accord avec l'idée que Véra, malgré tout, avait rempli son devoir de mère.

… Maman, tu seras toujours ma maman… dis-lui au moins ça espèce de cruche ! reviens sur tes pas, allé, dis-le-lui, c'est maintenant ou jamais pauvre godiche ! Impossible, Julia était enfermée pieds et poings liés dans son silence. Elle emboiterait le pas de sa mère jusqu'à la tombe, la bouche bâillonnée par d'informulées paroles de réconciliation. De toute façon elle

connait mes pensées, se disait-elle pour se rassurer, c'est elle qui a dressé un mur entre nous, pas moi, c'est-elle qui a voulu ça dès le départ.

Son chagrin l'exhortait à sortir, à quitter la pièce sur le champ. Jamais sa muselière ne tomberait. À la seconde où elle franchit le pas de porte, Julia s'en voulut terriblement de manquer de cran en de telles circonstances. Quand elle posa le pied dans le couloir glacial, elle entendit remuer dans la chambre de sa mère. Cette dernière avait probablement dû se lever. La jeune femme imagina les jambes squelettiques de Véra pivoter au-dessus du lit. L'odeur d'urine lui revint brutalement en mémoire. Sa mère avait négligé sa toilette, ne s'était pas alimentée mais elle avait continué à nettoyer sa maison... encore une autre chose à épingler à son palmarès de bizarreries. Elle entendit des pas glisser sur le parquet de la chambre, Véra avait enfilé ses pantoufles, puis elle pensa identifier nouveau un bruit, ouvre-t-elle un tiroir ?

Julia prit peur, elle ne voulait pas savoir ce que sa mère avait prévu ensuite, mais les questions continuaient de se bousculer dans sa tête : était-elle en train de farfouiller dans ses tiroirs pour trouver une cordelette pour se pendre ? allait-elle surgir dans son dos, la dépasser en galopant, descendre à toute allure à la cuisine et se planter un couteau dans le cœur, devant les yeux éberlués de sa fille ? elle en était capable… Véra avait toujours été imprévisible, fantasque et nourrissait un penchant secret pour les mélodrames spectaculaires… Julia continua d'avancer, plus rapidement cette fois, luttant contre sa peur qui était en train de pétrifier chacun de ses membres.

Au salon, ce fut pire encore : tous les souvenirs de son passé étaient cachés là, roulés en boule, prêts à bondir, à lui sauter au visage, à l'étrangler sans pitié. Elle ferma les yeux pour ne plus voir ce qu'elle redoutait le plus et tendit sa main vers le dossier du canapé. Ne plus voir… n'ouvre pas les yeux… garde tes paupières bien fermées, ne les ouvre surtout pas ou le Croquemitaine… Oh non, pas ça ! la voilà catapultée cinq ans en arrière… L'odeur… tu sens cette terrible odeur de viande pourrie et d'intestins crevés ? le souvenir de Sylvia, sa peau fondue, noircie, mêlée au tissu verdâtre des coussins de l'assise et le vent frais de ce mois d'avril qui balayait la pièce. Quand ses doigts se posèrent sur le dossier du canapé, elle poussa un cri de terreur, le tissu qui le recouvrait était rêche, rêche comme le canapé de son enfance, celui sur lequel Sylvia avait été retrouvée morte ! Trop suffoquée pour réagir, ses paupières tremblèrent légèrement, un air glacial souffla sur son visage. Juste avant de retirer sa main elle sentit des doigts gelés s'agripper aux siens. Des doigts fins, durs, sales. Julia ouvrit les yeux et recula horrifiée. Son cœur battait à rompre dans sa poitrine.

— Tu es toujours là Julia ? je ne vais pas te demander si tu vas bien ma grande », lui cria sa mère, « ce serait un comble alors que je suis en train de me faire hara-kiri ! »

Julia entendit alors sa mère rire de bon cœur, toute guillerette comme si

elle s'apprêtait pour un bal, ma parole elle est vraiment folle. Grand Esprit était son prince et elle se préparait à L'accueillir en grandes pompes dans sa chambre.

Sa mère laissa passer un long silence, elle devait écouter, puis Julia l'entendit reprendre son remue-ménage de plus bel. Véra déplaçait des meubles de sa chambre, tirait quelque chose de lourd. Julia serra les dents, elle avait l'impression d'avoir fait irruption dans un petit théâtre des horreurs, oui c'est ça, une fête de saltimbanques, de monstres et de fantômes allait prendre place une fois qu'elle quitterait la maison. Un cracheur de feu, un lanceur de couteaux, un trapéziste à deux têtes, étaient cachés dans les placards et attendaient impatients que Julia s'en aille avant de lancer cotillons et confettis sur le lit de Véra. Après son départ, un homme aux pinces de homard attraperait sa mère, l'attacherait par la taille sur une planche de bois pendant que le lanceur de couteaux lisserait ses moustaches. Une fillette à trois jambes portant un chapeau haut-de-forme plus grand qu'elle jouerait de l'orgue de barbarie, un singe grimé de rouge-à-lèvre et de faux-cils taperait vigoureusement dans ses cymbales. Cling ! Cling ! Cling !

Vlan ! Le premier couteau avait atteint la cuisse gauche de Véra, elle n'avait pas mal, elle sourirait même à Julia et dissipait son étonnement par de petits gestes de main. Sa cuisse saignait abondamment, sa chemise de nuit collait sur ses os, une flaque rouge à ses pieds. Rien de grave, Maman assure : Véra porta un index aux coins de ses lèvres, par ce geste elle invitait sa fille à se dérider.

— C'est enfin l'heure Juju, la libération tant espérée, c'est un jour de fête pour moi ! Tu as le droit de danser P'tite Tête ! c'est notre moment à toutes les deux, toi aussi tu étais impatiente ? si si ! avoue-le ! je le sais, mais quelle cachotière va ! Alors vas-y, rigole ma fille, étire tes zygomatiques ! attrape une pomme d'amour, même deux, même trois, fais-toi plaisir ma grande, fais craquer ton corset, il y a même des chouchous, des cacahuètes caramélisées et les nougats dont tu raffoles !

Le singe, poussant des cris stridents et battant des cils, lui tendit une grande boîte en carton rayée rouge et blanc pleine de pop-corn. Applaudissements de la foule en délire. Les monstres grimaçaient, hilares, regardaient tour à tout Véra et Julia. La foule de spectateurs était aussi en liesse et se goinfrait de popcorns et de barbes-à-papa. Un spot éclaira leurs visages : José, des José gominés partout, eux aussi s'égosillaient à cœur joie en lui faisant des clins d'œil. « Danse Julia ! mange une pomme d'amour bébé ! » hurlaient-ils, agglutinés sur leur banc, en postillonnant. « Danse ma chérie ! » criait Véra. Le sang coulait de l'estrade, imbibait le sable de la piste. Vlan ! un autre couteau dans l'estomac ! Véra se tordait de rire maintenant… Une petite femme au visage étroit et au regard bleu fluorescent, grande comme une marionnette applaudissait nerveusement et sautillait sur place, le corps très droit, elle portait un diadème serti de plumes noires et esquissait avec une

vitesse effrayante plusieurs mouvements de danse avec son pied. Derrière elle, un clown habillé en Arlequin jouait du mirliton. À ses côtés, une femme énorme aux cheveux rouges défaits, affublée d'une barbe hirsute tombant sur sa poitrine se trémoussait sur la piste. Elle était vêtue d'une ample robe couleur craie avec de grosses taches de transpiration au niveau des emmanchures. Vlan ! Vlan ! Vlan ! Les couteaux volaient dans la salle.

Des chevaux Appaloosa venaient d'entrer sur la piste, le sable était entièrement rouge et les chevaux tournaient en boucle autour de Véra, ils tournaient de plus en plus vite, la petite femme marionnette sautillait sur leur dos en riant comme une crécelle…. « C'est-moi Grand Esprit Je suis venu pour toi Véra » criait-elle d'une voix aiguë, « c'est un jour de fête aujourd'hui ! le Grand Jour est enfin arrivé ! »

Julia s'arrêta, prit une grande inspiration et aperçut la lumière qu'elle avait laissé allumée dans le vestibule une heure plus tôt, elle rassembla ses esprits et se mit à dévaler l'escalier en faisant le moins de bruit possible. La jeune femme enfila ses bottines et referma la porte sur elle. Tout doucement.

Deux heures plus tard Julia était de retour.

Elle avait rajouté quelques minutes pour être sûre que Véra soit bien morte quand elle reviendrait. La maison était calme, tout était exactement comme quand elle était rentrée trois heures plus tôt. Sa mère avait sans nul doute atteint l'autre-côté maintenant car plus rien ne bougeait là-haut.

Julia alluma le hall d'entrée, retira ses bottines, enfila ses pantoufles et s'engagea ensuite dans l'escalier en se tenant cette fois-ci à la rambarde. Mon Dieu ! comme elle était lourde, son corps pesait une tonne et son cœur battait douloureusement contre sa poitrine. Son cœur à elle ne bat plus. Véra ne montera plus jamais ces marches et ne les descendra plus. Je n'aurai plus l'occasion de la serrer dans mes bras… mais pourquoi ne me suis-je pas précipitée vers elle quand je suis entrée dans la chambre tout à l'heure, pourquoi ai-je esquivé d'abord lâchement son étreinte ? ! pourquoi doit-on faire ce genre de choses ingrates : rester égoïstement sur sa réserve, penser qu'on va être pulvérisé en un millier de fragments si on dévoile un tantinet de chaleur humaine ? que j'ai été bête et sans-cœur !

Chaque pas lui semblait difficile, insurmontable, si bien qu'à la troisième marche elle dût s'arrêter pour reprendre son souffle. Ses genoux pliaient malgré elle, alors elle préféra s'assoir et prendre une minute pour calmer ses pensées. Des larmes chaudes, presque brûlantes, coulèrent abondamment sur ses joues. Elle regarda tristement l'autre escalier, celui qui descendait au sous-sol, vers l'abri antiatomique de Sylvia. Si sa sœur était restée là-dedans, elle serait peut-être encore en vie à l'heure qu'il est ! ? Si Véra ne l'avait pas forcée à quitter sa cache, si elle ne l'avait pas exhibée aux quatre vents comme un bernard-l'hermite à qui l'on retire brusquement sa coquille, peut-

être serait-elle là pour pleurer avec elle ? Monte, espèce de dégonflée et ressaisis-toi ! tu as l'air fin tiens !

La peau de son ventre était tendue comme un tambourin. Elle se releva difficilement et cela lui prit une éternité pour gravir le restant des marches parce que sur chacune d'elle l'attendait un souvenir : à table Juju ! … L'odeur des galettes de pomme-de-terre et des œufs frits que Véra cuisinait le dimanche midi ; la fois où Julia était tombée dans l'escalier parce qu'elle s'était prise dans sa robe de princesse trop longue, elle avait quatre ou cinq ans ; celle où Véra avait posé une fine planche en pin au-dessus de l'escalier pour lui faire un toboggan ; la fois où elles avaient monté ensemble le lit de Sylvia à l'étage, un des pieds avait laissé une marque sur le mur. Julia fit courir son index sur le léger creux dans la cloison… et là, il y a une poignée d'heures à peine, quand elle fuyait sa mère qui était en train de se suicider.

Une tristesse sans nom imprégnait la maison du sous-sol aux combles. Sans plus réfléchir, Julia grimpa plus vite et s'aperçut qu'elle était arrivée au salon. Quelques secondes plus tard elle était dans la chambre.

Véra était couchée sur son lit, un sac en plastique sur sa tête légèrement posée de biais. Du sac sortait une tige en vinyle qui se divisait en deux valves liées à une bonbonne de gaz chacune. On lisait dessus : Balloon Party Time. Mais pourquoi ? pensa Julia. Sans tarder elle se dirigea vers le lit, ferma les robinets de gaz des bouteilles puis éteignit le radiateur. Elle revint auprès de Véra et le plus délicatement du monde, toucha sa main : froide, blanche, morte. Les tissus commençaient à durcir. Julia crispa ses doigts, elle repensa à cette main qui s'était agrippée à la sienne quand elle l'avait posée sur le dossier du canapé du salon.

Tout est fini maintenant. Game over. Son ventre se noua de la même façon que lorsqu'elle avait vu sa sœur morte. Plus aucun retour en arrière, Véra avait été au bout de son acte, sa mère avait toujours été jusqu'au bout. « Ne remets pas à ce soir ce que tu peux faire dès l'aube », lui disait-elle, « anticipe ! », « prends une longueur d'avance sur toi-même ! »

Mortifiée, Julia tira sur le sac pour dégager la tête de sa mère, elle libéra de sa bouche le tuyau relié aux bonbonnes, un filet de bave s'écoula dans son sillon. Elle lutta pour ne pas détourner son regard, le visage paralysé de Véra était méconnaissable, ses yeux clos donnaient l'impression qu'elle dormait mais sa bouche légèrement entre-ouverte, crispée, était figée dans cri.

Julia resta pétrifiée quelques secondes, puis, reprenant contenance, mal assurée, elle croisa les doigts de sa mère au-dessus de la poitrine de celle-ci. Ils n'étaient pas encore totalement rigidifiés. Elle se sentit grelotter, ses jambes flageolaient sans qu'elle ne puisse rien y faire, mais la jeune femme parvint tout de même à embrasser le front durci du cadavre.

Au bout d'une heure tout était rangé dans la chambre. Elle avait jeté le sac, les tuyaux, repositionné la couverture sous le menton de sa mère.

Le compte-à-rebours de trois jours avait commencé. Trois jours d'une interminable veillée l'attendaient, mais avant cela il fallait se débarrasser des bonbonnes, elle ne voulait pas qu'on la soupçonne d'homicide, sait-on jamais, aujourd'hui on accusait tout le monde sur de simples soupçons, sur des preuves que l'on dit circonstancielles.

Julia perdit une bonne demi-heure à faire ses allers-retours pour rejoindre sa voiture garée à une encablure de la maison. Les bouteilles pesaient plus de vingt kilos et à chaque pas la bonbonne cognait violemment contre son mollet. Quelle idée tu as eue Maman, grommelait intérieurement Julia, tu n'aurais pas pu te pendre comme tout le monde ? ! m'enfin c'est vrai, une corde ça se jette aux ordures, ça disparait de la surface de la terre en quelques secondes. Elle regretta aussitôt amèrement cette pensée, comment pouvait-elle en vouloir à sa pauvre mère ?

Une fois les deux poids lourds dans le coffre, elle se rassit derrière son volant et fila à la déchetterie située à huit kilomètres. Un panneau affichait les heures d'ouverture, mince ! la déchetterie fermait dans cinq minutes. Julia appuya sur l'accélérateur, elle n'allait pas ramener les bonbonnes chez Véra, il fallait s'en débarrasser coûte que coûte aujourd'hui. Ses pneus crissèrent, elle était la dernière voiture à se ranger dans le parking désert.

Ni une ni deux, l'une après l'autre, Julia souleva de son coffre les bouteilles du coffre de sa voiture avec une force herculéenne et les déposa à l'emplacement prévu à cet effet. Les deux employés, l'un mains sur les hanches, l'autre droit comme un sapin, la fixaient comme le loup blanc, agacés semble-t-il de devoir maintenir les grilles ouvertes le temps que Madame-gros-bidon se débarrasse de ses bonbonnes festives.

Julia, pressa le pas pour regagner sa voiture. Comme elle avait la désagréable impression d'être déshabillée des pieds à la tête par les deux employés elle ralentit un peu sa marche pour donner l'illusion d'être dans la pleine maîtrise de ses émotions. Il n'était pas question que les deux gaillards se doutent qu'il y avait anguille sous roche.

— Un anniversaire ? » finit par demander l'un des employés, l'œil interrogateur.

Une ombre passa sur le visage de Julia, son cœur s'arrêta de battre. Il sait ! il a tout pigé ! il a vu la grosse pancarte sur ma tronche : jeune femme complice au suicide assisté de sa mère…. Maintenant ils savaient tous les deux… l'accusée ne bénéficiera pas de la clémence du jury considérant qu'elle a autorisé son parent le plus proche à s'autoadministrer une substance létale par voie nasale. L'inculpée a ensuite tenté de dissimuler des preuves incriminantes en les jetant l'air de rien dans la déchetterie de la Commune.

Heureusement, les employés qui terminaient leur journée de travail avaient repéré le comportement suspect de la jeune femme… Son état de grossesse avancé ne sera pas considéré comme une circonstance atténuante. Zou à l'échafaud !

Julia se ressaisit prestement.

— Oui, c'est exactement ça ! » dit-elle en se forçant à rire, « ils m'ont mis la maison en l'air ces satanés gamins ! y'a plus qu'à tout nettoyer maintenant !

Réchauffés par son sourire les hommes se montrèrent tout à coup plus sympathiques et se mirent à rire avec elle. Son collègue embraya : « chaque année ma fille veut sa pignata ! » mais à peine avait-il commencé sa phrase que Julia courait à sa voiture faisant mine de n'avoir rien entendu. Elle ne voulait pas être happée de force dans une indésirable conversation alors, comme une coupable, assise derrière son volant, elle passa devant les deux hommes et leva son bras en salut juste à temps pour se cacher derrière.

De retour, elle se gara devant la maison de Véra. Malgré l'heure tardive, elle se mit en quête de quelques provisions et se rendit à une petite surface située à environ dix minutes de marche. Il y avait une épicerie bien plus proche, à moins de cent mètres, mais elle n'avait aucune envie de risquer d'y croiser des regards familiers et surtout elle avait besoin de prendre l'air.

Après avoir franchi le seuil de la maison de Véra, Julia ferma la porte à clé, se déchaussa et rechaussa ses pantoufles, déposa le pack d'eau à la cuisine et ouvrit le réfrigérateur pour ranger les quelques plats tout-préparés qu'elle avait ramenés dans un sac kraft. Elle constata que le frigo de Véra était vide, cette dernière n'avait sûrement rien mangé depuis des lustres. Elle avait souvent la manie de jeûner, parfois jusqu'à trois ou quatre jours d'affilée. Elle pratiquait le jeûne sec dans le but de fortifier son esprit et de le réconcilier avec son corps. Julia soupira en secouant la tête, si elle n'était pas venue pour veiller sa mère, celle-ci l'aurait attendue le ventre vide jusqu'à se laisser crever de faim !

Elle réchauffa au micro-ondes un plat de macaronis au fromage et l'avala sans appétit. Après ça, elle se fit une tisane de camomille et resta plantée dans la cuisine en observant attentivement chaque objet : les livres de recettes végétariennes de Véra, ses différents ustensiles, son carrousel d'épices, son huile d'olive de Nyons. Tout allait partir à la poubelle.

Trente-minutes plus tard Julia était de retour dans la chambre à coucher, une bouteille d'eau sous le bras. Elle ferma les volets et fit craquer une allumette sur la tige d'une bougie parfumée aux fruits des bois qu'elle venait d'acheter, puis la jeune femme s'enroula dans un châle qu'elle avait trouvé près du lit de sa mère et fit glisser un fauteuil en cuir Cognac sur roulettes le plus près possible du lit, poussa un long soupir et s'y assit.

Véra aussi s'y assaillait quand elle priait Grand Esprit. Un frisson lui parcourut l'échine. Elle tira les côtés du châle sur ses avant-bras et sentit alors son bébé bouger. Tu ne vas pas t'y mettre ma puce ! pensa-t-elle, pas maintenant ! Ses deux poings refermés sur ses doigts, elle soupira une nouvelle fois et se prépara à une longue attente.

Trois jours entiers à veiller le corps de sa mère, une éternité ! C'était de la folie, Véra l'avait prévenue mais qu'à cela ne tienne, elle irait jusqu'au bout, vaille que vaille car elle lui devait au moins ça.

Elle se demanda alors s'il serait mieux de laver le cadavre ? ah non, certainement pas… de le maquiller alors ? non Véra ne se maquillait jamais, plus jeune, elle s'accordait seulement un léger khôl à la lisière des cils mais aucun fond de teint ni de rouge-à-lèvre. Devait-elle la vêtir autrement ? parce que se présenter à Grand Esprit dans cette chemise bleu guimauve n'était pas du plus bel effet ! peut-être devait-elle l'habiller dans sa tenue de Sioux ? La rigidité cadavérique avait dû déjà s'installer… mais alors comment faisaient les thanatopracteurs pour enfiler les vêtements sur un corps pétrifié ? et son Calumet… fallait-il le placer près du corps ? Véra ne lui avait rien dit, la seule étape nécessaire pour elle était la Veillée, sa mère avait suffisamment insisté là-dessus, c'était la seule chose qui comptait pour elle et que sa fille aille jusqu'au bout, chose promise, chose due !

« Hé merde ! » lança-t-elle à haute voix, réalisant qu'elle ne savait pas où Véra rangeait son cahier de prières. Il y a longtemps, sa mère avait noirci une trentaine de pages d'un cahier avec des prières funéraires. Depuis la mort de Sylvia, elle était assaillie de cauchemars, alors elle avait griffonné dedans toutes sortes de litanies et d'oraisons pour son ainée, mais elle avait prévu de garder les dernières pages pour y consigner les prières que sa fille cadette devrait prononcer à haute voix pour veiller son corps quand il serait l'heure pour elle de manger les pissenlits par la racine. Pointant le cahier rouge du bout de son Calumet, Véra lui avait dit : « pour le jour où je casserai ma pipe, tu trouveras dedans les paroles pour la Veillée ».

Julia n'eut pas à chercher longtemps, le cahier était posé sur la table de nuit de Véra. Elle s'en saisit, essuya une larme naissante et se mit à lire à haute voix :

Ces gens avaient un Calumet

Dont ils firent leur corps.

Ô Hon-Ga, j'ai un Calumet dont j'ai fait mon corps,

Si Toi aussi, Tu en fais Ton corps,

Tu auras un corps affranchi de tout ce qui cause la mort.

Tout en lisant Julia sentait tout au fond de son estomac que sa mère écoutait. Chaque mot rentrait dans son oreille froide. Elle avait même le sentiment que l'index squelettique de Véra martelait certains passages.

Les paroles lues étaient sages et pour la première fois de sa vie Julia prenait la mesure de leurs messages. Autrefois, quand Véra récitait ses prières à haute voix, Julia ne s'était jamais attardée sur les mots que sa mère totalement exaltée lançait vers le Ciel à travers la pièce, ignorant leur force, leur puissance, confondant son discours avec de la grandiloquence et de la rhétorique de Grand Manitou : tout ça c'était du jargon de Sioux, le patois lapidaire de Black Horse. Longtemps Julia avait pensé que sa mère avait construit sa propre secte dont elle était à la fois le gourou et l'unique pathétique membre, mais au fond, se demandait-elle aujourd'hui, était-elle coupable d'avoir voulu blanchir son âme après sa mort ? d'avoir désiré laver ses chagrins et ses remords ?

À travers la bouche de sa fille récitant les prières, n'enjoignait-elle pas simplement Grand Esprit à restaurer l'ordre et l'harmonie chamboulés cinq ans plus tôt ? Maintenant, tout lui semblait évident et le repentir de Véra sincère, son dévouement envers Grand Esprit parfaitement louable. La mort de Sylvia avait rompu l'équilibre et les prières inscrites dans le cahier rouge avaient la faculté, le pouvoir mystérieux de le restaurer, de réparer ce qui avait été brisé. Grâce aux invocations que sa mère avait pris tant de soin à consigner, Julia parviendrait à réconcilier Véra avec Wakan Tanka. La purification était absolument nécessaire, incontournable, les démons devaient être chassés de la maison et du cœur de sa mère. Ces indécrottables démons qui avaient menés Vera sur la voie de l'erreur et de la destruction, étaient les mêmes qui avaient emportés sa frangine dans sa terrible chute, les mêmes qui pourraient peut-être un jour la dévoyer de son propre chemin…

Julia marquait de nombreuses pauses pour imprimer en elle les paroles. Elle avait roulé son fauteuil pour être au plus près du visage maternel. Parfois elle regardait le cadavre avec tendresse et lui parlait doucement comme si Véra était simplement endormie.

— Maman, je sais que Dieu aussi va répandre sur toi Sa bénédiction. Tu m'écoutes, je le sais. Dieu, comme Grand Esprit, va t'accorder ce que ton cœur demande, Il va protéger ton âme et t'apporter la paix intérieure. Tu as servi le bien malgré tout et pour cela tu peux partir sereine.

Enfin, les mots sortaient, sa langue se déliait. « Ces mots d'amour sont pour toi Maman », poursuivit-elle. Julia relisait certains passages, posait de temps en temps le cahier, le calant entre le bras du fauteuil et sa hanche pour caresser le front de sa mère, pleurait le visage enfoui sur l'épaule dure et glacée de la morte.

Pauvre petite Maman, c'est tout ce qu'il reste de toi. Ta peau dure, gelée et

tes prières.

La nuit était déjà bien entamée, l'obscurité avait envahi la maison et mangeait les trois-quarts de la pièce. Seul l'abat-jour de la table nuit était allumé, formant un dernier halo de lumière dans l'ombre dense. La demeure paraissait endormie mais il y avait pourtant trois personnes à l'intérieur : l'une qui marmonnait des prières, l'autre, invisible, roulée en boule dans une poche étroite et pleine de liquide biologique et la dernière, inerte, qui pourrissait lentement comme une vieille figue.

Julia, interrompait sa lecture, elle se surprenait elle-même à lever de plus en plus souvent les yeux sur le masque jaunissant et plombé qui lui faisait face. Elle bougeait et inclinait sa tête pour observer le profil austère de Véra et cette grimace qui ressemblait presque à un sourire ironique. La jeune femme avait l'impression que sa mère n'était pas satisfaite. Mince, pensa-t-elle, je dois mal lire ou parler trop bas, ne pas y mettre suffisamment de cœur. Alors elle prit une grande inspiration et mit encore plus d'application dans sa lecture.

Son dos lui faisait mal, ça devait bien faire deux heures qu'elle lisait… Continue, ce n'est que le début… Mais son dos, n'empêche, lui faisait terriblement mal… Continue de lire enfin… arrête de pleurnicher comme une sotte, maugréa-t-elle intérieurement.

En dépit de la rigidité qui avait transformé le corps de Véra en statue de gisant, sa mère n'était pas tout-à-fait partie, elle écoutait, c'était certain. Julia aurait juré avoir vu son ventre se soulever plusieurs fois puis retomber. Le mouvement était léger, à peine perceptible mais Julia en était sûre : une moitié de sa mère était restée là, attentive à ses paroles, priant pour le salut de sa propre âme, l'autre était déjà loin, peut-être auprès de Grand Esprit ou peut-être qu'elle avait déjà pénétré les limbes de cendres, cherchant, toute essoufflée, les traces de pas de Sylvia ?

Au bout d'une demi-heure, les lignes dansaient devant ses yeux. Véra avait écrit ses prières à la plume, d'une écriture petite et serrée, pénible à déchiffrer, une écriture de fourmi. Les lignes étaient rapprochées, compactes, douloureuses. Dans son ventre Audrey n'arrêtait pas de bouger, elle multipliait les coups, une vraie petite boxeuse. Julia clignait des paupières, ses vertèbres la faisaient souffrir et sa rétine commençait à lui piquer. Elle laissa rouler sa tête en arrière et sentit une odeur de bœuf séché envahir ses narines. Les effluves de la mort commençaient à se répandre.

La bougie fruits des bois s'était totalement consumée, alors, s'aidant des bras du fauteuil Julia se leva et se mit en quête d'un drap. Il y en avait plusieurs dans l'armoire située à l'autre extrémité du couloir, un linge blanc servirait de linceul. Elle alluma l'interrupteur. L'air était froid et Julia se frotta

vigoureusement les avant-bras dans l'espoir de se réchauffer.

En passant devant le salon elle s'aperçut, étonnée, que la fenêtre donnant sur le jardin était grande ouverte, elle ne l'avait pas remarqué jusque-là. Véra avait dû l'ouvrir avant son départ, peut-être pour éviter que les exhalaisons post-mortem n'incommodent sa fille ou sans doute pensait-elle que l'intrusion de la fraîcheur hivernale freinerait la décomposition de son corps ? ou bien l'avait-elle entrebâillée pour que son âme puisse s'échapper ?

Cette fenêtre, se souvint la jeune femme, Véra l'ouvrait tout le temps durant les derniers jours de Sylvia, pour chasser l'odeur, cette puanteur abominable de fluides corporels, de viande maturée, putride, rongée par les larves de mouches affamées se gavant de chair humaine.

Julia se dirigea rapidement vers la fenêtre, une nuit sans étoiles obstrua son regard, grelottante elle referma prestement les battants. Elle avait éteint le radiateur de la chambre pour retarder la décomposition du cadavre, avec le drap placé sur lui, ce serait parfait. Au même moment elle entendit un grand bruit : le cadre avec la photo d'un cheval dans le désert venait de chuter.

— Merde, foutue photo !

Cette photographie choyée par sa mère lui avait toujours fichue une trouille bleue. Le choc avait brisé le verre du cadre. Julia ramassa précautionneusement plusieurs gros morceaux de brisures, descendit à la cuisine et ramena une pelle et une balayette. Pour déblayer les restes de verre brisé elle dû se pencher en avant, cette position l'incommodait énormément, son ventre écrasait sa poitrine douloureusement gonflée et l'empêchait de respirer, Audrey n'arrêtait pas de remuer. Heureusement, Julia avait pu rassembler tous les morceaux de verre en à peine quatre coups de balayette.

Ce n'est pas plus mal que ce fichu cadre se brise en fin de compte ! pensa-t-elle. Voilà une bonne raison pour le jeter une fois pour toute à la poubelle ! Julia avait toujours eu cette photo en horreur : ce cheval esseulé, aux muscles tendus, avec ce revenant sur son dos, une figure fantomatique, sans doute l'ombre résiduelle d'un sioux portant une coiffe de plumes ? le spectre d'un chef amérindien vindicatif, désireux de récupérer sa Terre ?

Comme le clou était introuvable, il avait dû rouler à plusieurs mètres, Julia se contenta de retourner la photographie face au sol. En positionnant ainsi l'image elle sentit une douleur brûlante au niveau de son index : un morceau de verre resté coincé dans le cadre venait de lui sectionner le doigt. La douleur lui coupa la respiration, son index saignait abondamment.

Julia dévala l'escalier et se précipita une nouvelle fois à la cuisine pour entourer son doigt blessé avec un torchon. Après avoir jeté les débris de verre dans la poubelle et rangé la pelle et la balayette dans le placard à balai, elle grimpa à la salle de bain pour se désinfecter. Le sang avait fini de couler, la jeune femme trouva un pansement dans le tiroir sous l'évier, fit un brin de

toilette, positionna le pansement sur son doigt, vida sa vessie et se dirigea vers l'armoire dans laquelle Véra rangeait son linge de maison.

Le drap était parfaitement amidonné et repassé et sentait une agréable fragrance d'arbre à thé. Vera adorait cette huile essentielle, en fourrait partout : frottait ses mycoses, ses tempes, l'arrière de son cou avec et versait une bonne dose dans sa lessive. Tous les jours elle se gargarisait avec son huile magique et déposait trois gouttes sur sa brosse à dent. Pour tout le reste, elle utilisait de l'huile essentielle de lavande. Depuis leur voyage en Provence Véra était obsédée par les sachets de lavande et toutes ses armoires, tiroirs y compris, en comptaient au moins cinq ou six.

Arrivée dans la chambre à coucher transformée en chambre mortuaire, Julia déplia le drap d'un grand geste et, le cœur battant à tout rompre, couvrit le corps de sa mère dans sa totalité.

Elle était soulagée de ne plus voir l'expression crispée de Véra, ce cri énigmatique figé sur sa bouche et préférait chérir la mémoire de sa mère bien vivante, garder intact cet instantané saisi en début d'après-midi quand elle avait franchi la porte de la chambre et que Véra lui tendait les bras, à ce moment précis son visage avait exprimé une tendresse authentique.

Julia ne supportait pas l'idée de rester assise à observer ce visage familier se décomposant d'heure en heure, gonfler, changer de couleur, voir les globes oculaires s'affaisser dans leurs orbites, la bouche se durcir sur les dents, les lèvres se tendre et les mains se dessécher inéluctablement.

La jeune femme se rassit pesamment. Elle regretta de n'avoir pas pris le temps de faire les exercices de relaxation que lui avait préconisés sa sage-femme, de travailler sa respiration, d'apprendre certaines postures pour éviter les œdèmes dans les jambes. Elle rouvrit le cahier rouge avec une légère réticence, retrouva l'écriture serrée, soupira et se remit à prier à haute-voix. Au bout d'une vingtaine de minutes, la fatigue la fit piquer du nez, sans même s'en rendre compte, épuisée d'émotion, elle s'endormit.

Les yeux fermés elle sentait son corps chaud, ramolli et le léger poids du châle enroulé sur ses épaules. Une faible lumière traversait ses paupières. Où suis-je ? dans mon lit ? José a encore allumé l'abat-jour alors, il est sûrement rentré à pas d'heure…mais rapidement, elle réalisa qu'elle était en position assise, les fesses jetées dans le moule du fauteuil, ses jambes lourdes, son dos douloureux. Sa mémoire revint à elle : le cancer de Véra, ses mots, ses pleurs, ses regrets… Maman est morte, morte, morte ! la Veillée ! le cahier rouge…

Julia ouvrit les yeux : Véra était assise sur son lit, toute grimaçante. Elle avait rabattu le drap sur ses genoux et la regardait fixement avec des yeux vides. Sa cornée était légèrement grisâtre, sa peau était devenue brune et du liquide rouge sombre suintait de son nez.

— Tu n'as pas prié assez, grosse bête ! » Sa mère grondait, son ton était

plein de reproches.

— Regarde donc ! à cause de toi je suis de nouveau là ! Grand Esprit m'a fait revenir dans cette peau fripée et ce corps repoussant. » Ses lèvres tremblaient comme de la gelée grise et transparente dans laquelle on devinait un fin réseau de vaisseaux sanguins.

— Pourquoi m'as-tu laissée souffrir toute seule pendant des mois ? abandonnée de tous dans cette maison infestée de souvenirs ? Tu gazouillais auprès de ton José pendant que je traversais le martyr, pendant que la maladie grignotait mon corps comme un rat affamé ! rien n'est plus douloureux que d'être rongée par le cancer…j'ai tellement mal…tellement mal », sa mère pleurait, secouait la tête, sa bouche se tordait.

— La douleur me brûle, je sens mes os craquer, ils se fissurent, mes dents se déchaussent ! À cause de toi Julia ! à cause de toi ta mère ne quittera jamais son corps malade ! Je suis vouée à me voir pourrir jusqu'à la nuit des temps et à ruminer éternellement mes remords sans pouvoir me reposer en paix. Méchante fille, tu n'as pas prié assez pour mon âme, jamais plus je ne reverrai Sylvia !

Julia hurla.

Ses paupières s'ouvrirent : elle était dans la chambre. Elle sursauta et poussa involontairement le sol avec son pied, son fauteuil roula avec elle si violemment que celui-ci s'arrêta seulement quand ses roulettes rencontrèrent le tapis en fibres tressées. Véra n'avait pas bougé, elle était toujours sous le drap.

— Mais Mon Dieu quelle horreur ce rêve ! » dit-elle à haute voix en secouant la tête.

Elle passa une main sur son front, sa peau était en sueur. Elle regarda sa montre : quatre heures du matin. Après demain, minuit, ma tâche sera accomplie, combien ça va être long d'ici là…

Elle attrapa la bouteille d'eau qui était aux pieds de la table de nuit et but abondamment, puis elle fit rouler son fauteuil près du lit de Véra tout en maintenant une bonne distance pour ne pas être trop près. La jeune femme ne voulait pas vérifier si les odeurs traversaient maintenant le drap, sa grossesse amplifiait tellement son odorat qu'un rien révulsait ses narines hyper vascularisées.

Quel cauchemar épouvantable ! Julia prit une seconde pour se masser la nuque, ses yeux la grattaient impitoyablement mais pour ne pas perdre davantage de temps elle ouvrit sur le champ le cahier et poursuivit la lecture à haute-voix :

Femme bisonne positionne-toi aux côtés de Véra,

Prends ta pipe et remplis-la d'écorces séchées d'aulne et de cornouillers,

Offres-en quelques pincées aux Pouvoirs ailés de l'Ouest, du Nord, de l'Est et du Sud.

Lève une dernière pincée vers le Ciel comme offrande à Grand Esprit,

Ô âme maintiens-toi sur cette Terre et observe autour de toi,

Regarde le Ciel et les quatre quartiers de l'Univers.

Et Toi Bison sacré Tu es désormais dans cette dépouille,

Tu es parmi nous pour nous sauver. À présent va T'unir à cette âme.

Sa bouche était sèche, alors elle but de nouveau à grandes rasades et reprit prestement ses prières.

Vous serez toutes les deux dans le cercle de la nation.

En déposant cette dépouille sur toi, ô âme, je la dépose sur la tribu entière,

Désormais elle ne forme qu'une seule âme.

Les hommes sont partis chasser le bison,

Quand ils l'auront abattu, ils écorcheront sa peau,

Ils casseront un à un chaque os et les mettront à bouillir.

Avec ce mélange de graisse et de moelle ils feront le Wasna.

Ce jour est sacré car une âme va être libérée.

Ô Toi, Pouvoir céleste du lieu où le soleil descend,

Donne-nous pour accomplir ce rite un des deux jours sacrés rouge et bleu que Tu contrôles.

Une heure plus tard, elle se rendit à nouveau à la salle de bain pour faire sa toilette et descendit ensuite à la cuisine. Tandis qu'elle enjambait les marches elle réalisa qu'elle avait oublié d'acheter à la superette de quoi se faire un petit déjeuner. Mince alors ! Le premier repas de la journée était son moment préféré : glisser les jambes sous la table avec posées devant-elle ses tartines beurrées toutes enduites de confiture de fraise, son bol de café chaud à côté mais quel pied ! À cette minute elle aurait vendu son âme au diable contre une tartine richement garnie et un café noir tout fumant.

À la cuisine elle ouvrit le placard dans lequel sa mère rangeait les aliments sucrés, en gros son placard dédié, elle y trouva une boîte de biscottes, ouf ! Puis elle dégota dans le fond du frigo un bocal bien entamé de gelée de mûre, mais de mieux en mieux ! Grâce à la cafetière filtre et à un reste de café moulu déniché dans le tiroir en-dessous de l'évier Julia, aux anges, put se

faire une tasse de ce breuvage sacré. Royal, merci Véra !

Attablée devant son mug de café chaud serti d'étoiles dorées qu'elle avait acheté dans un bazar il y a quelques années, la jeune femme se rendit compte que son dos lui faisait terriblement mal. Elle étira longuement ses bras, fit quelques mouvements de rotation de la tête et tartina sa biscotte d'une bonne couche de gelée de mûre et trempa l'un de ses coins dans le liquide noir.

Le goût sucré du pain croustillant mêlé à l'acidité du café était drôlement réconfortant, un pur délice. Le bonheur tient à peu de choses en fin de compte, incroyable comment quelques broutilles peuvent te changer la vie, s'enthousiasma Julia. Le sucre occupait pour elle la première place dans son classement des indispensables et essentielles broutilles. Sa fatigue commençait gentiment à se disperser.

Un violent coup de pied de sa fille lui rappela tout-à-coup sa présence, la boxeuse était de retour. Audrey ne connaîtrait jamais sa grand-mère et, en définitive, c'était un mal pour un bien. Véra caressa son ventre machinalement mais à nouveau le bébé s'agita, tapa, la petite était en forme, elle devait commencer à se sentir à l'étroit dans sa poche. « Hé ho, calme-toi ! » dit-elle à haute voix.

Elle trempa sa biscotte à nouveau dans son café et l'avala entièrement, puis, insuffisamment rassasiée, elle plongea sa main dans la boîte pour en extirper une autre tranche.

Elle se demandait comment la vie aurait pu être si Véra avait rencontré un homme bon, attentionné, responsable, plutôt que cet égoïste de Ralph. Aurait-elle été plus douce avec ses filles ? aurait-elle mieux su les aimer ? Si Sylvia n'était jamais née, Maman m'aurait-elle cachée comme un trésor pour me soustraire moi aussi au regard du monde, comme un coffret précieux à emmurer de toute urgence ? sans doute que non, je n'étais pas aussi jolie que Sylvia. D'autres questions se bousculaient dans sa tête : était-ce pour me protéger de la brutalité de Ralph qu'elle m'enfermait aussi, voulait-elle me soustraire aux coups de ce salopard ou voulait-elle plutôt garder Sylvia exclusivement sous cloche ? emprisonnait-elle sa belle poupée de verre avec ses beaux yeux bleus innocents dans le seul but de l'avoir à sa merci ?

Constatant que l'horloge murale affichait déjà dix-heures, elle nettoya son assiette, passa un coup d'éponge rapide sur la toile cirée et se servit en café qu'elle avala debout.

Tout en regardant la cuisine où tout était bien rangé, elle pensa avec ennui à toutes les démarches administratives dont elle allait devoir s'occuper dans les prochains jours : appeler les services funéraires pour la levée de corps, organiser les funérailles, contacter le gestionnaire de compte de Véra, signifier son décès aux différents organismes, trouver un notaire. Il faudrait aussi céder les meubles à une association, écouler sur le Boncoin les plus potables. La

vente de cette vieille baraque lui rendrait sa liberté si elle devait quitter José, cette option n'était pas à exclure au vu de la tournure déplorable que prenait leur histoire. Ou bien, un sourire moqueur se peignit sur son visage, l'idée de savoir sa compagne à la tête d'un petit pécule pousserait peut-être José à lui faire enfin sa fichue demande en mariage ? la blague ! il pouvait toujours courir maintenant avec sa demande ridicule, elle refuserait tout net.

Vingt minutes plus tard, elle était dans la salle de bain en train de se brosser les dents devant le miroir frangé d'empreintes d'ours quand elle se rappela, troublée, qu'elle avait oublié de couper l'une des tresses de Véra. Zut !

Tu devras la garder auprès de toi et tu la donneras ensuite à ta fille. Vivant, nos cheveux ne doivent jamais être coupés, Juju, ils sont nos antennes, l'extension physique de notre sixième sens et une partie de notre âme passe dans nos cheveux au moment de notre mort. Alors quand mon heure aura sonné, tu sectionneras l'une de mes tresses et tu prieras pour moi en la tenant dans ta main.

En farfouillant dans le tiroir sous l'évier, parmi différents articles de toilette, de pains de savon et de sachets de lavande, elle trouva un ciseau à ongles. Il ferait l'affaire car ses lames, bien que petites, avaient l'air suffisamment aiguisées. La jeune femme se donna un rapide coup de peigne et repositionna son châle autour de ses épaules. Armée de son ciseau elle retourna d'un pas de loup à la chambre. Effrayée à l'idée de cisailler la chevelure maternelle, elle dut prendre quelques profondes inspirations pour calmer ses nerfs. Quand elle s'approcha du lit elle sentit son bras trembler.

Une petite tâche rouge sombre, circulaire, se détachait sur le drap immaculé, là où la tête de sa mère devait se situer. De sa main gauche, hésitant brièvement, Julia souleva le drap tout en plissant les yeux, non, elle n'allait pas regarder l'œuvre de la Mort… armé de son maillet et de son burin la Faucheuse avait sans doute déjà sculpté les traits de sa mère en un visage grotesque et grimaçant. Elle se demandait si le cri de Véra avait mué en une expression colérique, enragée ? Ses plis du visage s'étaient-ils figés en une crispation de souffrance comme ces damnés de l'enfer ? La Parque moqueuse n'épargne personne, pensa Julia, elle grime ses cadavres en pantins fous, en gargouilles grotesques, en bouffons de l'enfer, alors elle avait forcément imprimé sa signature sur son visage.

Aussitôt le drap dégagé de la partie supérieure du corps de Véra qu'une odeur fétide de lait caillé s'insinua dans les narines de Julia. Elle retint sa respiration, écœurée, et rabattit le drap au niveau de la poitrine du cadavre puis elle ouvrit les yeux : le ventre de sa mère bombait, il avait énormément gonflé.

En posant involontairement son regard sur le visage maternel pour la première fois depuis qu'elle l'avait dissimulé sous le linceul, Julia s'aperçut

avec horreur que la langue de sa mère pendait sur le côté et qu'un liquide marron, semblable à une bouillie de café, s'écoulait de sa bouche. Les yeux de la morte étaient grands ouverts, leur cornée grisâtre était recouverte d'une couche opaque, presque blanche. Une tache noire était survenue près de l'iris droit et les deux globes avaient gonflé, ils se soulevaient de leurs orbites. « Regarde-moi ! » lui ordonnaient-ils. Julia s'approcha de plus près, comme fascinée, et constata, le visage blêmissant, que la langue de sa mère était devenue violette et exhibait une floraison de papilles gustatives noircies. Elle se sentit vaciller et sa vision commença à se brouiller. Dégoûtée elle prit une grande inspiration et se rappela ce qu'elle devait faire. Cesse de faire ta mijaurée, aie un peu de courage bon sang !

Elle dégagea l'une des tresses de Véra et rabattit nerveusement le drap sur le visage défiguré. Le bout de tresse qui dépassait était suffisamment long pour le couper. Julia approcha le ciseau d'une main tremblante, de son autre main elle pinça la tresse pour la tendre. Frissonnant de répulsion, elle vit l'oreille de Véra d'un rouge cerise pointer en dehors du drap. Julia serra les fesses et commença à couper les cheveux de la morte.

Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois, le ciseau ripait, les lames étaient trop petites pour venir à bout de la natte d'un seul coup. Après quelques secondes qui lui parurent une éternité, celle-ci se détacha enfin.

Julia écrasa la mèche de cheveux avec ses doigts pour conserver le tissage et d'un pas pressé retourna en direction de la salle de bain. Elle trouva d'autres élastiques à cheveux dans le tiroir où dix minutes plus tôt elle avait déniché le ciseau et remit celui-ci en place. Julia saisit deux élastiques, noua l'un d'eux à la tête de la tresse coupée et enfila l'autre sur son doigt afin de torsader les cheveux du cadavre à l'endroit où elle les avait coupés.

Elle descendit à la cuisine, trouva un sac de congélation dans le placard, y rangea soigneusement la natte puis elle fourra le tout dans son sac-à-main accroché sur le porte-manteau du vestibule. Un rayon de soleil provenant de la fenêtre de la cuisine frôla son visage et lui apporta son soutien.

Elle garderait la tresse en souvenir et pour le cas où elle éprouverait le besoin d'honorer plus tard la mémoire de sa mère, mais là tout de suite, elle ne lui trouvait aucune utilité.

Julia remonta les marches encore une fois, elle sentit un courant d'air glacé souffler sur elle. Arrivée sur le seuil du premier, elle constata avec effroi que les battants de la fenêtre du salon étaient de nouveau ouverts. Je l'avais pourtant bien fermée hier soir, pensa-t-elle. Etrange, tout de même, jamais cette fenêtre n'avait posé problème avant. Le système de fermeture s'était peut-être mal enclenché ? ou bien elle avait dû mal la refermer, épuisée par sa mauvaise nuit elle n'avait aucune envie de s'attarder sur la question et retourna dans la chambre.

Après avoir entrelacé les cheveux de Véra entre ses doigts, positionné l'élastique, elle tira sur le drap et recouvrit à nouveau le corps de sa mère en entier. La petite tache sombre était devenue presque noire et la fixait impitoyablement comme l'œil sans paupière d'un cyclope.

Julia prit quelques inspirations, se rassit à nouveau près de sa mère et poursuivit sa lecture.

Reçois ma voix Grand Esprit, je demande Ton aide,

Être sacré, Maître de la connaissance, Tu possèdes la sagesse,

Tes ailes son très longues,

Toi qui gardes le sentier,

Nous savons que Tu es sacré.

Tu es notre parent, auprès de Toi nulle hésitation.

J'ai été désignée comme gardienne de l'âme de Véra

Le jour est venu d'entendre ma prière.

Je suis son enfant, comme Tu es mon parent,

Je n'ai pas toujours été bonne, ni sage, mes pas se sont fourvoyés,…

Julia posa des yeux courroucés sur le cadavre.

— Ah toi tu ne m'épargnes rien ! » s'agaça-t-elle, en secouant la tête. « Ça commence à bien faire, cette Veillée !

La jeune femme était beaucoup trop nerveuse pour rester en place, il fallait qu'elle se change les idées. Un Moscow Mule avec de la glace pilée, voilà pile-poil ce dont j'ai besoin. Elle voulut se lever mais dut s'aider une nouvelle fois des bras du fauteuil pour se redresser. À force de rester assise ses jambes s'étaient engourdies et c'est en boitant légèrement qu'elle retourna au salon.

Julia se sentait terriblement seule dans cette inquiétante maison avec son redoutable réservoir de souvenirs, ses cauchemars épouvantables et le cadavre grimaçant de Véra.

Arrivée au salon, elle leva son bras, pinça fortement sa nuque entre deux doigts pour se détendre, ses douleurs dorsales devenaient problématiques. Je devrais déposer le corps de Véra sur le sol et me coucher dans son lit ! ce serait plus juste après toutes les bêtises qu'elle me fait ânonner !

— Merde, ça alors !

La fenêtre était une fois de plus grande ouverte. Julia la ferma si brusquement qu'elle se fit mal à l'épaule, dehors une nuit d'encre obstruait sa vision. Il fait si sombre dans cette maison, pensa-t-elle. Les nuages d'orage

s'étaient toujours attardés sur son toit et prenaient une éternité à se disperser dans le ciel mais jamais avant aujourd'hui l'obscurité ne l'avait dérangée à ce point.

Comme sa sœur Sylvia, Julia avait toujours aimé la pénombre, en elle naissaient les songes, son corps s'effaçait, son mal être s'allégeait, elle serrait fermement Clootie contre sa poitrine. Dans le noir rien ne la blessait, le Croquemitaine ne pouvait pas la retrouver, elle devenait invisible. Mais là l'obscurité de la maison était si compacte qu'elle l'étouffait, la nuit cherchait à s'insinuer en elle pour y déverser sa marée sinistre. Audrey fit de brusques mouvements dans sa poche et lui envoya un bon coup de pied dans les côtes, la peau de son abdomen tirait si fort. Cette maison a toujours été oppressante, elle abrite tant de tristes souvenirs, songeait-elle, des souvenirs qu'elle avait tellement cherchés à fuir.

Ses yeux, habitués maintenant à la pénombre, étaient toujours fixés sur la fenêtre. Julia détaillait le salon : les meubles en bois sur lesquels aucune babiole inutile ne trainait, en dehors de cet abominable abat-jour en vessie de porc bien sûr. À part le cadre décroché et posé au sol, tout le reste était ordonné, vide, presque impersonnel, comme le deux-places sur lequel elle posa son regard.

Véra avait acheté ce canapé en faux-cuir simplement pour meubler l'espace, à aucun moment, ni elle, ni sa mère ne s'y étaient assises. Son cuir était pourtant très doux contrairement à l'ancien, celui en tissus vert sur lequel Sylvia avait poussé son dernier soupir. Les fibres de son étoffe piquaient invariablement la peau et pourtant c'était lui que sa sœur avait choisi comme ultime refuge. Ma pauvre Sylvia, quand les vers rongeaient ta carcasse tu avais la tête encore bouillonnante de rêves, toute carillonnante de notes de musique.

Sur la piste qui mène de l'enfance à l'âge adulte, là où la plupart des petites filles pressent le pas, impatientes de grandir, de se pomponner, se maquiller, sa grande sœur, elle, avait choisi de faire demi-tour. Sylvia avait rebroussé chemin quand elle était seulement petite fille, elle n'avait jamais voulu devenir femme, préférant se carapater et demeurer à l'état d'enfant rêveur pour l'éternité. Ce n'est pas pour rien qu'on l'avait retrouvée en position fœtale, roulée en boule dans le canapé.

Tendre Sylvia, sur la fin tes jambes ne te servaient plus à rien, puis tu as rapidement perdu le contact avec les mots, tes pinceaux, avec nous, tu t'es repliée sur toi et tu t'es laissée mourir là dans cet inconfortable sarcophage. Ta peau était couverte de vers blancs et de parasites quand Véra t'a découverte. Mais les vers étaient là bien avant ma pauvre, car chaque fois que Maman soulevait ton drap une horde de mouches se dispersait sauvagement dans la pièce, ces abominables insectes sautaient sur nous, couraient impunément sur nos visages hagards.

Julia, le cœur pesant, expira longuement et un rond de buée se dessina sur la vitre. Toujours en observant le reflet du salon, elle posa son regard sur le buffet et aperçut l'ancienne paire de lunettes de sa mère ainsi que ses recueils de haïkus japonais retenus par deux serre-livres à tête de cheval.

Cette maison ne méritait pas une attention approfondie, depuis des années personne n'avait jamais investi cette pièce et cela s'en ressentait lourdement. Le salon était privé d'énergie et les seules vibrations provenaient de la photo maléfique du cheval dont le cadre s'était brisé la veille. Il est grand temps de mettre cette fichue barraque en vente, pensa Julia.

Au moment même où elle allait détacher son regard du reflet dans la vitre elle vit une ombre se former sur le canapé. Son cœur bondit en avant : l'ombre semblait rouler sur elle-même en volutes et s'épaissir au fur et à mesure. Julia ne comprenait pas ce qui se passait derrière elle. Le nuage laineux s'élevait maintenant au-dessus du fauteuil en une fumée dense et opaque.

Figée par la peur elle n'émit aucun son mais elle s'affolait de plus en plus et sentait se dresser le duvet de ses poils sur son cou et le long de ses bras. Un froid glacial se répandit dans son corps, l'ombre enflait, dansait, grossissait et s'étirait en filaments qui se rapprochaient rapidement d'elle. Cette forme était vivante, elle la regardait, mesurait sa force et son énergie, elle était dotée d'une conscience implacable et de capteurs invisibles. Julia, tétanisée, n'arrivait pas à détacher son regard, persuadée que l'ombre voulait l'attraper. Sylvia revenait la chercher, elle l'emmènerait avec elle, l'emporterait dans les profondeurs putrides et mousseuses du canapé. Une terreur grandissante la fit revenir à elle. Dans un souffle elle poussa un hurlement rauque et se retourna.

L'ombre avait disparu.

Un bruit fort la fit sursauter, par reflexe elle porta ses mains à ses oreilles. Un courant d'air froid lui souffla dans le dos, elle regarda par-dessus son épaule : les battants de la fenêtre venaient de cogner le mur.

— C'est toi Sylvia ?

Julia entendait le souffle du vent danser entre les branches des arbres. Julia, Julia, sifflaient-ils, viens Julia, viens avec moi…

Tout en refermant la fenêtre, le front soucieux, la jeune femme se dit qu'elle avait urgemment besoin de repos, il fallait que cette Veillée s'achève rapidement sinon elle péterait une durite.

Dans le placard à linges elle empoigna un oreiller en plumes, retourna à la chambre, plaça l'oreiller sur le dossier de son fauteuil, tapota plusieurs fois sur celui-ci puis s'assit. Ah mon Dieu, merci pour mon dos ! Sans plus tarder, elle rouvrit le cahier au point où elle l'avait écorné et reprit à mi-voix ses prières. Au bout d'une heure, ses bâillements intempestifs interrompaient tellement le fil de sa lecture qu'elle reposa tout doucement le cahier sur ses

genoux et décida de faire une petite sieste.

Julia sentit une très légère pression sur son ventre, quelque chose la chatouillait de l'intérieur : Audrey. Son ventre piquait désagréablement comme si on lui poinçonnait les viscères avec une aiguille à coudre. Soudain, une douleur sans commune mesure avec celles qui la tiraillaient quand elle avait ses règles lui fit pousser un cri aigu, Julia se leva d'un bond du fauteuil et aperçut, épouvantée, une minuscule flaque sombre sur le siège. Elle se pencha en avant, tendit son bras et tâtonna d'une main nerveuse entre ses cuisses. Son châle tomba de ses épaules.

— Punaise, c'est pas vrai ! » laissa-t-elle échapper entre ses lèvres tremblantes.

Elle saignait. « Oh non ! pas maintenant… mon Dieu pas maintenant… Dieu Tout-Puissant aidez-moi ! Vous ne pouvez pas me faire ça, je Vous en conjure aidez-moi ! » Son ventre tirait et ses hanches lui faisaient atrocement mal, son bassin craquait, il était en train de s'ouvrir et péter comme une coque de noix. Julia se mit à geindre, coupée en deux par la douleur elle ne pouvait plus bouger.

Le Samu, il faut que j'appelle une ambulance ! se dit-elle, mais elle réalisa avec effroi que son téléphone était resté dans son sac-à-main accroché dans le vestibule. Malgré tout, elle réussit à faire un pas en avant et appuya une main sur le bord du lit de Véra. La douleur était si puissante que la jeune femme retint son souffle et serra les poings. Un long grognement guttural sortait de sa bouche, il provenait du plus profond de ses entrailles.

Le corps plié en deux, sa tête s'affaissa sur le lit, mais au lieu de heurter le crâne de la morte, son front butta contre une surface molle, chaude et désagréablement humide. Une odeur âcre d'œuf pourri projeta involontairement son cou en arrière. La jeune femme s'aperçut alors que le drap était ensanglanté et bombé à cet endroit, il épousait une forme ovale. L'emplacement même où se trouvait la tache aperçue tout à l'heure : l'œil du cyclope saignait et son immonde tête gisait en-dessous. Julia avait l'impression de devenir folle, son crâne explosait. Où était passé le cadavre de Véra ? Effrayée, elle s'aperçut que la chose blottie dessous le drap remuait maintenant, elle s'impatientait. Un hoquètement creva le silence, suivi de pleurs aigus. Mais qu'est-ce qu'il y a dessous ? Voulant en avoir le cœur net, elle tira brutalement sur le drap : au comble de l'horreur, Julia réalisa qu'il s'agissait d'un nourrisson : son corps jaune était couvert d'une matière rougeâtre, luisante, semblable à une crépine de boyaux sanguinolente. Le bébé poussait de frêles cris ressemblant à des miaulements de chat apeuré mais son corps remuait à peine. Il était tout petit, minuscule, certainement un prématuré, il mesurait à vue de nez une trentaine de centimètres.

Avec effroi Julia tâta fébrilement son ventre… non, non, quelle horreur !

elle n'y croyait pas, sa main rencontra la peau flasque de son abdomen, son ventre était vide ! Malgré le choc, elle prit conscience que son corps ne lui faisait plus mal, la douleur était partie, envolée. Mon Dieu, fallait-il en déduire que cette abominable déjection sanglante qui braillait sur le lit était son bébé ?

Tout son corps trembla et Julia se mit à crier. La chose s'était tue. Puis le bébé roula sur le dos, il l'avait entendue, il serrait maintenant les poings convulsivement et hurlait vigoureusement sous la crépine tendue, il ne geignait plus, il s'égosillait, sa voix était forte, râpeuse, masculine. Son corps minuscule était agité de spasmes, sa tête tirait sur le filet veineux qui l'emmaillotait. Soudain, dans un bruit de ballon d'eau qui éclate, son visage s'en dégagea… mais cet abominable faciès hideux qu'il affichait… cette grimace de douleur, c'était celui du masque de mort de Véra ! Ces yeux exorbités, cette langue violette qui pendait entre ses lèvres rêches et ces tresses sur les côtés de sa tête dont l'une était de moitié plus courte que l'autre ! Véra !

Julia n'arrivait pas à s'arrêter de crier, elle s'entendait au loin, comme si c'était une autre qui criait à sa place, mais au bout de quelques secondes, manquant de souffle elle s'arrêta, épouvantée, tendant l'oreille : la chose emmaillottée dans son solide réseau de veines articulait des paroles sans même prendre le temps de ranger sa langue : « Chest moi, Pchit'Tête ! tu m'as coupé ma treche, méchante Chuchu ! Méchante fille ».

La vision de Julia se brouilla, elle n'entendait plus rien, elle était en train de perdre l'équilibre.

Elle tombait. Sa tête explosait.

Puis le noir.

Quand Julia reprit conscience, elle était dans le fauteuil, totalement hébétée. Elle ressentait une douleur au niveau de sa nuque accompagnée de battements sourds qui cognaient rapidement à l'intérieur de son crâne. Son cœur tapait comme un fou contre sa poitrine. Elle porta une main à son ventre : il était gonflé et dur. La bouche pâteuse, elle articula :

— Y'en a marre de ces satanés cauchemars ! il faut que je m'en aille d'ici, je suis en train de perdre la tête !

Il faisait jour. La jeune femme regarda sa montre : huit heures. Elle avait dormi plus de six heures d'affilées comprimée dans ce fauteuil ! comment était-ce possible d'avoir fait le tour du cadran assise là-dedans ? ! Audrey n'arrêtait pas de gigotter.

Julia se gratta l'arrière de la tête, sa migraine tapait plus fort et lançait des ondes électriques au niveau de ses tempes, tout son corps était en souffrance, elle n'en pouvait plus. Elle massa les côtés de son crâne en faisant des

mouvements de rotation avec ses paumes, puis se frotta les yeux et regarda le drap funéraire.

— Dans trente-huit heures mon calvaire sera enfin terminé. Mon enfer contre ton Paradis ! » dit-elle, « trente-huit heures… trente-huit ! »

L'œil du cyclope avait doublé de volume, mais au centre de la tache noire elle aperçut cette fois-ci un point vert. Le Dieu Linceul dardait sur elle son iris éclatant. Julia se frotta à nouveau les yeux et se pencha légèrement en avant pour mieux voir, au milieu de la tache une mouche verte pompait avidement au travers des fibres du drap le liquide qui s'était imprimé dessus. D'un geste brusque de la main, la jeune femme chassa l'insecte :

— Ouste, bestiole à merde !

La mouche tournoya nerveusement avant de redescendre se positionner exactement à la même place. Julia donna un grand coup de bras dans l'air et l'insecte s'envola aussitôt, fit un cercle et se reposa, obstiné, au centre de la tache.

L'œil du cyclope la regardait, amusé.

Julia, sans quitter la mouche des yeux, glissa une main agacée près de sa hanche et trouva le cahier de prières. Le plus lentement possible elle se releva du fauteuil et abattit brusquement le cahier sur l'insecte. En heurtant le crâne de Véra avec le cahier il y eut un bruit sourd.

— Je t'ai eue saleté de vermine ! » lança Julia, victorieuse.

Elle se rendit ensuite à la salle de bain pour arracher du papier toilette et gratter, en émettant une salve de petits beurk, ce qui restait du volatile dans la cuvette des WC. Elle nettoya le cahier avec un gant de toilette de Véra, il ne servirait plus à rien de toute façon, pensa-t-elle dépitée. La jeune femme posa le cahier de prières sur un tabouret et descendit à la cuisine se faire un café. Il ne restait que trois biscottes dans la satanée boîte. Alors, pour se calmer, elle en prit deux. Malheureusement, elle était tellement nerveuse et tremblait si fort que l'une après l'autre ses biscottes se brisèrent quand elle étala dessus le reste de confiture qu'elle venait de râcler au fond du pot.

Malgré leur état en friche, Julia prit une éternité pour les savourer. Elle tenait à profiter de ce moment de répit salutaire mais elle avait toujours l'impression d'entendre encore cette affreuse mouche bourdonner près de son oreille comme si elle cherchait à rentrer dans sa tête.

Trois cafés plus tard, elle ne tremblait plus, sa migraine avait disparu mais son ventre tirait désagréablement. Quand la jeune femme remonta l'escalier, elle dût s'arrêter un moment, son estomac la brûlait. Elle prit plusieurs grosses inspirations durant lesquelles Audrey se retournait sans arrêt dans sa poche comme si elle s'essayait à une nage acrobatique. Une envie de vomir retourna le ventre de Julia, elle avait dû boire trop de café.

En rentrant dans la chambre de sa mère, devenu son quartier général, son nez se mit à picoter. Malgré elle, en ne résista pas à la tentation d'humer l'air : le cadavre de Véra sentait de plus en plus mauvais, il devait être dans un sale état. Ça sentait la même odeur, la même que celle qui se dégageait sous le drap de Sylvia : une odeur de chair faisandée, âcre et caustique. Julia rota de dégoût et porta ses doigts à la bouche quand elle sentit un reflux indésirable inonder son œsophage.

Elle alluma une autre bougie parfumée, c'était la troisième qu'elle entamait. Mince ! Julia constata qu'elle avait eu la bêtise de choisir par mégarde une bougie à la vanille de Madagascar, elle ne supportait pas cette fragrance écœurante et, confusément, elle se demanda si le mélange vanille et relents putrides pourrait restaurer miraculeusement l'équilibre de l'air.

À peine installée dans son fauteuil qu'elle réalisa avoir oublié le cahier de prières dans la salle de bain.

— Punaise, j'en ai ma claque ! » lâcha-t-elle en se tapant le front.

Quelques larmes de colère jaillirent de ses yeux. « J'en peux plus, il faut que ça cesse ! » mais désireuse de respecter sa promesse quoi qu'il advienne, elle se leva et sortit de la chambre. Le couloir l'avala une nouvelle fois.

Arrivée au bout, juste avant de bifurquer à gauche pour entrer dans la salle de bain, elle tendit l'oreille : un bombillement se faisait entendre derrière la cloison. J'y crois pas ! En rabattant la porte contre le mur, Julia poussa un cri d'étonnement : une énorme mouche verte volait en bourdonnant bruyamment dans la pièce tout en exécutant des cercles rapides. L'insecte dessinait dans l'air de parfaites aréoles de plus en plus larges.

Paniquée, la jeune femme attrapa une serviette et se mit à l'agiter au-dessus de sa tête.

— Mais c'est toi ma parole ! sordide créature, tu es revenue d'entre les morts saleté !

La mouche tournoyait et vrombissait follement autour de Julia mais celle-ci, furieuse, avait beau agiter sa serviette en grognant et frapper du mieux qu'elle pouvait dans la direction de l'insecte, elle le manquait immanquablement.

— C'te farce ! » grommela-t-elle entre ses dents serrées.

Les bourdonnements cessèrent. La mouche avait quitté la pièce. Julia était rincée.

Elle saisit le cahier de prières mais au lieu de tourner à gauche pour aller veiller le corps de Véra, elle se rendit dans la direction opposée afin rejoindre son ancienne chambre à coucher. Cela faisait des mois qu'elle n'y avait pas mis les pieds.

Quand elle vivait là, elle habitait tellement cette pièce qu'elle avait fini par ne plus la voir, sa chambre avait toujours été son ilot de secours. Julia fut étonnée de la trouver si claire, il n'y avait aucune tache de moisissure sur les murs ici et, exception faite du papier peint défraichi, sa chambre avait gardé une allure joyeuse. Dans son souvenir elle était restée plus sombre, tachée par les barils entiers de larmes de chagrin et de ressentiment qu'elle y avait vidés. Mais en pénétrant dans ce lieu où elle avait passé quasiment toute sa vie, Julia comprit que cet endroit aurait dû être son sas de décompression. Elle aurait dû venir ici dès le premier jour pour se reposer entre deux Veillées, ses prières auraient gagné en efficacité.

Heureuse d'être là, la jeune femme soupira d'aise et contempla la pièce d'un œil neuf. Les meubles avaient toujours été les mêmes, autant qu'elle s'en souvienne : un lit tout simple en bois de pin, une commode et un bureau fait du même bois. Sur sa table de nuit étaient alignées plusieurs fèves colorées qu'elle collectionnait du temps où Véra faisait sa galettes des rois.

Julia avait toujours raffolé de la pâte d'amande et Véra lui confectionnait une nouvelle galette tous les dimanches de janvier. Le reste de l'année, à part pour ses anniversaires et à noël, sa mère cuisinait des légumes, beaucoup de lentilles, des graines germées, des salades mixtes avec du tofu et parfois du poisson au court-bouillon mais sans graisse. C'est pour ça que de son côté, avec l'argent de poche qu'elle recevait chaque semaine, Julia achetait des cargaisons de chocolats fourrés, des nougats mous et des oursons colorés en gélatine, autant de bonheur mangeable qui lui cariait cruellement les dents et gonflait inéluctablement sa silhouette. Elle revenait les joues en feu de l'épicerie voisine, rasait les murs de la maison et filait tout droit à sa chambre tellement elle avait honte de sa gourmandise.

La jeune femme caressa du bout du doigt ses figurines d'animaux en plastiques : un cheval tacheté, un aigle, un bison et un ours polaire. Elle regarda autour d'elle, le papier peint était racorni, légèrement boursoufflé à la jointure des bandes mais il égayait tellement l'endroit avec ses papillons multicolores. Son ego en liesse, elle était satisfaite de constater combien sa chambre était meublée avec goût : le rideau à motifs d'oiseaux était adéquatement assorti au plaid de son lit. Toute à son contentement, la jeune femme aperçut l'une de ses chaussettes bleues à pois noirs qui trainait sous le lit et une écharpe à grosses mailles de couleur cerise qu'elle avait oublié d'emporter avec elle quand elle avait fait son bagage pour emménager avec José.

Comment on se détourne des choses facilement. Là-bas, auprès de son compagnon elle avait oublié sa maison et la femme cancéreuse aux tresses grises qui l'habitait et ici, de retour au bercail, elle avait oublié José, celui qu'elle pensait être sa moitié d'orange. Elle songea tristement à lui : pense-t-il à moi à l'heure qu'il est ? s'inquiète-t-il pour ma santé, pour notre bébé ? Puis elle secoua la tête en expulsant l'air de ses narines, il s'en tape le coquillard

oui !

La jeune femme n'était plus du tout pressée de retourner veiller le corps, elle voulait profiter un peu plus de cette trêve agréable. C'était confortable ici, on s'y sentait bien et considérant son état de fatigue cette pause n'était pas volée. Alors, elle prit le temps d'examiner ses anciens placards pour vérifier si elle devait emmener d'autres vêtements avec elle.

Julia ressortit quelques pulls rangés au fond de son armoire, ceux amples qu'elle portait ado lui siéraient à merveille avec son gros ventre qui déformait ses habits. En tâtonnant dans son tiroir à chaussettes elle mit la main sur ses petits soutien-gorge noirs avec des coques en mousse intégrées et bordés de dentelles, ceux qu'elle avait secrètement achetés adolescente auprès d'une enseigne de vente par correspondance. Elle les avait toujours cachés au fond de son tiroir, à l'abri du regard accusateur de Véra. Sa mère, peu soucieuse de sa féminité, n'avait jamais porté autre chose que de chastes et larges culottes en coton qui viraient plus tôt que tard à une couleur gris acier. La jeune femme les reposa avec regret, maintenant elle ne pourrait plus les agrafer : avec mes deux énormes melons j'aurais l'air fin, pensa-t-elle, en esquissant une grimace.

Julia referma l'armoire doucement, elle ne tenait pas à réveiller davantage sa mémoire et se releva péniblement. Elle était extenuée, épuisée psychologiquement et physiquement par les veillées et par le manque cruel de sommeil de ces deux dernières nuits, alors, sans se perdre en remords, elle s'étendit sur le lit tout en fixant les papillons sur le papier peint.

Elle sentait de petites mains vigoureuses boxer ses entrailles. « Comme ils sont jolis » se disait-elle, « je mettrai un papier similaire dans ta chambre Audrey… ». Observant les ailes des papillons avec une attention décroissante, elle battit plusieurs fois des paupières et finit par s'endormir.

Ô Cygne Blanc nettoie cette âme de ses péchés,

Purge ses salissures, le mal va dégorger.

Véra deviendra cendres si tu ne la laves pas des sacrilèges qu'elle a commis.

Bientôt sera venue l'heure où son autre fille devra subir le martyr ;

Entrer en pénitence parce que son âme n'est plus claire.

Toutes deux ont commis un sacrilège innommable,

L'une a laissé sa fille innocente dépérir dans d'atroces souffrances,

L'autre l'a regardé faire. Son petit doigt n'a pas bougé.

Il suffisait de peu de chose pour sauver Sylvia.

Elles ne l'ont pas secourue, elles ont laissé faire.

Elles sont sous ta garde désormais.

Bientôt le glaive tombera sur leurs têtes.

Rappelle-leur qui est le Maître ici.

Elle avait l'impression d'être tombée du plafond et d'avoir atterri dans le fauteuil en cuir cognac. Son esprit encore dans les vapes, elle se rendit compte qu'elle était en train de prier mais qu'elle ne contrôlait pas le flot de paroles qui s'échappait de ses lèvres, sa bouche bougeait toute seule, sa langue articulait des mots sans qu'elle puisse l'arrêter. Quel jour sommes-nous ? se demanda-t-elle, encore toute ensommeillée. Elle posa le cahier et regarda le drap.

Le Dieu Linceul, allongé sur le lit, avait perdu son blanc immaculé : à présent, il était entièrement rouge, dessus grouillait un essaim de mouches vertes et des larves minuscules tombaient en bouquet sur le sol recouvert d'un liquide noir et visqueux, elles se tortillaient dans le sang, se roulaient allègrement dedans, l'aspiraient avec délectation. Le drap trempé se soulevait…

Julia se réveilla en sueur, il faisait nuit. Elle réalisa qu'elle était couchée dans son ancien lit. Après avoir tâtonné dans la pénombre, elle trouva l'interrupteur, alluma la lampe de chevet, se redressa et regarda sa montre : six heures du matin. Rassemblant ses pensées perturbées elle réalisa qu'il ne lui restait désormais plus que dix-huit heures avant de terminer la Veillée. Tu dois tenir ta promesse, il le faut, va jusqu'au bout !

La jeune femme se releva difficilement du lit qui était bas et prit quelques secondes pour reprendre sa respiration. Après s'être rendue aux toilettes, elle regagna rapidement la chambre maternelle, l'odeur était infecte, son estomac se contracta douloureusement. Le drap présentait de nombreuses taches à de multiples endroits et l'abdomen du cadavre avait encore grossi. Julia se rassit avec le cahier de prières entre ses mains qui remuaient nerveusement et poursuivit sa lecture, la mine découragée. Elle se mit à lire malgré l'envie de vomir, malgré la nausée tenace, malgré son dos douloureux et Audrey qui s'était réveillée et martelait son ventre de coups à n'en plus finir.

Ô toi Pouvoir Ailé, avec Toi et par Toi nous envoyons notre voix au Grand Esprit afin de libérer cette âme.

Ô Pouvoir Suprême, Purificateur de la Terre, des hommes et de tout ce qui est impur, viens prendre cette âme.

Guide-là dans la voie rouge,

Conduis-la au lieu sacré, Toi qui guides tous les peuples quadrupèdes et

bipèdes.

Aide-moi à libérer cette âme qui partira sur le sentier.

Elle agita ses jambes prises de fourmillements puis un bruit de pet brisa le silence, avait-elle bien entendu ? elle releva la tête avec une expression de consternation sur le visage. Elle entendit comme une sorte de gémissement, il provenait du cadavre, puis une salve de rôts qui n'en finissait plus de sortir rompit définitivement le calme assourdissant. Une odeur abominable de souffre mêlée à une fragrance de vieux Munster envahit alors toute la pièce, le corps de Véra se vidait maintenant de ses gaz. Julia porta le bout de ses doigts à ses lèvres et émit un petit rire nerveux qui secoua sa poitrine. C'était la goutte de trop. Un bourdonnement frôla son oreille.

La jeune femme retint sa respiration et baissa légèrement la tête, l'affreuse mouche verte se promenait sur son ventre, horrifiée elle la chassa avec sa main, l'insecte s'envola et tournoya autour de sa tête en vrombissant furieusement. Il zigzaguait autour d'elle et cherchait à se poser sur ses cheveux. « Mais va-t'en ! » cria-t-elle affolée.

Le cadavre n'intéressait plus la mouche apparemment, c'est Julia qu'elle voulait.

Cet insupportable bourdonnement, les odeurs, la faim qui la tiraillait lui donnèrent envie de vomir, de rendre là toute sa fatigue, son chagrin, ses entrailles. Sa tête n'en finissait plus de tourner et la mouche valsait de gauche à droite devant ses yeux, parfois elle heurtait violemment son front et ses tempes dans un vrombissement hostile. Julia avait alors l'impression de sentir la soie hérissée de piquants de l'insecte irriter sa peau chaque fois qu'il se cognait sur elle. La mouche, intrépide et déterminée, esquivait la main de Julia et cherchait continuellement à se poser à nouveau sur son ventre. Puis un bruit très distinct lui parvint du rez-de-chaussée : une porte qu'on ouvrait et refermait doucement.

Julia regarda le cadavre de sa mère, totalement paniquée, comme si celle-ci allait lui dire : vite, fais vite, cache-toi Juju ! Mais dans cette maison il n'y avait pas de cachette possible avec son ventre énorme, impossible pour elle de glisser sous le lit ni de s'enfermer dans le placard de Véra. Terrorisée, elle crispa ses doigts autour des bras du fauteuil, les bruits de pas qui montaient l'escalier la clouaient sur place. Les pas avançaient maintenant dans le couloir, ils se rapprochaient.

Enfin, au bout de quelques secondes qui lui parurent une éternité, Julia réussit à se lever et parvint à se cacher tant bien que mal derrière la porte.

— Bébé, t'es où ?

Julia reconnut toute de suite la voix : José, il venait la chercher. Elle entendait nettement les pas s'approcher puis s'arrêter. Il n'osait pas entrer.

— Bordel de merde, c'est quoi ce cirque ? ! » chuchota-t-il entre ses dents.

Julia, en se penchant, glissa timidement sa tête derrière la porte. José se précipita vers le lit de la morte, il souleva le drap et le rabattit aussitôt. La jeune femme le vit reculer d'un pas et porter sa main sur son visage.

— Mais c'est dégueulasse !

— Je suis là », dit-elle en se raclant la gorge.

Elle était sortie de sa cachette et le regardait, bras ballants, toute empotée. Elle se sentait honteuse, plantée comme une gourde, son corps énorme à peine dissimulé derrière la porte. José fit un bon et posa sur elle des yeux écarquillés. Julia avait le regard en miettes, les cheveux en l'air et le front froissé d'une multitude de plis d'angoisse. José s'approcha d'elle, l'attrapa par le bras et la serra dans les siens.

— Ma pauvre chérie », murmura-t-il d'une voix chaleureuse.

— J'étais mort d'inquiétude, j'ai cru que tu m'avais quitté ! comme je suis soulagé de te voir !

Julia fondit en larmes, serra José fortement contre elle.

— Tu es au terme de ta grossesse ma puce, quelle idée tu as eue de venir ici veiller ta mère dans ton état ! Mais tu n'as plus rien à craindre, tu n'es plus seule Julia, je suis là maintenant.

Quel bonheur c'était pour elle de sentir la chaleur de son corps, son étreinte rassurante lui avait tellement manquée. Elle pensa à Véra, à leur embrassade déchirante deux jours plus tôt. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis ses adieux avec sa mère et qu'elle était là, depuis la nuit des temps en train de sombrer, égarée dans la maison, perdant la tête dans l'antichambre de la mort avec ce cadavre en décomposition et José, l'homme de la situation, était venu pour la sauver.

Il lui prit la main, l'attira hors de la pièce et ferma la porte comme s'il craignait que son acariâtre belle-mère ne l'entende. Julia sans un mot lui emboita le pas docilement.

— Je vais appeler les pompes funèbres ma chérie », lui dit-il en lui caressant la joue.

— Tu n'auras à t'inquiéter de rien, je connais un gars bien, il va s'occuper de tout.

Ils descendirent à la cuisine, José lui prépara une tasse de café et remonta à l'étage.

— Je passe quelques coups de fils et on s'en va ! » lui lança-t-il depuis l'escalier.

Julia s'était mise à pleurer comme une petite fille, elle sentait un poids

écrasant quitter miraculeusement ses épaules, sa peur, son chagrin, sa détresse s'en allaient. La jeune femme se trouvait profondément désolée pour José d'être partie sans rien lui dire, comme une voleuse, elle s'en voulut de lui avoir caché son intention de passer trois jours pleins à veiller le corps de sa mère et trouvait injustes ses reproches envers lui parce qu'il ne lui avait pas fait sa demande en mariage comme elle l'avait espéré. Quelques minutes plus tard, José était redescendu.

— Donne-moi la clé d'ici, je viendrai ouvrir à Hervé demain matin, il doit venir avec un médecin qui établira le certificat de décès, ensuite j'organiserai les obsèques. Le corps de ta mère n'aura pas besoin d'être envoyé à l'institut médico-légal, tu n'as pas à te préoccuper pour cela.

— Merci Jo », dit-elle en essuyant ses larmes.

— Elle s'est suicidée, c'est ça Julia ?

— Oui.

— Comment ?

— Elle s'est asphyxiée avec de l'hélium, elle avait un cancer.

José baissa la tête, il avait l'air sincèrement navré.

— Je suis désolé pour toi Chouchou », finit-il par dire d'un ton contrit.

Julia crut un instant qu'il allait faire une gaffe du genre : bébé, c'est mieux ainsi, comme ça notre enfant ne saura pas combien sa grand-mère était chelou, mais heureusement il se contenta de soulever la tasse vide de Julia et de lui verser un autre café.

Avant de partir il s'assura que tout était en ordre, il savait que c'était important pour sa compagne. Il souffla sur la bougie, éteignit les lumières, rangea un peu, porta à la poubelle les déchets qui trainaient et replia soigneusement les affaires de Julia dans son bagage. Ensuite, posant un bras ferme sur son épaule il la reconduisit jusqu'à sa voiture et vérifia que sa ceinture était bien attachée.

En quittant la demeure, Julia inspira profondément l'air extérieur jusqu'à sentir ses côtes s'étendre, comme il faisait bon d'humer à nouveau le même air que respiraient les vivants, un véritable baume au cœur, son moral se trouva tout de suite mieux. Elle braqua ses yeux droit devant elle et ne se retourna même pas pour regarder la maison de Véra. Elle se sentit même parfaitement rassurée quand elle s'installa au volant de sa voiture et totalement ravie d'entendre le moteur démarrer. Jamais plus elle ne reviendrait dans sa maison des cauchemars.

Dans la nuit, quelque chose l'avait tirée d'un profond sommeil, elle avait regardé son radio-réveil et avait réalisé qu'elle était tranquillement couchée

près de José, emmaillotée dans des bribes de rêves paisibles, bien au chaud sous sa couverture, tandis que le corps de Véra était seul dans le noir, caché comme une chose impropre sous un drap souillé de sang. Minuit venait de s'afficher sur l'écran.

Ses yeux piquaient tellement qu'elle referma immédiatement les paupières, son souffle redevint paisible et régulier. Julia venait d'envoyer au diable sa mauvaise conscience qui lui murmurait : c'est maintenant que la Veillée aurait dû s'arrêter, seulement maintenant ! Elle s'endormit tranquillement, dos au mur, sans voir la mouche verte qui venait de se poser sur son radio-réveil et qui se frottait tranquillement les pattes.

Dans les jours qui avaient suivis, José avait tout mené d'une main de maître. Il l'avait bichonnée comme jamais, lui apportant au lit sur un joli plateau son petit-déjeuner agrémenté d'un jus d'orange pressé. Malgré son emploi du temps chargé, il avait tout géré : courses, ménage, repas. Un compagnon idéal dévoué et prévenant à qui il ne manquait plus qu'une rose entre les dents.

Le samedi suivant, alors que Julia emmitouflée dans un plaid regardait yeux mi-clos une émission de téléachat, une tasse de chocolat chaud posée devant elle sur la table basse, José lui demanda :

— Je retourne ranger chez ta mère, je dois vider les placards de la cuisine et prendre des photos pour l'agence immobilière, je fais quoi de tes anciennes affaires et de celles de ta mère ?

— Si tu pouvais juste me ramener sa pipe, son masque de cheval et quelques trucs à elle, comme son peigne, celui avec les cygnes gravés dessus, et ses bouquins.

— Et tes trucs à toi ?

— Jette-les, ou donne-les à une collecte.

— Ah oui ! » cria-t-elle alors qu'il enfilait son manteau, « et son album photos, il est dans le buffet du salon, tu seras gentil de me le ramener aussi !

Puis, elle se rappela autre chose mais José était déjà parti, alors Julia se releva d'un bond, courut et ouvrit la porte de l'appartement, s'approchant de la balustrade elle passa sa tête par-dessus la rambarde, José descendait les marches d'un pas pressé.

— Et n'oublie pas le cahier rouge, son cahier de prières, il doit être sur le fauteuil en cuir de sa chambre, ne l'oublie-pas s'il te plait Jo, j'y tiens plus qu'à tout le reste.

— Ok ! je regarderai, repose-toi ma chérie, à plus tard », cria-t-il.

Quand elle voulut rentrer chez elle, elle s'aperçut stupéfaite que la porte de son appartement s'était refermée sans pitié derrière-elle.

— Bon sang la poisse ! » tempêta-t-elle en tapant un poing serré sur sa cuisse.

Elle se trouvait tellement bête, bloquée par sa faute sur son paillasson, décoiffée, pas maquillée avec ce pyjama ridicule mitraillé de cœur et ses chaussons-ballerines en velours rouge.

— Mais purée... quelle idiote ! »

La jeune femme fixait sa porte avec des yeux rageurs, son chocolat chaud était en train de se refroidir inexorablement à l'intérieur. Elle sentit alors quelque chose d'humide lui toucher le dos de sa main et sursauta : c'était Hogg, l'énorme chien de la voisine. Surprise, elle recula d'un pas, légèrement dégoûtée, puis, comme elle n'avait rien d'autre à faire, se tourna vers lui pour caresser son large front couleur fauve. Les fines oreilles brunes du chien tombaient à plat sur ses joues pendantes. Le mastiff s'approcha davantage de Julia et renifla nonchalamment son ventre avec sa grande truffe en secouant sa lourde tête. La jeune femme entendit la bête déglutir puis émettre un drôle de bruit avec sa gueule.

Julia aimait les animaux, tous des anges lui répétait Véra, mais elle avait toujours éprouvé de la crainte envers les grands chiens en raison de leurs longues dents acérées et Hogg était vraiment colossal pour le coup, il méritait la médaille d'or des molosses : tout en muscles, charpenté et puissant avec ses grandes pattes terminées par des ongles noirs lustrés. Sa tête surtout était impressionnante : une gueule sans mesure enchâssée d'un museau noir tronqué.

— Come here Mister Wrinkles !

Sa voisine d'en face : Moïra Peyroux, venait de surgir dans l'ouverture de sa porte d'entrée. D'un bref signe de tête elle ramena Hogg auprès d'elle.

— Bonjour Julia ! » dit-elle aimablement alors qu'elle s'apprêtait, clé en main, à verrouiller sa porte.

La vieille dame était vêtue d'un long manteau à carreaux écossais rouge et vert à revers cranté doublé avec de la polaire blanc cassé. Cette charmante dame était toujours habillée avec soin, ses cheveux auburn légèrement bouclés et coiffés en arrière dégageaient un grand front. Elle était svelte, invariablement féminine et sa finesse semblait avoir contrarié le travail du temps. Légèrement maquillée, sa peau était lisse malgré son âge, ses pommettes hautes et l'ovale de son visage encore bien dessiné. Elle ressemblait à une femme du monde mais complètement hors du temps, sortie tout droit des ruelles brumeuses de la ville d'Edinbourg.

Moïra, de son œil bleu dragée détailla en moins d'une seconde sa voisine :

elle remarqua ses cernes et cru deviner une ombre qui venait de passer sur les yeux de la jeune femme.

— Bonjour Madame Peyroux », répondit Julia timidement.

— Moïra », suffira, « Madame Peyroux est partie promener son molosse », baratina-t-elle, les traits rieurs.

Moïra appela Julia par son prénom même si elle n'avait jusque-là jamais échangé autre chose que de simples formules de politesse avec elle. Julia se demandait bien comment sa voisine connaissait son prénom.

— Vous voilà coincée dans ce sombre couloir ma pauvre amie, avec cette minuterie qui ne fonctionne plus vous n'allez pas tarder à chuter et pourtant cela fait bien quinze jours qu'André l'a signalé au syndic, mais on ne peut pas leur en vouloir, avec tous ces copropriétaires tatillons sur leur dos je me demande comment ils font pour souffler.

Julia, bouche bée la regardait sans rien dire.

— Les pauvres diables, ils n'ont pas le don d'ubiquité n'est-ce-pas ?

Avant que Julia ne puisse répondre quoi que ce soit Moïra l'avait déjà saisie vigoureusement par le bras tout en continuant de bavasser.

— Jamais je n'assiste aux réunions de copropriétaires, un vrai combat de coqs, ce n'est pas pour moi ces choses-là et heureusement qu'André se dévoue, mais que vois-je, darling ? » dit Moïra, le sourcil interrogateur, « ne serait-ce pas une stalactite en train de se former au bout de votre nez ?

La jeune femme émit un léger rire de politesse.

— Votre petite risquerait d'attraper un rhume » enchaîna la vieille dame souriante en lui adressant un clin d'œil plein d'empathie.

Julia résista à l'impulsion de retirer son coude mais comme elle n'avait rien de mieux à faire sinon d'attendre à trembler de froid devant sa porte, elle se laissa porter. La regardant de biais elle nota les pattes-d'oie qui s'était formées dans le coin des yeux de Moïra, elle trouva qu'elles lui allaient bien et témoignaient de la joie profonde qu'abritait la vieille dame. Elle fut surprise de la force avec laquelle celle-ci continuait à la tirer par le bras et de la pression exercée par ses fins doigts gantés en cuir vert agrippés fermement à son coude.

Hogg se pressa pour gagner son intérieur et frôla la cuisse de la jeune femme. Avant que Julia ne puisse réagir elle était déjà catapultée dans le salon de Moïra. Une odeur d'agrumes et d'épices parfumait délicatement la pièce. Sa voisine paraissait on ne peut plus ravie d'avoir mis la jeune maman à l'abri du froid.

— Brrrr, il fait meilleur ici ! » bredouilla Julia en serrant ses mains l'une contre l'autre convulsivement, honteuse de n'avoir rien trouvé de mieux à

dire. Le regard légèrement soupçonneux mais adoucit par un sourire de convenance, elle lui demanda :

— Moïra, comment savez-vous que j'attends une fille ?

— À la forme de votre ventre, darling ! asseyez-vous, je vous en prie », fit-elle en désignant un splendide canapé moderne, « faites comme chez-vous, mon mari André est à son cabinet alors nous avons tout notre temps pour refaire le monde en attendant le retour de José. »

Julia la trouvait charmante et pleine de peps. Embarrassée par sa tenue ridicule, elle alla s'assoir sur le chaleureux deux-places en lin couleur ocre tendre sur lequel dansaient de nombreux coussins parfaitement assortis mais elle eut aussitôt honte car, en raison de son poids, elle s'enfonça profondément dans l'assise. Avec son corps de citrouille elle faisait tellement tache dans cet élégant salon. Gênée, elle baissa la tête et piocha de son pyjama quelques fins poils de Hogg, ils avaient dû se fixer sur elle quand il l'avait légèrement effleurée pour se faufiler au travers de la porte d'entrée.

Depuis l'arrivée de Julia, le chien ne semblait plus vouloir la quitter : il s'était couché à ses pieds, sa truffe noire de jais touchant ses ballerines rouges et ses yeux vides la fixant attentivement.

— Il veille sur votre fille », lui dit Moïra, tout en regardant son chien avec des yeux étincelants d'amour. « Il adore les enfants ». Un frisson glacé courut sur la nuque de Julia.

— Mon compagnon devrait être là dans une heure environ, il est allé… », Julia hésita une seconde, elle n'avait pas envie de s'étaler sur sa vie privée ni de lui révéler que sa mère était décédée il y a seulement quatre jours. Après tout Moïra était seulement une voisine et la jeune femme n'avait aucunement l'intention de lui donner l'impression qu'en lâchant une confidence, elle cherchait intentionnellement à nouer une amitié avec elle. Elle se frotta le nez et continua : « il est allé faire un tour à la brocante. »

À peine eut-elle achevé sa phrase qu'elle sentit le sol vibrer légèrement : Hogg qui reniflait depuis quelques secondes ses chaussons s'était mis à grogner doucement. Il leva sa lourde tête et fixa Julia de ses yeux énigmatiques aux paupières tombantes, sont front était tout plissé et son regard imperturbable totalement illisible, comme éteint. Julia prit peur et recula ses jambes tout-à-coup craintive pour ses mollets. Hogg, sans ouvrir la mâchoire, fronça les plis de son front de plus belle et se mit à pousser un grommellement aigu quand il s'arrêta tout net. Le mastiff reniflait l'air maintenant, il s'arrêta de nouveau et recommença son étrange râle, son râlement était puissant mais le chien le retenait au fond de sa gorge et seul un gémissement désagréable s'échappait en continu de sa gueule verrouillée.

— Que t'arrive-t-il mon brave ? » demanda Moïra en fronçant légèrement ses fins sourcils auburn.

— Il n'aime pas mes chaussons », s'aventura à dire Julia qui se trouva aussitôt idiote de sortir une pareille ânerie. Sans relever la dernière phrase de la jeune femme, Moïra murmura : « étrange… », puis elle demanda à Julia d'une voix enjouée, tout en retirant ses gants :

— Une brocante ? ah, tiens, comme c'est amusant ! », elle déboutonna son manteau.

Elle portait une robe en tweed noir et beige du plus bel effet. D'un pas distingué elle alla s'assoir sur le fauteuil en face de Julia, ses jambes minces étaient habillées d'un collant en cachemire vert foncé.

— Des lustres que je ne suis pas allée dans une brocante. J'avoue que j'ai toujours préféré m'entourer d'objets neufs, pas de tous ces hauntiks chargés d'énergie négative et parfois même habités par des fantômes.

Julia osa glisser une question :

— Qu'est-ce qu'un hauntik Moïra ?

— Un hauntik est un objet hanté darling, littéralement : une antiquité hantée. » Elle rit légèrement.

Toutes les deux sursautèrent : Hogg venait à nouveau d'émettre un grognement étouffé. Puis, comme tout à l'heure, un son constant et profond s'échappa d'entre ses babines immobiles. Julia se décala légèrement sur le canapé, décidément ce chien énorme et menaçant lui faisait peur. Cette fois-ci Moïra soupira énergiquement, porta sa main gauche dans le creux de son coude et appuya deux doigts de son autre main sur ses lèvres.

— Je vous avoue Julia, je ne comprends pas, Hogg ne se comporte de cette façon qu'en de rares occasions.

— Ah ! à votre avis Moïra pourquoi grogne-t-il ainsi ?

— Ce n'est pas un grognement Julia, il émet cet étrange gémissement quand quelqu'un vient de mourir.

Julia sentit son corps geler sur place.

— Chaque fois qu'un voisin meurt Hogg fait exactement pareil. Vous n'étiez pas encore arrivée dans la résidence ma chère, mais quand Madame Girard est décédée il y a six mois Hogg avait fait ce bruit, idem quand la voisine du premier est décédée il y a cinq ans, pauvre Madame Bertin, et même chose pour son mari Marc, quelques mois plus tard, un charmant monsieur qui a suivi sa femme dans la tombe en chutant d'une falaise. Tenez, à la mort de la gardienne Madame Galante l'année dernière, Hogg l'a aussi fait, il sait quand quelqu'un meurt, il le sent tout de suite.

La vieille dame poussa un petit gloussement, sourit à Julia et poursuivit :

— André dit que Hogg voit les morts et qu'il joue encore à la balle avec le

garçon de douze ans qui vivait au-dessus, un adorable bambin, bien élevé et très doué pour le piano.

Julia se sentait terriblement mal à l'aise, elle avait replié ses jambes le plus loin possible de la redoutable truffe de Hogg. Il reniflait l'air en remuant sa tête dans sa direction. Elle se demanda soudainement si cet imposant et énigmatique molosse arrivait à voir Véra, s'il avait senti la mort rôder autour d'elle, peut-être que Véra était là dans le salon, se tenant à côté d'elle et que le chien la regardait ?

— André est persuadé que Hogg est comme un xolo, un chien nu mexicain. Les xolos sont de drôles de créatures, noires comme la nuit et dénuées de poils, ils étaient considérés par les Aztèques comme des guides chargés de conduire l'âme des défunts vers l'au-delà.

Mon mari a vécu plusieurs années au Mexique, son père était entrepreneur et travaillait chez Telmex. Dans son village il y avait l'un de ces chiens : Raùl, il était capable de voir les morts et de les mener de l'autre-côté. Raùl avait pris pour habitude de se coucher devant les maisons deux ou trois jours avant qu'un deuil n'y survienne. Il a fait ça peu de temps avant que la mère d'André ne décède. Certains gamins lui jetaient des pierres mais la plupart des habitants le toléraient parce qu'il était d'une nature joyeuse et rendait le sourire aux mourants. C'est depuis là qu'André a voulu être médecin. Il n'avait plus peur de la mort, grâce à Raùl.

Oh, mais nous voilà embarquées au Mexique ! » dit-elle en faisant les grands yeux, « tout ça à cause de mon gros sac à puces ! » S'aidant avec ses mains appuyées sur son fauteuil, le dos droit et penchant la tête par-dessus la table basse, elle poursuivit gaiment : « n'est-ce pas, Mister Wrikles ? » puis ses yeux se posèrent sur Julia.

— Où en étais-je ? ah oui, les hauntiks ! voyez-vous Julia, les objets et certains plus que d'autres absorbent les énergies, tenez le bois notamment mais certains métaux et cristaux et aussi des objets types chapeaux, vêtements, broches, pierres précieuses… les peignes par exemple sont de véritables viviers d'énergie !

Ma chère, si vous voulez être tranquille et dormir sur vos deux oreilles n'achetez jamais le genre de babioles qui trainent dans les marchés aux puces, d'authentiques aimants à fantômes. »

Julia avala sa salive, elle se rappela concernée avoir demandé plus tôt à José de lui ramener le peigne de Véra. Moïra poursuivait :

— Les bagues sont de vraies éponges alors contentez-vous de les admirer sur leurs étals et de les y laisser, sait-on à jamais à qui elles ont appartenues ? Imaginez-vous qu'un jour j'ai eu le malheur d'acheter une bague chez un brocanteur, elle était très belle : en or rose sertie de perles naturelles et de diamants sur les côtés, une pure beauté mais tous les soirs je faisais des rêves

dont je vous épargnerai le contenu, Mon Dieu, ils étaient outrageusement olé-olé ! » Moïra s'exclama alors gaiement : « Jésus-Marie-Joseph ! comme dirait mon André ». Elle jeta un regard amusé à Julia avant de poursuivre :

— Le bijou était saturé par la mémoire sa propriétaire, longtemps j'ai pensé que mes hormones se déréglaient mais non que diable pensez-vous ! le plus étrange c'est que dans mes rêves j'étais toujours vêtue de la même robe de soie bleue-verte ornée de manchons et décorée de rubans et de dentelles, moi qui aie une sainte horreur des froufrous ».

Les joues de Julia s'empourprèrent en repensant au pyjama grotesque dont elle était affublée. Moïra se mit à rire.

— Figurez-vous Julia qu'après m'être renseignée auprès du brocanteur plusieurs semaines plus tard, ce dernier m'apprit que la bague appartenait autrefois à une demi-mondaine, vous m'en direz tant !... mais », conclut-elle la mine contrariée, « cette pauvre femme a terminé sa vie dans la misère. Durant les mois où j'ai porté l'anneau je n'ai jamais été aussi fatiguée, un rien m'épuisait et je pleurais sans raison, même le soleil me rendait misérable, tout prétexte était bon pour me transformer en fontaine, c'était pathétique croyez-moi », dit-elle amusée.

Faisant un geste de la main pour rejeter ce souvenir Moïra poursuivit :

— Chez tout antiquaire le plus petit objet a toujours une histoire qui lui est rattachée, des souvenirs bons ou tristes sont enracinés en lui et même dans la plus vulgaire chaussette se dissimule une intrigue », elle sourit.

— Mais n'allez pas pour autant croire ceux qui se plaisent à dire que certains d'entre eux sont maudits, qu'ils modifieront le cours de votre existence, vous ruineront, induiront sur votre vie un déchaînement de malheurs et tout un tas de sottises du même acabit. » Moïra secouait la tête et Julia écoutait intriguée.

— Balivernes et billevesées ! il n'y a pas d'objet maléfique tout comme il n'y a pas d'objet qui apporte le bonheur, ni filtres d'amour, ni poudre de perlimpinpin ce ne sont rien d'autres que des sornettes, de pures superstitions. Les gens ont toujours besoin d'interpréter les choses au lieu de se fier simplement à leur intuition, ainsi ils déforment tout et brodent n'importe quoi, compliquant ce qui est très simple au départ.

Enfin trêve de blablas tout ça pour vous dire Julia que quand les objets sont « neufs » ils vous appartiennent, même si appartenir est à prendre avec des pincettes », dit-elle en ouvrant un large sourire, « dans la tombe on n'apporte rien d'autre que ses secrets. »

Julia nota que Moïra penchait la tête légèrement de côté et que son regard était devenu perçant comme s'il voyait clair en elle. Par reflexe la jeune femme baissa les yeux. « Oh mais je vois bien que je vous ennuie », se dépita

Moïra en fronçant légèrement les sourcils, « pas d'inquiétude, je vais de ce pas vous préparer une tisane à la citronnelle ». Elle se leva gracieusement pour se diriger, toute guillerette, vers la cuisine située derrière le salon.

— Ça vous fera le plus grand bien Julia, vos joues sont terriblement pâlottes.

— Merci beaucoup Moïra », répondit Julia avec une sollicitude feinte.

Tandis qu'elle terminait sa phrase, la jeune femme sentit une méchante contraction lui tordre le ventre et une grimace de douleur parcourut son visage. Depuis son retour à la maison elle en avait eu plusieurs, douloureuses et rapprochées. Elle avait hâte que José revienne pour pouvoir retourner à sa zone de confort et se refaire une bonne tasse de chocolat chaud, sa télévision et son plaid lui manquaient cruellement.

Pendant que Moïra s'affairait dans la cuisine en chantonnant une mélodie, Julia détaillait l'appartement. Cette charmante dame ne se refusait rien : une table en bois brut, tout-à-fait contemporaine avec son empiètement en acier noir et cette immense bibliothèque en chêne clair avec ses cannelures et son échelle en bois, quel cachet ! Une tablette de lecture avait été tirée et un grand livre ouvert était posé dessus. Les meubles étaient d'une propreté immaculée et tout s'harmonisait chez Moïra. Trois gnomes scandinaves étaient rangés sur un buffet à côté d'une lampe à pied en bois brut également. Sous leurs bonnets pointus de laine grise, d'une taille surdimensionnée, émergeait un nez rond et une immense barbe cotonneuse parfaitement blanche. Leurs corps piriformes et bien rembourrés étaient en feutrines de différentes couleurs. Le premier gnome était gris, le second violet et le troisième noir. La maîtresse de maison les avaient placés de telle sorte qu'on pouvait croire que les lutins papotaient ensemble. À côté d'eux, une corbeille à fruits dans laquelle étaient disposés quelques oranges piquées de clous de girofle. Aux quatre coins du salon, plusieurs plantes à feuilles brillantes sortaient majestueusement de pots élégants qui étaient tous dans une différente gamme de gris. Sur les murs étaient accrochés des portraits de la faune sauvage : un ours, un cerf, une panthère des neiges.

La jeune femme n'aurait jamais imaginé que l'appartement de sa voisine âgée serait aussi moderne, il était digne d'un magazine de décoration nordique. Le seul désordre provenait du panier à magazines en osier blanchi posé à côté du fauteuil situé à la gauche de Julia. Les revues de sciences, rangées pêle-mêle débordaient de chaque côté du double compartiment et certains s'étaient même échappés sur le sol. Ce devait être là que son mari s'asseyait. Julia savait qu'il était médecin en ville, sa réputation était excellente mais jamais elle n'avait eu le loisir de le consulter.

À sa gauche il y avait le fauteuil de Moïra et près de l'un des bras du canapé était placé un petit guéridon sur lequel un livre était posé, avec couchée dessus une paire de lunettes couleur écaille dorée. De là où elle était

assise Julia n'arrivait pas à lire le titre de l'ouvrage, mais au vu de la couverture colorée il s'agissait probablement d'un livre pour enfants. Quelques secondes plus tard, Moïra était de retour.

— Tenez Julia, ça va vous redonner des couleurs ! » lui dit-elle pleine d'entrain et elle posa sur la table basse le plateau d'argent avec deux tasses en porcelaine ainsi qu'une petite théière assortie tout-à-fait charmante.

— Merci infiniment !

Moïra retourna sans attendre à la cuisine d'où elle rapporta quelques gâteaux dans un petit plat ovale en porcelaine blanche qu'elle déposa à côté de la tasse de Julia.

— Je les ai faits ce matin, ce sont des sablés écossais », dit-elle ravie de pouvoir à nouveau jouer ce rôle d'hôtesse parfaite.

Moïra avait toujours aimé recevoir quand elle était plus jeune, malheureusement André, d'une nature aimante mais taciturne, appréciait pour seule et unique compagnie celle de sa femme et de son chien Hogg. Moïra en s'asseyant en face de Julia ne quitta pas son mastiff des yeux et secoua légèrement la tête, le sourire en coin quand Hogg se releva.

— Il a reniflé l'odeur des gâteaux », dit Moïra.

Hogg s'assit et fit claquer sa mâchoire. La vielle dame agita un doit orné d'or en sa direction.

— Lie down Mister Wrinkles ! » puis, se tournant vers Julia :

— Vous devriez passer de la musique à votre petite, on dit que c'est vers la fin de la grossesse que l'enfant se met à différencier les sons.

« Oui… sans doute », répondit Julia en baissant les yeux. De la musique ? non, elle n'y avait jamais pensé… à part Madona qu'elle écoutait ado en boucle dans ses oreilles grâce à son Walkman Sony déniché dans un discount, elle ne connaissait pas grand-chose à la musique. George Michael, Cyndi Lauper, Bowie c'était à peu près tout, des lustres qu'elle n'en avait pas écouté. La mélomane c'était Sylvia.

En relevant la tête elle s'aperçut que Moïra la fixait intensément.

— Je n'ai pas pu avoir d'enfant, le destin avait d'autre plans pour moi. » Moïra se pencha en avant et versa de la tisane dans les deux tasses.

— À vingt-cinq ans j'ai fait une grossesse extra-utérine. Le chirurgien appelé en urgence, mécontent sans doute d'expédier sa partie de golf a eu la bonne idée de se venger sur mes ovaires : après l'intervention j'étais stérile. J'ai mis du temps avant de me faire une raison, mais voyez-vous j'aime tellement les livres Julia que je n'aurais pas eu le temps de pouponner qui que ce soit. Plus jeune, j'ai été gouvernante pour une adorable famille à Edinbourg, ils avaient six enfants tous à croquer et je m'étais mis dans la

tête d'en avoir tout autant, un rêve de gamine en fin de compte car quand on souhaite transmettre il y a un tas d'enfants au dehors prêts à vous écouter et pour ce qui est de dorloter j'ai Hogg, c'est un peu comme un gros bébé, s'il n'a pas sa dose quotidienne de caresses il fait une tête de six pieds de long ! » Moïra rit de bon cœur, dévoilant ses dents parfaites.

— Vous êtes devenue enseignante après cela ? » demanda Julia.

— C'est exact darling, j'ai exercé pendant quarante ans. J'aime les enfants et leur sens inné du beau, ils sont naturellement aimantés vers les animaux, vers la nature, vers les choses les plus simples que nous adultes oublions, ils veulent tout savoir, tout connaître, ils sont tellement curieux. J'aurais très bien pu arrêter mon métier quand j'ai rencontré André mais j'ai continué et cela ne m'a pas empêché de faire de magnifiques voyages avec lui.

— Dans les pays nordiques ?

— Mais oui, comme vous êtes perspicaces Julia ! l'Ecosse, l'Ile de Sky, la Suède, la Norvège et l'Islande aussi avec sa multitude de volcans, ses geysers. Cette île concentre à elle seule les paysages les plus bouleversants de ce monde.

Julia but sa tisane et en dépit de l'invitation plusieurs fois réitérée de son hôtesse de se servir en sablés Shortbread, elle ne les toucha pas de peur d'éparpiller des miettes sur le canapé. Moïra était une femme attachante et empathique, elle aurait fait une mère épatante. Les deux femmes passèrent le reste de leur temps à bavarder de tout et de rien : Moïra parla des pays qu'elle avait visités, des spécialités culinaires écossaises, des livres qu'elle aimait, elle proposa même à Julia de lui en prêter. Julia évoqua les quelques bouquins qu'elle avait lus et sa joie d'avoir emménagé dans cette résidence qui était si proche du bois qu'elle affectionnait.

Cette heure entre voisines s'écoula joyeusement et elles rirent toutes les deux de bon cœur quand Hogg se mit à ronfler bruyamment bercé par le bruit de leur conversation.

À son retour, José avait descendu les affaires de Véra à la cave, les deux boites étaient trop lourdes pour les monter jusqu'à l'appartement. Julia en avait été satisfaite.

De retour chez elle, la jeune femme se coula un bain brûlant et s'y glissa avec délice. Chaque fois qu'elle prenait un bain elle avait l'impression de remettre ses compteurs à zéro et de faire peau neuve. Elle y restait parfois plus d'une heure et devait souvent rajouter de l'eau chaude pour conserver son bain à la bonne température. Depuis sa grossesse, elle restait moins longtemps à tremper dans l'eau, cette position semi-assise n'était plus aussi confortable, mais cette fois-ci elle resta une bonne demi-heure, les bras étendus sur les barres de maintien. Julia pensait à l'enterrement qui aurait lieu le lendemain.

José plus adorable que jamais s'était là aussi chargé de tout : des différents rendez-vous à la mairie et auprès de l'entreprise des pompes funèbres. Il avait choisi le cercueil de Véra à sa place également, Julia lui avait dit de prendre un modèle tout simple, sa mère n'avait jamais aimé le luxe, la sobriété lui était préférable, essentielle même. Le choix de son compagnon s'était porté sur un cercueil en hêtre sans poignées sur les côtés ni capitons à l'intérieur.

José s'était aussi rendu à la chapelle du village pour rencontrer le prêtre, il avait bouclé la totalité des démarches administratives et Julia n'avait eu qu'à vérifier rapidement et signer les formalités. Elle était heureuse de constater que son compagnon, soucieux de bien faire, se pliait en quatre et faisait tout son possible pour sauver leur relation. La maison de Véra avait été mise en vente en deux temps trois mouvements. Julia lui était tellement reconnaissante de lui avoir ôté ce fardeau qu'elle ne nourrissait à son égard plus aucune rancune, grâce à lui, elle n'avait pas eu besoin de retourner là-bas, dans la maison aux cauchemars, pénétrer à nouveau sous son toit sous lequel grouillaient d'affreuses réminiscences. Y repenser c'était entendre à nouveau la mouche bourdonner autour de sa tête, c'était sentir cette infecte odeur de chair et d'organes pourrissants qui emplissait la maison de fond en comble.

Elle n'aurait jamais eu la force de tout gérer de toute façon, la Veillée l'avait laissée sur les rotules comme si elle avait fait un pèlerinage à genoux durant plusieurs jours. À son retour elle avait dormi treize heures d'affilées, sa nuit avait seulement été perturbée par un réveil en sursaut : d'un coup, elle avait ouvert les yeux en grand comme si on la secouait brutalement, elle avait noté l'heure qui s'était affichée sur son radio-réveil : minuit pile. Elle s'était dit que la Veillée aurait dû se terminer là et pas avant, qu'elle était partie trop tôt, qu'elle avait trahi sa promesse mais son état de fatigue avait rapidement balayé sa culpabilité. Véra reposait en paix maintenant, s'était-elle également persuadée.

L'enterrement de Véra avait été expédié en moins d'une heure. Rien de particulièrement émouvant ni de mémorable et seuls deux bancs de l'église avaient été à demi-remplis. Un vieux Monsieur s'était installé au dernier rang pour assister à la messe, Julia s'était demandé s'il était venu par empathie ou par simple curiosité. Il s'était même levé discrètement pour allumer un cierge et le déposer près du cercueil.

Les employés des pompes funèbres étaient plus nombreux que la famille, mais voilà, Julia ne s'attendait pas à une église bondée à craquer, ni à une cérémonie fastueuse noircie de personnes éplorées et à genoux. Véra avait toujours été comme elle, parfaitement impopulaire, même si sa mère elle l'était au point de préférer rester recluse dans un monde peuplé d'animaux phares et sacrés, de chefs sioux et de chevaux Appaloosa, ses pensées entièrement dédiées à Grand Esprit, mais comme elle, Véra n'avait aucun ami proche, répétant de temps à autre à sa fille qu'elle n'avait pas de temps à

perdre en salamalecs avec des hypocrites.

La messe fut courte et il n'y avait pas eu d'intervenants, ni d'hommages personnels. Le prêtre avait lu quelques textes sacrés d'un ton faussement contrit, manifestement satisfait de prononcer de-ci de-là quelques marques d'apparente compassion à l'égard de Julia, la mère de celle-ci n'ayant jamais été l'une de ses ouailles, il devait juger son hommage amplement suffisant.

Après la mise en terre seuls Julia, José et ses parents, plus guindés que jamais, s'étaient rapidement recueillis. Les José-Senior s'étaient tenus derrière le couple, raides sous leur parapluie, le visage fermé à la limite de la grimace. Comme d'habitude, ils avaient été distants avec elle et ne lui avaient servi qu'une poignée de mots froids et convenus en guise de condoléances, en revanche, ils avaient longuement échangé avec le prêtre, affichant un air circonspect en dignes disciples de Jésus-Christ.

Les José-Senior étaient de ceux qui se rendaient encore le dimanche à la maison du Seigneur, appréciaient les longs prêches salvateurs. Ils devaient sans doute connaître sur le bout des ongles les différents chants et prières, se signer et se lever au moment opportun. À n'en pas douter l'unité de l'église n'était pas une notion abstraite pour eux, assurément, en adeptes éveillés et progressistes ils avaient choisi ce qui leur convenaient, avaient fait le tri intelligemment et refusaient de suivre une partie de l'enseignement catholique, comme celui des apôtres Paul et Jacques appelant les fidèles à ne pas juger autrui et à ne blesser personne.

Les rares fois où Véra avait conduit sa fille à la messe, avant que sa mère ne se préoccupe uniquement des indiens d'Amérique, Julia dissimulait des petites figurines dans les poches de son manteau pour jouer discrètement sur le banc de l'église. Vera disait Amen n'importe quand, ne savait pas dans quel ordre tracer les petites croix : d'abord le cœur, les lèvres ou le front ? Elle connaissait mal les paroles du Notre Père et ne se mettait jamais en rang pour prendre l'hostie, cette belle galette chatoyante qui faisait saliver Julia. Véra souriait quand elle s'apercevait que sa fille faisait pareil qu'elle quand elle se signait à l'envers, alors elle lui murmurait à l'oreille qu'elles avaient tout faux et invoquaient malgré elles l'antéchrist.

Julia s'était souvent demandé si Véra évidemment plus déiste que catholique ne l'avait pas baptisée et trainée à la messe dans une intention purement instructive, pour qu'elle constate de ses propres yeux l'incohérence du genre humain : ses contradictions, sa navrante paresse spirituelle qu'implique le culte et l'acte d'obéir à des préceptes auxquels il n'adhère que dans la nef. Car une fois les cathos dehors, c'était à nouveau la foire d'empoigne, les hypocrites brebis se muaient en loup, balayaient leurs nobles préceptes, se jugeaient derechef d'un œil froid et intolérant et repositionnaient leur clôture. Chacun filait à son pâturage tout crocs dehors et pas question de partager le même bout de terrain ! oubliées les Saintes écritures, l'Evangile, le

Nouveau Testament.

Véra avait déjà fait cela par le passé, pour lui faire comprendre de manière empirique la bizarrerie des bipèdes elle avait envoyé sa fille cadette une semaine chez des orthodoxes, dix jours chez les jésuites, quinze jours dans un camp d'été pour enfants mormons. Quelle punition ! Julia avait été sidérée par tout ce qu'elle avait vu durant ces séjours. Elle n'avait qu'une dizaine d'années mais elle avait eu suffisamment de jugeote pour être marquée à vie par l'exubérante crédulité des adeptes, elle avait assisté à différents témoignages larmoyants de femmes et d'hommes, tous de dangereux illuminés. Elle ne comprenait pas pourquoi Véra l'avait envoyée loin de la maison chez ces fous comme si elle voulait se débarrasser d'elle et la traumatiser à jamais, lui faire prendre la mesure du niveau de folie qu'avait atteint l'humanité. Combien elle avait craint ces personnes haut perchées, totalement dupes et hermétiques au monde réel. Et le soir, les garçons mormons qui se transformaient en prédateurs et se faufilaient en douce dans la tente des filles sans qu'aucun surveillant n'intervienne !

Ou bien alors, c'était une piste envisageable après tout, Véra avait peut-être été tentée de rejoindre un groupe de mormons ou de jésuites à un moment donné de sa vie ? avant de se retourner vers le Tout-Puissant Grand Esprit, le Peuple des Sept Feux et les rituels sioux, qui sait ? Véra resterait toujours un mystère pour elle et tout ça était si loin maintenant.

En regardant les parents de José, Julia s'était dit qu'avec leur étroitesse d'esprit ils devaient sûrement penser que sa mère avait lamentablement échoué son parcours spirituel. Sa mort n'était pas une grande perte pour eux, de toutes les façons ils se fichaient éperdument des âmes damnées qui marchaient en dehors du sentier du Christ et se contentaient, en revanche, de juger sans honte ceux qui n'étaient pas de leur clique. Avec leur vie bien orchestrée, ils faisaient partie de ces insupportables petits bourgeois pétris d'idées reçues pour qui la messe dominicale était l'incontournable rendez-vous de la semaine mais qui, comme bon nombre de leurs semblables, n'auraient pas tendu la pièce à l'enfant émacié mendiant au bas des marches de l'église : satané sangsue !

Pourquoi avait-il fallu qu'elle perde sa mère avant même que son enfant naisse ? Véra aurait assurément mis un point d'honneur à élargir les horizons spirituels d'Audrey. Au lieu de cela ses grands-parents paternels allaient sans doute s'ingénier à bourrer le chou de leur petite fille avec leurs petits principes hypocrites de cathos dégénérés !

Voilà ni une ni deux Véra jetée en terre ad Patres. La pluie avait écourté la cérémonie d'enterrement et le responsable des pompes funèbres s'apercevant que son radiocassette ne voulait pas fonctionner avait maugréé et bafouillé quelques plates excuses à Julia. Pour cette étape de la mise en terre, la jeune

femme avait préparé à l'avance un enregistrement de l'Ave Maria de La Callas, Véra chérissait particulièrement la chanteuse à la voix d'or et au timbre si particulier, malheureusement, comme le radiocassette capricieux n'avait pas daigné lancer le morceau, sa pauvre mère n'avait eu droit à aucun égard, même pas à celui de sa cantatrice préférée et c'est donc au son monotone de la flotte qu'on s'était préparé à ensevelir son cercueil.

La pluie fine qui était tombée jusque-là s'était transformée soudainement en trombes d'eau, les bords de la fosse creusée s'étaient alors mués en une boue compacte et commençaient à s'effondrer à plusieurs endroits. À l'aide de solides cordes, les quatre employés des pompes funèbres se dépêchèrent de faire descendre le cercueil au fond de son trou fangeux. Julia avait l'impression que le monde tout entier était pressé de jeter sa mère aux oubliettes, alors elle se mit à prier rageusement en silence, serrant ses doigts si fort que ses ongles lui rentraient dans la peau. La pluie s'infiltrait dans son col, dégoulinait le long de son dos.

José, lâchant le bras de Julia, s'était reculé brusquement de plusieurs pas pour se réfugier sous le parapluie protecteur de ses parents. La pluie ruisselait abondamment sur sa compagne et sous sa parka ses vêtements se gorgeaient d'eau et des mèches de cheveux s'étaient collées sur son visage blafard mais Julia était tellement plongée dans son recueillement qu'elle ne sentait plus rien.

Elle pensait à sa mère, elle lui devait bien ça. Il était temps pour Véra de rejoindre cette Terre Sacrée qui, comme elle lui avait réitéré à de multiples reprises, était la création de Grand Esprit. Il n'y a pas si longtemps cette dernière lui avait raconté qu'avant ce monde il y en avait eu un autre, mais l'ancienne terre avait été détruite par un virulent déluge en raison du comportement ingrat des hommes : ils s'étaient montrés incapables de vivre en paix les uns avec les autres. Alors, Grand Esprit avait modelé un nouveau monde grâce à la boue ramenée par une courageuse et intrépide tortue nommée Kéya. Le huard, la loutre et le castor avaient tous échoué avant elle. La tortue était le seul des quatre animaux sortis du grand sac à pipes de Grand Esprit à pouvoir ramener en plongeant dans les eaux noires et profondes du déluge de la boue de l'ancien monde afin que Wakan Tanka puisse en créer un nouveau. Les larmes de Grand Esprit créèrent ensuite les rivières, les lacs et les océans et avec les restes de la terre il créa les hommes et les femmes et les exhorta à vivre en harmonie tout en les prévenant que cette terre serait détruite à nouveau s'ils ne savaient pas se comporter de manière juste et sage.

— Bébé ?

Julia réalisa que José lui tapotait nerveusement l'épaule, mais elle n'avait aucune envie d'interrompre le fil de ses pensées.

— Vas-y, rentre, je reste un peu.

— Mais tu es trempée jusqu'aux os ! dans ton état ce n'est vraiment pas raisonnable, tu ne crois pas ?

José n'insista pas devant le regard courroucé de sa compagne. Abrité de nouveau par le large et accueillant parapluie de Maman parfaite José-Junior était de retour ! mais sa raison-raisonnable, pensa Julia, il pouvait se la mettre exactement là où il pensait !

Il y eut un raclement de gorge derrière eux, la mère de José s'impatientait. Le couple de bourgeois bien comme il faut avait suffisamment donné de son temps ! « À tout à l'heure ! » se contenta de répondre Julia, enjoignant son compagnon du regard à suivre docilement ses parents, ce qu'il ne tarda pas à faire malgré sa mine contrariée.

Julia avait le cœur terriblement lourd, elle avait besoin de se recueillir pour sa mère mais aussi pour sa sœur, parce que Sylvia était là, à quelques pas d'elle, séparée de ses pieds par plusieurs mètres carrés de boue, enterrée sous le cercueil de Véra. Un sac d'os englué dans la gadoue.

Jamais ni elle ni Véra n'étaient venues au cimetière pour se recueillir. Une fois Sylvia sous terre il n'avait plus jamais été question d'elle.

Selon la requête de Véra, son cercueil avait été placé juste au-dessus de celui de Sylvia. À la mort de sa fille ainée, Véra avait demandé à l'employé de mairie chargé de lui désigner l'emplacement de la concession de prévoir un trou en pleine terre suffisamment profond pour abriter deux cercueils : le sien et celui de Sylvia. Elle n'avait pas voulu d'un caveau familial dans lequel Julia serait incluse pour être toutes les trois mortes côtes-à-côtes pour l'éternité et Julia n'en avait pas pris offense parce qu'elle savait qu'un lien indéfectible liait mère et sœur. Un lien unilatéral plein de nœuds à défaire.

Une fois son corps découvert, Véra n'avait pas pu veiller Sylvia, les restes de sa fille avaient tout de suite été emportés à la morgue sans autre forme de cérémonie. Ces mêmes restes d'os furent enterrés tardivement un mois après le décès de la jeune femme. La Police avait jugé sa mort étrange évidemment ! et ce qui constituait son reliquat : des tissus conjonctifs, du cartilage, de la chair liquéfiée, des dents, un crâne, toute cette infinie et intolérable tristesse avait été envoyée pour analyse auprès de L'institut Médico-Légal. C'était beaucoup trop suspect, il y avait forcément une infraction pénale derrière le cadavre de cette jeune femme squelettique baignant dans une flaque d'organes putréfiés !

On ne laisse pas son enfant dans cet état d'abandon n'est-ce pas ? personne n'accepterait cela.

Impossible que la situation vous échappe surtout quand on dispose de temps et que l'on sait pertinemment son enfant malade, différent de tout le reste des enfants du monde … et pourtant si.

Une fois Sylvia inhumée avec seulement Julia-Véra à la cérémonie d'enterrement, mère et fille avaient comme tiré un trait sur la pauvre jeune femme. La boue avait emporté avec elle leurs larmes, leur affolement et scellé leurs bouches et leurs blessures.

On ne peut pas faire le deuil d'un proche parti dans de telles conditions. On ne peut pas l'oublier, l'effacer, pleurer, se faire une raison puis se relever et le temps n'arrange rien à l'affaire. Pour Véra et Julia jamais il n'y aurait de véritable séparation physique et concrète avec Sylvia parce que Sylvia vivante ou morte n'était en vérité qu'un cas clinique, un cas si grave qu'il n'était pas surmontable.

Sylvia partie, Mère et fille se surent immédiatement engluées avec elle à perpétuité, elles se savaient toutes les deux condamnées à demeurer pour toujours dans le même état d'incrédulité que lorsque Sylvia, emmaillotée dans ses songes, emprisonnée dans un mal mystérieux et incurable se mourait à petit feu sur le canapé de la maison familiale, illusoirement abritée par sa couverture.

Dans le cas Sylvia, la désolation et le tourment primeraient toujours sur la raison et pour Julia la colère contre la maladie dont sa sœur avait souffert allait bien au-delà de toute attitude raisonnée et maîtrisable, son ressentiment était si grand qu'il opérait un véritable travail de sape sur son esprit. La douleur était tellement dévastatrice qu'elle l'avait murée en elle. Sylvia n'avait pas été le genre de sœur auprès de qui elle aurait pu se rendre au chevet pour la consoler, pour atténuer son tourment intérieur avec de simples mots, des embrassades et des caresses. Impossible avec cette jeune femme nommée Sylvia, littéralement fille des bois, une jolie demoiselle espiègle mais cadenassée dans un cerveau déréglé, qui s'était toujours tenue en équilibre au bord du gouffre, s'accrochant aux branches de sa forêt psychique avant d'y sombrer tout-à-fait. Il n'y avait jamais eu de réconfort pour Sylvia parce qu'elle n'avait pas d'individualité, parce que peu importe les mots prononcés pour alléger son calvaire, aucun d'entre eux n'aurait jamais eu de prise sur elle, c'était tout l'inverse : les mots la braquaient, la poussaient tout au fond de sa coquille… Sylvia n'avait jamais eu de bords définis, aucun trait de caractère clairement saisissable, on ne pouvait pas définir Sylvia avec des mots parce qu'elle était l'insaisissable et le flou : elle était une jeune femme tombée des étoiles et qui avait atterri en enfer.

Tu aurais dû rester jusqu'au bout, tu n'avais qu'une poignée d'heures à tenir, juste une poignée d'heures ! Maman s'est suicidée pour cela, elle a précipité son départ pour que tu puisses veiller son corps avant d'accoucher, au lieu de cela tu as choisi bassement de suivre José comme un toutou fidèle, trop préoccupée par ton bien être et par celui de ton enfant. Rends-toi compte que cette Veillée auprès de Véra était également dans l'intérêt de Sylvia, voilà pourquoi Maman y tenait tellement, c'était crucial ! rester, j'aurais dû rester !

j'aurais dû veiller sa dépouille quelques heures de plus. Evidemment qu'à cet instant mère et sœur auraient avancé toutes les deux, main dans la main, vers la Terre Sacrée. Ensemble elles auraient vu la lumière de Grand Esprit, auraient bénéficié de Sa clémence, aurait été rassurées par Son Amour Infini, elles connaîtraient enfin la sérénité, elles seraient parvenues à laisser derrière elles tout ce qu'il y avait de souillé, mais au lieu de cela et par sa faute les deux femmes nageaient l'une sur l'autre dans la fange, leurs âmes prisonnières de cette tourbe suffocante, l'esprit plein de rancœur et de chagrin.

Les jours suivant l'enterrement, Julia s'était rendue fréquemment au cimetière. Elle ne pensait plus à Grand Esprit ni aux prières du cahier rouge. La jeune femme tenait seulement être présente physiquement pour celle qui l'avait toujours gardée des vents mauvais et pour Sylvia qui, en dépit de tout, restait l'être le plus pur qu'elle n'ait jamais rencontré. Et malgré les mensonges, malgré les cris, malgré les claques qui résonnaient encore à ses oreilles, il était temps de pardonner à Véra, d'effacer l'ardoise une bonne fois pour toute.

Un matin, Julia était partie dès l'aube pour arranger la terre de la concession. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit, qu'épuisée, elle avait quitté le cimetière. Le résultat était joli. En dépit de sa fatigue et de son ventre qui menaçait d'exploser, elle avait passé sa matinée à genoux à gratter la terre retournée pour retirer chacune des grosses pierres de moraine qu'elle avait ensuite balancée dans un amas de plantes et de frondaisons situé dans le petit bosquet au fond du cimetière.

Julia avait ensuite passé l'après-midi à faire ses allers-retours avec sur le bras un cabas de courses qu'elle avait ramené pour l'occasion afin de trimballer les lourds cailloux. Malgré son manteau épais la lanière du sac lui cisaillait le creux de son bras mais elle avait continué, sans freiner sa marche, le front en sueur, le ventre tendu, sourde à la douleur physique qui l'enjoignait à s'arrêter.

En fin de journée, elle s'était rendue à la jardinerie, avait acheté un râteau à main et avait versé plusieurs sacs de terre propre sur l'emplacement de Véra-Sylvia, après elle avait planté dessus trois pieds de lavande. Leur maman avait toujours apprécié le parfum de la lavande, elle raffolait des pains de savon et de toutes les déclinaisons diverses et variées de ces fleurs : en miel, en eau de toilette, en diffuseur d'ambiance et en sels de bain. Elle avait raconté à Julia avoir passé les plus belles années de son enfance sur les hauteurs de Valensole, là où la terre violette, parfumée et bourdonnante d'abeilles se confondait avec un ciel sans fin.

Julia avait ensuite arrosé le sol abondamment malgré les récentes pluies puis avait joint les mains et s'était mise à lui parler :

— Maman, il est temps de faire la paix dans ton esprit, emmène Sylvia avec toi maintenant que vous êtes réunies pour l'éternité.

Puis la jeune femme s'était assise sur un banc et s'était légèrement assoupie, les yeux semi-ouverts vers le ciel, bercée par une lumière légèrement rougeoyante et sans nuage.

Quand elle était revenue chez elle, vingt minutes plus tard, épuisée et crottée de terre de la tête aux pieds, elle avait pris une minute pour souffler lourdement. Son cœur battait fort et ses jambes lui faisaient mal. Julia avait regardé sa montre, José devait être rentré. Il était l'heure de préparer le dîner, elle n'avait rien prévu pour ce soir-là. Ils se contenteraient tous les deux d'un œuf au plat avec quelques tranches de tomates passées au four. José avait dû ramener du pain car il n'avalait jamais son repas s'il n'avait pas sa baguette bien grillée à portée de main.

Elle sonna à la porte car elle avait oublié de prendre ses clés. José ouvrit. Manifestement il était furieux de n'avoir pas su où sa compagne avait passé la journée. Détaillant sa tenue et ses mi-bottes de caoutchouc couvertes de terre, bras croisés, il lui avait demandé d'une voix qui se voulait autoritaire :

— Mais où t'étais ?

Julia fut tentée de lever sa main enroulée autour du râteau pour arrêter ses protestations. Elle serra les fesses et n'en revenait pas de son assurance, ses joues brûlaient de colère. José éternua, sortit un mouchoir de la poche de son jean et se moucha bruyamment.

— Dis-moi quelle mouche t'a piquée pour que tu me parles ainsi ? ce que je fais de mon temps libre ne regarde que moi ! » lui aboya-t-elle dessus.

José surpris en retour par l'assurance de sa compagne écarquilla les yeux, chercha ses mots et écrasa son mouchoir froissé dans la main, la toisant méchamment, il insista :

— Mais tu peux répondre à la question Julia ! tu portes notre enfant et tu n'as pas à te mettre en danger, ni à t'exposer à des risques inutiles à quelques jours de ton terme.

Une fraction de seconde plus tard Julia à bout se dit qu'elle allait réellement lui asséner un coup sur le caisson avec le petit râteau qu'elle venait d'acheter et dans lequel elle enfonçait ses ongles.

— J'étais au cimetière pardi ! non mais que crois-tu enfin, que j'ai planté des semis tout l'après-midi ?

José se tapa le front.

— Mais oui bien sûr ! encore fourrée chez ta mère ! et tu parles d'une mère !

— Pardonne-lui d'être morte sans ta permission ! » cria Julia, « tu devrais

plutôt t'estimer heureux que tu n'aies plus à la voir, ni à la traiter de chelou ! Jamais tu n'es revenu sur la tombe depuis son enterrement.

José la tira brusquement par le col de sa parka pour la faire rentrer dans l'appartement, les disputes ça n'était pas pour les voisins et José-Junior était bien au fait de ce qui se faisait ou ne se faisait pas. Julia, une fois à l'intérieur, le repoussa furieusement mais José ne se laissa pas impressionner.

— Ta mère est morte Véra mais tu trouves encore le moyen d'être dans ses jupes ? tu es toute terreuse, tu t'es roulée sur sa tombe ou quoi ? c'est vraiment n'importe quoi, Audrey va débouler d'une seconde à l'autre, enfin si tu la laisses arriver saine et sauve, pauvre gamine, elle n'est même pas encore née que tu lui fais déjà des misères ! Ne me refais plus jamais le coup de retourner au cimetière dans ton état d'accord ? »

— Laisse-moi rire José, ha, ha, haaaaaa ! c'est toi qui es toujours fourré chez tes parents ! tous les dimanches on y est à leur faire des salamalecs et toi qui passe ton temps à leur faire des ronds de jambes, à jouer les bons petits garçons bien sages, mais c'est eux qui sont véritablement morts tu vois, des croquemorts joueurs de bridge sans autre horizon que leurs nombrils et leurs petits principes à deux balles ! Tu es ridicule José, tu dépends tellement de leurs jugements ! Tiens, tu ne m'y reprendras plus, jamais je ne mettrai à nouveau les pieds chez eux, avec leurs stupides parties de cartes et leurs chatons en faïence, ils me dégoûtent ! tu n'as qu'à aller retourner vivre là-bas avec eux si ça te chante, pêcher avec ton père misogyne après la messe du dimanche ! alléluia !

Julia se tut et retint ses larmes, elle pensa à sa mère seule sous sa montagne de terre, dans le froid inexorable et féroce et de son trou, rayée de la carte, son cercueil en hêtre, tout simple, modeste, enveloppé d'une boue glacée et sinistre. Elle se mordit la joue et se contenta de fixer José sans ciller, son regard propulsait des étincelles. Il était hors de question qu'elle ne s'effondre devant lui et se mette à pleurer pour lui donner l'idée qu'il avait le droit de la consoler, jamais de la vie, pleurer ce serait abdiquer, ce serait convenir qu'elle avait besoin de son soutien, se serait se mettre encore sous sa protection. Elle ne voulait pas de lui, de ses bras lourds, de ses « bébé » par-ci par-là. Il l'encombrait.

Elle réalisa soudainement qu'un gouffre incommensurable les séparait. José n'avait jamais souffert lui, sa vie avait été lisse et sans heurt, il n'avait jamais perdu qui que ce soit, pas même un animal de compagnie, il ne savait même pas qui était Sylvia et qu'elle avait perdu sa sœur il y a cinq ans ! mais qu'aurait-il compris à son histoire ? il n'avait pas plus de psychologie qu'un nain de jardin, pour lui dès qu'on sortait des clous on était zinzin, alors comment aurait-il pu comprendre le cas Sylvia ! Vraiment, leur histoire touchait à sa fin, ils ne s'étaient pas éloignés l'un de l'autre avec le temps, ils n'avaient jamais été proches et c'était là toute la différence !

Elle s'aperçut qu'elle ne voulait pas vivre cette histoire-là, cette farce à deux, ni dépendre de qui que ce soit sur cette terre maudite où plus personne n'était capable de vivre en harmonie. Si elle en avait eu la force, elle aurait fait demi-tour sur le champ, empaqueté quelques fripes, quitté l'appartement fissa pour sauter dans sa voiture, mais tout bien considéré elle n'avait aucun endroit où se sauver, aucune cachette où disparaître avec son énorme bidon.

Aïe ! une douloureuse contraction lui tenailla le ventre et lui fit fermer les yeux. Une autre survint. Seul son teint très pâle et la crispation de ses traits révélaient sa souffrance mais José, trop préoccupé par la phrase de répartie qu'il allait lui balancer en retour, ne devina rien. Julia se maudit d'être enceinte jusqu'au cou.

— Je me suis engagé avec toi Julia, en dépit du fait que tout le monde désapprouvait notre relation et en tant que père j'estime que j'ai mon mot à dire.

La jeune femme fulminait de rage mais elle jugea qu'il valait mieux à cet instant serrer les dents plutôt que de griffer le visage de José à l'aide de son râteau, l'envie la tenaillait pourtant de se ruer à la cuisine pour saisir un grand couteau et saigner ce pauvre con dans l'entrée comme un cochon pour qu'il arrête de postillonner, c'est tout ce qu'il méritait ! Mais pour qui se prenait-il avec son baratin de pater familias ? il n'avait jamais voulu d'enfant, elle n'en était pas dupe, mais ça l'arrangeait de dire ça à cet instant.

— Par tout le monde, tu sous-entends tes parents parfaits, n'est-ce pas ?

— Laisse mes parents où ils sont, ils ne sont pas méchants contrairement à toi. J'ai tout fait pour toi ces derniers jours, je me suis démené matin midi soir comme un diable, je me suis plié en vingt-cinq et je ne t'ai rien demandé en retour si ce n'est que tu te reposes et veilles sur notre bébé et voilà ce que je reçois en guise de remerciement ? Sais-tu qu'à force de courir d'un rendez-vous à l'autre pour organiser les funérailles de ta sainte mère j'ai attrapé la crève et perdu plusieurs chantiers juteux !

Pour couronner son discours il se moucha bruyamment à nouveau et repartit de plus belle :

— J'ai beaucoup donnée pour toi Julia, pour que ça se passe bien et tout ce que tu avais à faire de ton côté c'était de mener ta grossesse à terme ! ce n'est pourtant pas bien compliqué !

Encore une contraction. Julia n'écoutait plus les palabres de José, elle aspirait l'air par les narines à petits coups rapides. Les contractions étaient de plus en plus fortes et douloureuses mais elle n'en laissa rien paraître. Puis, n'en pouvant plus, elle posa son sac et son râteau, déchaussa ses bottes et alla jucher ses fesses sur l'une des chaises de la cuisine. La vie devait continuer, en apparence, il fallait faire semblant, fermer les yeux, la solution viendrait toute seule dans un futur proche. Elle avait juste besoin d'une seconde pour se

donner du courage, elle ne pouvait rien changer de toute façon, les dés étaient jetés, son bébé arrivait et José tombait le masque. Elle devait grapiller du temps, coûte que coûte, pour s'organiser et élaborer un plan de survie.

Durant les minutes qui avaient suivies José lui avait postillonné au visage plusieurs fois et avait continué de lui déblatérer un discours sans fin sur ses droits au respect, concluant son ridicule et insupportable prêche par cette déclaration théâtrale : « jamais je ne laisserai le cadavre de ta mère se mettre en travers de notre chemin ! »

Il devenait exactement comme ses parents, condescendant, supérieur, il se donnait le droit de la juger comme une étrangère, comme une personne contrariante, instable, qui sortait de la clôture qu'il avait disposée autour d'elle et qui ne cadrait plus avec son petit monde en papier carton. Elle n'était bonne qu'à jouer à la poule pondeuse en fermant le bec, à se taire et à faire comme si tout allait du mieux possible dans le meilleur des mondes.

Julia était restée silencieuse, passive, sans bouger telle une statue de sel, entièrement focalisée sur la douleur lancinante, impitoyable qui vrillait ses entrailles. Les contractions arrivaient par vagues successives, de plus en plus violentes. La jeune femme faisait tout son possible pour maîtriser son souffle, essayer d'expirer lentement comme la sage-femme le lui avait appris : rester calme, détendue, ne pas se crisper, inspirer rapidement mais de manière rythmée pour ne pas que son diaphragme appuie sur l'utérus, puis expirer à fond en contractant le ventre.

Elle regardait José sans le voir, son image était trouble, il ressemblait vaguement à un gorille acariâtre au visage orageux, il babillait en faisant des grimaces mais cela ne lui importait plus. Pour elle, son couple était une histoire révolue et le chemin dont il parlait, il l'emprunterait tout seul.

Le retour de Véra

Après la naissance d'Audrey, Julia ne retourna plus au cimetière pendant facilement un an.

Quand elle reprit ses visites, elle ne se rendait à la tombe que par hasard, lorsque sa route croisait celle qui menait au cimetière. La jeune femme restait devant la concession quelques minutes, arrosait les lavandes, redressait la croix en chêne, se signait tristement. La petite Audrey s'asseyait sur le banc de bois à quelques pas de là, caressait du regard les épicéas et les hêtres, observait sa maman, un air curieux affiché sur son joli visage.

Après l'arrivée d'Alicia, les visites de Julia s'espacèrent encore plus, sa gamine courait dans les allées, tombait, se relevait, tombait encore, piétinait l'emplacement des sépultures, jouait avec les chérubins en stucs, arrachait les têtes des chrysanthèmes et des cyclamens. Sa mère la regardait amusée en songeant que sa fille était une véritable bourrasque affublée de couettes. Toutefois, Julia, convaincue que ses visites importunaient les autres personnes endeuillées qui venaient se recueillir sur la tombe de leurs proches, fit en sorte de venir encore moins souvent.

Quand Chloé arriva, la jeune maman n'y allait qu'occasionnellement le dimanche, lorsque José était là et qu'il pouvait garder les filles. Julia arrachait les herbes folles qui couraient entre les plantes, s'attardait un seconde les mains jointes mais elle ne se recueillait quasiment plus. Et puis un jour ses visites cessèrent définitivement.

Du temps où elle venait se recueillir, Julia s'était dit qu'il faudrait qu'elle remplace la maigre croix en bois verni sertie de deux plaques nominatives avec les dates de naissance et de décès de Véra-Sylvia par une stèle. Il fallait quelque chose de plus élégant, comme une plaque funéraire en granit par exemple avec deux bas-reliefs de cheval et d'ange. Rapidement elle n'y pensa plus.

Avec l'arrivée de ses enfants une lourde mélancolie s'était installée à demeure en elle, comme une maladie chronique qui ne s'en irait jamais.

Cinq ans plus tard, accablée par cette vie sans horizon, son manque de liberté et ses problèmes de poids, sa tristesse n'avait fait qu'accroitre et l'empêchait de penser normalement. Puis vint ce jour, celui où elle descendit à la cave pour retrouver les reliques de sa mère. Quand elle remonta avec, elle s'était transformée en démon.

Un après-midi elle était allée chercher les deux grands cartons que José lui

avait ramenés onze plus tôt après y avoir déposé les dernières affaires de Véra : celles que Julia lui avait demandées de lui rapporter : le peigne, le masque, le cahier de prière et d'autres babioles que José avait jugé bon d'emmener avec lui. Jusqu'alors, chaque fois qu'elle était descendue à la cave pour remonter une bouteille de vin par exemple, la jeune femme n'avait jamais prêté attention aux boîtes sur lesquelles José avait stabiloté en gros « Véra », comme si elles contenaient les restes de son corps. Julia n'avait jamais éprouvé le besoin de les ouvrir, pour elle, ces deux cartons étaient ses boîtes de Pandore qu'il valait mieux ne pas profaner, pour ne pas que les spectres qu'elles abritaient lui sautent au visage, c'est pourquoi, sans même s'en rendre compte, elle s'était toujours arrangée pour ne pas les regarder et détourner son attention ailleurs.

Mais cet après-midi-là il en avait été autrement : Julia avait vu à la télévision une chamane qui parlait exactement comme Véra le faisait quand elle évoquait Grand Esprit, posément mais avec cette puissante ferveur dans le regard. Elle avait raconté l'histoire de la naissance de la création terrestre selon les croyances sioux. La même histoire que Véra lui avait racontée quelques années plus tôt.

Comme sa mère, la chamane portait une tunique beige avec des franges et deux longues tresses pendaient sur le côté de ses joues. Le plus étrange c'est que cette femme ressemblait trait pour trait à Véra. Julia avait même cru qu'elle l'avait interpellée en fixant intensément la caméra… sa main à couper qu'elle la connaissait intimement. Le cou en avant, la chamane avait jeté un œil furtif de gauche à droite puis avait posé sa main de biais près de sa bouche et avait murmuré dans un souffle : « Julia, je suis de retour ».

Alors Julia, en l'écoutant parler, sans s'en rendre compte, avait glissé par terre adossée contre le mur. Consciente d'être assise sur le carrelage froid, la jeune femme avait entouré ses bras autour de ses jambes repliées et, appuyant son front sur ses genoux, s'était mise à pleurer abondamment. Quelque chose s'était déversé en elle, une chose contenue depuis longtemps, une chose qui l'étouffait et remontait en roulant de son estomac comme une grappe de cailloux sanguinolents recouverts de boue et de larmes.

Julia eut bien du mal à déplacer les boîtes de carton jusqu'à l'appartement. Elle les avait fait glisser de la cave jusqu'à l'ascenseur puis de l'ascenseur à son pas de porte. Elle avait rapidement expédié sa voisine, Madame Peyroux, tellement elle avait été empressée de les ouvrir. Qu'allait-elle trouver à l'intérieur ? Le châle noir de sa mère, la tête de cheval ? Il y avait forcément quelque chose là-dedans qui lui permettrait de réparer quelque chose, elle ne savait pas quoi mais ces cartons recelaient une clé. Vu leur poids, ils devaient sans doute contenir beaucoup d'objets superflus. José lui avait dit en les ramenant qu'il avait ramassé le maximum de babioles, préférant que Julia fasse ensuite le tri elle-même. Les gamines pourraient s'occuper avec les

objets les moins précieux, avait-il pensé, un rien les occupait.

Après avoir fendu précautionneusement le ruban adhésif à l'aide de la pointe d'un couteau aiguisé, Julia aperçut une estampe avec une jeune femme à l'abondante chevelure noire se balançant sur les branches d'un cerisier, c'était la couverture d'un des recueils d'haïkus que Véra affectionnait. Elle trouva aussi différents poèmes épiques, quelques fables et contes du monde et surtout une pléthore d'ouvrages traitant d'astronomie, d'animaux totémiques, de nature et de botanique.

Comme Audrey adorait lire, la gamine avait onze ans maintenant, elle aurait là de quoi s'occuper et pourrait faire la lecture à ses sœurs. Les fillettes, trépignant sur place, s'étaient ruées sur les livres comme des abeilles sur des verveines en fleurs.

Au fond de l'une des boîtes Julia débusqua le cahier rouge : « mon Dieu ! » bafouilla-t-elle en posant ses doigts sur sa bouche tandis que tout lui revenait en mémoire : sa dernière étreinte avec Véra, la confession pleine de remords qu'elle lui avait faite, son corps famélique vibrant sous l'émotion, les bouteilles d'hélium, le drap dont elle l'avait recouverte, la mouche verte qui n'avait cessé de revenir, ses redoutables cauchemars qui l'attrapaient par surprise et la fenêtre du salon qui n'arrêtait pas de s'ouvrir encore et encore.

Quand Julia saisit le cahier avec sa main elle se figea sur place et baissa la tête. Sans même l'avoir ouvert ni avoir parcouru l'écriture fine avec laquelle les prières avaient été griffonnées par Véra, Julia fut étonnée de sentir monter en elle une étrange nostalgie. Comme cette sensation était trouble et déroutante, c'était clair, elle devait bien l'admettre, les jours auprès du corps de sa mère lui manquaient. Jamais avant cet instant, sa mère et elle n'avaient été aussi proches l'une de l'autre, jamais avant la Veillée la jeune femme n'avait compris la véritable portée de la parole sacrée que sa mère avait adressée durant les cinq dernières années de son existence à Grand Esprit.

À aucun moment avant aujourd'hui Julia ne s'était rendue compte à quel point elle s'était investie dans ces deux jours et demi passés chez sa mère. Elle réalisa, non sans surprise, qu'elle avait trouvé là-bas une forme de paix intérieure, une sérénité qu'elle n'avait pas connue auparavant. Dans son cœur s'était ouvert une brèche vers une nouvelle forme de Foi, authentique et libératrice. Si elle avait été assaillie par d'affreux cauchemars durant cette Veillée c'était, à n'en pas douter, en raison de sa grossesse avancée, une histoire d'hormones, rien de plus !

Tandis qu'Alicia et Chloé s'agitaient autour des cartons, ravies d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent, Audrey, calme et sérieuse, encadrait le déroulé des opérations, triait les livres, les séparait par thème, elle ne voulait pas que ses sœurs les étalent n'importe comment sur le sol, sous aucun prétexte elles ne devaient abimer les souvenirs de Maman.

Julia les regardant faire, se gratta la tête et trouva tout-à-coup judicieuse l'idée d'aménager un mémorial pour honorer le souvenir de Véra. La jeune femme allait dédier un petit espace réservé exclusivement à sa mère et à Grand Esprit, là elle pourrait se recueillir, prier à nouveau comme avant. Oui, c'est ça, il était grand temps de ressortir la tresse coupée de Véra qu'elle cachait depuis des lustres dans une boîte à chaussures au fond de son placard, il fallait terminer le travail inachevé, réparer son erreur commise onze ans plus tôt.

Quand José rentra ce soir-là, alors qu'il s'apprêtait à prendre place dans le canapé, il avait regardé d'un mauvais œil le petit mausolée que Julia avait aménagé : l'escabeau placé jusque-là dans la cuisine avait été apposé contre l'un des murs du salon, grossièrement dissimulé derrière l'un des bras du canapé. Julia avait disposé dessus en guise de petite nappe le châle en laine noire appartenant à Véra et une ancienne photo : celle du cheval dans un désert dont le cadre s'était brisé en tombant du mur du salon durant la Veillée. Devant la photo était placé une bougie dans un petit vase rond en terre cuite gravé d'un bison, sur le côté de l'escabeau une tresse de cheveux gris.

José avait aussitôt reconnu les différents objets qu'il avait rassemblés pour sa femme après la mort de sa belle-mère. Jamais il ne se serait imaginé qu'elle les sortirait un jour des boîtes. Sa compagne, une fois ses filles nées, n'avait que rarement évoqué son souvenir, il se croyait donc pour toujours débarrassé de Véra. Il se mordit les doigts d'avoir manifesté autant de zèle à l'époque et d'avoir ramassé un maximum de souvenirs pour sa compagne, persuadé qu'elle lui en serait reconnaissante à vie. Cette marque de compassion à son égard devait alléger le deuil de Julia, accélérer le processus d'oubli. Pourquoi avait-elle décidé de remonter ces fichues boîtes dans leur appartement ? ! et d'où sortait cette tresse de cheveux ? il aurait dû tout jeter !

Constatant l'air de méfiance avec lequel José s'était approché de l'escabeau, Julia avait été sur ses gardes et s'était préparée à la contre-attaque. Elle serrait les poings alors qu'elle l'observait sans ciller et sentit sa mâchoire se contracter de plus en plus quand elle le vit se pencher par-dessus le bras du canapé et soulever la tresse du bout des doigts, une expression de profond dégoût collée à ses lèvres. Il s'était tourné vers elle, du mépris plein la bouche :

— Mais c'est dégueulasse !

Bondissant sur ses pieds, José s'était approché très près de Julia et avait agité la tresse devant son nez.

— Tu peux m'expliquer ça ? !

Pour toute réponse la jeune femme lui avait lancé un regard noir, tout en plissant les yeux. Constatant que sa compagne ne lui répondait pas, José était retourné sur ses pas, hautement agacé et avait secoué la tête en marmonnant

entre ses dents : « cinglée ! » Verrouillé dans sa colère, il avait laissé tomber la tresse d'un geste impatient sur l'escabeau et d'un pas tendu avait regagné le canapé où il s'était jeté en poussant un gros soupir. Il s'était dit à cet instant qu'avec une telle folle il était peu probable qu'il reçoive une explication digérable.

Deux jours plus tard, quand Julia revint des courses après avoir déposé les filles à l'école, elle s'aperçut que la tresse de Véra n'était plus sur l'escabeau. Toute la journée elle avait essayé de joindre José sur son portable mais il n'avait pas daigné décrocher. La jeune femme tombait toujours sur ce même insupportable message vocal : « Bonjour, vous m'avez loupé ! laissez-moi un message ! »

Quand il se décida finalement à rentrer au bercail ce soir-là, bien après la nuit tombée, il fut reçu par une Julia métamorphosée en une bête assoiffée de sang qui l'attendait derrière la porte d'entrée. Les yeux de sa compagne brillaient de haine et ses mains étaient nouées ensemble tellement fortement que ses jointures étaient devenues blanches.

— Mais qu'est-ce que t'as encore ? ! » dit-il en titubant légèrement sur le côté, l'haleine imprégnée d'alcool.

D'une voix grave, Julia hurla :

— Tu n'as pas écouté mes messages ni reçu mes sms peut-être ?

Avant même qu'elle ne termine sa phrase José lui avait fait signe de se taire en posant son index devant sa bouche et lui avait indiqué le salon. Elle l'avait suivie d'un pas raide.

— Ne crie pas bon sang, tu vas réveiller les filles !

— Mes messages », reprit Julia toujours aussi furibonde, « tu ne l'es as pas écoutés ? »

— Ah oui ! » répondit-il d'un air faussement emballé, « ta bonne vingtaine de messages ? … Honnêtement, bébé tu crois que je n'ai que ça à foutre, me soucier de la tresse de ta mère ! ? Tu n'imagines même pas la journée que j'ai passée ! »

Julia sentit son corps tout entier se raidir encore plus, elle se retint de lui enfoncer ses ongles dans les orbites.

— Je ne vais pas rentrer dans ton jeu puéril José, mais je constate qu'une fois de plus tu ne te refuses rien ! avoue-le que tu l'as jetée aux ordures ? Tu te crois au-dessus de tout et de tout le monde mais tu n'es qu'un pauvre connard ! tu n'arrives pas à la cheville de ma pauvre mère !

José battit plusieurs fois des paupières, complètement sonné que Julia s'adresse à lui de la sorte. Elle s'exprimait exactement comme sa satanée

belle-mère, déjà qu'il était excédé par le comportement imprévisible de sa compagne, sa belle-mère siphonnée parlait maintenant au travers de sa bouche. Au cours de ces dernière années, ils s'étaient disputés un nombre incalculable de fois mais jamais Julia ne s'était permise de le traiter de connard, elle venait de franchir un nouveau cap encore une fois ! Il avait remarqué que depuis quelques temps ses critiques à son égard non seulement se multipliaient mais qu'en outre elle employait de plus en plus des mots qu'elle n'avait jamais utilisés auparavant, n'hésitant pas à traiter ses propres filles d'idiotes et de connes. José soupira, dépité.

— Mais je ne sais pas où est passée ta tresse Julia, je cours toute la journée derrière Pierre et Paul ! Je passe mon temps à solutionner les problèmes des autres et toi tu m'hurles dessus à peine je mets les pieds chez moi et tu me traites de connard !

— Ta journée s'est terminée plus tôt que tu le dit puisque tu empestes l'alcool, j'imagine que tu as passé ta soirée à t'enfiler des bières ? oui tu bosses grave c'est clair !

— Tu n'as aucune idée combien mes journées sont remplies, c'est moi qui fais le boulot de Pedro en ce moment, je dois conduire les travaux tout seul, j'ai bien le droit de me détendre avant de rentrer !

— Tu cours pendant que je me tourne les pouces à la maison ? c'est ça que tu sous-entends José ?

— Mais non…

Julia se laissa tomber à genoux sur le sol, elle entendait une sorte de bourdonnement désagréable dans sa tête. Couvrant ses yeux avec ses mains elle explosa en pleurs de rage. José la regarda sans rien dire, bouche bée. Cela faisait des semaines que la dépression de sa femme s'aggravait. Quelle mouche l'avait piquée pour être comme ça toujours à cran ? Julia n'avait qu'à s'en prendre à elle-même et tout ce ridicule culte qu'elle s'était décidée à vouer à sa sainte folle de mère n'allait en rien l'aider à se tirer du marasme dans lequel elle s'enfonçait jour après jour, c'est pour cela qu'il avait jeté cette sale tresse à la poubelle !

La regardant à terre, José se sentit idiot, il eut pitié pour elle et osa poser une main légère sur le sommet du crâne de sa compagne.

— J'ai pas fait gaffe bébé ! je n'ai pas vu que la tresse de ta mère avait disparue … les filles ont dû jouer avec… », il s'accrochait à son mensonge le bougre !

— Menteur ! » hurla Julia en dégageant ses mains de son visage, « je sais que c'est toi ! la tresse était là hier soir et les filles n'ont pas bougé de leur chambre ! Je savais que t'allais la balancer tôt ou tard mais tu n'en avais pas le droit ! c'était la seule chose qui me restait de Maman, de sa personne ! »

José lui tendit une main pour l'aider à se relever et Julia, sans l'attraper, se remit debout. Ses jambes étaient douloureuses et fatiguées. Plusieurs heures, droite comme un i, elle avait attendu devant la porte le retour de ce parasite. Ses mains tremblaient comme des feuilles au vent et elle réprima une furieuse envie de les poser autour du cou, court et épais de José et de serrer jusqu'à ce qu'il cesse définitivement de respirer. Elle sentait au fond de son estomac qu'elle en serait capable, qu'elle en aurait la force, tellement sa haine était vivace.

— Écoute je te dis que ce n'est pas moi, tu dois me croire bébé ! Les gamines jouent bien avec l'ancienne pipe de ta mère et avec son châle et ses livres, elles ont dû faire pareil avec sa tresse…

— Non, c'est archi-faux et tu le sais pertinemment ! tu n'as jamais supporté ma mère et tu ne comprends pas combien c'était important pour moi que j'aille jusqu'au bout !

— Au bout de quoi ? de ta Veillé ? » demanda-t-il en éclatant de rire. « Ha, ha ! Bébé, c'est ridicule ! ta mère était une allumée qui croyait au voudouisme et fumait de l'herbe… au fond de toi tu le sais ! arrête de te mentir s'il-te-plaît… tu te fais du mal, tu débloques complètement ! »

— Détrompe-toi, elle voyait clair en tout le monde !

— Ah non ! désolée de te l'apprendre mais Véra ne m'a pas cernée du tout, c'est même tout le contraire !

— Oh que si ! elle avait vu juste pour toi aussi !

— Ce n'est pas moi, c'est tout… merde Julia, fourre-toi bien ça dans le crâne ! » dit-il en se tapant la cuisse. « Je n'ai pas à me justifier ! »

Elle savait que c'était faux parce qu'en lui disant cela José ne l'avait pas regardée droit dans les yeux, il mentait et ça se voyait autant que son nez au milieu de sa grosse figure de phacochère ! Il n'avait jamais pu encadrer Véra de toute façon, elle l'avait toujours dérangé, alors en parfait lâche qu'il était, il avait balancé sa tresse et avait en plus le toupet de faire porter le chapeau à ses propres filles ! mais quelle espèce d'infatué ragondin ! À cause de lui elle ne pourrait pas aller au bout de cette nouvelle Veillée ! Ce gros lourdaud égoïste qui ne se regardait jamais d'en haut et ne questionnait pas ses actes s'empressait une nouvelle fois je lui jeter des bâtons dans les roues !

Le lendemain elle avait rangé l'escabeau, le châle et la bougie et elle était allée chercher un cadre tout frais pour la photo du cheval. Elle avait planté un clou au salon, au-dessus de la télévision et accroché l'image. Après tout il était beau ce cheval solitaire dans le désert, il était énigmatique, ensorcelant, pourquoi avait-elle eu peur de lui ? pourquoi, plus jeune, chaque fois qu'elle passait devant l'image elle se masquait les yeux avec ses mains ?

La jeune femme était restée toute la journée assise en tailleur devant la photographie, le cahier rouge entre les mains. Elle lisait les prières à haute voix, ses cordes vocales vibraient à l'unisson des paroles sacrées qui jaillissaient de sa bouche. Elle ne sentait pas son cou la tirailler, ni les fourmis engourdir ses jambes, elle se sentait légère quand elle priait. Après une si grande latence, elle était reconnectée à Véra et Grand Esprit recevait ses prières. Elle aussi avait choisi de s'engager sur le sentier rouge et d'aller enfin et après toutes ces années à la rencontre du Bison et du Cygne Blanc.

De temps à autre Julia relevait la tête, le cahier rouge abandonné sur ses genoux, elle regardait le cadre avec intensité et parlait au cheval d'une voix pressante, son cœur battait avec ferveur dans sa cage thoracique.

Cheval Noir, Grand Esprit, abaissez Votre regard sur moi !

De cette terre je Vous envoie ma voix, soyez miséricordieux envers moi !

Julia habitait auprès de lui, dans ce vaste désert, elle entendait les gémissements du vent, les virevoltants gratter le sable chaud et regardait le cheval s'ébrouer nerveusement en secouant la tête, les narines dilatées. Ce noble Appaloosa était le reflet d'un principe divin, il était comme Sylvia, nerveux, sauvage, indomptable. Et cette ombre sur son dos, avec sa coiffe de plumes, c'était Véra.

Julia était de retour pour les aider toutes les deux. Auprès de ces deux femmes était sa place et elle avait la ferme intention d'y rester jusqu'à sa mort.

À partir de là Julia changea. C'est comme si un drap blanc s'était posé sur elle. Son âme devint noire. Noire comme les plumes du corbeau. Noire comme la nuit dans laquelle sa mère et sa sœur baignaient.

Depuis que José s'était débarrassé de la tresse coupée de Véra, sa compagne s'était mise à le haïr furieusement. La moindre marque de tendresse qu'il pouvait manifester encore à son égard n'éloignerait jamais les nuages ténébreux qui s'étaient amoncelés dans la tête de la jeune femme. Au fil des jours il avaient finis par former une sombre et inquiétante bouillie dans laquelle se noyait toute pensée saine et constructive.

De plus en plus souvent Julia perdait la boule, grommelait toute seule, se figeait brusquement au milieu de ses mouvements, avait du mal à trouver les mots les plus simples. Elle oubliait tout, à commencer par ses filles, les négligeait, se négligeait elle-même, perdait son vocabulaire, suppliait, balbutiait des prières dans sa barbe, ignorant à quel point son mental cafouillait. Un rien la désorientait, elle en était même réduite à confondre les

pièces de sa maison, alors elle pleurait, ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait.

Elle ne parvenait même plus à déchiffrer son courrier, à décrypter les phrases simples correctement. Ses pensées se dévoyaient, erraient dans des passages sombres et angoissés où seuls les esprits perdus s'aventuraient. Pour retrouver un peu de calme, elle enfilait le masque de cheval, priait Grand Esprit à toute heure du jour et de la nuit, à genoux ou en tailleur, jusqu'à avoir les articulations douloureuses, le dos raidi de spasmes.

La nuit, quand José dormait profondément, elle le fixait de longues minutes à la clarté sinistre de la lumière rouge de leur radio-réveil. Son buste penché sur lui, le corps bandé comme un arc, elle le haïssait de ses pleins yeux et dans le calme de la chambre, une cacophonie assourdissante se déchaînait dans sa tête, son imagination s'enflammait d'idées venimeuses, comme si la nuit et l'abandon de José à son sommeil lui octroyaient un passe-droit à la haine. Sa rancœur étranglait son cœur comme l'aurait fait une gaine de plomb et la voix de Véra se réveillait en elle et traversait d'épaisses couches de brouillard pour résonner d'une voix criarde à ses oreilles : « vas-y, tue-le Juju ! » Dès que José fermait les yeux et que tout son corps se relâchait, la jeune femme imaginait lui jeter dessus de grosses pelletées de terre, elle l'ensevelissait dans une fosse glaciale et le visage, les jambes et les bras de José, s'effaçaient peu à peu dans le sol, ce sale égoïste disparaissait de la surface terrestre, il était sans pensée, sans croyance, se fichait de la Terre, de la planète, de tout ce qui est noble et pur, de Sylvia dont elle se félicitait maintenant de ne lui avoir jamais parlé.

Julia-la-méchante fixait d'un œil agrandi de haine ce bonhomme endormi, son José gominé de malheur, étendu sur le lit, il avait l'air d'un gros lamentin totalement sans défense.

Dans de tels moments de cataclysmes intérieurs Julia aurait volontiers assené de grands coups de hache sur le front moite de cet imbécile, cet usurpateur de tresse, ce menteur éhonté à la conscience plate qui avait profané l'esprit de sa mère en jetant sa natte à la poubelle. José, totalement avachi dans le sommeil, abandonné au mécanisme biologique de son corps, était à mille lieues de se douter que sa problématique compagne le haïssait au point de vouloir le débiter en rondins. Ragondin prends ça ! pensait-elle en serrant le poing par-dessus le crâne de José, elle sursautait en entendant ses propres dents grincer. Mais, rapidement rattrapée par la fatigue, les yeux irrités par le manque de sommeil, la jeune femme lâchait prise, elle s'abandonnait à la chaleur du sommeil et finissait elle aussi par s'endormir.

Julia

Quelques jours après avoir rencontré José, à dix-neuf ans tout rond, Julia d'une sensiblerie excessive avait développé depuis ses dix-sept ans un côté fleur bleue d'écolière. Elle lui écrivait des poèmes qu'elle enroulait soigneusement à la manière de parchemins moyenâgeux. Elle lui avait murmuré un jour dans un souffle : « j'attendais la lune mais tu es mon étoile ! »

José gentil et romantique adorait recevoir ses missives, il les lisait d'une traite et embrassait ensuite fougueusement le papier à lettre assorti à l'enveloppe mauve agréablement parfumée à la lavande. Quand ils avaient prévu de se voir, il lustrait ses cheveux mi-longs avec une crème coiffante et Julia de son côté mettait deux bonnes heures à se préparer, à peaufiner sa tenue et son maquillage, il fallait qu'elle soit attirante, désirable, à défaut d'être jolie.

Contrairement à l'idée toute faite qu'aurait pu avoir un regard extérieur sur cette jeune fille, toute cette frivolité chez Julia, qui aurait pu facilement être prise pour de la simple sottise, avait été induite par la plus dévastatrice des épreuves : la perte de sa sœur. Remuer coquettement ses sourcils alourdis de mascaras, peindre ses lèvres couleur fraise tagada, se faire passer pour une gentille écervelée, prendre une voix aiguë, porter des jupes trop courtes, bref toute cette superficialité superfétatoire avait été le seul remède, la seule ruse qu'elle avait trouvée pour survivre à la mort de Sylvia et pour esquiver du mieux possible ses insupportables cogitations.

José, le cœur battant la chamade, courait vers elle, la prenait fougueusement dans ses bras et écrasait ses lèvres molles sur sa main à la manière des fins amants du moyen âge. Julia l'aimait en dépit de ses poignées d'amour et de ses grandes auréoles d'acné qui couraient sur son menton duveteux. Ça doit être ça l'Amour, se disait-elle, l'Amour avec un A majuscule ! celui qui la sauverait de la Douleur avec un D majuscule.

Avant de le rencontrer, sa vie amoureuse avait été un désastre : à huit ans, son sans-gêne de Roméo lui avait mordu la lèvre jusqu'au sang quand elle avait approché son visage rond du museau de cochon d'inde. Plus tard, elle avait tenté d'embrasser un chien attaché devant l'épicerie de son quartier, un bon gros labrador couleur sable avec une belle gueule d'amour, simplement parce qu'il avait jugé nécessaire de lui faire la fête quand elle était passée devant lui. Julia lui avait trouvé un air si doux que, prenant son courage à deux mains, elle s'était penchée sur lui, approchant une bouche gourmande de sa truffe croquignolette. Mais, au comble de sa surprise, elle avait été accueillie par un gros éternuement. Cet idiot de labrador n'avait rien trouvé de

mieux à faire pour la remercier de son amour que de lui éternuer à la figure. Julia avait été tellement désorientée qu'elle était tombée sur le trottoir les quatre fers en l'air manquant de se faire écraser par un bus. Depuis cet événement, elle nourrissait une crainte envers les grands toutous.

Et les garçons ? une belle brochette de bons à rien ! ils l'avaient toujours toisée de haut à cause de sa silhouette empâtée. Avec ses bras remplis à éclater, ses jambes bien galbées mais beaucoup trop épaisses, ses joues rondes et boutonneuses, elle n'éveillait pas l'envie. Même son envers n'était pas plus engageant : ses cheveux marrons tirés en un fluet chignon, ses épaules ramenées au niveau de son cou, rien de bien inspirant. Alors, recto ou verso, c'était pareil combat pour elle.

Ses professeurs, ses camarades ne semblaient pas la voir, regardant à travers elle comme si elle n'était qu'un gros rien posé devant eux, une masse invisible, un pâté gris perdu entre une chaise de classe et les couloirs du collège. Julia jeune fille n'était qu'un corps errant, grossier, inintéressant au possible vers lequel aucun regard ne tenait à converger. Seuls les corbeaux perchés en haut des arbres de la cour de l'école semblaient l'examiner d'un œil lucide car ils tournaient vers elle leurs regards d'encre totalement sans pitié. Ils lui donnaient les foies dans leurs robes sombres et lustrées à coasser si fort qu'elle bondissait à chaque fois qu'ils ouvraient leurs gros becs noir ébène.

« Face de pizza ! limace albinos ! grande godiche pleine de graisse ! » En écho à ce rejet du monde, devant le miroir de sa salle de bain encadré d'une mosaïque sur laquelle dansaient des empreintes d'ours la jeune Julia invectivait son reflet dans la glace. Personne ne mesurait l'immensité de son chagrin sur cette planète, elle se savait dépourvue de grâce et ce savoir la rendait cruellement malheureuse. C'est clair, elle n'avait aucun attrait particulier et ne serait jamais à la hauteur de ses camarades de classe qui avaient toutes un p'tit quelque chose en plus, un charme qui les distinguait les unes des autres et les rendait séduisantes.

L'adolescente, pleine d'un chagrin sincère et intense, avait l'impression d'être condamnée à jamais à un tête-tête avec elle-même. Dans ces moments-là Julia se frottait les tempes énergiquement entre ses doigts puis, engourdie et d'une humeur triste, elle s'asseyait sur le bord de la baignoire, laissait ses yeux errer sur les murs, baissait la tête et pleurait abondamment.

Elle avait poussé comme une mauvaise herbe au sein d'un terreau de boue collante dans laquelle elle n'avait eu de cesse de patauger. Si elle avait pu, elle aurait choisi d'autres parents, des parents aimants, équilibrés, soucieux de leur progéniture et surtout elle aurait choisi une autre mère, pas Véra. Pourquoi avait-il fallu que ce soit elle qui la mette au monde ? sur la liste de vœux prénataux elle n'aurait pas coché la case : maman cinglée, tout comme elle n'aurait pas choisi : bled minable, corps boudiné, andouille impopulaire. Julia

n'avait jamais voulu ça et elle ne méritait pas cette vie-là ! N'y va pas ! voilà, ce qu'elle aurait dû se dire, elle aurait dû se prémunir avant de sauter pieds joints dans sa peau d'obèse et dans cette vie gouvernée par Véra-gaga.

Durant ces années d'adolescence dont elle se serait volontiers passées ses vêtements sans style achetés à l'hypermarché puaient le talc, parce qu'à l'époque, elle se soupoudrait le corps tout entier avec de la poudre officinale pour glisser plus facilement dans ses vêtements et calmer ses irritations entre les plis de sa peau. Ça lui brûlait et la démangeait tout le temps entre les aisselles, les cuisses, sous la poitrine, un enfer ! Et cette odeur tenace de transpiration bestiale qu'elle avait du mal à faire partir avec les misérables pains de savons naturels de Véra qui aggravaient indubitablement son problème. Bref, Julia à l'âge de treize ans n'avait rien pour plaire, ni pour être heureuse, elle était aussi proche du mot sexy qu'un phacochère affublé de bas de contention.

Tu n'as aucune volonté ! Continuellement, Julia pestait contre elle-même. Elle n'arrivait pas à donner sa confiance aux autres, n'avait pas d'amie digne de ce nom, n'avait ni père, ni aucune grand-mère pour lui mitonner des confitures maison, comme faisait Miss Blaireau avec Cloche-Puce, la petite lapine orpheline espiègle et distraite dans le seul livre qu'elle avait eu plaisir à lire : Mes vacances chez Madame Louise. Comme elle avait longtemps bercé ce rêve d'une mamie d'adoption au cœur d'or qui la borderait le soir, lui raconterait des histoires qui finissaient bien et lui apprendrait à faire du crochet, une mamie à la peau flasque et douce qui sentirait cette odeur de cornichon aigre-doux de grand-mère et dont le potager formidablement bien tenu déborderait de tomates sucrées et serait constellé à l'automne d'immenses citrouilles musclées et fluorescentes.

Julia n'avait pas connu ses grands-parents parce que Véra s'était fâchée avec eux et n'en parlait strictement jamais. Le monde extérieur se résumait pour elle aux personnes étranges et allumées qu'elle croisait l'été quand sa mère l'expédiait dans des camps religieux qui lui enseignaient la dépréciation mutuelle, l'intolérance, bref, tout le contraire de ce que les organisateurs espéraient. Le reste du temps elle devait se contenter de vivre avec Véra sous cloche dans une maison humide et baignant dans une atmosphère suffocante, voire carrément chloroformique, sans presque jamais sortir le nez dehors : aucun restaurant, jamais un musée, jamais une sortie normale, seulement, de temps à autres, une balade en forêt, le plus souvent quand il pleuvait afin d'avoir une meilleure connexion avec les éléments terrestres et le petit peuple caché dans les arbres et sous les cailloux. Sinon, rien, pas de sorties au parc, chez le coiffeur ni dans des boutiques de mode comme faisaient les filles de son âge qu'elle voyait parfois depuis sa fenêtre et qui rentraient, bras dessus bras dessous avec leur mère, riantes, chargées de sacs neufs et tenant à la main un milkshake fraise provenant de Chez Agatha, même pas ça. Isolée dans ce lotissement déprimant, Julia n'avait eu d'autres amis que ses rêves vaseux et

son nounours Clootie.

Ainsi, ses premières années dans ce monde avaient été dépourvues de bonheur. Julia avait eu l'impression d'être comme son cochon d'Inde Roméo et de tourner éternellement dans une roue fixée dans une cage sans autre poussée d'adrénaline que les colères de Véra-gaga. Sa mère elle la détestait et en grandissant Julia n'avait plus du tout peur d'elle et confiait ses colères à son doudou : « tu es ma boussole ! » lui disait-elle en frottant son nez contre le museau tissé de Clootie. Quand elle apprit à écrire, elle avait noirci son agenda avec des phrases du type : Clootie for ever, I love Clootie, for ever yours et dessinait des cœurs et des étoiles autour. Son nounours était le seul être au monde à ne pas détourner le regard quand elle le tenait face à elle. Il ne cillait jamais, n'était pas le moins du monde offusqué par la largeur de son visage ni par la disgrâce de ses traits quand elle plongeait ses yeux profondément dans les siens. Il était compréhensif, lui pardonnait tout : son cou grassouillet, sa dégaine épaisse, ses vêtements démodés et son chagrin infini. Julia n'était pas comme les autres filles et lui, il était son ami, son confident, son ilot, son tout-va-bien.

Avec Clootie la gamine se disait qu'elle pourrait affronter courageusement les obstacles de la vie parce qu'il la protégeait du Croquemitaine, prenait vaillamment sa douleur et la troquait contre un consentement pacifié. Quand elle n'allait pas bien, comme un jeune chiot qui fait ses dents, la jeune Julia secouait la tête et mordait férocement dans celle de son nounours. Pauvre Clootie ! il lui passerait l'éponge comme toujours parce qu'il avait un cœur en or et que son âme était bonne.

Heureusement pour elle, à quinze ans, la vie de Julia prit une tournure plus agréable, la jeune fille avait commencé à perdre du poids et pouvait rentrer dans les jupes crayons que Véra lui avait cédées. Certes, ils tombaient en dessous du genou mais ils lui donnaient quand même beaucoup d'allure. Comme elle se désintéressait de plus en plus de la nourriture et prenait plaisir à se maquiller, elle était devenue presque mignonne et les traits de son visage s'étaient affinés.

Deux ans plus tard, elle avait gagné davantage en confiance, portait des robes ajustées et ne ressemblait plus du tout à un sac-à-patates quand elle enfilait ses sweets. Véra l'appelait encore sa grosse bête mais sa fille n'était plus grosse à présent. Julia savait qui elle était et ce qu'elle voulait : être heureuse. Pourquoi n'aurait-elle pas droit à sa part de bonheur elle aussi maintenant qu'elle devenait jolie ?

Si seulement je rencontrais un garçon sympa, pas forcément beau mais gentil, un garçon avec qui je pourrais écrire une histoire pour oublier la mienne. José avait répondu pile poil à son vœu.

Mais six mois après leur rencontre elle tombait enceinte et c'est ainsi que leur rêve d'une vie insouciante menée à deux se brisa très vite sur le bois d'un

berceau. Ils avaient pourtant tout bien fait : Julia était employée, José travaillait depuis deux ans dans la même boîte de maçonnerie et ses parents, un an avant qu'ils ne rencontrent Julia, avaient acquis pour lui un trois pièces dans une jolie résidence à la lisière de la forêt. Malheureusement le temps n'avait pas composé avec leurs envies.

Dès lors, Julia enceinte était incapable de faire le tri dans ses idées, rapidement elle s'aperçut qu'elle était heureuse seulement devant sa tasse de café et autour d'une tartine beurrée ou d'une bonne tranche de brioche pralinée. Quelques jours avant la naissance d'Audrey elle s'était mise à cuisiner quantité de gâteaux, tartes aux fruits, de larges et fondants cookies qu'elle avalait encore tout fumant. Durant ces petits moments bénis dans sa cuisine, organisés autour d'une recette simple à exécuter, Julia se recentrait, ces parenthèses sucrées lui permettaient de mieux affronter son quotidien et la détournaient pour quelques heures de cette chose indésirable qu'elle portait en elle et qui chamboulait ses entrailles et sa vie toute entière. Comment sa mère allait-t-elle prendre la nouvelle et si son enfant naissait différent ?

Quant à José, une fois papa, il n'avait rien trouvé de mieux que la fuite, il ne levait plus ses yeux sur sa famille, évitait ses petites filles autant que leur mère. C'était bien simple : la paternité le terrifiait, José n'était pas prêt à tirer une croix sur le petit garçon qu'il dorlotait en lui et, ce qui n'arrangeait rien à l'affaire, ses parents n'aimaient pas Julia, ils la trouvaient peu intelligente et avaient été totalement dévastés en apprenant sa grossesse. Rapidement, le jeune couple s'était tourné le dos, puis les jours s'étaient ajoutés aux jours, inexorablement et sans distinction, éteignant en eux toutes velléités.

Quand Audrey naquit, Julia la trouva affreuse avec sa peau fripée, ses bras gonflés, ses miaulements douloureux et ses petits yeux noirs, tout interrogatifs. C'était donc ça un bébé ? elle aurait mieux fait de ne pas en avoir, si elle avait pris sa pilule comme il faut elle ne serait pas à se réveiller constamment la nuit ni à subir tous les jours cette effroyable routine de l'horreur : astreintes, insomnies, crainte envers ses propres filles.

Les paroles de Véra lui revenaient en tête : « les conséquences vont être terribles Julia », « tu ne pourras plus t'échapper, c'est fini pour toi ! », « trace une croix sur ta vie… si tu fais ce choix tu ne seras plus jamais libre ! »

Fuyant l'étreinte des doigts moites et ridés de sa fillette, Julia regardait ses propres doigts, longs et épais qui se dérobaient aux mains miniatures d'Audrey. Elle s'étonnait que le simple fait de toucher sa propre chair la répugne à ce point et s'en voulait de redouter que les petits yeux obscurs de son bébé se posent sur elle. C'est certain, cette enfant la jugeait, la déshabillait de l'intérieur, elle agissait en parfaite entomologiste : épinglait irrévérencieusement sa mère sur un coton hydrophile et la disséquait tranquillement et sans honte. Ça ne se fait pas, pensait-elle, honteuse, je deviens comme Véra, mon comportement n'est pas digne d'une mère, elle n'y

est pour rien la pauvre gamine, c'est moi qui l'aie mise au monde, c'est moi l'unique coupable !

Puis les naissances s'étaient succédées, la laissant à chaque fois un peu plus vidée, rompue, détachée de ses enfants. Ses expectatives de bonheur lui semblaient à jamais enterrées. « Tu vas le regretter… », « devenir mère pourrait s'avérer être un anathème… et ta lente descente en enfer a peut-être déjà commencé… ».

Aussi, au fil des années, la jeune femme laissa sa propre vie aller à l'abandon : l'appartement était souvent dans un état lamentable, Julia ne rangeait plus, passait à peine un coup d'éponge pour retirer les miettes de la table, bouda son aspirateur et depuis quelques semaines ne s'occupait plus du linge. De temps à autre, entre deux rendez-vous, José mettait la main à la pâte comme il le pouvait, mais cela n'était pas suffisant.

Les filles grandirent donc dans un climat hostile avec une mère absente dont le comportement se révélait au fil des jours plus en plus étrange. Depuis plusieurs semaines, Julia ne prenait même plus la peine de venir les chercher à la sortie de l'école. La pauvre Chloé en était inconsolable et pleurait sur le chemin du retour, mais Julia, déboussolée, était perdue, elle oubliait l'heure et s'endormait sur le canapé. Le plus souvent c'est Audrey qui ramenait ses sœurs à l'appartement et préparait leur goûter. Julia d'une voix pâteuse leur demandait : « ça a été aujourd'hui ? » elle se rendormait avant même d'avoir entendu la réponse.

Après avoir avalé leur petit pain et leur barre de chocolat, les fillettes retournaient sagement à leur chambre et Chloé s'arrêtait toujours près du canapé pour embrasser les cheveux de sa maman. Elle se penchait sur elle, avançait ses lèvres tendrement puis, avant de les embrasser, humait l'odeur des cheveux de Julia, elle aimait tellement son parfum. Quand la jeune femme s'en apercevait elle faisait comme si rien ne s'était passé.

Audrey tenait la maison ensemble à la place de sa mère, d'une nature miséricordieuse, elle acceptait cette tâche sans se plaindre. La gamine ramassait les vêtements éparpillés, suspendait certains sur des cintres, mettait au sale ceux qui étaient crasseux, repassait, donnait un coup d'aspirateur, rangeait et parfois même faisait les courses. Julia ouvrait un œil et regardait sa fille ainée agir comme une petite femme de maison parfaite. Du haut de ses onze ans, Audrey ressemblait légèrement à Véra, elle avait le même visage déterminé et anguleux mais elle était tellement plus raisonnable, plus douce et plus stable. L'ainée était la plus forte des trois sœurs, la plus volontaire surtout et elle allait toujours jusqu'au bout de tout ce dans quoi elle se lançait. Ce qui la rendait encore plus attachante c'est qu'Audrey n'en tirait aucun orgueil. Mais tout ça échappait à Julia.

José n'avait rien fait pour limiter la casse, ni mettre les choses à plat.

L'idée que la situation se décanterait tôt ou tard lui avait longtemps suffi. Elle irait certainement mieux quand les filles grandiraient et pourrait travailler à nouveau, suivre une formation peut-être. Contrairement à ce que ses parents en avaient pensé, José faisait confiance au temps, Julia n'était pas sotte et méritait mieux que son boulot de caissière, bientôt tout rentrerait dans l'ordre.

Quand il revenait exténué de ses journées au chantier il n'allait même plus boire des bières avec ses collègues car il n'en avait plus l'énergie. Après être rentré, il refermait la porte derrière lui en faisant le moins de bruit possible parce que tout le monde dormait à l'intérieur. Il se contenait de glisser ses pieds dans ses pantoufles, de se rendre à la cuisine et de mordre, le cœur lourd, dans un bout de fromage ou un reste de saucisson. Puis il se faisait un café, s'asseyait sur une chaise et profitait du calme ambiant.

Il n'avait plus vingt-ans et même s'il n'était pas vieux, il ne voulait pas de conflit à la maison. Il passait ses journées à coordonner les travaux, organiser les chantiers dans les temps, il était tellement surmené qu'il n'avait même plus l'opportunité, ni l'envie d'aller voir ses parents. Après la naissance d'Audrey, ses dernières visites chez eux lui avaient laissées un triste souvenir : ils étaient toujours sur son dos, la voix pleine de mépris, à critiquer Julia, la trouvant réservée, peu futée et se plaignant qu'elle ne décroche jamais un mot approprié durant leurs parties de bridge. Cette animosité à l'égard de sa compagne l'agaçait et il se disait que sur certains points Julia n'avait pas tort : ses parents semblaient décidemment se préoccuper uniquement d'eux-mêmes et de leurs parties de cartes, à croire qu'ils avaient oublié combien lourde était la charge de mener à bien une famille.

Quand ils avaient appris la grossesse de Julia ils avaient exhorté José à convaincre sa compagne d'avorter, il fallait la quitter ensuite sans autre forme de procès, la révoquer de ses plans et prendre le temps de trouver une concubine autrement plus convenable, vraiment ils n'aimaient pas cette gourgandine empotée et sans ambitions, pressée d'être engrossée pour vivre au crochet de leur fiston, alors ils avaient tout fait pour le dissuader de se mettre en ménage avec elle, d'élaborer ce projet ridicule d'ouvrir une boutique de jouets, quelle ineptie ! S'ils s'étaient rendus à l'enterrement de Véra c'était uniquement parce que José avait lourdement insisté auprès d'eux, mais alors, quand ils avaient reçu le faire-part de la naissance d'Audrey, la mère de José avait ressenti des palpitations cardiaques, des sueurs profuses, versé des torrents de larmes et son père avait alors exigé que José rembourse la moitié de l'appartement qu'ils avaient acquis pour que la prunelle de leurs yeux puisse se ranger proprement. Tant que Julia serait là, ils l'enquiquineraient.

Pourtant José payait sa dette rubis sur ongle et leur postait ses vœux chaque décembre mais c'est à peu près tout ce qu'il se sentait capable de faire. Eux ne réagissaient pas en retour et n'envoyaient ni carte, ni cadeau, pas même à leurs petites-filles, ne serait-ce que pour leur souhaiter un bon anniversaire.

Avec tout ça sur son dos, José était usé et son altruisme tellement en berne qu'il ne prenait même plus la peine de venir en aide à Julia. Tôt ou tard, tout s'arrangerait se disait-il encore. Mais les choses ne se réglaient pas, elles empiraient bien au contraire.

Un jour, après s'être rendue au supermarché du village voisin, Julia avait dissimulé dans son caddie, sous les boîtes de gâteaux et les paquets de chips une jolie bouteille de rhum blanc agricole. La bouteille était lisse et brillante, affublée d'une étiquette jaune sur laquelle se dressait une majestueuse maison coloniale avec un grand portique et une belle galerie sertie d'interminables colonnades.

Là je serai en sécurité, juste un petit écart, une fois. Une bonne dose d'alcool tairait pour quelques heures ses remuements inquiétants, dénouerait ses fils entortillés, effacerait ses blessures intérieures et ses angoisses comme de la javel sur les salissures d'une cuisine. Un petit tour ni vu ni connu sous les cocotiers, comme on dit là-bas : pani pwoblem ! Et c'est vrai qu'elle aurait été bien bête de ne pas s'offrir en échange d'un vulgaire billet de dix euros un aller-retour pour les Antilles.

Avec les étiquettes reluisantes affichées sur les spiritueux, la tentation était grande : aucune mise en garde ni slogan alarmiste comme sur les paquets de cigarettes, non, rien que de magnifiques bâtisses créoles, des cerfs, des perdrix, des moines complaisants. L'alcool a de beaux jours devant lui, il n'est pas encore rattrapé par d'abominables illustrations de foies gâtés par la cirrhose, de fœtus difformes, de larynx gangrénés par le crabe, rien de dissuasif pour l'heure que de l'attractif.

Julia paya au self scan pour le cas où elle tomberait sur une vague connaissance, ou pire encore, sur une caissière moralisante qui la regarderait de biais. Autrefois sa copine Lou ne se gênait pas pour lâchement taxer dans leurs dos de pochetrons et d'ivrognes les personnes âgées la plupart du temps qui posaient tristement sur le tapis roulant plusieurs bouteilles de pinard accompagnées de quelques soupes en brique et de conserves. Bref, le self-scan avait l'avantage d'être rapide et discret et personne aujourd'hui n'avait le droit d'entamer sa joie.

Une fois rentrée chez elle, Julia demanda aux gamines sur un ton qui interdisait toute contestation de retourner jouer dans leur chambre. Elle alluma la radio, entendit quelques faibles chuchotements derrière la porte des filles et monta le volume. La jeune femme rangea ses courses à la hâte et une fois la dernière boîte de biscuits déposée dans le placard, elle porta à ses lèvres la bouteille de rhum, laissant délicieusement le poison brûler sa langue, sa trachée et ses entrailles. En quelques gorgées le rhum libéra son esprit. « C'est méchamment mauvais ! » dit-elle en rotant de dégoût. Pourtant, même si l'alcool piquait sa gorge et qu'elle avait l'impression que les alvéoles de ses

poumons s'enflammaient, elle buvait quand même à grandes rasades, histoire d'être plus rapidement projetée dans l'obscurité.

Elle tituba, posa la bouteille lourdement sur la table de la cuisine. Ça y est, la magie conciliante opérait : le soleil martiniquais la réconfortait, elle sentait ses pieds s'enfoncer dans le sable chaud, percevait le clapotis de l'eau avec une petite brise qui soufflait à son oreille et ridait la surface de l'océan. Ses pensées redevenaient agréables, Julia soupira d'aise.

Quand la bouteille fut entièrement torchée la jeune femme se laissa tomber par terre sans même se rendre compte que plus aucun bruit ne provenait de la chambre de ses enfants. Ses gamines étaient aux aguets, sans doute inquiètent pour leur mère.

Les murs devinrent lisses et se mirent à danser. La jeune femme entendait le sang couler dans ses veines, ses battements de cœur claquaient dans ses tempes, sa vision se brouillait, ses jambes descendaient de plus en plus profondément dans le sable mais le sable n'était plus chaud à cet instant mais froid et granuleux, il aspirait ses genoux par petites sussions. Des nuages gris et sombres s'étiraient dans le ciel, un brouillard se levait et l'océan était secoué par de grandes vagues menaçantes, elles s'enflaient, devenaient de plus en plus grosses, de plus en plus dangereuses.

Julia avait maintenant envie de vomir et sentait ses jambes s'alourdir mais elle ne voulait pas se lever, pas maintenant, c'était trop tôt, elle ne se relèverait pas tant que ses idées noires ne disparaissaient pas avec le ressac de l'océan, mais c'était tout le contraire qui arrivait : le ciel s'était mis à gronder, des éclairs crevaient le brouillard, son corps était enfoncé dans le sable jusqu'à la taille et les vagues se rapprochaient, s'intensifiaient, se renforçaient, galopaient jusqu'à son cou. Elle avait beau redresser le menton mais l'eau désagréablement salée s'infiltrait dans sa bouche, dans ses oreilles, dans ses yeux.

Un très faible bruit, une sorte de grincement se fit entendre derrière la cloison qui la séparait de sa voisine. Julia, la tête enfarinée ne parvint pas à l'identifier, son esprit était à l'agonie, envasé dans le sable. Quelques secondes plus tard, la jeune femme s'endormit d'un profond sommeil, totalement sonnée, sans se douter qu'à quelques mètres d'elle, de l'autre côté de son salon, rideaux tirés, Madame Peyroux écoutait. La vielle femme écoutait de toute son âme, le dos courbé en avant, assise sur une chaise qu'elle venait de tirer près de son mur, une de ses mains entourant son oreille gauche, Hogg couché à ses pieds. Soudain, son fidèle compagnon assoupi jusque-là, ouvrit les yeux, se mit à remuer ses moustaches et à geindre légèrement et de manière continue, il râlait et le cri qui s'échappait lentement de sa gueule avait une fréquence basse et inquiétante. À cet instant précis il était le seul à savoir qu'une autre femme était avec Véra, une femme morte et terriblement en colère.

Julia se réveilla, la tête lui tournait encore, sa bouche était sèche, elle avait l'impression d'avoir reçu un terrible coup sur le crâne, la douleur était si forte qu'elle l'élançait jusqu'aux racines de ses cheveux. Elle se releva péniblement pour se diriger vers le buffet et éteindre la radio, une chanson de Rina Ketty défilait au ralenti : « j'attendrai le jour et la nuit ton retour », la chanteuse roulait les « r » et la musique grésillait comme si elle sortait d'une platine en vinyle. Off. Le silence emplit le salon. Julia repositionna sa queue de cheval, sa bouche était sèche et sa langue collait contre son palais, en regardant la bouteille de rhum au sol elle baissa la tête, elle se trouvait profondément ridicule : voilà à quoi elle s'occupait ? se saouler égoïstement pendant que ses filles étaient dans leurs chambre à tourner en rond ? pathétique ! Elle sentit ses yeux lui piquer et s'inonder de larmes en une fraction de seconde. À cet instant la jeune femme eut terriblement honte, ses gamines étaient encore petites, fragiles, elles avaient besoin d'elle, elles avaient besoin d'une maman ordonnée et responsable, pas d'une poivrote négligente, si seulement elle avait pris sa vie en main plus tôt, dès le départ, les choses en auraient été autrement à l'heure qu'il est !

Soudainement la radio se ralluma, crépita quelques secondes, alors Julia, les membres encore engourdis par l'alcool, tendit sa main et essaya avec son index de faire glisser à nouveau la mollette sur off mais son doigt ne rencontra aucune résistance : la radio était éteinte. Les crépitements cessèrent d'un coup et une voix agressive surgit de la stéréo :

— Chloé ! tu dois sacrifier le sang neuf Julia, il n'y a plus de temps à perdre ! tu dois nous sauver, Sylvia compte sur toi !

C'était la voix de Véra ! sa voix grave et éraillée d'outre-tombe. Une irrépressible envie de vomir la fit vaciller, une main sur la gorge elle se rua en direction des toilettes. Dans le couloir, alors qu'elle accélérait le pas, un violent élancement crânien lui fit perdre l'équilibre, elle réussit à se rattraper au mur de justesse mais sa tête menaçait d'exploser. Des pas saccadés claquaient sur le parquet, la jeune femme regarda derrière elle : mon Dieu, Véra la talonnait au pas de course !

— Mais non pas toi ! » hurla Julia.

— Chloé ! c'est elle que tu dois sacrifier, c'est-elle qui peut racheter nos âmes ! par ta faute nous n'avons pas le droit de nous rendre sur le Chemin Sacré, par ta faute Julia ! Tu as compris ce que tu dois faire ? ne me déçois pas soularde, c'est ton devoir pour avoir trahi ignoblement ta promesse !

Julia sentait son cou se raidir comme une souche, des spasmes douloureux agitaient son abdomen, son œsophage se serrait et son diaphragme se contractait douloureusement puis lâchait. Après une secousse plus forte que les autres, elle put rendre tout le contenu de son estomac. La jeune femme expira puis rendit à nouveau mais c'était seulement une sorte de compotée amère mêlée à de la salive de couleur marron qui sortait de ses lèvres en un

filament baveux. Elle toussa plusieurs fois puis releva la tête, le spectre de Véra ne l'avait pas suivie.

Elle se sentait un peu mieux, sa respiration n'était plus gênée. Elle frotta sa bouche sur son bras pour essuyer ses lèvres et s'accorda quelques secondes pour reprendre son souffle.

Enfin, en s'appuyant sur le rebord de la lunette des WC, Julia se redressa sur ses genoux douloureux, tira la chasse et fit tomber l'un des rouleaux de papier toilette posés sur le réservoir d'eau dans la cuvette, d'un geste rapide elle le retira avant que les feuilles ne soient totalement imbibées de vomissure et d'eau sale et le jeta avec dégout dans la corbeille. Heureusement, son mal de crâne s'était évaporé.

Dans l'encadrement de la porte, elle vit une ombre s'éloigner, puis elle distingua le bruit de la porte de la chambre des filles. Elles avaient dû l'entendre et fermaient leur sas le plus doucement possible. Le cœur de Julia se serra … jamais elle n'était tombée aussi bas. Regardant l'horloge murale elle s'aperçut qu'elle avait dû dormir une bonne vingtaine de minutes. Elle avait le sentiment d'émerger d'un long coma et éprouva une immense lassitude mêlée à un profond dégoût d'elle-même.

Elle grimpa ensuite dans la baignoire, referma le rideau et s'accorda une bonne demi-heure pour rassembler ses pensées sous l'eau chaude. La voix de sa mère tournait en boucle dans sa tête, elle lui ordonnait de sacrifier sa plus petite. « Chloé ! c'est elle que tu dois sacrifier, c'est-elle qui peut racheter nos âmes ! Par ta faute, par ta faute ! » Julia n'arrivait pas à sortir cette voix de sa tête, le spectre de Véra ne la lâcherait plus.

Depuis qu'elle avait ouvert le cahier rouge son fantôme n'avait eu cesse de venir la visiter. Ces dernières années, accaparée par ses astreintes de femme au foyer, elle n'avait pas songé une seule fois à sa mère ni à sa sœur. Maintenant, en guise de châtiment Véra la poursuivait sans fin en l'enjoignant de faire l'impardonnable mais il était hors de question pour elle de se soumettre au dictat de ce spectre monstrueux et d'accomplir cet acte effroyable auquel elle ne voulait même pas songer. Pourquoi d'ailleurs Véra lui demandait-elle de faire une chose aussi terrible : sacrifier Chloé pour sauver l'âme de Sylvia ? satisfaire l'appétit sanguinaire de Grand Esprit rendu fou de rage parce que Julia n'avait pas été au bout de la Veillée ? ça n'avait aucun sens voyons, c'était de la pure folie ! Et pourquoi donc sa mère ferait-elle cela alors qu'elle n'avait elle-même pas su protéger sa chère et adorée Sylvia contre la maladie qui déréglait son esprit ?

Le fantôme de Véra était dévasté de chagrin, il était condamné à errer comme une âme en peine pour l'éternité, c'était bien cela, Véra allait claquer des dents jusqu'à la nuit des temps et chercherait vaille que vaille à entrainer sa fille cadette dans le tourbillon de ses tourments en guise de vaine consolation. Julia sentait l'eau chaude couler sur son corps comme une eau

bienfaitrice et ses pensées passèrent soudainement à la vitesse supérieure, elle sera les poings et se frappa le front, non et non ! la jeune femme n'allait pas se laisser manipuler par ce spectre enfiellé et revanchard. Jamais je ne toucherai à un cheveu de mes enfants et jamais plus Black Horse n'interférera dans ma vie !

Quand Julia retrouva ses filles dans leur chambre une demi-heure plus tard, elles étaient toutes trois assises en tailleur sur leur lit et s'étaient mises à la fixer intensément dès son entrée. Audrey, Alicia et Chloé dardaient sur elle leurs yeux transperçants. « Ça va Maman ? » demanda timidement Chloé. Oui c'est bien ça, je suis leur maman, pensa Julia, et en tant que maman je dois les protéger envers et contre tout, car c'est bien à ça que sert une maman, point barre. Elle ne ferait pas comme Véra avait fait avec Sylvia : laisser mourir de faim sa progéniture, la laisser crever le ventre vide dans ses excréments comme un chien galeux paralysé du train arrière, parce qu'en définitive, c'était bien ce qui s'était passé !

Songeuse, elle laissa son regard courir sur les jouets éparpillés dans la chambre. Dès que ses filles se mettaient à jouer, en moins de dix minutes la pièce était sens-dessus dessous, le tapis de biais, les boîtes de rangements vidées et renversées, les tiroirs tirés. Puis, l'esprit légèrement engourdi, son regard se posa sur la pipe amérindienne de Véra qui gisait sur le lit de Chloé. Elle revoyait sa mère tirer dessus et souffler des volutes de fumée avant de reprendre ses chants et ses méditations. Sa mère lui avait appris que cet instrument avait un grand pouvoir : il n'était pas un simple objet de bois, non, il était infiniment plus que cela, il était le cœur même de celui qui l'utilisait et la fumée qui en émanait était le souffle divin de Wakan Tanka. Julia crut percevoir l'odeur bien définissable du sumac dont Véra bourrait sa pipe. D'un coup elle se mit à battre rapidement des paupières, elle distinguait bien la forme de la Chanunpa mais il lui manquait quelque chose, il lui fallut plusieurs secondes avant de comprendre que les lanières de l'instrument avaient été coupées et que les plumes qui le décoraient avaient été entièrement arrachées. Sa gamine de malheur avait porté atteinte à cet instrument sacré, à cet intermédiaire céleste, sa chère Chanunpa qu'elle avait ressortie de la boîte et qui avait le pouvoir mystérieux de connecter l'âme des vivants aux esprits divins, elle était un intermédiaire clé dans sa quête salvatrice, elle aurait pu réparer sa dette envers sa mère et sa sœur mais cette sale gamine trop occupée à bousiller ses plans l'avait massacrée ! Elle sentit son corps se raidir d'un coup comme s'il avait été transpercé de part en part par une décharge électrostatique.

Les jambes tremblantes de colère, Julia s'approcha du lit de la cadette, saisit la pipe et l'agita nerveusement devant le nez de la fillette :

— C'est toi qui a fait ça Noisy Papoose, où sont les plumes et les lanières ?

Chloé lui jeta un regard dramatiquement inquiet qui abolit tous ses doutes.

Les joues de Julia s'empourprèrent rapidement et son œil marron devint entièrement noir, elle sentit sa gorge se serrer et tous ses muscles se crisper douloureusement. À nouveau son esprit s'embrumait dangereusement sans qu'elle ne puisse lutter. Elle avait osé faire ça, la sale petite garce, s'en prendre à la vénérable pipe de Véra !

La jeune femme furieuse se pencha en avant, attrapa Chloé par les cheveux et sortit avec elle en trombes de la chambre, « mais qu'as-tu fait méchante fille ? ! tu vas me le payer vilaine ! »

Ensuite, Julia avait fait quelque chose de mal, de très mal, elle avait tiré une gamine par les cheveux jusqu'à la cuisine, avait fait couler de l'eau brûlante sur une main, une toute petite main, pas une main d'adulte non, parce qu'elle était menue, rose et douce, ensuite il y avait eu des hurlements terribles… et puis Chloé qui était là et la regardait faire, mais que faisait-elle là ? qu'avait-elle vu ? la petite s'était enfuie en hurlant comme si c'était elle qui avait eu la main brûlée, ses autres filles hurlaient de concert. Après il lui semble bien qu'Alicia et Audrey s'étaient levées sur la pointe des pieds pour glisser un œil furtif dans sa direction.

Tout cela était tellement confus dans son esprit, elle ne savait pas dans quel ordre replacer les événements, ni qui avait fait quoi ? elle avait peut-être même tout rêvé, tout inventé ? Julia se rappelait vaguement qu'elle s'était ensuite assise en tailleur devant le cadre avec l'Appaloosa et qu'elle avait prié, paumes en l'air. Elle portait sur la tête un masque de cheval en peau avec une crinière poussiéreuse qui tombait au niveau de ses épaules.

« C'est pour ça que Papa est parti, parce que Maman devient folle ? » Alicia avait interrogé Audrey du regard. La jeune fille avait pincé les lèvres et baissé les yeux. Chloé, la main en sang, avait éclaté en sanglots et ses deux grandes sœurs l'avaient entourée de leurs bras. « Ne t'inquiète pas je suis là petite sœur et je vais m'occuper de vous deux » avait dit Audrey en l'embrassant sur la joue. Elle avait même trouvé la force de lui sourire.

Noyé dans d'impossibles atermoiements, José était parti un beau matin, sans crier gare. Il lui avait fallu quelques semaines de plus pour réaliser qu'il s'était lui-même mis à l'écart de cette vie de famille à laquelle il avait espéré s'habituer. Il se rendait bien compte maintenant qu'il s'était toujours proposé pour remplacer ses collègues, préférant faire des astreintes jusque tard le soir, tout mener de front et déléguer le minimum syndical. Toutes ces fuites l'avaient bien arrangées mais d'un autre côté qui pouvait se permettre de lui jeter la pierre ? c'était lui qui ramenait l'argent au foyer, il veillait en bon chef de famille à ce que son troupeau ne manque de rien financièrement.

La première fois qu'il avait vu Julia il avait pensé qu'elle avait l'air simple et timide, une jolie fille, soignée et qui sentait bon, peut-être légèrement

cruche sur les bords mais qui ne lui donnerait pas de fil à retordre, elle était sympa, pas compliquée et il rigolait bien avec elle. Mais la Julia d'aujourd'hui ne cherchait plus à plaire, à se rendre attrayante ni féminine comme lorsqu'il l'avait rencontrée. Avant, il lui suffisait de quelques gouttes de parfum, d'un joli maquillage pour qu'elle soit désirable, mais là, elle s'empâtait, se négligeait comme une démente et ne passait même pas un rapide coup de peigne dans ses cheveux, elle devenait cynique, perdait le nord au point où plus aucune phrase cohérente ne voulait sortir de sa bouche. José en avait marre de ses crises de boulimie, de ses incohérences et de sa profonde dépression, quant aux gamines elles buvaient des ronds de chapeaux et morflaient en silence !

Le pire c'est que ça allait de mal en pis : l'appartement s'encrassait, le linge s'entassait et sa compagne ne tolérait plus rien. José n'osait pas lui faire de remarques se disant qu'il finirait pas se prendre des baignes, Julia était devenue tellement caractérielle et lunatique ces dernières semaines et avec tous ses kilos elle pourrait facilement avoir le dessus sur lui. Il avait eu carrément peur pour sa vie le jour où il avait vu la noirceur qui imbibait les yeux de sa compagne quand elle l'avait accusé à raison d'avoir jeté la natte de Véra. Ce qui était surprenant c'est que Julia avait toujours évoqué sa mère en termes peu flatteurs, elle se plaignait d'avoir été laissée pour compte dans sa chambre durant son enfance. Véra l'avait posée dans un coin comme on range une poupée dans le grenier parce que son visage ne nous revient pas, c'est du moins ce qu'elle lui avait confié au début de leur relation. Dans les greniers des maisons, il y a toujours une poupée laide dont personne ne veut mais ça ne se fait pas de la jeter. C'est ainsi que Véra avait raisonné avec Julia. José, sans s'en rendre compte avait fait la même chose, sauf qu'avec lui la vilaine poupée du grenier lui tapait de plus en plus sur les nerfs et avait même fini par ne plus lui revenir du tout avec ses cheveux ébouriffés du matin au soir.

Quand il refaisait le chemin inverse dans sa tête il se rappelait qu'il n'avait pas voulu qu'elle tombe enceinte, ses parents avaient tiqué dès le départ sur leur liaison et c'est Julia qui lui avait imposé ses grossesses, il n'avait rien demandé de son côté, rien fait pour, elle lui avait dit prendre la pilule, alors bon, il n'avait jamais eu dans l'idée qu'elle puisse tomber en cloque si rapidement, cela ne lui avait même pas frôlé l'esprit ! Heureusement qu'il avait écouté ses parents quand ils l'enjoignaient à ne jamais épouser cette fille, d'ailleurs ce serait bien qu'il renoue avec eux, cela faisait trop longtemps qu'il leur avait injustement tourné le dos. Quant à Audrey, Alicia et Chloé, elles étaient mignonnes, adorables certes, mais elles se ressemblaient tellement entre elles qu'il confondait leurs noms et les appelait toutes trois bébé… ça va bébé ? sois sage bébé ! ne fait pas ça bébé !

Il avait emmené une valise, quelques vêtements et avait laissé une note à l'attention de Julia :

La situation ne peut plus durer Julia,

J'ai essayé, crois-moi mais tout semble m'échapper...

Je ne dors plus depuis plusieurs nuits. J'ai besoin de réfléchir alors je vais trouver un logement provisoire et quand tout sera prêt je viendrai chercher les filles. Tu as un mois pour te retourner, trouver toi aussi un toit, ensuite je reviendrai vivre ici avec les gamines.

Appelle-moi si tu veux que je prenne les filles tout de suite si ça peut te soulager, je me débrouillerai pour leur apporter tout ce dont elles ont besoin, comme je l'ai toujours fait. D'un autre côté, si elles restent avec toi je sais qu'elles tiendront le coup parce qu'elles sont toutes les trois dégourdies.

Sache que dans leur intérêt, elles pourront continuer à te voir et si tu vas mieux, ce que j'espère de tout mon cœur, on pourra les garder à part égale, là n'est pas le problème. Ne vois pas en moi ton ennemi Julia, je veux votre bien à toutes les quatre.

Sache également que si tu t'opposes à cela, je n'hésiterai à recourir à la justice pour résoudre ce problème.

Tu devrais te faire soigner.

Sincèrement.

José

Depuis ce matin-là, tout était allé définitivement à vau-l'eau et les trois filles avaient bien remarqué que la folie de Julia avait ravagé les derniers lobes intouchés de sa cervelle. Son déclin cognitif s'empirait, réduisant drastiquement sa capacité à penser et à émettre un bon jugement. Elle avait beaucoup de mal à accomplir les tâches quotidiennes, ses capacités psychologiques étaient proches du néant, elle ne faisait plus aucun effort d'hygiène, avait en permanence des taches de sueur sous les bras et se limitait à faire la toilette de son visage en se jetant de l'eau dessus sans le toucher car le contact de son double menton la révulsait.

Impossible pour elle d'aider Alicia à faire ses devoirs de mathématiques, devant des équations un peu complexes elle séchait et se mettait en colère, bégayait, n'arrivait plus à penser comme il faut. Ses flambées de rage, ses coups de sang totalement imprévisibles se multipliaient, mais étrangement la minute d'après elle redevenait à peu près normale pour un laps de temps toujours trop court. Dans ces moments elle riait avec ses filles, leur faisait des nattes, leur cuisinait du pain de maïs et du ragout de mouton, partait les chercher à l'école, échangeait gaiement avec les autres mamans, préparait pour le goûter des bouillies de myrtilles et de canneberge. Puis, après quelques jours tout capotait minablement, sa coque de normalité se fissurait et Julia était à nouveau prise d'endormissements inopinés, de violentes colères,

ses neurotransmetteurs s'inhibaient, ses yeux se vidaient de leur intelligence, sa mine s'assombrissait et elle se perdait à nouveau comme aveugle et abêtie dans les limbes de ses idées noires.

Audrey était de ses trois filles celle qui l'observait le plus et constatait impuissante l'aggravation du cas Julia-gaga, la gamine savait bien qu'elle ne pouvait pas l'aider, face à la folie maternelle il n'y avait plus grand-chose à faire : sa mère était partie beaucoup trop loin, elle errait dans des contrées trop inaccessibles pour qu'elle puisse agir et la pauvre Audrey était bien trop jeune pour disposer d'une clé pouvant ouvrir la porte derrière laquelle sa mère était restée coincée, elle savait seulement comment alléger le chagrin de ses sœurs. Elle faisait même tout son possible pour que ses deux protégées ne s'aperçoivent de rien. Leur maman parlait seule devant son téléviseur, conversait avec les animateurs, les invectivait au point de cracher parfois sur l'écran. Elle échangeait aussi beaucoup avec sa mère décédée, cette inquiétante Véra qu'elle n'avait pas connue.

Julia évoquait également une étrange tante nommée Sylvia, une jeune femme elle aussi entourée d'un halo de mystères, mais qui était-elle donc ? jamais leur maman n'avait mentionné son nom avant. « Votre tante va venir bientôt nous voir », leur disait Julia en plissant les yeux et en agitant ses poings d'excitation, ou encore : « j'ai parlé à Sylvia, elle est tellement contente à l'idée de vous rencontrer ! » Alicia, la curiosité attisée, multipliait les questions : « Maman, Sylvia c'est ta grande sœur ? est-ce qu'elle te ressemble physiquement ? dormira-t-elle au salon ou dans notre chambre ? c'est quoi sa couleur préférée ? » Et Chloé d'interroger de son côté : « tu crois qu'elle aime comme nous les licornes ? » Mais personne ne venait jamais les voir. Alors Alicia, pressée de découvrir un nouveau membre de sa famille, de l'accueillir chez elle pour qu'elle puisse distraire leur maman et l'aider à rassembler sa pensée en miettes rappelait à celle-ci l'annonce qu'elle leur avait faite sur cette fameuse tante qu'elles allaient bientôt pouvoir rencontrer.

« Elle va venir, un peu de patience Alicia, ne sois pas pressée », « c'est l'affaire de quelques jours, mais ne te réjouis pas trop, tu sais Tata Sylvia est particulière ».

Un jour, devant l'insistance d'Alicia pour savoir qui était cette fameuse tante, avec un étrange sourire Julia lui avait répondu les yeux perdus dans le vague :

— Tu sais Alicia ça peut prendre plus de temps que prévu, il faudrait d'abord que Tata trouve son chemin car là où elle est présentement il fait tout noir. C'est difficile pour elle, la pauvre, parce qu'il fait noir, noir, tellement noir qu'elle ne peut pas voir avec ses yeux bleus.

Une autre fois, agacée par l'insistance de sa fille, Julia lui avait lancé un regard sinistre et lui avait répondu d'une voix grave que sa Tata portait une couche tellement lourde de souillures qu'elle était incapable de se mouvoir

sans que des excréments ne dégoulinent le long de ses cuisses. Devant cette étrange réponse sa fille avait pris peur et s'était enfuie.

Alicia, comme Audrey, avait parfaitement compris qu'une fois de plus sa mère déraillait, mais après avoir bien réfléchi, comme elle était fatiguée d'avoir une maman négligente dont la tête ne tournait plus rond, la petite fille prit le parti de la titiller pour voir jusqu'où sa mère irait dans ses délires :

— Quand viendra Tantine, Maman ?

« Quand ta grand-mère Véra voudra bien agiter ses ficelles », « quand elle aura appris à parler normalement », « quand elle aura soigné sa peau », « pauvre Sylvia pleine de mites, de gale et de puces. »

Alicia ne prenait plus peur, elle riait de l'absurdité des propos de Julia. Il était plus simple pour elle d'en rire que d'en pleurer.

— Pourquoi Maman c'est si difficile pour elle de venir nous voir ? ta sœur vit-elle dans la jungle avec les gorilles et les grenouilles arboricoles ?

— Oui, voilà Nutty Papoose, c'est-à-peu près ça ! Sylvia n'a jamais été comme tout le monde, ah ça non ! Elle est à part, elle aime vivre dans une boîte, enfermée avec ses pinceaux et ses rêves bizarres, tout son corps est habité par les vers, tu sais, sa peau est zébrée de sillons et grouille de parasites.

— Elle vit dans un zoo, c'est ça Maman ?

— Dans les latrines du zoo tu veux dire ! » Julia fut soudainement prise d'une crise de fou rire qui défigurait ses traits et soulevait son ventre qui vibrait comme de la gelée, elle hoquetait, bafouillait et une abondance de larmes rentrait dans sa bouche.

— Si… si… elle espère…. Ah ! ah ah ! si elle veut… ah ! si elle veut être présentable devant vous mes papooses il faut que Tata se nettoie avec un karcher… ou de la javel !… qu'est-ce qu'elle fouette avec ça !

— Je me pincerai le nez quand elle viendra », dit Alicia en pouffant de rire.

Julia riait de plus belle, à s'en décrocher la mâchoire, puis d'un coup son visage s'assombrit, ses paupières retombèrent brusquement sans couvrir totalement ses pupilles rétrécies. Le plus sérieusement du monde elle dit :

— Pour être de nouveau propre il faudrait que Tata gratte sa peau avec ses dents, je l'ai vue faire tu sais. »

Julia exhiba sa mâchoire et claqua des dents bruyamment, puis elle se mit à rire hystériquement à nouveau et approcha son visage tout près de celui de sa fille, tendit son cou graisseux sur lequel s'étirait sa jugulaire bleue et gonflée.

— Sylvia ne vient pas parce qu'elle bouffe ses squames et quand elle aura tout bouffé ton adorable Tata viendra nous manger !

C'en était trop pour Alicia, la petite fille se rua en hurlant jusque dans sa chambre.

Souvent avant d'aller se coucher Julia se collait au mur en tapotant dessus, elle reniflait comme un animal sauvage à l'affût, glissait une main frénétique en tâtonnant à l'aveugle sous les meubles de la maison pour vérifier si une caméra n'y était pas dissimulée. Avec ces idiots d'animateurs télé il fallait toujours rester sur ses gardes, ne jamais leur tourner le dos sinon ils sautaient dans le salon et se cachaient dans les placards. José aussi devait la surveiller du haut de son piédestal, derrière une glace sans tain, le pater familias expert en santé mentale.

Elle pouvait vérifier longtemps et repassait aux endroits déjà contrôlés, recommençait à tâtonner follement d'une main nerveuse, persuadée qu'elle trouverait un jour la preuve indiscutable qu'on la surveillait. Dans la chambre des filles elle demandait parfois à Chloé de vérifier sous les lits parce qu'avec sa corpulence elle n'y arrivait pas.

Sa paranoïa maladive s'empirait de jour en jour. Julia se plaignait constamment de recevoir des chocs électriques dans la colonne vertébrale, d'endurer des maux de tête inhumains parce que des bonhommes gris s'agitaient frénétiquement dans sa boîte crânienne, ils avaient divisé son cerveau en deux parties distinctes : l'une lui appartenait et l'autre recevait les ordres. Elle accusait les aliens de lui avoir glissé une puce au niveau de son os frontal qui commandait son esprit à distance. Parfois, elle s'imaginait que des esprits maléfiques se faufilaient dans ses rêves et pompaient toute son énergie et depuis plusieurs jours elle avait décidé de ne plus s'alimenter, parce que les industriels droguaient les gâteaux de substances cancérigènes, avec ça un carcinome pouvait frapper à n'importe quel moment, un jour elle se réveillerait avec une grosse tumeur qui lui aurait poussée sur son cou comme un calot bourré de cellules malades. À cause de son alimentation toxique, saturée en nitrites et d'une myriade de colorants son sang se transformait peu à peu en une lymphe jaunâtre qui impacterait plus tôt que tard son cœur et son cerveau.

Pour chasser les esprits négatifs, tous les soirs, à la nuit tombée, elle faisait fumer des gommes d'encens, brûlait des noix concassées et s'adressait au grand frêne qui se tenait debout devant la fenêtre des filles, l'appelant le disciple de Grand Esprit, sa Majesté Fraxinus.

Mais le pire dans tout ça c'était ses actes de violence envers ses enfants. Jamais Julia ne s'était permise de lever la main sur elles avant, malheureusement les simples punitions et les remontrances ne lui suffisaient plus : elle avait rasé les cheveux d'Audrey et mit son poing dans la figure d'Alicia. Maintenant, ses filles vivaient toutes les trois dans la peur de recevoir la prochaine baffe, le prochain coup de savate et il suffisait souvent

d'une broutille pour mettre Julia-gaga en rogne. Julia crispait ses poings se retenant d'attraper l'une ou l'autre de ses gamines, de la frapper dans le ventre pour lui faire le plus mal possible. Dire qu'elle avait même brûlé la main d'une petite fille, il lui semblait bien que c'était sa cadette après tout, parce qu'elle avait reconnu sa voix quand la môme avait appelé ses sœurs à son aide.

Quand la petite Chloé avait pu reprendre sa main, elle avait couru se réfugier dans les bras de l'ainée. Cette personne qui vivait là avec elles : cette Black Horse comme il fallait l'appeler, avait perdu tout discernement, tout sens du raisonnable, cette peau-rouge violente et cruelle qui portait des tresses depuis quelques jours, n'était pas leur maman, ce n'était pas elle, pas Julia, mais une dangereuse hystérique ! Et cette folle irascible qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau était restée dans la cuisine, échevelée, soufflant bruyamment entre ses dents et crispant ses doigts de rage, une voix gutturale, sinistre avait fait irruption dans sa gorge : « la prochaine fois je te tuerai ! »

Le jour où Julia avait brûlé la main de sa fille elle avait enfilé le masque de cheval et avait longuement prié en tailleur en basculant son corps d'avant en arrière à la manière des fous. Ensuite, elle s'était relevée après une éternité et s'était précipitée vers son sac-à-main, avait saisi ses clés, chaussé ses tennis et avait filé tout droit chez Animal Kingdom.

Une demi-heure plus tard elle était revenue avec une cage pour chien et un grand cabas plein à ras bord de paquets de blister. Alors qu'elle s'apprêtait à ouvrir sa porte après avoir déposé la cage à ses pieds, elle avait entendu une voix énergique et familière l'interpeler :

— Bonjour Julia !

— Bonjour ! » avait-elle répondu froidement avec une expression de surprise bête sur le visage.

Elle s'était retournée et avait lancé un regard plus noir qu'elle ne l'aurait voulu à sa voisine Moïra, pourquoi venait-elle la déranger maintenant !

— Ce serait parfait pour mon Hogg », lui dit l'écossaise en riant, « je plaisante bien-sûr Julia, vous connaissez mon esprit taquin, nous partageons mon vieil ami et moi la même cage depuis plus de quinze ans, elle nous préserve de la jeunesse qui n'a de cesse de nous courir après.

Julia croisait souvent sa voisine sur le palier, mais cela faisait une éternité qu'elle ne s'était pas rendue chez elle malgré les invitations réitérées de cette dernière à revenir prendre le thé à son appartement. Ça remontait à la mort de Véra.

Moïra avait gardé un bon souvenir de leur après-midi passé ensemble à discuter de tout et de rien. Lors de cette première rencontre elles avaient rapidement sympathisé, Moïra l'avait trouvée touchante dans son pyjama

enfantin, malgré la réserve de la jeune femme elle avait senti sa fragilité, sa gravité et ce profond malaise, cette incalculable douleur qui perçait derrière cette simplicité de façade. Elle se rappelait aussi du gémissement que Mister Wrinkels avait poussé quand il s'était tenu près de la jeune maman, comme s'il avait senti la mort rôder autour d'elle.

Après cette première entrevue, elle s'était aventurée plusieurs fois mais de manière espacée sur le pas de porte de Julia pour lui apporter des tranches de cake aux raisins secs et aux fruits confits, des scones, ou des morceaux de tarte au beurre pour les filles, mais comme Julia n'ouvrait la porte qu'une fois sur trois en moyenne, Moïra avait cessé ses tentatives et n'avait plus osé faire le moindre pas en direction de sa voisine, la famille s'était agrandie, elle n'avait pas envie d'incommoder qui que ce soit. Elle avait aussi remarqué que Julia s'arrondissait et elle ne voulait pas que cette dernière se sente insultée par tous les gâteaux qu'elle lui mettait sous le nez, de ne valoir pas mieux, somme toute, que la sorcière du conte de Hansel et Gretel, empressée de gaver de sucre quiconque franchissait le seuil de sa porte.

À la mort d'André, Moïra avait simplement trouvé une carte de condoléances dans sa boîte aux lettres provenant de Julia. Les filles avaient dessiné à l'intérieur de la carte un ange, un arc-en-ciel ainsi qu'une multitude de cœurs formant un cœur immense et bariolé avec écrit dessus : « nous ne sommes pas seuls, les anges veillent ». Le fait que sa voisine ne prenne même pas la peine de lui transmettre de vive voix ses condoléances l'avait légèrement peinée mais elle avait précieusement gardé la carte dans le buffet de son salon parce que les filles avaient mis tant d'application dans leurs dessins. Aussi, comme la vieille dame n'était point rancunière, elle ne tint pas le moins du monde rigueur à voisine, surtout qu'elle adorait ses enfants et les filles allaient souvent chez elle, essentiellement ces derniers temps parce qu'elles étaient laissées aux quatre vents, sans surveillance. Les petites n'avaient pas confié à leur bienveillante amie que leur père avait fichu le camp, ni que leur mère devenait marteau, mais Moïra avait bien entendu les cris et les hurlements qui avaient raisonnés derrière la cloison.

Comme elles étaient d'une nature forte et volontaire, les trois sœurs n'avaient rien perdu de leur gaieté, elles avaient juste l'air d'avoir grandi un peu plus. Elles adoraient se rendre chez Moïra, parce qu'elle était gaie et gentille, son appartement était confortable aussi, accueillant, remplis de plantes, ça sentait bon à l'intérieur et tout y était propre et bien rangé.

Julia avait entendu ses filles parler d'elle, Alicia s'était extasiée sur cette grand-mère du tonnerre, Chloé battait des mains chaque fois qu'une de ses sœurs lui disait : on va voir Hogg et Moïra ! et Audrey nourrissait la même passion pour les livres que son élégante et cultivée voisine. Surtout que cette dernière, en dépit de la perte de son mari, était restée taquine et savait toujours regarder le bon côté des choses, alors elle ne manquait jamais de leur redonner le sourire.

Julia venait d'ouvrir la porte et tirait la cage sur les premières lattes de son parquet.

— Vous allez bien Julia ? » avait demandé Moïra le regard involontairement perçant. Elle était comme d'habitude vêtue avec grâce et portait des escarpins à brides en velours noir.

— On ne peut mieux Madame Peyroux ! » avait répondu sèchement Julia.

Un léger tressaillement au coin de sa bouche avait révélé à Moïra le degré de contrariété de la jeune femme. Julia l'avait appelée par son nom de famille pour lui faire brutalement comprendre qu'elle ferait mieux de s'occuper de ses oignons, si elle acceptait que ses gamines perdent leur temps dans son salon à la déco nordique qu'à cela ne tienne mais son état sanitaire ne la regardait en rien ! m'enfin pour qui se prenait-elle cette rouquine-je-fourre-mon-nez-partout ? Madame Haggis-Shepherd's pie s'amusait-elle aussi à jouer les psychologues ? évaluait-elle comme José l'état catastrophique de santé mentale ?

Moïra s'en voulut de lui avoir posé cette question, elle prit gentiment son molosse par le collier tout en se creusant l'esprit pour se demander comment elle pourrait se réconcilier avec sa voisine, ce n'était vraiment pas le moment de se brouiller avec Julia, pas maintenant qu'elle sentait ses fillettes en danger. Calmement, elle se dirigea avec Hogg vers l'ascenseur tandis que la jeune femme, légèrement calmée, referma sa porte d'entrée tout en regrettant elle aussi ses dernières paroles. Elle n'aurait pas dû être aussi glaciale ni aussi méprisante envers Moïra. Vraiment, ces derniers temps tu dépasses les bornes avec tout le monde ! c'est quoi qui ne tourne pas rond avec toi ? surtout que Moïra a toujours été aimable ! Même si la vieille dame était terriblement maniérée elle avait bon cœur, ça crevait les yeux, elle était une femme intelligente, amène, généreuse et qui méritait toute son attention… Oh et puis merde ! avait pensé Julia davantage préoccupée par la bonne exécution du plan qu'elle venait d'échafauder.

Elle referma la porte derrière elle, ramena la cage dans la chambre des filles et demanda à Chloé qui rêvassait sur son lit, les paupières gonflées de larmes et la main bandée, de retirer son legging, d'enfiler une couche et de rentrer à l'intérieur de la cage. La gamine, yeux mi-clos, s'exécuta sans brocher telle une automate. Une fois Chloé dans la cage, Julia verrouilla les barreaux à l'aide d'un cadenas.

— Désolée ma puce, ça n'en a pas l'air je le conçois mais c'est pour ton bien, cela ne va pas durer éternellement… ». Elle remit la clé à Audrey, d'un pas pressé elle alla chercher un paquet de couches pants et s'adressa une nouvelle fois à l'ainée :

— Tu la gardes dedans, je t'expliquerai plus tard.

Comprenant qu'il ne s'agissait pas d'un simple jeu étrange, Chloé se mit à

secouer les barreaux de la cage :

— Maman ! Maman reviens ! tu ne peux pas ! non, c'est pas possible Mamaaaaaaaan !

Chloé regardait ses grandes sœurs tour à tour : « Audrey, Alicia, aidez-moi ! » Elle avait l'air totalement paniqué, ses yeux étaient injectés de sang, ses paupières lui brûlaient et son cœur battait tellement fort qu'elle pouvait entendre les battements résonner dans ses tempes. Un rude combat se jouait à l'intérieur de ses sœurs, pétrifiées sur place. Leurs larmes menaçaient de déborder, Audrey se retenait d'ouvrir le cadenas, de l'envoyer valdinguer dans la chambre, de prendre ses sœurs par le bras et de s'enfuir avec elles. Il était encore temps pour les trois d'être secourues, qui sait si leur cinglée de mère n'allait pas les tuer la prochaine fois ? elle avait bien menacé Chloé de le faire, elle avait perdu la raison au point de commettre le pire.

Audrey avait le cœur trop lourd pour répondre quoi que ce soit à Julia. Elle avait simplement hoché de la tête sans la regarder et caressé le bout des doigts de sa sœur au travers des barreaux. Le bandage roulé autour de la main de Chloé était de nouveau imbibé de fluide corporel, la chaleur de l'eau avait fissuré sa peau et le derme suintait abondamment sous le pansement.

— Je reviens tout de suite », avait dit Julia.

Moins de deux minutes plus tard, elle était de nouveau là avec un spray désinfectant, des compresses et du bandage. Le monstre, le front en sueur, jouait l'infirmière zélée.

— Change-lui son passement s'il-te-plaît.

Murée dans son silence, Audrey, le visage maussade, acquiesça de la tête. Sa mère devenait tellement imprévisible que le plus sûr était encore de ne pas la contrarier.

En quittant la pièce, Julia verrouilla la chambre. Elle expira l'air de ses poumons, soulagée de savoir la plus petite enfermée dans sa prison provisoire. De la maltraitance, tu devrais être lynchée sur la place publique ! traiter de la sorte ses enfants est odieux, tu n'es qu'une mère indigne ! voilà comment tes gamines te considèrent, une marâtre tortionnaire, ni plus ni moins !

… Avant toute chose ne pas me détourner de mon objectif. D'un rapide geste de la main elle balaya ses doutes : sans cette cage protectrice qui la séparait de Chloé qui sait si elle ne serait pas téléguidée vers un couteau de cuisine pour ensuite venir décapiter sa gamine, hein ? cela ne prendrait que quelques foutues secondes et tairait la bête assoiffée en elle. Déjà je lui ai brûlé sa main jusqu'au sang ! mon Dieu, comment as-tu pu faire cela ? tu es allée trop loin ce jour-là, tu es folle Julia, bargeot, timbrée, bonne pour la camisole ! José, malgré son acuité psychologique proche de zéro, n'avait pas tort au fond : tu devrais te faire carrément soigner !

Ça y est, Julia-la-gentille avait choisi son camp : Véra ne serait pas la plus forte, c'est sa fille qui sortirait victorieuse de cette sordide bataille, car c'était bien une bataille à trois qui s'était engagée entre Julia-la-gentille, Julia-la-méchante et le spectre de Véra qui voulait mettre le grapin sur Chloé.

Pauvre petite chérie, pensait-elle, dépitée. Chloé avec son visage mutin, sautillant tout le temps dans son sillage, ses petits pas talonnant les siens, miaulant dans son dos en titubant comme un chaton non sevré. Alicia l'appelait : Chloé-pot-de-colle, Chloé-super-glue. Ces derniers mois, la petite avait pris l'agaçante manie de glisser des coloriages sous la porte des toilettes quand Julia s'y enfermait, de lui cueillir des fleurs sur le chemin qui menait de l'école à l'appartement, d'entourer son cou avec ses fins bras dès que sa mère s'asseyait, de poser sa tête sur son épaule, de lui fabriquer des petits pliages en papier, d'embrasser ses cheveux tout le temps. … Pauvre puce, pauvre petit bout d'ange, tu as la fragilité de Sylvia.

Julia avait conscience que ses moments de lucidité se raréfiaient, qu'elle était proche de perdre son combat contre la folie. Chloé est mignonne, adorable, d'une gaité à toute épreuve, souriante envers et contre tout, jamais plus elle ne lui ferait de mal, c'est promis… Puis, sournoisement Julia se mettait à douter, des pulsions électriques émettaient dans son cerveau d'autres signaux, plus frénétiques, contradictoires, son jugement sombrait, ses pare-feux lâchaient sans prévenir : n'empêche que cette satanée gamine est toujours après toi comme un animal sauvage, reniflant sans retenue tes pas pour te signifier sa présence ! Combien de fois s'était-elle arrêtée pour chercher sa respiration, calmer ses nerfs, reprendre son souffle quand sa tête se divisait en deux ? Mais qu'a-t-elle cette foutue tique, à toujours quémander mon attention ?

Voilà qu'à nouveau une méchanceté odieuse modifiait ses jugements : cette petite démolisseuse de pipe, cette mendiante de tendresse n'est rien d'autre qu'un démon, le sbire de José, le sbire des animateurs télé, une caméra avait été placée derrière ses yeux et cette gamine aux cornes invisibles s'apprêterait bientôt à transférer télépathiquement son rapport au gouvernement sous-terrain, au cosmos et à l'univers tout entier ! Véra avait raison, c'était-elle qu'il fallait exécuter à tout prix, c'était-elle la source de tous leurs ennuis !

Quand elle se creusait l'esprit Julia réalisait qu'il se pouvait bien qu'elle ait même cherché à empoisonner Chloé-super-glue ! oui c'était fort plausible et c'est pourquoi, dans un élan de lucidité éphémère, elle avait pris le parti de ne plus nourrir ses filles. Maintes fois, dans ses brèves parenthèses de clarté mentale, c'est-à-dire quand Julia-la-gentille refaisait surface, elle avait été tentée d'appeler José à l'aide pour qu'il vienne les chercher, mais elle s'était toujours ravisée à la dernière minute… appeler José à son secours ce n'était que repousser le problème à plus tard…il ne lui restait plus beaucoup de temp avant qu'elle ne sombre tout-à-fait dans la perte de conscience et c'était à elle seule de dénouer ses nœuds, à elle de régler le problème.

Elle savait qu'elle avait failli à sa tâche récemment, elle avait commis une autre et terrible bêtise, pourtant tout ce qu'elle se rappelait vaguement, c'est qu'à plusieurs reprises, elle aurait été incapable de dire combien, elle avait abondamment soupoudré de sel l'assiette destinée à Noisy Papoose. Du sel, encore et encore du sel. Suspendant son geste, elle avait reposé la salière d'une main tremblante, les yeux dans le vide, le cerveau éteint. Elle savait que la veille elle n'avait pas dû s'arrêter à temps, hier elle avait soupoudré et soupoudré encore, alors elle avait fini par jeter la salière à la poubelle empêchant ainsi Julia-la-diabolique de s'attaquer à l'organe vitale de Chloé, à son méchant son cœur d'artichaud, son cœur rouge écarlate de grande sensible, d'illusionnée, toujours prêt à battre pour sa mère… ce cœur qui avait pris une envergure pathétique, son amour-crampon couleur arc-en-ciel, gluant, poisseux.

Tout ce sodium emmagasiné jour après jour dans son sang agirait comme une bombe à retardement placé dans son organisme. Bientôt ton cœur d'artichaud fera une attaque, petite sangsue, en une cuillère à pot la messe serait dite, goodbye Noisy Papoose !

Avant qu'elle ne se débarrasse de la salière, au moment de servir l'assiette à la petite, Julia se rappelait brusquement de l'avoir salée exagérément. Elle hésitait, ressentait une légère angoisse et ces mots venaient la secouer : non, ne fais pas ça Julia, reviens à la raison, tu essayes d'empoisonner Chloé ! Sous ses couches de malfaisance qui opacifiaient sa lucidité, une voix familière émergeait des profondeurs de son esprit : sa voix gentille, sa voix d'avant, sa voix raisonnée, intelligente, empathique. Julia, la tête en feu, le corps raide mettait un temps infini à rejoindre Chloé… une chose la chicanait, elle ne savait pas quoi, sa bouche tiquait légèrement… pas grave, ça me reviendra plus tard, puis Julia-la-méchante posait l'assiette sous le nez de sa papoose, les yeux brillants d'une lueur effrayante.

— Tiens, fais bien attention à ne pas tacher ton gilet !

Quand Maman fait ces yeux-là, je sais que ça ne va pas être bon se disait Chloé. La petite pleurait, baissait la tête, posait une main fébrilement sur son front bombé. Avec son autre main, elle saisissait sa fourchette, portait un peu de de riz à la bouche.

— C'est pas bon Maman, ça me brûle la langue !

— Pourquoi tu la forces ? » demandaient ses sœurs, soupçonneuses.

— Mêlez-vous de vos oignons les filles ! Noisy, si tu ne finis pas ton assiette tu seras punie !

— Mais c'est trop salé, c'est pas bon, je n'ai pas faim Maman !

— Avale, je te dis ! avale tout ou sinon je te donnerai une bonne raison de pleurer ! et puis combien de fois dois-je vous dire à toutes les trois de

m'appeler Black Horse !

Elle s'asseyait à côté de Chloé et lui donnait des petites tapes sur l'épaule, pinçait sa joue, jusqu'à ce que la gamine engloutisse, grimace après grimace, la dernière bouchée.

Un jour, la pauvre gamine fut prise de convulsions alors Julia la força à boire de l'eau mais Chloé s'était trouvée au plus mal, ses yeux s'étaient révulsés, elle avait perdu connaissance durant plusieurs minutes puis avait régurgité son repas sur la table à manger.

Julia, sans dire un mot, l'avait portée à sa chambre et d'un pas raide était retourné nettoyer le vomi. Tout était allé très vite dans les jours qui avaient suivis : elle avait ordonné aux fillettes de rester dans leurs chambres « et ce jusqu'à nouvel ordre ! » si elles en sortaient c'était pour se rendre invisibles. Pour leur sécurité, mieux valait les traiter en parias. Julia-la-gentille avait pris conscience que la promiscuité avec ses gamines réveillait ses démons, la moindre de leurs actions : ouvrir le robinet, tirer la chasse, chuchoter, faire grincer une porte, bouger un objet, remuer l'air, était perçue par Julia comme une provocation, un signal que le spectre maternel allait débouler et que cette fichue Véra la harcèlerait sans trêve jusqu'à ce que, poussée à bout, Julia-la-méchante commette l'irréparable… La tête encagée dans l'orthèse, Cheval-Noir allait apparaître : « c'est moi Juju, je suis là ! je suis sortie des coulisses… encore une fois… ! » Sa tête de gargouille au bout de son cou rigide, projetée en avant, postillonnant dans l'air comme un démon émergeant des flammes des rives du Styx pour réclamer son dû.

C'est comme cela que Julia avait décidé d'enfermer les trois filles dans leur chambre, de verrouiller la porte pour ne plus les laisser s'introduire dans sa zone de sécurité mentale. Parfait ! là était la solution : elles ne sortiraient que pour leurs besoins, ainsi, tout le monde serait sauf et puis, pour se débarrasser une bonne fois du fantôme de Cheval-Noir, elle ferait appel à un chamane, à un être magique qui communique avec l'autre-côté. Il devait bien y en exister un dans le coin, quand on vit près d'une forêt il y a toujours un chamane pas loin et qui prie devant un grand feu entouré de sapins, qui communique avec le Ciel, les esprits de la Terre, de la nature et des éléments, un chamane qui pratique le chant de gorge, maîtrise le tambourin et perçoit les créatures de l'autre-monde.

Véra lui avait appris que la forêt était un portail donnant accès à d'autres-mondes : celui de l'au-delà, du petit peuple invisible, des trolls, des fées et c'est là que les chamanes se ressourçaient et faisaient leurs offrandes aux esprits de la nature. Un chamane bien sûr, une personne dotée de pouvoir surnaturels, quelqu'un qui aurait le courage de regarder le spectre de Véra bien en face, calmement, de capter son attention, de lui parler sans le juger. Il saisirait au premier regard ce dont Véra souffrait, parce que les chamanes voient les morts et communiquent avec les défunts, pour eux, les phénomènes

de hantise ne sont pas que de pures fantaisies. Un chamane saurait parler au fantôme de Véra et lui ferait comprendre que la maison de Julia n'était pas la sienne, que ce monde n'était pas le sien, qu'elle n'était pas à sa place ici et qu'il lui fallait se rendre là où on l'attendait, là où sa route devait se poursuivre. Il lui ferait admettre que sa vie sur terre était achevée et que ce n'était pas ici-bas qu'elle trouverait la clé pour aider Sylvia.

Mais Julia hésitait encore… tout cela prendrait du temps, trouver la bonne personne, celle qui serait apte à les aider parce qu'il y a tellement de charlatans dans ces milieux-là, un véritable vivier de camelots et d'imposteurs. Moïra pourrait peut-être me conseiller ? Julia se souvenait de la conversation qu'elles avaient eue ensemble il y a onze ans maintenant, Moïra s'y connaissait en énergie négative elle était persuadée que Hogg voyait les morts comme les xolos et son chien avait sans aucun doute vu Véra. Mais que penserait sa voisine, et par où commencer ? il faudrait se perdre en explications, déballer son histoire…

En attendant ça ne se fait pas d'enfermer tes gamines, de les laisser crever de faim, tu es en train de faire comme Véra a fait avec Sylvia : assassiner la chair de ta chair, détruire ce à quoi tu tiens le plus. Une autre voix prenait le dessus : tu ne fais que protéger tes gosses Julia, Véra ne pourra pas les trouver maintenant, elles sont en sécurité dans leur chambre. Tout ce que ta mère voit c'est à travers tes yeux, elle se nourrit de tes peurs !

Ces deux voix se chamaillaient dans sa tête, lui donnaient une terrible migraine, mais laquelle avait raison ? laquelle avait tort ? Julia ruminait sans trêves…et si Véra ne partait pas, même si les filles étaient isolées, si le chamane échouait ? si le spectre de sa mère continuait à venir la harceler ? ou bien encore, si c'était-elle-même qui devenait folle et qui imaginait tout ça ?

Il lui fallut plusieurs jours avant d'être tout-à-fait certaine qu'enfermer ses filles constamment dans leur chambre était la solution. Longtemps elle avait continué de les voir malgré tout, leur apportant quelques pommes et bananes. Elle avait eu besoin de vérifier, peut-être qu'à leur contact son amour reviendrait en force, il lui rendrait sa raison, calmerait son esprit, empêcherait le pire… Un après-midi elle était restée une heure entière avec ses filles, assise sur le lit de Chloé, les regardant tour à tour. Les filles avaient été étonnées que Julia s'assoie là, à peine à quelques mètres d'elles. Elles ne savaient pas si elles devaient s'en réjouir ou le craindre. Elles avaient mangé leurs fruits en silence puis elles avaient repris leurs jeux, résignées. Audrey, les cheveux tondus ressemblait à une prisonnière, sa mine était grave, dépitée. Elle était assise à côté de ses sœurs, tendait à Alicia une barbie qu'elle venait de recoiffer.

La petite Chloé maussade observait fixement derrière ses barreaux les poupées couchées en tas comme si elle s'attendait à les voir se mouvoir toutes seules. Julia se demandait quand elle pourrait enfin délivrer sa propre fille de

la cage dans laquelle elle l'avait enfermée. Toujours accompagnée d'une boîte de mouchoirs, Audrey glissait une main à travers les barreaux pour essuyer le nez de la plus petite. D'autres poupées gisaient un peu plus loin sur le sol, des jeux de construction se serraient ici et là, formant un grand cercle aux dimensions inégales, comme le substitut d'un éphémère rempart entre le jeu et le monde réel. Autant de petits tas de couleurs joyeuses dressées contre cette noirceur qui les encerclait.

Et pourtant, malgré tout cela Julia continuait de considérer ses filles comme ses ennemies : chaque fois qu'elle allait vérifier le fantôme de Véra surgissait, la harcelait quand elle était à terre, ensuite cette mauvaise voix intervenait dans sa tête et lui disait que ses gamines n'étaient pas humaines, elles n'étaient pas ses filles mais d'infâmes diablesses déguisées en papoose, voilà leur véritable nature, elles méritaient de finir sous les dents d'un monstre ! broyées par une mâchoire vigoureuse et impitoyable aux dents d'acier ! Julia les aurait bien données à bouffer à Hogg quand elle tombait sur Moïra avec son vieux molosse.

Mais voilà, le problème avec Hogg c'est qu'il avait bon cœur et adorait les fillettes.

Hogg

Le chien était toujours en vie à quinze ans passés, son poil au niveau de sa gueule avait légèrement blanchi. Atteindre un âge aussi avancé était un record pour un chien de cette taille et son ossature, malgré cela, était toujours aussi large et imposante.

Malheureusement pour Julia-la-méchante, cet énorme chien au museau tronqué et à la mâchoire proéminente était aussi agressif qu'un chiot qui vient de naître, il n'aboyait pas et ses mandibules n'avaient jamais enserré le moindre mollet. En vérité, le vieux mastiff, en dépit des aspérités et complications de certains, considérait les humains avec affection, quant à ses petites voisines elles étaient même devenues pour lui une extension de sa famille.

Sa maîtresse Moïra, avec le temps était devenue l'âme vagabonde du palier et lui, depuis la mort de son adoré maître André, était devenu sa canne. Tous deux hantaient l'allée du deuxième étage tels des fantômes errants. Ils appartenaient à un autre-monde maintenant, toujours présents mais discrets.

Julia craignait de croiser sa voisine parce que celle-ci en dépit de sa gentillesse la mettait mal à l'aise ces derniers temps. Très clairs, les yeux de Moïra avaient perdu en acuité visuelle, ils ressemblaient à des fluorites polies par la pluie, mais quand les fillettes se pressaient autour d'elle et de Hogg ils étincelaient.

Les gamines les adoraient tous les deux et cela ne faisait qu'attiser davantage la colère que Julia nourrissait à l'égard de sa voisine. Moïra était vraiment toujours sur son paillasson, plantée dessus comme un noisetier sur le bord d'une falaise, aucun doute, elle attendait la visite de ses mômes et cela mettait la vilaine Julia en rage.

Quand Moïra n'y était pas, elle maintenait la porte de son appartement entrebâillée, veillant aux allées et venues des enfants de l'immeuble. Ainsi, elle prenait la température du monde extérieur et sa journée s'en trouvait embellie. Hogg, dans l'entrebâillement, humait à pleins poumons cet air trempé de l'odeur des caves qui grimpait dans les étages, une fragrance de bois pourri et de pommes mêlée aux odeurs de cuisine s'exhalait sous les portes closes. Moïra jetait un œil de temps à autre, tendait l'oreille car elle tenait à saluer aussi les autres enfants de la résidence qui montaient et descendaient au pas de course la cage d'escalier.

Pourtant elle avait beau être là pour eux, peu d'enfants, à part les trois filles de Julia, n'entraient chez elle. Notre écossaise n'habitait pas dans une cabane percluse dans la taïga mais c'est tout comme si elle vivait aux fins fonds de l'Ile de Skye ou au pied d'un menaçant volcan islandais. Personne, en dehors

de ses voisines, n'était là pour admirer la décoration moderne très chic, les rideaux de soie couleur sable et ce splendide parquet en chêne massif qui était tenu avec le plus grand soin. Mais ce que le monde ignorait c'est qu'au bout de toutes ces années il y avait quelque chose dans l'air de son appartement que Moïra ne supportait guère : le silence jamais rompu par la voix d'André. Son bon André avait une voix douce, profondément amène. Malheureusement il n'était plus là pour commenter son journal, passer une main dans le dos de son épouse, l'embrasser tendrement sur le front en l'appelant Sweetie. Mais heureusement pour elle Moïra avait gardé son imagination fertile, sa mémoire, son humour et son amour des livres. Avec l'imagination la solitude n'existait plus, et surtout, la vieille femme avait toujours son brave Hogg.

Après ses siestes, l'énorme chien se couchait près du fauteuil de sa maîtresse, posait sa large tête sur ses pieds et s'endormait aussitôt. Moïra sentait la chaleur du corps de Hogg traverser ses chaussons. « Good boy, you're the best ! » chantonnait-elle avec son accent écossais. « Je suis là », lui faisait comprendre Mister Wrinkles en retour. Ces petits riens étaient tout pour elle, parce qu'ils remettaient de la lumière dans une vie assombrie, c'étaient là des détails négligeables pour beaucoup mais qui rendaient sa souffrance moins amère.

Hogg aimait sa maîtresse de tout son cœur et de toute son âme, il chérissait sa main douce et amicale, son odeur rassurante, la délicatesse infinie de son regard. André, son ancien maître lui manquait beaucoup, presque autant qu'un os reclus dans un bois, un os indétectable malgré son flair infaillible. Le chien avait beau enfouir sa truffe dans la terre, ne rien lâcher, il ne parvenait pas à dépister l'odeur du jarret immergé dans le noir de l'humus, tout au fond et trop loin. C'était exactement pareil avec André le jour où il s'était envolé.

Depuis longtemps, Hogg savait que son maître ne reviendrait plus parce qu'il était parti dans le territoire des ombres justement. Le chien était au courant que la mort avait immergé sa vieille carcasse dans les entrailles souterraines, ses os se dissolvant lentement dans les ténèbres acides, mais l'âme de son maître, elle, avait poursuivi son chemin. André était parti pour un autre monde et le chien avait assisté à son envol.

La grosse truffe noire du mastiff anglais percevait les morts depuis qu'il était chiot. Hogg décelait l'invisible comme nombre d'animaux, cet invisible fait d'éléments épars, de particules insaisissables pour la plupart des vivants, le chien la pressentait, la devinait comme l'homme perçoit au microscope une infinité de détails sous la gangue épaisse de ce qui n'est perceptible qu'à l'œil nu. Quand une personne de la résidence mourait, le chien le savait, sa clairvoyance innée lui permettait de dévoyer toute imposture, Hogg voyait les morts et les morts le voyaient. Pas de doute pour l'animal, il sait, il sent.

Ainsi le vieux mastiff, comme beaucoup d'autres quadrupèdes, entendait la voix des morts raisonner douloureusement sur son os pariétal. Il était doté de

deux amplificateurs de sons de part et d'autre de son front. Ces amplificateurs agissaient comme d'invisibles antennes qui lui permettaient de capter les sons au-delà du monde physique et quand une âme laissait échapper des vibrations de douleur, Hogg émettait un grognement rauque et profond venu du fin fond de sa gueule. Son poil fauve se hérissait jusqu'à sa queue.

Moïra avait remarqué depuis belle lurette que l'intérêt de Hogg, après la mort d'un résident, perdurait environ une semaine, parfois plus, parfois moins. Mister Wrikles se couchait sur le paillasson, relevait un coin de son oreille et geignait plusieurs fois.

Depuis petit il faisait cela, André et Moïra s'étaient rapidement aperçu de cette étonnante synchronicité. Le chien vivait avec les morts comme il le faisait avec les vivants : paisiblement et sans agressivité. La seule fois où il avait grogné, il y a bien longtemps, c'était quand Julia pestait intérieurement de se retrouver coincée comme une idiote devant sa porte d'entrée. Ce jour-là Hogg avait vu la femme aux tresses grises se tenir derrière la jeune femme assise sur le canapé de sa maîtresse : deux trous béants à la place des yeux, deux cavités ruisselantes de sang. Cette femme-fantôme portait en elle une incommensurable douleur, écrasante, destructrice, son âme ressemblait à de la suie. Sur le champ, le chien avait capté la terrible menace qui pesait sur son étrange voisine.

Après la mort de quelqu'un, le vieux mastiff savait mieux que n'importe quel medium ou chamane que l'âme encore attachée à la matière errait dans un entre-deux pour quelques jours, s'attardant le plus souvent dans la périphérie de son ancienne vie ou de celle de ses proches. Quand une personne mourait cela faisait comme une retombée de cendres après un impact. L'âme, fluctuante, vaporeuse, s'éparpillait d'abord et partait dans toutes les directions ensuite, réalisant après une période de latence relativement courte qu'elle n'était plus lestée d'un corps, qu'elle pouvait traverser les murs, les plafonds, comprenait que sa place n'était plus en bas et finissait par s'en aller, c'est un peu comme si elle regagnait la surface.

En revanche, quand le mourant avait disposé de plusieurs mois ou d'années pour se préparer à sa fin, l'âme décollait immédiatement du corps, tel un oiseau avide de s'envoler.

Bref, tout ce qui avait été évident pour Raùl, le xolo mexicain, l'avait toujours été pour Hogg.

Philippe

Une autre personne de la résidence que le mastiff avait connue depuis chiot était restée coincée dans l'immeuble : Philippe. Enfin par personne c'était bien personne maintenant car il ne restait plus que des bribes de son ancien lui, son âme n'avait pas quitté l'immeuble, elle était restée bloquée ici.

Phillipe, c'était le garçon de douze ans qui vivait au troisième étage avec ses parents. Il était leur seul enfant mais ce n'est pas pour cela qu'il était unique : Philippe savait mieux que tous les gosses de son âge jouer au piano. À cet égard, Moïra à chaque fois qu'elle croisait le garçon, ne manquait pas de le féliciter chaleureusement pour son remarquable talent de pianiste et sa qualité de jeu, elle le comparait à Liszt et l'appelait Maestro. Depuis son salon elle pouvait entendre Philippe travailler ses gammes alors, quand elle le voyait, elle lui demandait toujours : « à quand votre premier concert Maestro ? »

Philippe riait et répondait :

— Comptez sur moi Moïra, vous serez la première informée !

— J'espère bien cher ami ! votre premier concert ne sera que le début d'une longue tournée mondiale !

Le garçon s'était pris d'affection pour l'immense Hogg et lui apportait à l'occasion des os à mâcher et des balles pour jouer. « Tiens mon beau ! » lui disait-il dans un sourire plein de sympathie.

La dernière fois qu'Hogg avait vu son ami Philippe c'était à la fin de l'automne, il y a bien treize ans de cela. Ce jour-là, le garçon était rentré de l'école sans bruit, sans laisser la porte d'entrée claquer derrière lui, ni même traîner ses pieds comme il avait pris l'habitude de le faire ces derniers temps.

La porte de l'appartement de Moïra était entrebâillée et Hogg avait vu monter Philippe d'un pas lourd en direction de l'étage puis s'effacer derrière les barreaux de la balustrade. C'est là qu'il avait flairé cette puanteur : une bouffée repoussante qu'il n'oublierait jamais et qui était l'odeur des personnes infirmes et malades. Le mastiff n'avait jamais senti une émanation aussi forte sur le garçon si bien qu'il avait même douté cet après-midi-là que c'était bien la silhouette de Philippe qu'il avait entraperçue.

Mais dans l'heure qui avait suivie, il y avait eu toute cette débandade, ce remue-ménage effroyable, ces éclats de voix, ces pas pressés, cette tension dans l'air. Les pompiers grimpant hâtivement les marches, l'air grave …quel étage ? les voix inquiètes, les pleurs, les cris, les hurlements, une agitation qui n'en finissait plus, les voisins sortaient sur le palier, hésitaient, penchaient la tête pour voir, voulaient monter.

Ce soir-là le garçon s'était tué. Il n'avait que douze ans.

Il était rentré du collège seul. Sa mère Elodie, bloquée dans un embouteillage, n'avait pas été là pour l'accueillir comme elle le faisait la plupart du temps. Ce moment des retrouvailles était important pour tous les deux.

Enfermée dans sa voiture, ficelée sur son siège, Elodie n'avait pas pu quitter le bureau à l'heure habituelle et sans savoir pourquoi, alors qu'elle rêvait dans le vide derrière son volant, elle avait été prise d'une tristesse incommensurable.

Pendant ce temps Philippe trouvait l'appartement familial vide, froid, plongé dans le noir. Pas de maman pour lui demander : qu'as-tu Phil, tu ne te sens pas bien ? veux-tu un verre de lait ? Peut-être que si elle avait été là, si elle lui avait posé la question qu'elle lui posait toujours : ça a été au collège ? il aurait eu le courage d'avouer : non ça n'a pas été du tout ! et de dire honnêtement : je veux mourir Maman ! … Peut-être qu'elle aurait compris, peut-être qu'Elodie se serait précipitée sur son téléphone, aurait appelé le directeur du collège, regardant son fils droit dans les yeux avec un regard déterminé de lionne… peut-être qu'à partir de là tout se serait organisé, un changement classe, voire encore mieux un changement d'établissement ? peut-être que des chemins auraient pu encore être tracés si elle avait été là ?

Ou alors…. Elodie, noyée dans ses préoccupations quotidiennes, serait restée de marbre, froide et distante comme ses professeurs, elle aurait écouté les lamentations de son gosse d'une oreille distraite, un air négligeant collé sur le visage, balayant d'un revers de main ses envies suicidaires… Mais Phil enfin tu n'es pas sérieux, qu'est-ce que tu me racontes-là, en voilà de drôles d'idées mon bonhomme !

Pourquoi le prendrait-on au sérieux finalement ? aucun enseignant, aucun surveillant, aucun camarade de classe n'avait pris la mesure des choses… mais, auraient-ils vraiment pu faire quelque chose pour lui quand il ne laissait lui-même rien paraître ?

La tristesse est une chose honteuse, humiliante, inavouable alors on la cache, on l'enfouit au fond de soi, on la dissimule comme une blessure purulente. Pourtant elle n'en reste pas moins mutilante et dévastatrice : à la manière d'une lèpre elle provoque des lésions indélébiles et profondes, épargnant certes nos yeux, nos membres, notre peau, notre cœur même, mais elle égratigne plus ou moins de manière irrémédiable notre for intérieur.

Mais, les professeurs alors ? ils avaient vu ! la plupart d'entre eux avait regardé, avaient constaté, ils avaient été les témoins silencieux des coups qui pleuvaient sur lui, des moqueries, des humiliations répétées, parce que parfois elles se passaient en classe, directement sous leur nez. …Si eux ne réagissaient pas, c'était parce qu'il n'y avait pas matière à prendre ombrage

comme aurait dit sa prof de français, c'était allé, disons-le : mérité ! à peine quelques remontrances, un soupir ou deux et puis voilà, on n'allait quand même pas interrompre le cours de physique ou de chimie pour des puérilités de collégiens ?

Et ses meilleurs amis alors ? Marc, Yann, Nathan ? pas mieux, zéro pointé ! soit ils le lâchaient, soit ils se débrouillaient pour le voir en cachette, c'est dire combien il comptait à leurs yeux.

En ce mois de novembre il faisait nuit à dix-sept heures mais les réverbères n'étaient pas encore allumés dans la rue. Après avoir refermé la porte, le garçon avait été happé sans merci par le silence et la pénombre du hall d'entrée, un foisonnement innombrable d'images effrayantes, de douloureuses réminiscences de sa journée s'était alors déversé sur le mur lui faisant face. Des images qu'il ne pouvait plus contenir parce qu'elles s'étaient amassées au fil des jours dans le creux de son estomac en un misérable tas de bile, d'acides gastriques et de matières fécales. En refermant la porte il les avait vomies : les insultes, les coups, les regards, cette haine indigeste. Les images se déformaient, s'assemblaient, se recombinaient autrement mais les mots blessants, ces mots destructeurs, ces mots qui l'enfermaient restaient intacts, ils lui colleraient pour toujours à la peau : pédé, grosse merde, bolos !

N'en pouvant plus, Philippe avait allumé l'interrupteur du couloir, la lumière avait fait reculer les sifflements, les regards de couard des lâches. Plus d'hématomes, plus de douleur invasive sous le plafonnier à plumes qui diffusait une lumière douce et feutrée. D'un coup, comme par magie, tous les mots blessants, les rictus, les bruits de gueule, les feulements d'imbécile, s'étaient retranchés dans les autres pièces de l'appartement.

Philippe avait baissé la tête, s'était frotté les paupières avec ses mains tremblantes. Il était épuisé, amaigri, atomisé et ses jambes n'avaient plus la volonté de le porter.

Et là, sans égard pour lui le couperet était tombé : ses yeux avaient trouvé son sac-à-dos posé devant le meuble à chaussures. Son ventre s'était crispé douloureusement, il s'était soudainement rappelé qu'il allait devoir remettre à ses parents le papier de son professeur principal, il réclamait un rendez-vous rapidement : les notes de Philippe chutaient. Eux ne se doutaient de rien pour l'instant, pris dans leurs soucis du quotidien, dans leurs tracas maîtrisés et tolérables, ils ignoraient les bousculades, les menaces, les railleries dont leur fiston était l'objet et ses notes qui dégringolaient par-dessus le marché !

Lui dont le parcours avait toujours été lisse et parfait, lui le prodige du piano qui recevait les éloges de tous, le gamin modèle, ordonné, toujours bien coiffé, aimable, souriant et voué à un avenir prometteur n'était en réalité qu'un usurpateur, un rat d'égout, un minable raté sous un mirage de perfection ? Comment allait-il pouvoir leur expliquer qu'il n'était qu'un

moins que rien puisque tous les jours on crachait sur lui, on arrachait son sac, on le tabassait, on le coinçait aux chiottes pour lui enfoncer la tête dans la cuvette ? Quand il revenait à la maison avec un coquart, une profonde griffure sur la joue, une manche déchirée, une capuche arrachée, il s'était montré maître en broderie d'excuses, il avait appris à mentir avec une facilité déconcertante : t'inquiète Maman, je me suis pris une porte ! ce n'est pas grave, je te dis, c'était rien qu'un jeu avec mes potes ! Forcément qu'il était un rat, un looser puisqu'il mentait ! puisque tout le monde lui disait sa nullité et qu'il ne contestait pas les critiques !

Comme ils allaient être déçus, comme ils allaient souffrir en apprenant l'insupportable vérité. Plus jamais il n'allait pouvoir puiser cette volonté de vivre dans leurs sourires sereins et assurés, dans la fierté avec laquelle ils le considéraient, dans cette aura de gaité qu'envers et contre tout il avait réussi à maintenir autour de lui.

Quand Philippe fermait la porte de l'appartement au retour du collège, il se retrouvait dans un espace protégé, maîtrisé et maîtrisable. Pas question de laisser ses harceleurs empiéter sa joie, mordre dans sa bulle, non ! ici c'était chez lui, c'était son royaume, sa sphère régénérante. Les harceleurs restaient dehors et dedans le petit soleil continuait de rayonner.

Mais là, dans une heure, même peut-être moins, après leur avoir remis ce petit mot du professeur, plus rien ne serait comme avant.

Le garçon se voyait emmailloté sur un plat, comme un cochon de lait dans l'une de ses bédés, avec un brin de persil enfoncé au fond des narines, des pommes-de-terre disposées autour de lui, prêt à être cuit d'une seconde à l'autre dans un four rougeoyant de braises brûlantes. Dans quelques minutes, le petit virtuose du piano, leur fiston solaire et éclatant ne vaudrait pas mieux qu'un porcelet abattu puis embroché pour être bouffé.

Il savait que la nuit qui l'attendait allait être sans sommeil, partagée avec ses bullies. Cette nuit ils auront gagné la bataille, cette nuit ils célèbreront leur triomphe ! parce qu'à cause d'eux, au retour d'Elodie il serait lynché dans le seul endroit au monde où il se sentait encore en sécurité.

Comme le gamin aurait voulu être un vieil homme à cette seconde, un bourlingueur au cheveu gris, au visage ridé, diminué mais qui avait roulé sa bosse et qui serait fier de son parcours au travers des méandres de son existence, il s'en laverait les mains de ce que le monde pouvait bien penser de lui, il serait libre, délivré des jugements à l'emporte-pièces des autres, il ne serait plus forcé de côtoyer tous les jours des petits caïds à deux balles. Mais lui, Philippe, était pieds et poings liés face à Pavia, le gosse infernal qui menait sa bande de malfaiteurs en parfait modèle réduit de parrain tyrannique. Mais d'où lui venait cette aura de respect qui émanait autour de ce gosse ? de sa vivacité à toute épreuve quand il s'agissait de le harceler et d'inventer de nouvelles tortures, de nouvelles humiliations ? À partir de quand n'avait-il

plus rien maîtrisé ? À partir de quand était-il devenu une victime consentante ?

Il était fautif de ne pas lui avoir tenu tête et d'avoir choisi de s'aplatir à ses pieds comme un méprisable sous-fifre. Devant Pavia, Philippe devenait méprisable, il rentrait la tête dans ses épaules, mais pourquoi faisait-il cela ? Face à Pavia il se muait involontairement en cet idiot qu'on a envie de piétiner, en cette crotte de nez qui à force d'avoir était pétrie, étirée, roulée entre les doigts n'est plus qu'un petit tas répugnant qu'on jette d'une chiquenaude avec dégoût, ce pauvre type qui se laissait malmener, cette chiffe molle, cet ado malléable indifférent aux coups, juste bon à gratter le bitume avec ses incisives, voilà que tout ça c'était lui maintenant !

Les mots réprobateurs de Pavia et de sa bande, leurs poings, leurs coups s'étaient abattus tant de fois sur son dos, son ventre, son nez, qu'ils avaient lapidé en lui tout tentative de rébellion.

Mais voilà que tout ceci pouvait s'arrêter. Et si cette nuit il s'endormait pour de bon, pour ne plus jamais avoir à se réveiller en sueur avec ces mots prêts à lui bondir dessus, à se lancer à l'assaut de son front : Hé Beethoven-de-mes-deux ! sac-à-merde ! le débile ! le bigleux ! pouffiasse ! …cette sensation de faiblesse dans les jambes à l'idée de reprendre le chemin du collège, de voir à nouveau ces index pointés sur lui, ces chuchotements, ces ricanements dans son dos… et maintenant, avec ses parents convoqués, il allait devoir en plus porter leur chagrin, affronter leurs remarques, leur déception et pire que tout : leur silence réprobateur et leur honte viscérale qui transpirerait malgré leurs vains efforts pour la cacher, parce que pour la première fois de leur vie ils éprouveraient ce sentiment cruel de déshonneur d'avoir été trahis par la prunelle de leurs yeux.

Le virtuose claudiquant et trouillard était devenu une dissonance… une fausse note. La partition était abîmée pour toujours et plus rien ne serait comme avant, sa mélodie intérieure était brisée.

Alors ce soir-là, pour calmer cette douloureuse tension qui tiraillait son ventre depuis des mois, pour ne plus avoir à ingurgiter sans broncher le moindre mot déplacé, Philippe avait pris les rênes de son malheur : un foulard trouvé dans la commode de sa mère, il sentait comme elle, la rosée fraîche d'un nouveau jour. Le garçon avait noué les extrémités du foulard autour de la poignée de la porte de sa chambre, il avait éteint la lumière de sa table de nuit et s'était pendu, à demi-assis dans le noir.

Peu avant de perdre totalement connaissance, quand son visage avait commencé à gonfler, à se gorger de sang, il n'avait pas senti ses jambes remuer sur la moquette, ni son corps, ni ses bras être pris de convulsions, ses mains heurter ses cuisses, il n'était plus qu'une enveloppe corporelle vide crachant ses dernières vibrations. Pourtant, juste avant de basculer dans le noir, il avait éprouvé ce frisson glacé le long de son dos, ce soulagement

intense de savoir qu'il n'y aurait, après cela, plus rien de mauvais.

Depuis ce jour, le fantôme de Philippe remontait indéfiniment les escaliers, avec son cartable sur les épaules, baissant la tête, portant tout le poids de l'univers entre ses omoplates. Le garçon-fantôme continuait de s'arrêter devant la porte de Moïra, comme il faisait de son vivant, attendant son ami Hogg, tête baissée. Philippe frôlait de ses mains vaporeuses le bois de la porte entre-ouverte, regardait de biais. Craignant d'être indiscret il se collait au mur, guignait à l'intérieur le coin d'un buffet, les franges du tapis, toutes ces parcelles miséricordieuses pour lui parce qu'elles abritaient ses meilleurs amis.

Il voyait parfois Moïra mais elle ne s'adressait plus à lui et quand ses yeux rencontraient les siens, la vieille dame ne parlait pas, elle baissait la tête, songeuse, repartait ensuite. Il avait dû encore faire quelque chose de mal, se disait-il, elle ne doit plus aimer autant ma musique, ou alors je ne joue pas bien… ça fait tellement longtemps que je n'ai pas touché un piano… il se disait aussi qu'il n'avait pas dû répondre à son salut la dernière fois… il ne se souvenait pas… tout ça était trouble, comme une rêverie déplaisante, une rumination ancienne et bourbeuse. Il savait seulement que ce bon gros Hogg plein de plis ne le quittait pas des yeux.

Quand la porte de Moïra était fermée et que Phil se tenait derrière, le chien ne manquait pas de venir la gratter, sa maitresse l'ouvrait dans les minutes qui suivaient et l'immense mastiff se couchait sur le paillasson. Avec cette douce indulgence qui le caractérisait, il se laissait caresser l'échine par la main de brume du garçon et donnait des coups de museau dans la balle invisible que ce dernier lui avait apportée.

Hogg jouait avec lui, mais à l'intérieur il était triste, effondré. Maintenant que Philippe était mort le mastiff avait saisi la nature profonde de la mélancolie du garçon : Son chagrin était comme celui des âmes égarées qui maraudent en vase clos, ruminant un éternel chagrin ou une inguérissable colère, comme chez cette femme aux tresses grises accrochée à l'âme de sa voisine Julia.

Quand Philippe était encore incarné, le chien avait déjà senti que quelque chose n'allait pas chez le garçon, les derniers mois surtout. Il l'avait reniflé, il avait flairé quelque chose de désagréable, mais il n'avait pas compris si cela était grave ou non. Hogg avait seulement vu que le halo vert foncé qui rayonnait faiblement autour de son ami s'était assombri davantage. Il est peut-être malade ? avait alors pensé le chien, parce que la lumière émanant autour du gamin était de la même couleur que celle qui entourait la voisine du premier, décédée une poignée de semaines plus tôt d'un cancer du sein. Comme sur cette voisine, des parties du corps de Philippe s'éteignaient et ne se rallumaient plus et l'abdomen de l'enfant sentait mauvais et dégageait une odeur de vieux chou et de châtaignes pourries.

En la présence de Philippe, le chien avait éprouvé une sensation de froid, de retranchement et de solitude, ça faisait comme chez Moïra quand elle couvrait son visage avec ses mains et pleurait sans bruit, mais chez le garçon cette sensation était beaucoup plus intense, toute sa personne dégageait une déplaisante vibration.

Cet enfant est en danger s'était dit le chien, mais Hogg n'avait pas réussi à déceler la véritable nature de cette menace. Ce n'est qu'une fois le garçon mort qu'il avait finalement compris. Le chien avait pu alors voir le brouillard dans lequel trempait le fantôme : un brouillard dense qui semblait n'avoir ni limites, ni fin. Le mastiff, humant l'air de sa grosse truffe infaillible avait vu émerger de la blancheur opaque de son chagrin ses agresseurs et Pavia, le meneur de troupe, ce gamin arrogant et nerveux avec sa coupe de cheveux noirs mi-longs, sa longue frange lisse qui dissimulait ses yeux cruels. Hogg avait senti la peur féroce de son ami, une peur qui ronge, brûle et détruit. Une peur dangereuse.

Le molosse s'était positionné à côté de Philippe, il avait senti que quelque chose d'affreux allait arriver, quelque chose qui fracasserait à jamais la musique intérieure du garçon, ne laissant après cela qu'une affligeante mélopée pétrie d'innombrables dissonances. Ses tyrans, écume aux lèvres, assénaient des coups sur sa tête, des coups de genou dans son visage. Ils ricanaient, poussaient des cris de bêtes, d'idiots lyncheurs et sans pitié, ils sifflaient entre leurs dents… Hogg rageait en silence, il avait reniflé leur haine indigeste, leur bêtise folle et maléfique, leur indécente méchanceté. Il avait vu le sang couler abondement du nez de son ami, plié en deux, se tenant le ventre, roulant à terre, les genoux ramenés près de sa bouche déchirée.

Comme il aurait voulu avoir vu tout cela avant, quand Philippe était encore vivant, il l'aurait suivi au collège, il aurait exhibé ses grandes canines pointues, il leur aurait fait ravaler leur fierté ridicule à tous ces minables tyrans, il aurait mis en pièces l'ego surdimensionné du petit Pavie, histoire de lui faire passer à tout jamais l'envie de jouer les despotes tout-puissants !

Maintenant avec le fantôme de Philippe, Hogg se trouvait dépourvu : comment faire comprendre à son ami qu'il était mort ? comment lui faire admettre que ce Philippe-là qui restait, ce n'était plus lui ? Ce Philippe-là, impalpable et évanescent avait la main froide, humide, souillée de boue… il était vidé de ses rêves et de ses espoirs, privé de sa lumière intérieure. Ce Philippe mort, plein de silence et grouillant de larves, était incapable de regarder devant lui, alors comment le chien pourrait-il lui faire comprendre que sa place était ailleurs que dans cette interminable nuit ? L'âme du garçon était coincée dans la tourbe, séparée du ciel par un énorme couvercle, son âme baignait dans la même noirceur que celle dans laquelle l'âme de Véra trempait.

Après avoir caressé le chien, le garçon retirait sa main grise et transparente

et remontait un étage plus haut, le nez pointé vers le sol. Il avançait d'un pas lent et régulier, puis les pas s'arrêtaient quand le garçon arrivait devant la porte de son ancien appartement. C'était toujours à ce moment-là que le chien se remettait rapidement sur ses pattes comme si une guêpe lui avait piqué le museau. C'est là, Hogg le savait ! le garçon allait se mettre à hurler ! Il lâcherait son effroyable cri, un cri puisé dans un désespoir sans fond, un cri terrible, pétrifiant, tonitruant. Un cri que rien ne pourrait jamais soulager.

Hogg, impuissant, retournait dans l'appartement, prenait soin de repousser la porte derrière lui d'un rapide coup de patte arrière, pour ne pas laisser pénétrer à l'intérieur cette brume sombre et épaisse chargée d'une floppée d'immenses chauve-souris affamées et sanguinaires. Totalement aveugles elles battraient bruyamment des ailes, avides de sang, elles n'allaient pas tarder à cogner leurs pattes velues contre la porte de Moïra.

Toute cette peine épuisait le chien et le rendait encore plus triste que la perte de son maître. Le chien sentait qu'un enfant qui meurt ce n'est pas juste, mais qu'un enfant qui souffre sans raison, absurdement, c'est encore pire.

Hogg en avait côtoyé des âmes de trépassés, dans les rues, dans la forêt, partout, il avait même joué dans la cour de l'immeuble avec une petite levrette : Tina. Tina avait été tuée par la petite amie de son maître : sottement jalouse de la chienne, elle l'avait enfermée dans le congélateur pour la punir d'avoir pissé sur son sac-à-main. Après, comme une copine l'appelait pour lui raconter son dernier scoop, elle avait oublié la levrette. Plusieurs heures plus tard, sur les indications de la jeune fille, son maître avait retrouvé Tina dans le congélateur, roulée en boule, le corps dur comme de la brique. Sa chienne adorée qui avait toujours été là pour lui dans les moments les plus douloureux de sa vie avait été tuée avec une abjecte cruauté et le pauvre jeune homme allait devoir vivre le restant de ses jours avec cette culpabilité.

Hogg jouait aussi avec un groupe de chats qui étaient tous tombés des étages. Ils miaulaient, se dandinaient sur leurs pattes cassées, essayaient tant bien que mal d'attraper les oreilles ou la queue du chien. Ceux-là, Tina, les chats et d'autres animaux encore, Mister Wrinkles avait tous su les guider de l'autre-côté, parce que les animaux se partagent le même diapason, alors la tâche est plus aisée qu'avec les humains. Les bipèdes, eux, s'embourbent dans leurs pensées, se détournent constamment de leur voix intérieure et pourtant, le chien le savait, seuls les mots étaient souvent capables de les sauver. Ces mots qui pouvaient aussi les tuer comme ils avaient tué Philippe.

André et Moïra

Le matin où André avait pour la dernière fois verrouillé la porte de l'appartement derrière lui, peu de temps après son départ, Hogg qui dormait profondément avait senti une masse s'appuyer sur son corps de tout son poids, son poil s'était dressé. Il avait alors reniflé cette odeur subtile qui ressemble un peu à du miel, une odeur de cuir et de tilleul : c'était André, c'était lui qui venait de lui tomber dessus !

Sursautant, le mastiff avait dressé le museau et la masse avait aussitôt disparue, elle ne l'écrasait plus. Dilatant ses narines, le chien avait pris une grande inspiration, tous ses sens aux aguets : l'odeur de son maître était toujours là, discrète et clairement reconnaissable entre mille. Puis il avait senti que l'atmosphère autour de lui devenait de plus en plus fraîche et à la fin franchement glaciale. C'est sûr, un grand malheur était arrivé à André !

Dans les jours qui avaient suivis, son maître était revenu à l'appartement sous la forme d'une ombre massive. Cette forme opaque passait de pièces en pièces, s'étirait dans l'espace, apprenait à se mouvoir comme un enfant faisant ses premiers pas. Il savait que son temps était compté mais il voulait s'assurer avant de poursuivre son chemin que sa femme allait encaisser le choc. Il ne pouvait pas partir sans ça, sans savoir que sa tendre et adorée Moïra tiendrait le coup. Alors, pendant environ une semaine, il avait essayé de toutes ses forces de faire des signes à son épouse : il avait fait tomber plusieurs fois le cadre avec leur photo de mariage, il avait soufflé le plus fort possible sur son visage, caressé ses cheveux, sa douce et délicate main… mais le constat avait toujours été le même : sa moitié ne réagissait pas ! Je dois être le plus empoté des fantômes, un éléphant dans une boutique de porcelaine ! Quelle farce tout de même quand on n'a plus de corps, plus de mains, plus de poumons, plus de bouche… Heureusement que ma tendre épouse ne me voit pas ! Mon Dieu Moïra, j'ai l'air de quoi maintenant ?

L'ombre s'était adressée mentalement au chien : Hogg, mon brave compagnon je sais que tu me vois toi au moins, mais j'aimerais que ta maîtresse puisse me voir aussi, essaie de lui faire comprendre que je suis là pour elle. André-fantôme, se sentant de plus en plus impuissant, s'était tourné vers son épouse : écoute-moi ma douce, dis-moi seulement si ça va aller ? c'est tout ce que je te demande.

Il connaissait l'intuition particulièrement aiguisée de Moïra, sa chérie était une sensitive, une littéraire, elle devait sentir sa présence, ils avaient si souvent parlé de l'après-vie ensemble, de l'Enfer et du Paradis, des dons de médium de Mister Wrinkles. Plus jeune sa femme lui avait avoué en riant avoir pratiqué de nombreuses séances de spiritisme et plusieurs fois il avait été stupéfait des dons de télépathie de Moïra qui semblait littéralement lire ses

pensées.

Enfin Sweetie, regarde-moi, je suis ici, dis-moi juste que tu vas tenir le coup ? En bonne écossaise tu crois aux fantômes, n'est-ce-pas ? tu t'amusais à appeler les esprits plus jeune… et tu te souviens de l'histoire de Raùl ? tu sais comme moi que tout cela n'est pas du flanc, hé bien regarde-moi Sweetheart, je suis devant toi ! Si tu savais combien je t'aime ma belle et douce Moïra, ma bien aimée, comme j'aimerais être à nouveau près de toi et pouvoir te toucher.

André avait beau se servir de l'énergie environnante : absorber la lumière du soleil, aspirer le mercure et le plomb contenus dans les piles des manettes de la télévision, il s'évertuait à rouler sans fin sur lui-même dans l'espoir de provoquer des déplacements de particules électriques… ressens-tu ce courant d'air glacé Moïra ? c'est moi, c'est ton André ! Mais nada, rien du tout, pas même un battement de cil du côté de sa femme.

Alors il aspirait l'énergie émanant des ampoules allumées et celle contenue dans les prises de courant … je vois bien que tu as la chair de poule Sweetie ! si, si ! je le vois. Moïra se frottait les bras, tirait sur les manches de son cardigan groseille, mais rien, que tchi, il n'était qu'un courant d'air…et son cher André, son tendre darling qui n'était plus là !

Au bout de quelques jours, à force de persévérer, le fantôme était parvenu tout de même à trouver le moyen d'aspirer les nutriments contenus dans les plantes vertes disposées au salon. Abracadabra ! s'exclama-t-il par badinerie en frottant ses invisibles mains. Et dire qu'il a fallu attendre que je me casse la pipe pour savoir qu'un Aloé Véra est bien plus riche en énergie qu'un Alocasia ! tout ça parce que la première photosynthétise mieux l'énergie solaire que la seconde, formidable, quelle palpitante découverte ! Mais, en dépit de toute la puissance qu'André avait emmagasiné à force de pomper celle contenue dans les molécules organiques des plantes il avait seulement réussi à faire bouger de quelques millimètres l'un des rideaux du salon. Jésus Marie Joseph ! pile au moment où son épouse se levait de son fauteuil pour se rendre à la cuisine, mais quelle épouvantable ironie ! Le lendemain matin, Moïra avait trouvé toutes les plantes vertes de son salon crevées. « Dear oh dear » ! s'était-elle écriée, « bonté divine ! » avait répliqué en silence le fantôme dépité.

À la fin, profondément chagriné de ne pouvoir la consoler, de faire mourir les plantes en vain et d'attrister son pauvre Hogg, André avait compris que rien n'y ferait jamais. Il fallait s'y résoudre : il perdait son temps à s'entêter. Alors, s'avançant vers sa femme qui sirotait tranquillement son thé, il l'avait embrassée sur le front avec des lèvres absentes, l'avait serrée dans ses bras vaporeux avec toute la puissance de son amour. C'est alors que le miracle s'était produit : Moïra, pour la première fois depuis la mort de son mari, avait affiché un visage totalement apaisé. Ce jour-là, André avait quitté la pièce et

n'était plus jamais revenu.

Mister Wrikles avait vu la transformation qui s'était opérée chez son maître : il n'était plus une sombre masse mais une âme sereine qui flamboyait d'une agréable lumière dorée. C'est à ce moment-là qu'un chien entièrement noir et dénué de poils était venu en marchant d'un pas tranquille vers André : Raùl, le xolo ! les yeux de son maître s'étaient inondés de larmes et tous les deux étaient partis dans la lumière.

Depuis ce jour, le vieux cabot était doublement attentif au bien-être de sa maîtresse. À peine réveillé de son sommeil, il cherchait Moïra du regard et la trouvant sans peine, parce qu'elle n'était jamais bien loin de lui, il fixait ses pupilles noires sur elle aussi longtemps que durait son réveil. Il sentait son chagrin aussi, depuis le départ d'André, ça lui faisait comme une grosse boule de coton gris souris au sommet de ses cheveux auburn. Elle a perdu des morceaux de son âme, songeait le mastiff et rien qu'à son odeur terreuse qui perçait sous le parfum boisée, il savait très bien que sa maîtresse débordait d'affliction, que son énergie était grandement altérée, quelque chose d'essentiel lui manquait. Lui-même avait l'impression qu'on lui avait coupé une patte.

Ça faisait maintenant deux ans qu'André les avait quittés sans prévenir. Son pauvre corps gisait dans bain de sang quand les pompiers l'avaient trouvé, il avait été fauché en moto sur un rond-point, aux premières heures d'un matin de septembre. Il suffit parfois d'une fraction de seconde pour que l'éternité soit bouleversée à tout jamais. La solitude imposée depuis ce drame était devenue leur refuge, mais elle était aussi leur calvaire. Leur bon André avait fait sa valise, emmenant avec lui la lumière du jour.

Moïra veuve n'ouvrait plus ses doubles rideaux, elle se persuadait que c'était pour reposer ses yeux mais en vérité elle savait qu'il n'y avait plus grand-chose à voir au-dehors pour elle : l'aube naissante ne charriait plus de promesses de bonheur et la lumière qui restait c'était celle de sa mémoire, tout le reste avait été mis au rebut. Il n'y aurait pas eu Hogg, il n'y aurait pas eu les filles, elle l'aurait peut-être déjà fait : le grand saut, traverser le voile pour retrouver André.

Elle lui en voulait de les avoir laissés là, au bord du chemin, au bout de quarante ans de vie commune.

Après la mort de son époux plusieurs fois Moïra avait pensé à se jeter du toit de l'immeuble, parce qu'elle ne pouvait pas continuer sans lui. L'idée était réconfortante pour elle, il serait si facile d'en finir comme le pauvre petit Philippe l'avait fait. Mais Moïra s'était vite ravisée parce que du fin fond de sa mémoire d'enfant, elle se souvenait d'une voiture, une Volvo blanche encastrée dans la glissière de sécurité de l'autoroute : du coffre sortait un buste de femme, ses cheveux sanguinolents se balançaient au-dessus d'une mare noire. Elle avait les yeux béants, le visage ensanglanté et portait de

nombreuses bagues à ses doigts. Une femme pleine de classe s'était retrouvée yeux hagards, toute sanguinolente comme une dorade royale exposée entre des glaçons sur un étal de poissonnier. Cette vision terrifiante avait hanté Moïra durant ses premières années : le coffre ouvert comme un décor de théâtre de marionnettes, ce buste de femme en manteau de fourrure et tout ce sang qui ondulait sur son cou et dégoulinait en branches dans ses cheveux châtains méchés comme un essaim de serpents rouges s'était stigmatisée dans sa mémoire. Profite du temps qu'il te reste à vivre s'était dit la petite fille.

Si un gosse la découvrait elle aussi dans ce triste état il s'imaginerait milles terribles scenarios pour comprendre ce qui l'avait poussée à se jeter d'un immeuble. Est-ce que la vie était si difficile, se demanderait-il ? elle ne valait donc pas la peine ? Pauvre gamin ! Moïra n'allait certainement pas laisser un môme se noyer dans un flot de questions inutiles.

Elle imaginait, un rire coincé dans sa gorge, les voisins affolés s'attroupant autour de son corps, bouches bée, yeux hagards, une main sur leur poitrine, l'autre sur leur bouche : c'est la vieille écossaise du deuxième ! Mon Dieu, mais la pauvre ! Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête pour en arriver là ? elle avait l'air d'aller bien pourtant… Je l'ai croisée hier matin, elle souriait, elle était pimpante même, comme à son habitude, toujours tirée à quatre épingles... Elle ne supportait plus la solitude depuis la mort de son mari ... Quelle horreur... Je n'arrive pas à y croire... Moi non plus !... C'est toujours comme ça, c'est ceux qui laissent le moins paraître qui vont au bout…Oui, c'est ça, comme c'est triste ! …Oui, très triste.

Elle gloussait devant cette vision ridicule d'elle-même : couchée de tout son long sur la pelouse, un mince filet de sang s'échappant de ses lèvres bleuies, un pied tordu, les bras cassés, décoiffée... Peut-être tomberait-elle sur le ventre, son visage enfoui dans le sol ?... sur le ventre c'est plus chic tout de même. Mais dans tous les cas quel pitoyable spectacle allait-elle offrir ? No way ! never in a million years ! Elle ne serait pas ce vilain guignol disloqué caché sous le lit d'un enfant, ni le monstre boiteux qui sortirait en claudiquant d'un placard avec une langue violette pendue entre ses dents cassées. Elle ne serait le cauchemar de personne !

Et surtout, on ne montre pas qu'on a renoncé à vivre et la vie malgré ses coups durs valait la peine. André était parti, et alors ? il n'avait fait que s'absenter. Tu le retrouveras un jour mais en attendant tu dois faire avec, alors arrête de pleurnicher sur toi-même, tu es ridicule Moïra, sois digne de lui ! Si ça se trouve il te voit à l'heure qu'il est et puis après tout, today's rain is tomorrow's whisky comme on dit chez toi. Il fallait continuer à respirer, à s'habiller avec goût, continuer de saluer les enfants de la résidence, ne pas faire semblant, accomplir ces choses de tout son cœur : aimer son vieux molosse toujours content sans raison, comme André, c'est eux qui avaient juste. Continuer d'être là pour ses adorables petites voisines aussi, car Moïra savait au fond de son cœur que pour tout le monde elle était juste l'écossaise

distinguée du deuxième, la maîtresse du gros chien, la veuve du Docteur Peyroux, la plus polie des voisines, celle qui mettait un point d'honneur à vous dire bonjour ou bonsoir. Voilà qui elle était pour tout le monde, et alors ? peu lui importait dans le fond parce que pour les filles de Julia elle savait qu'elle comptait vraiment. Elle appréciait beaucoup ces gamines : leur humeur joyeuse, la gaité explosive d'Alicia et Chloé, la sagesse d'Audrey. Ça ne durait jamais longtemps mais quelques précieuses minutes en leur compagnie lui suffisaient.

Quand Julia déboulait sur son paillasson avec son trio autour d'elle, Hogg se pressait, pattes tremblantes, vers les fillettes. À peine les voyait-il qu'il remuait la queue et balançait son arrière-train pour s'élancer. Moïra le talonnait, plus lentement mais avec un sourire rieur qui la rajeunissait de dix ans. Les fillettes étaient leurs rampe-de-lancement vers le bonheur et la seule qui faisait la tronche dans l'histoire c'était Julia.

Quand Julia était de bonne humeur, elle était d'accord pour que ses filles rendent visite à Moïra. Leur voisine avait une immense bibliothèque avec des étagères pleines à craquer de bouquins aux dos dorés, noirs ou rouges et surtout, elle savait mieux que personne raconter des histoires. Les livres étaient pour la vieille dame autant de clés qui ouvraient un passage secret. Moïra leur racontait des tas de choses plus passionnantes les unes que les autres. Audrey, en échange lui faisait la lecture et chaque livre était un voyage, un train fantastique à ciel ouvert. Avec ses récits palpitants, la charmante écossaise contrait les sortilèges, mettait à terre monstres et dragons, décapitait les trolls, tirait à l'arc et faisait voler les fillettes sur le dos de grandes oies. Toutes les fois que les gamines lui rendaient visite, il était sûr quand dans la demi-heure qui suivrait elles allumeraient des feux de joie, danseraient des rondes endiablées, chasserait des pirates, découvriraient des trésors cachés. Evidemment que Moïra était de la troupe, grimpant le long de trois-mâts sur des échelles de corde avec ses chaussons de soie.

Le brave Hogg nourrissait un amour joyeux à l'égard des fillettes. Elles sont tellement à croquer, pensait-il, le cœur palpitant, elles respiraient la fraîcheur comme les lacs de montagne dans lesquels il se baignait autrefois quand ses maîtres l'emmenaient en balade dans le Jura. Comme il était agréable de s'ébrouer puis de se rouler dans les herbes hautes ! Les fillettes c'était tout ça pour lui, une grosse tranche de bonheur rafraichissante, leur gaité plantait des graines de joie dans son cœur et Mister Wrinkles leur donnait des grands coups de langue sur le visage, il cherchait toujours leur contact et passait outre le parfum désagréable de Julia.

Cette femme lui hérissait le poil, il sentait toute la colère qu'elle dégageait et qui lui piquait désagréablement le dos. Frôlant les cuisses épatées de sa voisine, il rabattait sa queue entre ses pattes et retenait sa respiration pour ne pas encombrer ses poumons de cette horrible odeur de vinaigre et d'ammoniaque. Cette femme avait tellement changé depuis la première fois

où il avait flairé son parfum. L'âme qui s'était tenue à côté de Julia quand elle était venue se réfugier chez sa maîtresse avait fini par gagner : le fantôme aux tresses grises était parvenu à s'immiscer dans le corps de sa voisine et les deux bipèdes ne faisaient plus qu'une seule et même personne monstrueuse et enragée, leurs âmes par Dieu sait quel mystère avaient fusionné pour engendrer cette montagne de colère. Hogg, savait tout cela. Ce qui restait de l'ancienne Julia étouffait sous une gangue empoisonnée et invasive qui cherchait à la pulvériser et qui s'en prendrait tôt ou tard à ses petites filles.

Quand, avec ses gamines, Julia croisait Moïra, elle arborait un petit sourire forcé au coin des lèvres, ses mains épaisses posées sur ses larges hanches, elle faisait rouler ses yeux à gauche et à droite pour suivre les mouvements de ses filles tandis qu'Audrey, Alicia et Chloé, flottaient sur un nuage, gloussaient, riaient et leurs petites mains agitées n'en finissaient plus de couvrir Hogg de caresses. Au bout de quelques minutes, exaspérée par toute cette joie dont elle s'excluait elle-même, Julia rameutait sa troupe :

— Allé, les papooses à l'intérieur ! » criait-elle avec un ton buté.

— À bientôt Hogg, à bientôt Moïra ! » lançaient les petites filles, chacune à leur tour.

— À bientôt darlings ! » répondait aimablement Moïra en les saluant de la main.

Ensuite les deux portes se renfermaient aux deux extrémités du couloir, l'air se refroidissait brutalement, le corridor était à nouveau sombre et l'obscurité se réinstallait dans chacun des appartements.

Les filles retrouvaient leur chambre et Julia s'en allait au salon pour contempler l'image du cheval, elle grimpait mentalement sur son dos et chevauchait la plaine sèche et venteuse. Engourdie après quelques minutes, il n'était pas rare qu'elle pique du nez sur son canapé. Dans ces moments d'abandon et de rêveries dans le vide, ses souvenirs d'enfance revenaient à la surface, comme une eau mémorielle terriblement redoutée qui remontait en vagues sales brassant dans leurs mouvements rotatifs une écume visqueuse à l'odeur nauséabonde.

Sous cette eau polluée le visage de sa mère apparaissait sournoisement.

La fabrication du monstre

Comme toutes les gamines de l'univers, Julia adorait sa maman. Véra était son phare, son terrier, sa toute puissante maman. Elle se revoyait à cinq ou six ans avec sa frange qui lui tombait sur les yeux et ses collants troués au niveau des orteils, pourchassant Véra dans la maison, exactement comme Chloé faisait maintenant avec elle.

Julia avait beau essayer de l'attraper, d'enlacer la taille de Véra, celle-ci se dérobait à ses étreintes. Dans ces pénibles moments, Julia regrettait de n'être plus un bébé parce qu'un bébé a le droit d'enfouir son petit museau dans le sein de sa maman, il a le droit d'entendre battre son cœur, d'entendre son souffle, il a le droit de pleurer, de n'être pas content, d'avoir faim, d'être rassuré et de vivre en harmonie avec celle qui l'a mis au monde. Cette époque-là était révolue, bannie comme si elle n'avait jamais existé.

Dès que Julia apprît à marcher, sa mère devint soudainement amnésique, mais avait-elle vraiment tout oublié ? à partir de quand son cœur avait-il tourné sa pancarte dans l'autre sens, celui où était affiché le mot : fermé ?

Julia revoyait le visage hermétique de Véra quand elle se rebiffait à son contact et la repoussait sèchement, comme si elle avait eu affaire à une créature visqueuse, porteuse de Dieu sait quelle maladie contagieuse. Elle se remémorait son enfance morose dans cette maison inhospitalière toujours propre mais sans vie où elle avait passé le plus clair de son temps enfermée dans sa chambre, emmitouflée dans des pulls de laine plus grands qu'elle parce qu'elle avait toujours eu froid à l'intérieur.

La bâtisse était humide et mal exposée, posée sur le bord d'un chemin criblée de culs de poule et enclavée dans une rue morne et taciturne où les nuages aimaient s'attarder à quelques mètres seulement des tuiles rongées de mousse. Il faisait frais dans la maison. Un immense cerisier mort se dressait au bout de son court jardinet. L'arbre aux bras noueux avait une large béance au niveau de son tronc, cela faisait des années qu'il était crevé et sa carcasse ouverte menaçait les soirs d'orage de s'effondrer sur la façade de la maison. Plus tard Véra lui apprendrait qu'au creux du cerisier se planquaient des créatures aux dents jaunes appartenant au petit peuple caché. En hiver, Julia aimait voir comment la neige s'accrochait à cet arbre. Même mort et eventré, le cerisier n'était pas totalement inoffensif car à la plus grande joie de la gamine il faisait tomber les enfants qui trébuchaient sur ses racines épaisses qui ondulaient entre les touffes d'herbes grasses.

La maison était lugubre avec ses éclaboussures de moisissure sur les murs et aux plafonds, les vieux meubles en bois verni et l'inconfortable canapé en laine verdâtre qui mangeait tout le salon et dont les accoudoirs grattaient la

peau. À l'intérieur de la maison, il faisait triste à mourir et seul un grand néon éclairait la cuisine. Au salon, l'unique source de lumière provenait d'un abat-jour poussiéreux en vessie de porc, agrémenté d'un liseré dont la dorure avait noirci avec le temps. Il était posé sur un affreux buffet jaune aux longs pieds tubulaires disposés en compas.

Cette pièce qui aurait dû être l'endroit le plus accueillant de la maison, celui où il est légitime de se retrouver, d'y boire une bonne tasse de chocolat chaud tout en se blottissant le ventre sur des coussins moelleux, était tout le contraire : hostile et inaccueillant.

Face au canapé, il n'y avait pas d'écran de télévision comme dans toutes les maisons du quartier, non il y avait seulement une grande photo en noir et blanc enchâssée dans un cadre de bois brut et qui semblait vous regarder en retour comme si la photo se savait là, à vos yeux, tellement inévitable qu'elle forçait le regard. La vue de cette image lui était si désagréable que Julia ne s'asseyait jamais sur le canapé. Sur la photo il y avait un cheval Appaloosa, ses flancs criblés de taches, à l'arrêt, la tête légèrement cabrée en arrière, les muscles bandés douloureusement. Ses fosses nasales étaient bizarrement dilatées, le haut de sa queue était levé et ses yeux anormalement exorbités. Il ressemblait à une bête folle en proie à une crise de nerfs comme s'il allait être la seconde d'après frappé par la foudre.

Le cheval était clairement en état de stress et pourtant rien sur la photo n'expliquait la raison de cette tension. De nombreux détails invisibles au premier regard interrogeaient celui ou celle qui prenait le temps de l'observer. Derrière le cheval s'étirait une étendue désertique, la ligne d'horizon se confondait avec le ciel clair, légèrement nuageux, tout au fond, on devinait un virevoltant et un moulin à vent et face à la monture, se dressait un arbre court et rachitique. À part l'extrême contraction de l'animal, rien d'autre ne semblait a priori sortir de l'ordinaire. Rien, en effet, mise à part l'ombre du cheval : écrasée sur le sol par la lumière rasante, elle laissait deviner la forme d'un cavalier se tenant assis sur sa croupe. L'ombre dévoilait ce qui ressemblait à un homme qui portait dans sa main une forme oblongue, certainement une lance. Le cavalier devait aussi arborer une coiffe munie de plumes, sans doute s'agissait-il d'un chasseur apache ? Mais en réalité, et c'est ce qu'il y avait de pire dans cette photo : personne n'était à califourchon sur la croupe, alors pourquoi son ombre racontait une autre histoire ?

Julia s'était posée tout un tas de questions à son sujet : ce cliché n'était visiblement pas truqué, alors pourquoi cette forme spectrale sur le dos de l'animal ? et pourquoi le cheval était-il tellement tendu ? est-ce que le cavalier fantôme tirait violemment sur la bride ou portait-il des coups dans les flancs de sa monture avec ses invisibles éperons ? On devinait seulement ce que l'ombre racontait. Pourquoi tenait-il une lance ? était-il un chef indien d'Amérique assoiffé de vengeance pour avoir été chassé de sa terre originelle ?

Vera lui avait dit que les chevaux étaient des animaux à part. S'ils étaient plus grands, plus rapides, plus beaux que les autres animaux c'est parce qu'ils avaient été piégés sur Terre mais leur nature profonde était d'appartenir au Ciel. Ils avaient perdu leur capacité à voler mais ils pouvaient voir très loin en revanche. Tous les chevaux comprenaient les astres, communiquaient avec les oiseaux et les espèces souterraines parce qu'ils étaient clairvoyants, ils étaient les alliés des dieux de la nature.

Sa passion pour les chevaux était telle que Véra allait parfois au centre équestre pour faire des sorties en forêt. Julia l'avait accompagnée une seule fois, sans réitérer l'expérience : quand le cheval trottait ça lui faisait mal au dos et aux cuisses.

Aussi, Véra avait fait fabriquer par une artiste sur bois, une canne de marche avec une tête de cheval sculptée au bout. Quand elle marchait avec, Véra la balançait en avant comme si elle fendait l'air avec un sabre. Mais dans tout ça, le plus fou restait sa requête totalement loufoque auprès d'un taxidermiste qui travaillait sur Lyon : Véra lui avait demandé qu'il lui confectionne un masque soi-disant de carnaval mais avec une véritable tête de cheval ! quelle folie ! Le taxidermiste avait accepté sans autres formalités, il devait être habitué aux excentricités de ses clients.

Véra avait ensuite obtenu la tête d'un équidé auprès d'un boucher. L'homme affublé d'un visage rondouillard n'avait lui non plus pas bronché : la veille une gamine d'une quinzaine d'années avec un piercing dans le nez et des bas résilles lui avait commandé une tête de bélier. Mouton ça irait ? L'adolescente lui avait demandé en faisant des bulles avec son bubble-gum combien de temps il faudrait pour bouillir une tête, parce qu'il fallait que la tronche de la bestiole soit nickel propre, débarrassée de sa peau et de ses globes oculaires quoi ! C'est pour quoi faire cette tête de mouton Mademoiselle ? Un travail en histoire de l'art. Nouvelle bulle de bubble-gum.

Trois jours plus tard, le boucher avait appelé Véra et celle-ci avait couru comme une dératée jusqu'à la boucherie. Le sac pesait bien quarante kilos et Véra avait eu un mal fou à le tirer jusqu'à sa voiture parce qu'elle avait préféré fièrement refuser le coup de main du boucher. Mais parfait ça : la tête avait été tranchée à la base de la dernière vertèbre cervicale comme elle l'avait demandé.

À chaque pas ses yeux tombaient sur la tête enfouie dans le sac et sur la crinière noire imbibée de sang. Pauvre créature, se disait-elle en se mordant les lèvres, pourquoi les animaux doivent-ils autant souffrir ? tout ça pour racheter nos âmes damnées de saletés de bipèdes ! Une fois arrivée à sa voiture, Véra avait rempli un autre sac poubelle avec des glaçons qu'elle avait préparés la veille, les faisant glisser dans un seau et vidant ensuite le seau dans sa glacière électrique. Véra avait introduit le premier sac dans le second plein de glaçons et s'était aperçue, fortement contrariée, que le sac lesté par

les glaçons alourdissait énormément sa charge. Furieuse, elle avait trépigné sur place mais après moult efforts et cris de contrariété, elle était parvenue à hisser le sac dans son coffre et à le nouer fermement. Ses doigts rouge vif étaient littéralement gelés d'avoir été mis trop longtemps en contact avec les glaçons.

Quand elle s'était rassise enfin derrière son volant Véra avait poussé un grand soupir d'aise et avait glissé une cassette dans son autoradio pour rouler tranquillement jusqu'à la ville aux deux collines avec La Callas ténorisant dans ses oreilles. Trois mois plus tard, Véra était retournée sur Lyon pour récupérer son trophée avec une fierté quasiment puérile. Pour garder en place la forme de la tête, le tanneur avait introduit une structure métallique dans la gueule de l'animal. Le masque était donc très lourd et la puanteur à l'intérieure étouffante : la peau avait une odeur âcre, pestilentielle, mêlée à des relents de sels et de fumée.

Véra avait dit à Julia qui s'était également plainte de l'odeur infecte du masque que le tanneur avait tanné la peau du cheval avec la cervelle de celui-ci. Miam avait plaisanté Julia. L'artisan avait ensuite recousu la peau et l'avait faite fumer au-dessus d'un trou creusé en terre. Un tannage ancestral Julia ! c'est pour cela que j'ai choisi celui-ci plutôt qu'un autre. Tu ne crois quand même pas que j'allais confier ma tête à un tanneur qui utiliserait des produits chimiques, voyons, tout ça n'aurait plus de sens !

Avant de l'enfiler Véra avait effectué plusieurs rituels de nettoyage pour que le cheval qui avait ignoblement fini sa promenade à l'abattoir puisse être lavé de ses souffrances. Depuis ce jour Véra arborait fièrement le masque lors de ses cérémonies de retrouvailles avec Grand Esprit.

Pour toutes ces raisons, Julia n'avait jamais aimé sa maison. Durant longtemps elle avait aussi pensé que cette dernière était hantée, parce que de jour comme de nuit elle entendait des coups qui provenaient du sous-sol comme si on tapait inlassablement sur la tuyauterie. Cette partie de la maison était accessible aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur. Elle était pourvue aussi d'une minuscule fenêtre qui avait été murée.

« Tu ne dois pas descendre en bas Juju ! » Véra lui avait fermement interdit de se rendre au sous-sol comme si l'escalier y menant conduisait nécessairement en enfer. Pourtant, comme sa fille n'avait eu de cesse de la questionner sur la raison pour laquelle il était interdit de descendre en bas, lassée, Véra avait consenti à lui avouer qu'un sans-abri vivait sous leurs pieds.

— C'est rien qu'un miséreux tout voûté, un pauvre hère sans toit ni famille !

Elle l'avait trouvé un soir, roulé en boule devant la maison, sous un vieux carton déplié. « J'ai essayé de le faire déguerpir, je l'ai même menacé

d'appeler la police, mais cet idiot s'est mis à verser des torrents de larmes, quel gosse, je te jure ! »

Il était tellement vieux et triste que Véra s'était finalement décidée à le garder.

— Après tout cet espace au sous-sol ne nous sert à rien, alors autant que ce bonhomme à demi-crevé en profite. Mais n'y descends surtout pas, on ne sait jamais avec des inconnus, il a peut-être un pied dans la tombe mais va savoir s'il n'a pas des idées derrière la tête, les ancêtres, c'est souvent les plus imprévisibles !

— Mais, tu vas le garder combien de temps ? » avait demandé Julia, les traits inquiets.

— Que sais-je Juju ? » avait dit sa mère en riant et en haussant les épaules. « Le jour où il se mettra à uriner partout j'aviserai !

Toute son enfance Julia l'avait vécue avec la peur du Croquemitaine, la peur de son père qui avait heureusement mis les voiles très loin et elle avait traversé ses premières années avec cette terreur affreuse que l'inconnu de la cave ne vienne les tuer. Le vieillard hirsute, gâteux et lassé de taper dans la tuyauterie allait les débiner en menus morceaux toutes les deux et il disperserait ensuite ses petits tas de viande dans la forêt et prendrait allègrement possession de leur maison. Mais sa mère lui avait pourtant répété à moults reprises qu'il ne pourrait jamais pénétrer à l'intérieur car elle avait bien fait attention à verrouiller la porte du sous-sol.

— N'aie pas peur, il est plié en deux, il est plus petit que toi même ! c'est juste que tu ne dois pas t'aviser d'aller dans sa zone, il est ralenti et avec l'âge il pourrait devenir imprévisible et changer ses plans.

Un jour Julia avait entendu de la musique dans la maison, elle avait rapidement réalisé que la mélodie provenait d'en bas.

— Je lui ai pris un radiocassette, j'ai remarqué que la musique le calmait.

Julia en avait terriblement voulu à sa mère d'héberger cette personne, même au sous-sol, alors qu'elle s'occupait à peine de sa propre fille. Elle lui avait en plus acheté un radiocassette à ce déglingo édenté ? alors que c'est moi qui me suis payée mon walkman avec mes sous ! non mais c'est vraiment abusé là ! Puis elle se ravisait, s'en voulait d'être si égoïste, se trouvait sans cœur et admettait qu'une loi devrait être instaurée obligeant tous les habitants du monde à céder aux sans-abri le moindre mètre carré inexploité.

Durant son enfance, Julia restait toute la journée à attendre Véra, guettant son retour du travail. Sa mère était comptable dans la ville la plus proche, à vingt kilomètres de là et deux bus étaient nécessaire pour rejoindre le centre-ville, alors, tous les jours, elle perdait deux heures et demie rien qu'en

transport. Mais chaque soir Julia désirait que sa mère rentre plus tôt parce qu'elle avait l'impression de vivre entre parenthèses sans elle, sans sa mère elle se sentait menacée. La gamine guettait le bruit de la porte d'entrée, espérant entendre le petit clic dans la serrure mais ce bruit arrivait toujours trop tard car après le coucher du soleil Julia cessait d'espérer.

En rentrant de l'école, après avoir avalé un verre de lait et plusieurs biscottes rougeoyantes de confiture à la fraise Julia se positionnait devant la fenêtre de sa chambre et regardait les yeux gorgés de tristesse défiler ses camarades de classe à quelques mètres sous elle, ils étaient toujours accompagnés de leurs mamans.

Elle retenait sa respiration et sentait ses mains devenir moites. Julia enviait leur vie normale et devinait à leurs pas enjoués quels bons goûters les attendaient dans la chaleur de leur foyer. Les rires complices que ses camarades d'école allaient échanger avec leurs parents raisonnaient cruellement dans sa tête, elle sentait même, le nez en alerte, des parfums fantasmés envahir le tréfond de ses cloisons nasales : des odeurs de poulet frit, de gratin de macaronis, de tartes à la mirabelle que les mamans préparaient avec amour et bienveillance. Dans les cuisines des gens qui s'aiment, ces odeurs réconfortantes, pleines de promesses de saveurs reviennent quotidiennement à heure fixe ravir les cœurs et les estomacs, dans toutes les familles normales ça se passe comme cela : on vit, on rit, on mange, on s'aime.

Pour prendre la revanche sur sa solitude Julia attrapait les grosses mouches noires qui se coinçaient derrière le rideau de sa fenêtre. Toute excitée, elle capturait l'insecte dans un verre puis posait celui-ci à l'envers sur sa table de nuit. Là son petit spectacle débutait, sa langue relevée à la commissure des lèvres, les yeux exagérément arrondis, Julia était captivée par cette séance de cruauté récréative. L'attention à son paroxysme, elle attendait de voir la mouche s'asphyxier peu à peu avec le manque d'air, puis, juste avant que l'insecte ne termine sa lente agonie sur le dos, elle soulevait rapidement le verre, tirait le rideau, ouvrait grand la fenêtre et observait, pleine de contentement, la mouche reprendre sa liberté. Elle prenait ensuite quelques secondes pour méditer sur les bienfaits de sa clémence.

Epuisée d'ennui, Julia fermait les yeux, écrasait légèrement ses globes oculaires avec la paume de ses mains et comptait le nombre de ses expirations. Elle ne savait pas comment tuer le temps, alors ne trouvant rien de mieux à faire, elle imaginait l'homme décrépi au sous-sol, bercé par la musique classique, sa silhouette brisée avalée dans cette pièce froide et humide où il faisait noir comme dans une gueule chtonienne. Elle n'avait jamais été au sous-sol, aussi longtemps qu'elle s'en souvienne, mais forcément il n'y faisait pas bon vivre en-dessous. Julia se figurait le vieil homme affublé d'une barbe grise dans laquelle devaient grouiller des perce-oreilles et des mille-pattes, son visage fripé, maculé de taches de vieillesse et

doté d'un nez épaté au bout, entièrement vérolé. Il devait se tenir roulé en boule sur une paillasse avec des limaces se faufilant dans ses godillots.

La petite fille appréhendait ses journées avec cet invisible croulant et se demandait comment il pouvait faire pour vivre en permanence dans le noir, abandonné de tous comme un cloporte ? Pour ne pas se faire repérer, elle prenait bien soin de faire un minimum de bruit. Elle redoutait même les vacances scolaires de peur de se retrouver nez-à-nez avec lui. Même si elle haïssait l'école parce que son établissement scolaire lui donnait toujours la déplorable mesure de son impopularité, se retrouver là dans cette maison avec cet inconnu à moitié moisi en bas c'était pire que tout !

Un jour, lassé de tourner en rond et de malaxer son mal être il monterait la voir à tous les coups, pour se venger qu'on l'ait laisser pourrir au sous-sol dans la crasse et l'humidité, comme un chien des rues, sale et affamé. Vera avait une dette envers lui parce que sous prétexte de lui offrir son aide elle l'avait condamné à couler ses vieux jours dans un invivable cachot, alors c'était forcé qu'un jour, sans faute, il grimperait en haut de l'escalier pour prendre sa revanche !

En été, la gamine ne prenait pas son vélo pour aller tuer le temps dehors, parce qu'elle n'avait pas d'ami et pas non plus de vélo, en revanche du temps elle en avait à tuer, elle stockait des masses d'indésirable temps en elle et ça lui donnait de plus en plus envie de tout bouloter. À vrai dire, Julia n'avait rien en commun avec ses camarades en fait, à commencer par une vie, à commencer par un corps dans la norme : elle était plus large, plus bête, plus laide que tout le monde. La seule chose qu'elle possédait c'était un sablier intérieur qui ne se vidait jamais du moindre grain comme si elle était vouée à rester figée dans le temps, tel un cafard pris malgré lui dans de la gélatine. À force de lutter contre les heures interminables, Julia stoppa définitivement ses allers et venues devant la fenêtre.

En été, comme un méchant soleil cognait contre les vitres, elle fermait les volets de trois-quarts et maintenait sa fenêtre ouverte avec des vieux magazines Picsou dont les pages ondulées tremblaient au vent. Elle se couchait alors de tout son long sur son lit comme si elle s'allongeait dans un cercueil. Julia pouvait rester ainsi des heures, les mains nouées derrière la nuque, le regard rivé sur le mur sur lequel était imprimé une série de papillons. Elle aimait les regarder, les détailler, même si elle les connaissait par cœur. Des papillons partout : il y en avait des bleus, des oranges, des jaunes. L'œil de la fillette sautait d'un papillon à l'autre, les ocelles du premier s'imprimaient sur les ailes du second, les couleurs de l'un se mélangeaient à celles de l'autre et ainsi de suite et à force de les contempler, les insectes se dispersaient, grandissaient, battaient des ailes tout près de ses cils.

La magie qui s'opérait devant ses yeux plongeait rapidement Julia dans un état de conscience modifiée : elle suivait du regard le vol gracieux des lépidoptères et au bout de quelques minutes fermait ses paupières et tombait dans un profond sommeil. Cela lui faisait un bien fou de dormir, de quitter le monde réel pour plonger dans l'oubli. Une fois dans les bras de Morphée, la gamine ne souffrait plus : tous ses chagrins, toutes ses frustrations se dispersaient. Parfois, elle dormait jusqu'au coucher du soleil et ouvrait les yeux alors tard dans la nuit, le ventre douloureux, criant famine, la bouche sèche, les plis de son oreiller imprimés sur sa joue.

Véra ne venait jamais la réveiller à son retour du travail pour s'assurer qu'elle ne s'était pas couchée le ventre vide, elle devait penser que sa fille avait suffisamment de réserves, alors, à son réveil, Julia pleurait tristement.

Le mur des papillons était devenu l'axe du monde autour duquel la vie de Julia s'organisait. Après les papillons, surgissaient des nuages, ils se détachaient du mur puis se déplaçaient au-dessus de son lit. Des fées étaient aussi apparues et des oiseaux arc-en-ciel, comme ceux qu'on voit dans les forêts tropicales. Il n'y avait plus des briques derrière la fine épaisseur de papier, ni la moindre trace de colle, il y avait seulement un vaste ciel tout plein de merveilles qui volaient et zigzaguaient dans sa chambre.

Sylvia

Un jour de juillet, elle eut la surprise de sa vie : une visite et pas n'importe laquelle, non une fille de pied en cap était apparue dans sa chambre. Julia ne l'avait pas vue quitter le mur mais forcément elle avait dû s'extraire de la densité du plâtre, comme les fées et les papillons avant elle. Pourtant, cette fois c'était une fille en chair et en os avec des bras, des jambes, des dents et même des cheveux !

La seule bizarrerie, en dépit de quelques différences, était que la gamine lui ressemblait beaucoup. Un double ! je me suis inventée un double ! Sa réplique était venue la réveiller pendant qu'elle dormait : en ouvrant les yeux cet après-midi-là, Julia fut stupéfaite de se voir, elle, penchée sur elle-même. Mais je suis morte ! se dit-elle, je me suis détachée de mon corps ! Toutefois, en scrutant attentivement son double de tous ses yeux elle décela chez elle plusieurs étrangetés : à commencer par la grande robe fleurie que portait la fille et qui était toute tachée. Son autre était aussi légèrement plus grande qu'elle et elle avait les yeux bleus, les pieds nus et une incisive cassée. Ses cheveux étaient plus clairs et emmêlés autour de son visage très creux. D'une maigreur extrême, elle flottait dans son vêtement et ses clavicules saillaient à l'encolure de sa robe. On devinait les os et les veines bleues sous la peau d'ivoire de ses bras comme si son épiderme était recouvert d'une fine couche laiteuse, et de ses lèvres sèches et fendues se détachaient des écailles de chair, mais surtout elle sentait très mauvais et dégageait une odeur de crasse et de vêtements portés trop longtemps.

Julia se dit qu'elle s'était totalement loupée en inventant son double. Zut, avait-elle pensé, elle avait bâclé sa copie de la même façon qu'elle ratait ses dessins d'école ! mais, au moins, en dépit de tous ses défauts cette créature qui se tenait sur deux jambes semblait bien vivante, elle avait un cœur qui battait parce que Julia entendait sa respiration.

— Bonjour, je suis Julia et toi tu es qui ?

— Tu es qui ? » répéta la fille en fuyant son regard.

— Je suis Julia et toi tu t'appelles comment ?

— Sylvia… je crois que c'est Sylvia…

— Sylvia ? c'est joli ton prénom.

— Quoi ?

— Je peux écouter ton cœur ?

— Mon cœur ?

— Oui, est-ce que je peux l'écouter battre ?

Julia, impatiente, sans attendre la réponse s'approcha de Sylvia qui recula brusquement comme effrayée.

— N'aie pas peur, je ne veux pas te faire de mal, laisse-moi écouter ton cœur.

Julia s'approcha une nouvelle fois de la fille effarouchée, elle appuya une main sur son dos et posa sa tête contre la poitrine de sa nouvelle amie. Elle entendait bien le tic-tac de la vie, alors toute enjouée elle s'écria :

— J'ai fait du bon boulot après tout !

— Quoi ?

— Ben ton cœur tu vois il bat vraiment !

Sylvia ne dit rien et ne regardait toujours pas Julia dans les yeux.

— Mon cœur bat, pas le tien ?

Julia lui jeta un œil étonné, un peu agacé.

— Mais Sylvia, tu es sortie de ma tête…

— Ah …sûrement ! il y a tellement de choses qui entrent dans nos têtes…

— Oui, c'est vrai mais moi je t'ai créée !

Julia continua :

— Tu viens du mur, c'est ça ?

— Oui, c'est ma maison.

Sylvia porta sa fragile main à sa bouche et dit :

— J'ai faim !

Julia remarqua alors que tous les ongles de son double étaient abîmés et qu'elle avait une multitude de taches de couleurs sur ses bras, ses doigts et sur le côté de ses paumes.

— Ok. Je vais t'apporter des biscuits mais avant on joue et après seulement on prendra le goûter.

— On joue… tu joues de la musique ?

Julia la regarda consternée.

— Jouer, s'amuser quoi ! … tu ne sais pas ce que jouer veux dire ?

Julia se rendit compte au fil des après-midis passés avec Sylvia qu'il manquait à son amie un tas de vocabulaire : par exemple elle ignorait de nombreux mots comme chewing-gum, jean, théière et elle employait parfois des vocables à tort et à travers tout simplement parce qu'elle n'en comprenait pas le sens : elle disait pote pour porte, cascapade pour escapade. Il y avait

aussi ces drôles de mots qu'elle inventait comme malfée pour sorcière, hibelle pour la femelle hibou. Son amie avait pris aussi l'habitude de répéter les phrases que Julia prononçait, à la manière d'un perroquet, sans capter ce qu'elle disait, imitant jusqu'à sa voix et son intonation.

Sylvia adorait le papier peint de la chambre de Julia et elle se mettait à la fenêtre pour fixer intensément tout ce qui se trouvait dans l'enchâssure : le ciel, les chemins de terre qui menaient vers d'autres maisons et se perdaient ensuite dans le paysage. Quand il pleuvait, elle demandait à Julia d'ouvrir les volets et de laisser la fenêtre ouverte, ainsi les yeux dans le vague, elle tendait les mains dehors, riait quand les gouttelettes roulaient sur sa peau et chantonnait :

Pluie, comme tu es drôle, petite pluie rigolote,

Je t'entends dans l'air, amie des étoiles,

Tu tapes, tu tapes, tu glisses, tu fonds.

Petite pluie rigolote tu n'as pas de place

Musicienne du ciel et fille de la glace,

Alors tu passes, tu ne finis pas de tomber.

Sur la tête des malfées et les plumes des hibelles,

Si belle petite pluie qui vient de l'espace,

Petite pluie rebelle toi non plus tu n'as pas de place.

Comme Julia, Sylvia aimait rêver, sa pensée vagabondait en permanence, mais elle avait toujours du mal à fixer son attention et avait la sale manie de fuir le contact visuel, cela lui déplaisait fortement comme si ça l'empêchait de se concentrer. Sylvia était vraiment une fille étrange, une sorte d'énigme qu'elle se plairait à résoudre car elle ne ressemblait à personne et c'était là tout son intérêt. En sa compagnie les heures s'allégeaient et c'est comme si l'espace autour de Julia se réchauffait, l'amer goût de sa pénible solitude se dissipait. Pour la première fois de sa vie la gamine se sentait légère, emballée, vivante, la vie devenait enfin plaisante pour elle.

Sylvia, avec ses lèvres fissurées et son allure de sauvageonne des bois, rayonnait dans sa chambre comme un tournesol phosphorescent et le sablier intérieur de Julia commençait à s'égrainer gentiment. Elle était ravie de lui présenter Clootie et sa ribambelle de copines bizarres : il y avait Lucile, une poupée en porcelaine dont le visage fragmenté contrastait étrangement avec la niaiserie de son expression, elle avait la particularité de porter de vrais cheveux humains de couleur roux. Il y avait aussi Soline, une poupée ancienne articulée à qui il manquait plusieurs doigts. Mais Sylvia n'aimait pas

les poupées et s'était vite désintéressée d'elles, elle préférait de beaucoup jouer avec le petit Roméo, le cochon d'Inde de Julia, elle adorait ses fines oreilles, ses petites pattes qui ressemblaient à des mains de lutin et elle riait quand elle le regardait manger une feuille de salade.

Lors de ces après-midis passés ensemble, Julia rapportait de la cuisine des brioches au sucre, des pâtes de fruit et des Pink Lady. Sylvia parlait peu habituellement mais elle devenait intarissable lorsqu' il s'agissait de raconter des histoires. C'est ainsi que son amie lui expliqua le plus sérieusement du monde qu'elle connaissait une planète cent fois plus petite que la terre où les fleurs avaient des têtes de renard et des renards des têtes de fleur. Elle lui disait que dans chaque maison il y avait des passages secrets, qu'une fois qu'on entrait à l'intérieur, un labyrinthe piégeait les personnes sans imagination. Une fois perdues elles étaient enfermées dans un cachot infesté de poux et des lutins leur jouaient de la harpe sans jamais s'arrêter. Ceux qui ne réussissaient pas à s'échapper perdaient à tout jamais le pouvoir de rêver, en revanche, ceux qui parvenaient à s'extraire du labyrinthe grâce à leur imagination, avaient la grande chance d'accéder au véritable Royaume des Rêves.

Avant de partir Sylvia demandait à Julia de fermer les yeux et de compter jusqu'à cent.

— Ensuite si tu veux tu pourras venir me chercher.

— Mais je sais où tu vas, tu retournes dans le mur !

— Comment tu sais ?

— Parce que je le sais, c'est tout », répondit-elle en baissant la tête.

— Si tu regardes, je ne reviendrais plus.

Julia posait ses paumes pour masquer ses yeux et se mettait à compter, elle ne voulait pas trahir cette sœur de cœur. Je dois juste fermer les yeux pour qu'elle regagne l'autre-côté, Sylvia reviendra demain. Elle tenait tellement à son amie qu'elle n'aurait pas couru le risque de la perdre, le pacte entre les deux avait été scellé et tous les jours dès que Julia fermait à demi ses volets, qu'elle se jetait sur son lit et s'assoupissait, son amie arrivait, exactement comme dans un rêve.

Pourtant, cette histoire se termina aussi brusquement qu'elle avait commencée, là aussi, comme dans un rêve qui se fracasse sur la dure réalité. Ainsi, à la toute fin de l'été, Sylvia disparut pour ne plus revenir. Julia eut beau penser très fort à son amie, jamais celle-ci n'avait fait demi-tour. Les papillons virevoltaient encore dans la pièce et parfois les fées lui rendaient visite mais, petit à petit, plus rien. Et c'est ainsi qu'au bout d'un an, le mur de sa chambre s'était définitivement refermé derrière elle condamnant les restes de l'enfance de Julia entre ses briques.

La gamine passa difficilement à l'âge adulte : mal dans sa vie, étriquée dans son corps adipeux, malheureuse parce que tout le monde l'avait trahie dès ses premiers pas. Ralph, son père était parti quand elle avait huit ans. Elle l'avait totalement oublié, effacé de la carte le Croquemitaine. Sans doute parce qu'il est impossible de bercer le souvenir d'un homme qui a abandonné sa famille et l'a trahie de la pire des façons. Tout ce qu'elle savait c'est qu'à cette période sa mère avait tiré un trait sur les hommes, plus aucun d'entre eux, à partir de là, n'eut l'occasion de poser le plus petit orteil dans la maison.

Mais, depuis que Ralph était parti, Véra avait pris la fâcheuse habitude de s'enflammer sans raison et d'attendre le moindre prétexte pour lâcher une claque sur la joue de Julia. Vera s'en prenait à elle pour un rien, fusillait du regard ses formes irrévérencieuses, ses mains potelées et son visage disgracieux. « Tu ne risques pas de devenir un jour une reine de Beauté Julia ! » « Ton ambition serait-elle de vivre accrochée comme une huître à un frigo à deux portes ? » « Avec tes bourrelets tu ferais peur à un épouvantail ! »

Julia hurlait en silence et pour calmer ses nerfs, dès que sa mère avait le dos tourné, elle avalait comme un Pac-Man tout ce qui lui passait sous la main. Une fois, elle avait même ingurgité en moins d'une heure un pot entier de crème de marron en vidant simultanément une boîte de cigarettes russes. Plus elle mangeait, plus elle se farcissait les joues, plus son corps se réchauffait, plus elle supportait son sort et plus le monde revenait à sa place.

Sa mère disparaissait souvent au sous-sol en portant un plateau de nourriture. Un jour Julia lui avait demandé :

— Tu le nourris ton vieux ?

Véra s'était arrêtée net et avait levé les yeux en direction de sa fille.

— Oui, ce n'est pas grand-chose, autant lui donner nos restes de nourriture, tu ne crois pas ? » avait-elle répondu agacée.

— Ça fait combien d'années qu'il est là maintenant ?

— Je ne sais pas Julia et qu'importe au fond ! il fait partie des murs désormais.

— Tu ne crois pas qu'on devrait l'envoyer dans un centre d'accueil, ce ne serait pas plus correct à son égard ?

— Il a juste besoin d'un toit c'est tout P'tite Tête, le pauvre mets-toi à sa place une seconde !

— Et s'il a besoin de soins ? s'il meurt par ta faute ?

— Mais c'est quoi ton problème Julia, tu veux une engueulade en règle c'est ça ? ! Tu m'ennuies avec tes questions et mêle-toi de tes affaires ! Tu as vu ce beau soleil dehors ? va faire une balade, change-toi les idées au lieu d'être toujours fourrée dans mes pattes !

Julia totalement ahurie s'exécuta, autant aller prendre l'air en effet que de rester avec cette frappadingue qui nourrissait son cloporte, si ça se trouve elle lui donne la tétée à ce vieux crouton ! Mais j'en ai tellement marre de cette maison ! marre de cette mère toxique ! marre de rester enfermée à compter les heures comme une idiote désœuvrée. Depuis que Sylvia avait disparu derrière le mur de sa chambre, la vie n'avait plus grand intérêt. Alors, à partir de ce jour tous les prétextes devinrent bons pour partir se promener et vider sa tête sur les sentiers : par beau temps, sous la pluie, peu importe.

Ainsi, elle se prit d'affection pour le bout de forêt situé non loin de la maison et sillonnait ses chemins en tous sens plusieurs fois par jour. Elle s'y balada tellement, suant eau et graisse, fortifiant ses muscles, qu'elle largua en route colère et kilos en trop. Julia troqua ainsi, sans s'en apercevoir, sa silhouette honteuse de cachalot contre celle, plus élégante, de sirène. Si bien qu'un matin, Véra surpris sa fille dans la cuisine, vêtue seulement d'une culotte et d'un maillot de corps : Julia avait quitté sa chrysalide de petite fille enrobée, son visage s'était affiné, ses sourcils épais étaient maintenant joliment arqués et les contours de son corps plus gracieux.

Ces derniers temps sentant sa fille fâchée à vie avec elle, Véra avait essayé de se rapprocher d'elle, elle avait secrètement désiré effacer l'ardoise de ces années de brimades, d'enfermement et de critiques incessantes à son égard, espérant les faire passer pour de la simple maladresse de sa part. Et malgré l'impertinence accrue de Julia elle comptait sur la clémence de sa jeunesse : un enfant pardonne tout à sa mère, même le pire, pensait-elle. Mais les insultes répétées, le mépris permanent qu'elle avait exprimé à son encontre avaient malheureusement pour elle opéré son travail de sape : Julia tolérait sa mère mais estimait qu'il valait mieux la bannir de ses plans.

C'est à cette période que Véra stagnant dans sa vie, culpabilisant envers sa fille, sentant la vieillesse faire les cent pas devant sa porte, souffrant du terrible secret qu'elle cachait au sous-sol et se découvrant chaque semaine de nouvelles rides, de nouveaux cheveux blancs, se persuada qu'une retraite spirituelle s'imposait. Il était temps pour elle de piéger ses habitudes, d'élever sa pensée, de partir en quête de nouvelles sensations, de revenir à des gestes vitaux : embrasser les éléments, le vent, les arbres, intégrer le cosmique à son quotidien… comprendre l'essentiel et dénouer le terrible nœud qui encerclait ses entrailles pour qu'elle puisse enfin se libérer de son lourd fardeau !

Quelques semaines plus tard, un samedi matin, alors que Julia savourait ses tartines allégées, Véra revint tout agitée de la boulangerie. Elle venait de tomber sur un flyer et pas n'importe lequel : celui-là proposait, moyennant une somme raisonnable avec une ristourne de cinquante pour cent pour la deuxième personne, un stage chamanique de quinze jours dans un coin de forêt montagneuse. Les membres vivraient en pleine nature et devraient apprendre, au son du tambour et du vent, à recevoir les messages de leur

guide, à interpréter les visions reçues, à harmoniser leur vie et à trouver un nouvel équilibre avec leur environnement.

À peine le pas de porte franchi, Véra avait posé le pain sur la table de la cuisine et s'était ruée séance tenante sur le téléphone. Julia avait lu sur le feuillet le risible encart jouxtant un tipi au sommet d'une montagne :

Serez-vous d'accord de plonger avec nous dans le Grand Pouvoir Mystérieux ? Serez-vous prêt à couper les fils qui vous gouvernent, à vous ouvrir au cosmique, à communiquer avec l'impalpable et à dénouer vos nœuds profonds ?

Venez découvrir l'homme ou la femme rouge qui sommeille en vous car nous sommes tous fils et filles de Grand Esprit. *Attention : nombre de places limité, moins cinquante pour cent pour la personne accompagnante.

Véra passa une bonne heure pendue au téléphone, plus survoltée qu'une gamine le jour de son anniversaire. Après avoir raconté brièvement sa vie, elle échangeait dans un état de surexcitation puérile avec son interlocuteur. Véra trépignait, parlait fort d'une voix aiguë et enjouée. Julia toisait sa mère avec pitié, jamais elle n'avait vu Véra se mettre dans cet un tel état de surexcitation, une vraie gamine qui s'apprête à partir en sortie scolaire ! Ce stage allait la tirer d'affaire, il lui permettrait d'atteindre la sérénité, de comprendre quelle était sa place en ce monde, ce qu'on attendait d'elle Là-Haut ! My God, elle était pathétique !

Véra raccrocha triomphalement et déballa tout à Julia : le stage prévoyait un Grand Nettoyage, en deux semaines il était prévu que les membres acquièrent la faculté d'harmoniser leurs énergies, ils allaient ramasser leurs morceaux d'âme éparpillés, iraient à la rencontre de leur animal totem, apprendraient à communiquer avec Mère Nature, avec les esprits des montagnes, de l'eau et du feu, en quinze jours, mon Dieu c'était fantastique !

— Mais c'est génial Maman ! » dit Julia ironiquement.

— Tu l'as dit ! c'est exactement ce dont j'ai besoin : ouvrir mes chakras, méditer, trouver ma voix intérieure, me connecter aux éléments !

— On part quand ? parce qu'il y a une promo pour deux personnes.

— Oh Julia, tu te méprends ma grande… je dois faire ce voyage intérieur seule…

— Mais je vais faire quoi durant ton absence ? comment je vais me débrouiller toute seule ? ce stage pourrait me faire du bien aussi…

— C'est mon moment Julia ! je te demande juste ça : quinze jours, ce n'est pas grand-chose ! Tu es suffisamment grande pour te gérer n'est-ce pas ? faire les courses, donner un p'tit coup de propre par-ci par-là dans la maison, il n'y

a pas de quoi fouetter un chat, tu vas déjà seule au lycée, tu te gères déjà totalement !

— Mais tu vas me laisser seule avec l'homme ?

— Quel homme ? !

— Mais Maman, le vieillard qui habite en bas !

— Ah lui ! ce n'est pas un homme Juju, c'est un vieux crouton. Si ça se trouve il est mort... parce que ça fait un bout de temps que je ne suis pas allée le voir.

— Mais si, tu es descendue le voir ce matin avant de partir !

— Ah oui, tu crois ? je perds la tête… tu veux que je le chasse Juju ?

— Non, t'inquiète… ça ne se fait pas, et puis tu verras bien à ton retour.

Véra, l'esprit totalement obnubilé par son stage, lui expliqua en détail chacune des étapes du séjour, ça allait être tellement épatant : les premiers jours il y aurait un rite de passage, elle allait devoir apprendre à lâcher prise, comprendre la véritable nature de Grand Esprit. Ensuite, elle rejoindrait un tipi de sudation pour se nettoyer de ses énergies négatives. Il y avait aussi le rituel de morcellement-rassemblement et la cérémonie du Waka-Tanka. Que programme sensationnel ! elle allait juste devoir rappeler la dame qui organisait le voyage dans quelques jours pour tout finaliser.

— Le rite du morcellement-rassemblement, tu crois que c'est quoi au juste ?

— Je n'en sais rien, c'est surement pour rassembler les bouts de son âme, recentrer son aura.

— L'aura ? ah !

— Oui on a tous une aura ma grande !

— Et Dieu dans tout ça ?

— Dieu, Grand Esprit, Allah, c'est la même chose Juju, une force supérieure qui nous transcende !

— Ouai je vois t'inquiète c'est comme Big Foot, le Sasquatch, le Wendigo et le Croquemitaine, une force supérieure qu'on ne voit pas !

Véra ne releva pas sa dernière phrase, ses joues étaient rouges, ses yeux brillaient, elle se leva pour servir un verre de lait à Julia qui le refusa tout net, lui rappelant qu'elle était au régime. Sa mère but d'une traite un grand verre d'eau puis s'en servit un nouveau. Elle regardait sa fille, l'air songeur.

— Tu deviens vraiment jolie Julia tu sais, ça te va bien cette queue de cheval, c'est plus élégant que les chignons que tu portais avant. Tiens, je te laisserai des sous pour que tu refasses ta garde-robe quand je serai dans ma

montagne, tu as littéralement fondu ces dernières semaines, sans rire, tu nages maintenant dans tes jeans !

Julia se détendit, finalement elle était ravie de cette nouvelle proximité avec sa mère, elle se disait qu'après tout ce stage lui ferait du bien, Véra reviendrait épanouie et elles pourraient peut-être trouver une nouvelle façon de vivre ensemble, pas chacune dans son coin à se regarder en chiens de fusil.

— Tu es sûre que je ne peux pas venir avec toi ? » insista-t-elle.

— Jamais de la vie ! tu ne dois pas manquer tes cours. Il faut aussi que tu penses à ton avenir, profite de ce temps pour réfléchir à tout ça.

Comme sa retraite n'était que dans deux mois Véra passa huit semaines à s'y préparer en ingurgitant quantité de bouquins et de manuels sur le sujet. En quelques jours la spiritualité amérindienne était devenue sa préoccupation quotidienne, son incontournable obsession. Elle apprit à Julia tout un tas de choses, comme par exemple qui était Unchi et Ina : Unchi étant la grand-mère, la quintessence de tout, et Ina, la fille était l'acte créateur. Elle eut aussi l'idée saugrenue de se laisser pousser les cheveux et de ne plus jamais les couper car ils étaient une extension nerveuse de sa pensée et de son énergie. Comme des antennes, plus ils étaient longs, plus ils développaient l'intuition, captaient l'énergie du soleil.

Avant de lever le camp Véra laissa un billet de cinq francs pour Julia.

Six jours après la date prévue du retour de sa mère, Véra n'était toujours pas rentrée. Julia se faisait un sang d'encre, sa mère ne lui avait pas laissé de numéro où la joindre en cas d'urgence et après avoir parcouru tous les tiroirs de la maison elle n'avait pas réussi à remettre la main sur le stupide flyer.

Contrariée, elle s'assit sur le canapé vert caca d'oie et tira sur son ventre un affreux coussin en laine jaune poussin. Une cloche sonnait dans sa boîte crânienne : Véra s'était moquée d'elle, voilà tout. Si ça se trouve elle est partie un mois sur une île tropicale pour se la couler douce ! elle s'en fout de moi et ça ne changera jamais !

Voilà Julia vouée à une terrible solitude avec pour seule compagnie l'invisible clodo du sous-sol… Pourtant depuis le départ de Véra elle avait bien remarqué qu'il ne faisait plus aucun bruit, n'écoutait plus sa musique en boucle, ça ne tapait plus dans la tuyauterie comme avant non plus.

Et s'il était mort ? crevé comme un rat dans leur sous-sol ? la police pourrait les poursuivre : pendant tout ce temps vous avez gardé un brave vieillard enfermé chez vous ? … prouvez-nous qu'il était libre d'aller et sortir à sa guise ? de nos jours vous êtes passible de la cour d'assise, rendez-vous compte Mademoiselle, c'est de la maltraitance intentionnelle sur personne âgée vous savez, sur une personne en situation d'handicap en plus… Vous avez dévalorisé ce pauvre homme en le laissant croupir dans votre sous-sol

comme un indésirable parasite, nous allons le signaler au Procureur de la République ! La voilà pas dans la mouise jusqu'au cou !

Un matin, pour en avoir le cœur net, Julia s'assit sur la dernière marche de l'escalier menant au sous-sol, pour éviter de prendre froid elle avait placé le coussin jaune poussin sous ses fesses. Elle avait attendu longtemps, assise sur sa marche, le corps légèrement penché en avant, prêtant une oreille attentive tout en mâchouillant nerveusement l'une de ses mèches de cheveux. Elle avait mis en berne ses autres sens au profit de son ouïe, ainsi les ondes sonores s'en trouvaient amplifiées et le plus petit craquement la faisait sursauter. Toute la maison parlait : Julia entendait la charpente craquer, le vent souffler sur le toit et les pressions de l'eau circulant dans les tuyaux induisaient des petits claquements secs. Mais tous ces bruits provenaient des étages, au sous-sol régnait un silence total. Et s'il était bien mort le pauvre diable ? pourquoi ne tapait-il plus comme avant pour se plaindre au monde de sa pitoyable existence ? il ne respirait plus sans doute, voilà le binz. Julia regretta amèrement de n'avoir pas insisté davantage auprès de Véra pour l'accompagner dans ses montagnes. Comment allait-elle faire, seule avec un cadavre entre les murs de la maison ?

Il fallait vérifier, prendre le taureau par les cornes et son courage à deux mains. Hors de question d'avoir un macchabé sur les bras pendant que Maman ânonnait des mantras en mâchouillant des feuilles de laurier dans un yourte avec des allumés assis en tailleur. Elle se releva et descendit prudemment les escaliers en s'agrippant à la rampe de toutes ses forces, son pas était si raide qu'elle craignit de tomber.

Une fois en bas Julia s'aperçut à la tiédeur environnante que le sous-sol était chauffé. Elle posa une main sur sa poitrine pour se calmer. L'air au pied des marches était agréable, elle tendit l'oreille : pas un bruit. Prudemment elle saisit la poignée d'une main moite et tourna, son cœur s'emballa, elle ralentit son geste, tourna plus fermement encore. Une fois la poignée baissée elle poussa fortement mais comme elle s'y attendait, la porte résista : elle était verrouillée. Alors, courbant le dos, Julia retint son souffle et regarda par le trou de la serrure : une nuit dense accueillit son iris.

Elle remonta les marches quatre à quatre, elle n'avait plus peur du tout. Elle remua une nouvelle fois la maison sens-dessus dessous pour trouver la clé du sous-sol, finalement, au bout d'une demi-heure, elle découvrit une clé dans la boîte à bijoux de Véra. Pourquoi la cachait-elle là ? forcément il s'agissait de celle du sous-sol ! Une minute plus tard elle était de nouveau en bas et essayait la clé. Bingo ! Julia ouvrit la porte et en tâtonnant à l'aveuglette trouva rapidement l'interrupteur.

Elle eut l'impression d'être frappée par une grenade ! La pièce était grande, chauffée, accueillante, douillette, il s'agissait d'une chambre d'enfant et pas d'un cachot humide et inconfortable, aucune trace non plus d'une présence

masculine ni de celle d'un vieil homme en fin de parcours. Non, il n'y avait que du rose : le tapis, le tissus des lampes, la housse de couette étaient rose, rose pourpre, rose vif, rose bonbon… et tous ces étranges dessins placardés sur le mur : d'immenses gribouillages aux couleurs criardes, des traits grattés dans tous les sens, des escaliers, des échelles, des labyrinthes, des têtes de hiboux, des yeux sans visage, des visages sans yeux, des arbres, des étoiles, des oiseaux estompés. Chaque dessin était recouvert de bribes de phrases sinueuses ressemblant à des poèmes qui s'ondulaient autour de formes géométriques.

« Merde, c'est quoi ce bazar ? » demanda-t-elle à haute-voix. Véra n'hébergeait pas un vieil homme mais une petite fille ? pourquoi la chambre était-elle vide ? avait-elle emmené la personne qui vivait cachée là à ce stage ? était-ce une enfant des rues ? était-ce sa propre fille, la fille de Ralph et donc elle avait une sœur ou une demi-sœur dont elle ignorait l'existence ? Ou bien Véra avait-elle kidnappé une gamine au hasard et ses parents à l'heure qu'il est étaient fous d'inquiétude ? Non, impossible, c'était même parfaitement insensé parce que Véra n'aimait pas les enfants. Peut-être que la police était à leur trousses, peut-être que sa mère ne s'était jamais rendue à son stage, qu'elle avait juste fait semblant d'y aller pour gratter un peu de temps et mettre les voiles avec la gamine ? Véra était peut-être déjà à dix mille kilomètres de la maison foulant de nouveaux territoires avec cette étrange gosse arrachée de sa cachette ?

Ce n'est que le surlendemain que Véra revint.

Sa mère était changée au point que sa fille ne la reconnut pas : amaigrie, elle portait une tunique en daim couleur café toute ruisselante de franges et brodée de symboles solaires. Deux courtes tresses pendaient sous ses oreilles.

À peine arrivée, elle posa son bagage, retira ses mocassins tout neufs et remit en place d'une main nerveuse son bandeau crème en macramé qui ornait sa tête, puis elle embrassa Julia si vite que son menton cogna douloureusement contre la joue de celle-ci.

— Salut Maman ! » se contenta de répondre Julia d'un air détaché tout en serrant les poings. « Sympa ton look Pocahontas ! », ajouta-t-elle ironique.

Elle se mordait la lèvre pour taire son envie de lui hurler la question : alors c'était quoi cette histoire de clodo gâteux au sous-sol ? qui cachais-tu en réalité ? où t'as fourré la gamine, tu l'as tuée et tu as dispersé ses restes dans un terrain-vague ? raconte M'man je suis toute ouïe !

Véra, visage fermé, se rendit à la cuisine et revint d'un pas précipité en tenant un sac poubelle cent litres entre ses mains. Elle secoua prestement les bras pour faire rentrer de l'air dans le sac qui gonfla aussitôt, Julia la questionna du regard.

— Ce trou noir ou vortex si tu préfères va gober sans tarder tous les restes de notre ancienne vie ! »

Vera se mit à balancer à l'intérieur toutes les babioles de la maison : vieux magazines, prospectus, bibelots inutiles. Sans même la regarder elle s'adressa à Julia :

— Tu es toute pâlotte P'tite Tête ! tu as pensé à te nourrir au moins ? tu es passée d'une extrême à l'autre en si peu de temps : du sac de patates au sac d'os en un claquement de doigts ! » elle posa les yeux sur sa fille et lui lança un clin d'œil complice et poursuivit :

— Ma foi, ce n'est pas de ma faute si je n'ai pas pris de tes nouvelles pendant tout ce temps, ces dernières semaines ont été éprouvantes pour moi et ne m'ont pas laissé une seconde de répit mais quelle expérience ma grande ! J'ai l'impression d'avoir laissé l'ancienne Véra dans un dépôt. » Elle sourit et reprit son speech de plus belle :

— Ce n'est pas facile tu sais de s'accepter, de comprendre certains mécanismes qui induisent nos réactions et gouvernent nos vies et la vie de ceux qu'on aime, mais comme je me sens vivante désormais, prête comme jamais à remettre de l'ordre dans mon existence car il s'agit bien d'exister à partir de maintenant ! » s'enthousiasmait-elle en saisissant chaque objet inutile qu'elle jugeait encombrer les énergies du salon et les balançait ensuite rapidement dans son vortex en authentique polyéthylène.

Julia rageait intérieurement : comment cette Pocahontas ose-t-elle me parler de ses états d'âme sans même me demander comment je vais ? elle ne parle que d'elle ! moi moi et re-moi ! comment a-t-elle pu croire une seconde que je serai d'humeur compatissante avec elle, après m'avoir menti éhontément et laissé poiroter trois semaines, seule comme une idiote à la maison pendant qu'elle fumait Dieu sait quelle substance hallucinogène en buvant des tisanes dépuratives ?

Toi qui devines toujours tout, qui vois clair en tout le monde, comment n'as-tu pas pensé que j'allais découvrir ton extravagant petit secret ? tu me crois tellement bête… mais Maman, tu n'es qu'une menteuse, une méchante geôlière et en plus tu emprisonnes tout le monde ! Je devrais te dénoncer à la Police, j'aurai dû le faire après avoir découvert la chambre rose au sous-sol !

Julia n'avait quasiment pas dormi depuis qu'elle avait trouvé la chambre en bas, s'exténuant jour et nuit en ruminations, gambergeant du matin au soir sur cette étrange découverte, l'identité de cette fille et l'absence de sa mère... Plusieurs fois la jeune fille était retournée au sous-sol, avait farfouillé la pièce, elle avait même déniché une petite salle de bain dissimulée au fond de la chambre et dans laquelle était rangé quantité de lingettes désinfectantes, de sparadraps et de serviettes hygiéniques. La gamine qu'elle cachait là avait peut-être son âge puisqu'elle était déjà réglée !

Julia fusillait sa mère du regard, la respiration coupée. Voyant que Véra attrapait un objet qui lui appartenait, elle hurla :

— Non Maman, pas ma boule à neige !

Véra s'apprêtait à jeter le seul souvenir que Julia gardait de Ralph : une petite boule en verre avec à l'intérieur un père noël ventripotent, une hotte débordant de paquets sur les épaules. Sa mère reposa la babiole brusquement sur le buffet, le regardant avec perplexité.

— Pourquoi diable veux-tu garder cette niaiserie ?

Julia plissa les yeux, insuffla toute sa haine dans son regard et feula intérieurement. Véra soutint cette offense, sans même ciller et d'une voix calme elle lui répondit.

— Ton père était un connard, tu peux en être sûre. Il faudrait que je te parle de lui et le plus tôt serait le mieux d'ailleurs, mais crois-moi, il ne mérite pas un gramme de ta sympathie.

Véra agrippa à la place un vide-poches en cuivre un peu plus loin, le laissant tomber dans le sac dans un bruit métallique.

— C'est trop long à t'expliquer mais toutes les choses que nous devons garder autour de nous doivent être essentielles Julia. Tout ce qui n'a pas d'utilité aspire ton âme et suce ton énergie, c'est pareil pour tes pensées. Il faut que tu apprennes à les contrôler, sinon c'est elles qui te contrôleront.

La bonne blague ! pensa Julia. En guise de réponse sa fille secoua la tête, elle n'avait pas envie de penser aménagement intérieur ni de se prendre le chou avec les théories new âge de sa mère qui était la pire menteuse que la terre n'eut jamais portée. Furibonde elle quitta la pièce et s'enferma dans sa chambre à double tours.

Le jour de son retour Véra planta un clou pour accrocher au mur la fameuse photo du cheval au cavalier fantôme. Le soir même elle cuisina un bol de lentilles au lait de coco agrémenté de seitan.

— Maman, la viande c'est fini, c'est ça ?

— Tu as tout compris Juju… exit la bidoche, mort aux bidochons ! » Véra lui fit un clin d'œil.

— Pfff », fit Julia en s'asseyant découragée devant son assiette.

Rien n'est plus mauvais pour ta santé que le sucre et la viande tu sais. Ce soir j'ai fait avec ce que j'ai trouvé dans les placards parce que la cuisine végétarienne demande beaucoup de temps mais tu verras, ça ne va pas toujours être aussi immonde. Ce nouveau régime fait partie de mon plan de Grand Nettoyage vois-tu ! » puis, un sourcil levé elle lui demanda :

— Tu as vu l'image que j'ai accrochée au salon ?

Elle lui expliqua alors que c'était le guide du stage, Dimitri, qui la lui avait donnée. Un chic type ce Dimitri, il était russe mais avait vécu quinze ans dans la réserve de Pine Ridge dans le Dakota du Sud auprès d'une tribu lakota, il avait même appris la langue siouane.

— À partir d'aujourd'hui ma petite papoose tu devras m'appeler Black Horse…

Julia posa sa fourchette, la regarda avec des yeux éteints et secoua la tête. Véra rit légèrement.

— C'est Dimitri qui m'a attribué ce nom. Il m'a appris que mon animal totémique était un cheval Appaloosa. Tu trouves cela ridicule n'est-ce pas ? pas moi ! Figure-toi que j'ai enfin compris pourquoi j'ai toujours été attirée par ces élégantes bêtes à sabots et que depuis toute petite je rêve d'eux, ils galopent dans ma tête dès que je ferme les yeux.

Après le dîner Véra alluma une grande pipe en bois ornée de plumes et de lanières et gravée de tortues, cela dégageait une odeur de sauge dans toute la maison, ses gestes étaient calmes, posés comme si elle avait fumé la Chanunpa toute sa vie. Au bout de quelques minutes elle appela Julia.

— Qu'est-ce qu'il y a Maman Black Horse ? » demanda-t-elle narquoise en arrivant dans le salon. « C'est quoi cette odeur ? » son cœur se mit à battre la chamade quand elle vit l'air étrange affiché sur les traits de sa mère. Mais oui ! elle va tout m'avouer maintenant et ce n'est pas trop tôt ! s'excita Julia.

Comme si elle émergeait d'un rêve, les yeux encore tout songeurs, Véra lui dit après avoir craché la fumée de sa pipe :

— Tu n'as plus à t'inquiéter pour le vieil homme du sous-sol Juju.

— Il est mort ? » interrogea Julia en mimant grossièrement une expression de consternation sur le visage.

Il y eut un moment de silence pesant durant lequel Julia espéra de toute son âme que sa mère saisisse cette perche tendue, elle avait forcément capté son expression railleuse, elle allait tout lui avouer, lui raconter qui était cette adolescente qu'elle cachait en bas depuis si longtemps, dévoiler enfin la vérité... vas-y, déballe ton sac Maman je n'ai jamais été aussi attentive de toute ma vie !

— Oui, c'est un peu ça, Juju, il a embarqué ses affaires en fait, il a dû trouver une autre maison », de nouveau elle aspira la fumée de sa pipe et porta son regard sur la photo du cheval.

Julia était en pétard et tremblait de tout son corps. Véra lui mentait éhontément une nouvelle fois !

Et pourtant quelques heures plus tard, étonnamment, le pot aux roses serait

dévoilé : Véra était au pied du mur et les cartes allaient enfin être mises sur la table.

Ainsi, le lendemain quand Julia descendit à la cuisine pour prendre son petit-déjeuner elle trouva sa mère attablée. Assise à ses côtés se tenait une jeune fille.

« Julia » dit Véra d'une voix hésitante en se retournant, elle se racla la gorge nerveusement, « voici ta sœur, Sylvia ».

Véra se leva lentement pour contempler d'un peu plus loin cette scène qu'elle avait tant de fois imaginée, elle battit plusieurs fois des paupières comme si elle n'y croyait pas elle-même. La jeune fille assise ne prit pas la peine de se retourner alors Julia s'avança et lui fit front.

— Oh, mon Dieu ! » cria-t-elle.

Mais ce visage, ce regard bleu fuyant, ce corps famélique, cet air absent et éternellement rêveur, elle le connaissait ! Stupéfaite, Julia reconnut immédiatement sous des traits légèrement changés la petite fille du mur de sa chambre, son autre-moi, cette étrange gamine prénommée Sylvia avec laquelle elle avait passé des après-midis entiers durant un été, il y a une huit ans de cela, cette jeune femme partageait cet air ahuri et cette agaçante manie de ne pas regarder son interlocuteur en face, mais oui c'était bien Sylvia !

— C'est toi ? ! » demanda-t-elle choquée. Julia porta une main tremblante à son visage.

— Que dois-je comprendre ? » la voix de Véra était étranglée par la surprise.

Julia recula d'un pas et poussa un cri bref :

— Mais c'est elle qui vivait au sous-sol hein ? ! purée Maman mais je viens de comprendre…bon sang, je n'y crois pas ! ton vieux clodo c'était Sylvia en fait, n'est-ce pas, wow alors ça ? !

Julia les toisait toutes les deux d'un regard incrédule et désespéré.

— C'est elle qui était en bas dans cette chambre rose et moi qui pensait que Sylvia n'existait que dans mes rêves ! Oh merde Maman… qu'as-tu fais encore ! Tu ne l'as pas enfermée pendant toutes ces années au sous-sol ?

Véra baissait les yeux. La voix de Julia tremblait, son regard s'embua de larmes, elle porta ses doigts à sa bouche et regardait les deux femmes d'un air perdu. Après un long silence, elle tira une chaise et s'assit face à sa sœur, cette sœur qu'elle connaissait depuis si longtemps sans en être consciente, sans avoir su qui elle était vraiment.

Julia se sentait brisée en mille morceaux, ses pensées se heurtaient, se fracassaient dans sa tête, tiraillées dans des directions opposées. Comment

tout ceci avait pu être possible, sans qu'elle ne s'aperçoive de rien ? Elle repensait à toutes ces fois où sa mère l'avait repoussée et l'avait envoyé dans des camps de vacances ou dans des camps religieux de jésuites et de mormons, tout ça c'était pour l'éloigner de la maison, pour ne pas qu'elle découvre que sa sœur était enfermée au sous-sol !

Sylvia tremblait comme une fleur au vent et fixait intensément les motifs de plumes sur la nappe. D'un coup elle se mit à sangloter et porta ses paumes à ses yeux. Prenant une grande inspiration Julia la scruta du regard. Pour la première fois Sylvia avait l'air propre et soigné, ses cheveux brillants étaient peignés et tissés soigneusement en deux tresses égales.

Véra, lui caressa vigoureusement l'épaule, « ça va, ça va aller ma fille ! » puis elle passa une main sur son propre front. Tirant à son tour une chaise, elle s'assit à côté de Julia. Celle-ci la laissa faire, le visage inexpressif, la jeune fille n'avait plus la force d'être en colère, elle était sous le choc à l'idée que Sylvia existe vraiment, qu'elle n'était pas sortie de son imaginaire de petite fille esseulée. Elle regarda sa mère, une expression d'incompréhension dans le regard.

— Tu m'as menti durant toutes ces années Maman ! » Julia défiait Véra de ses pleins yeux. La voix crispée par la colère, elle poursuivit :

— Tu sais, je suis allée au sous-sol pendant ton absence, j'ai vu la chambre, les dessins, la salle de bain, tout ! j'ai tout vu et t'imagines pas combien j'ai cogité ! pourquoi ne m'as-tu pas révélé avant que j'avais une sœur et pourquoi l'as-tu laissée vivre en bas comme une coupable, pourquoi pas en haut avec nous ?

Incrédule Julia détaillait le visage redevenu inexpressif de sa sœur et celui totalement hermétique de Véra. Après un silence pesant cette dernière pinça fortement les lèvres, les yeux exagérément ouverts.

— Oui c'est bien elle ! c'est bien la fille qui venait te voir en cachette. Crois-moi, je suis désolée de t'avoir caché cela pendant si longtemps Julia, mais comprends que j'ai fait cela pour le bien de toutes les deux ! Tu n'es pas à ma place, tu ne peux pas comprendre ma situation et tu n'as heureusement pas idée de ce que j'endurais à l'époque quand ton père était là. »

Elle prit une grande inspiration et continua :

— Sylvia est née six ans avant toi et elle était tellement différente des autres enfants. Son parcours, dès le départ était compliqué…j'ai fait du mieux possible pour mettre de l'ordre dans cet incompréhensible désordre qui m'était tombé dessus. Déjà que cet imbécile de Ralph ne voulait pas de gosse, quelle ignoble personnage, il me battait tous les jours. C'était un sale bonhomme, crois-moi, un moins que rien, une vraie merde quoi !

Quand ta sœur est née j'ai dû composer avec lui parce que Sylvia n'était

pas comme les autres enfants de son âge, elle ne souriait pas, ne réagissait pas à son nom, à tel point que j'ai pensé qu'elle était sourde, aveugle même… », sa bouche se figea en un drôle de rictus.

— J'ai consulté plusieurs spécialistes, ils se sont tous penchés sur son cas, l'ont auscultée à la loupe, mais personne ne comprenait pourquoi elle agissait comme si elle avait perdu sa langue. Il lui a fallu un sacré bout de temps avant que ta sœur ne sorte son premier mot. Puis elle a réussi malgré tout à rattraper son retard, rapidement elle s'est mise à chanter, à jouer avec ses plots mais elle avait toujours besoin d'être seule ». Les larmes montèrent à ses yeux, Véra marqua une pause et poursuivit d'une voix fragile :

— Quand j'essayais de l'approcher, de lui faire un câlin Sylvia me repoussait violemment, rentrait dans des colères folles. Son visage devenait rouge, elle s'arrachait les cheveux, personne ne devait l'approcher ! son comportement agaçait tellement Ralph… il la secouait sans précaution, la soulevait et lui donnait des claques sur le visage en lui criant : « réveille-toi bougre de crétine ! »

La voix de Véra tremblait.

— Il n'y avait que la musique qui apaisait ta sœur, surtout la musique classique. Aussitôt que je lui passais un morceau elle se calmait et pouvait à nouveau se concentrer. Dans ces moments-là, elle attrapait un crayon et dessinait.

Mais Ralph n'avait aucune patience avec elle, pauvre puce, il me disait : « ta fille est ralentie, arriérée, bonne pour l'asile… » quelle merde ce type j'te jure !

Avec Sylvia il a complètement perdu les pédales et s'est mis rapidement à lui en vouloir à mort, elle était sa chose imparfaite, une ratée, il la traitait de dinde, d'abrutie, dès qu'il la voyait il la rouait de coups. »

Le corps de Véra était pris de secousses, les larmes coulaient en trombe de ses yeux. Elle couvrit sa bouche de ses mains et poussa des hoquètements de rage, ses bras tremblaient de furie.

— Maman, Maman chuuut Maman... » Sylvia lui saisit la main et posa un doigt à ses lèvres. « Tu vas souffrir avec tes pensées… Maman tu ne dois pas faire ça… tu te fais du mal, les pensées doivent être pliées et rangées dans un tiroir, elles n'ont pas le droit de te pourrir la tête. »

Sylvia fredonnait une mélodie entre ses lèvres et enserrait l'épaule de sa mère de sa main squelettique. Véra lui caressa à nouveau la joue, tira un mouchoir de sa poche et continua :

— Je lui ai aménagé une chambre au sous-sol pour la tenir le plus loin possible de Ralph. Sylvia était heureuse là-dedans, c'était son petit nid comme elle l'appelait, elle pouvait écouter sa musique, dessiner, rêver tranquillement.

À cette époque, je ne travaillais pas alors je lui ai appris à lire, j'ai essayé de lui faire l'école à la maison mais très vite elle n'a plus voulu apprendre avec moi, elle préférait tout faire par elle-même. « Laisse faire Sylvia ! » qu'elle me disait. Apprendre la plus petite chose lui prenait un temps infini, alors j'ai choisi de la laisser faire comme elle me le réclamait. Je n'avais pas envie de la bousculer, tu comprends. Véra se frotta le nez et regarda Julia dans les yeux.

— Quand toi tu es née Juju, Ralph n'est pas venu à la nurserie pour te voir, il avait peur que tu sois « sa deuxième demeurée », pauvre détritus ! Les dernières années il était devenu une véritable loque, tout ce qui l'intéressait c'était ses matchs de foot et sa bouteille.

J'avais peur qu'il s'en prenne à toi aussi parce qu'il piquait des colères folles quand tu pleurais la nuit. Alors toi aussi je t'ai cachée dans la maison, je t'enfermais dans ta chambre pour ne pas qu'il vienne te voir. J'avais tellement peur de ses réactions, qu'il te tue, qu'il nous tue toutes les trois. Pour ne pas que tu aies à le croiser je n'avais rien trouvé de mieux à faire que de t'enfermer toi aussi dans ta chambre. Je te disais de rester là, de ne pas en bouger, pour ne pas que le Croquemitaine t'attrape. Avec toi ça passait mieux heureusement, tu étais plus « comme il faut » à ses yeux. Mais j'en ai essuyé des coups de sa part chaque fois qu'il voulait descendre au sous-sol pour « remettre à l'autre sa cervelle en place » !

Heureusement, ce connard a fini par foutre le camp ! s'il était resté », dit-elle en serrant son poing, « je crois que j'aurais fini par le tuer, tôt ou tard… j'aurais fini par le faire tellement je ne le supportais plus ! » Les mains de Véra étaient à présent prises de secousses.

— Mais pourquoi tu n'as pas fait venir Sylvia dans la maison après son départ ?

— Tu ne comprends pas Julia ! ta sœur est autiste. Ce ne sont pas ces fichus médecins qui me l'ont appris, non ! j'avais vu à la télévision une émission sur un enfant autiste un jour. J'ai aussi lu pas mal de livres sur le sujet et j'ai fait mon tri, mais contrairement à beaucoup de parents je n'avais pas envie de la contrarier, je ne voulais pas la forcer à faire des choses qui l'auraient déplus, ni lui mettre des bâtons dans les roues soi-disant pour son bien. Il était hors de question que je la place dans un institut, ni que je l'oblige à fréquenter l'école. On devient si vite un bouc-émissaire quand on est différent des autres enfants… »

Véra fit un clin d'œil triste à Julia : « tu le sais bien Julia, n'est-ce pas ? » Julia, plongée dans ses pensées qui filaient à toute allure ne jugea pas indispensable d'en interrompre le cours.

Véra se mit en bout de table, plia ses genoux et passa ses bras autour de l'épaule de ses filles.

— Ta sœur possède d'innombrables qualités, elle connait un tas de choses, sa curiosité est insatiable et elle a un sens artistique très développé. Seulement, vois-tu, elle est ailleurs, elle ne laisse pénétrer personne dans son univers si particulier, mais le sien, à la différence de la plupart d'entre nous, est immense, il est san fin. Je n'avais aucunement l'intention de lui mettre des limites, ni de la forcer à entrer dans un moule pour être comme tout le monde, cela aurait étouffé sa personne, ça l'aurait brisée, crois-moi.

Tu dois sans doute penser que ta mère est un monstre et que j'aurais dû insister davantage pour faire sortir Sylvia de sa coquille, mais tu n'étais pas là pour voir toutes les fois où je l'ai prise par la main, où j'ai essayé, le nombre de livres que je lui ai donnés sur la nature pour qu'elle ait envie d'y retourner comme quand elle était petite, elle adorait tellement la forêt ! »

Julia regarda sa sœur : Sylvia était à nouveau égarée au milieu de son océan, sur sa barque flottante, perdue entre l'eau et le ciel.

Véra frotta sa main sur la maigre épaule de sa fille ainée. Les doigts de Sylvia se replièrent en poings qu'elle posa sur l'os de son sternum qui bombait sous son cou. Julia nota combien ses poignets étaient osseux.

— Sylvia pensait que Ralph finirait par revenir, elle avait peur de se prendre à nouveau des taloches, elle ne voulait plus quitter sa chambre, craignait le moindre bruit, elle avait peur de la lumière du jour alors j'ai condamné la fenêtre. Sylvia s'enfermait elle-même à clé là-dedans, il fallait que je la laisse tranquille, elle me répétait toujours : « laisse faire Sylvia ».

J'ai essayé plusieurs fois de lui parler de toi, je lui disais que Ralph était parti, que plus jamais il ne s'en prendrait à elle mais je n'ai rien pu faire, Sylvia ne voulait pas sortir, même pas quand je lui ai dit qu'elle avait une petite sœur qui serait enchantée de faire sa connaissance. Je l'ai même inscrite à l'école mais tu imagines bien qu'elle n'a pas voulu y aller, elle hurlait dans mes oreilles, se griffait le visage, se roulait par terre quand il s'agissait de quitter la chambre rose. Ta sœur avait tellement de colère dans son cœur.

Je me suis dit qu'elle finirait bien par sortir de sa tanière, qu'un jour elle se sentirait prête et parviendrait à mettre un pied dehors !

Quand tu es arrivée c'était compliqué pour moi de te dire que tu avais une grande sœur qui vivait au sous-sol depuis une éternité. À ta naissance Sylvia avait déjà six ans, elle avait toujours su se débrouiller seule, je lui apportais à manger, ça lui suffisait. Mais elle t'a entendue apparemment Julia et elle est venue te voir quand j'étais au boulot, c'est ça ?

— Oui. Sylvia a passé tout un été avec moi, elle venait dans ma chambre les après-midis, on jouait ensemble et elle me racontait des histoires.

Julia s'adressa à sa sœur :

— Pourquoi tu n'es plus jamais venue me voir Sylvia ? Tu m'as beaucoup

manquée tu sais…

Sans même relever la tête sa sœur lui répondit :

— J'étais embêtée par mes pensées… il n'y a qu'en bas où j'étais bien… en bas….

Les yeux dans le vague, Sylvia poursuivait d'une voix légèrement chantante :

— Sur le sol du sous-sol, tout en bas, je me tiens sur mes pieds.

Je suis heureuse dans ma boîte à musique,

La porte me garde du vent, les murs dissipent mes migraines,

En haut le soleil brille pour les autres, en bas les couleurs tourniquent.

Sur le sol du sous-sol se posent les grands oiseaux, s'envolent les notes,

En bas, tout en bas je reste loin du Croquemitaine.

— Elle est venue avec moi au stage », enchaîna Véra, « les organisateurs étaient tellement formidables avec elle, ils ont trouvé les mots justes pour l'apaiser. C'est étrange mais ils se sont tout de suite connectés à son esprit : « Sylvia est spéciale », qu'ils me disaient. Ta sœur était aussi dans les petits papiers de Dimitri, il m'a révélé ceci à propos d'elle : « Véra, tu ne dois plus laisser ta fille enfermée, elle est sacrée, Sylvia appartient à Cygne Blanc et doit être entourée de lumière. »

— Maman, je veux retourner en bas » interrompit Sylvia en baissant une nouvelle fois la tête.

— Sylvia », dit Véra en lui caressant les cheveux, « on va essayer… », elle agrippa la main molle de sa fille pour la serrer fortement sur son cœur.

— Mes pensées, tu le sais, elles ne vont plus me laisser tranquille », déclara sa fille d'une voix éteinte.

— Si, elles vont te laisser tranquille ma puce, fais-moi confiance. Tu te souviens quand on était sur la montagne, comment tu étais heureuse parmi les rochers, les arbres et les oiseaux ? quand tu as vu ce magnifique vautour planer dans le ciel ? Il faut sortir Sylvia, tu as besoin de renouer avec la vie, d'aller à la rencontre de ta sœur et de retourner voir cette nature que tu aimes tellement. Il est temps pour toi de t'engager sur un nouveau sentier, Grand Esprit est avec nous maintenant, il nous soutient et ça change tout ! » Véra lui caressait la main. « Il ne te laissera pas tomber, nous ne sommes plus seules toutes les deux et surtout tu es libre maintenant. Grand Esprit va nous aider, je suis sûre de cela !

Sylvia reprit brusquement sa main et se remit à pleurer, ses poings étaient posés sur la table. On ne voyait plus ses yeux, elle baissait la tête et faisait de

drôles de bruits avec sa bouche. Véra la serra contre elle, Sylvia rentrait les coudes, ça se voyait bien qu'elle était mal à l'aise, ses pensées devaient être en train de la torturer pensa Julia tristement.

— Tous les jours on va partir se promener avec Julia », continuait sa mère le regard étincelant, « on va trouver ensemble ce chemin de lumière qui nous attend toutes les trois, saluer Grand Esprit dans les arbres, dans les créatures visibles ou invisibles de la forêt, parce que Le Grand et Noble Waka Tanka est tout autour de nous. À chacun de tes pas je serai près de toi. » Elle lui caressait la joue maintenant et lui demanda affectueusement :

— Tu veux bien essayer au moins ? »

Sylvia crispa d'avantage ses poings et hocha involontairement de la tête. Véra, totalement emballée par sa vision béate, prit le hochement de tête de sa fille pour un oui et de nouveau des larmes inondèrent ses yeux. Mais des larmes de bonheur cette fois.

Dans les jours qui suivirent, la maison fut entièrement réorganisée autour de Sylvia : on installa son lit dans la chambre de Julia, Véra changea ses draps et remit une housse de couette propre et de couleur rose pour ne pas trop chambouler les repères chromatiques de sa grande fille. Mais la vie de toutes les trois allait bientôt être sens dessus dessous.

Julia se découvrit une sœur à dix-sept ans, de six ans son ainée. Sylvia avait vingt-trois ans mais elle en paraissait quinze. Elle était à peine plus grande que Julia, et cette allure de jeunesse produite par sa taille et son visage se heurtait désagréablement à cette impression étrange de vieillesse, d'usure, de corps en bout de course en raison de son apparence chétive et de son dos osseux et voûté comme celui d'une vieille femme.

Des frissons parcouraient la peau de Julia quand elle pensait qu'elle avait vécu si longtemps avec cette sœur ainée emmurée sous ses pieds, calfeutrée dans son bunker souterrain, écoutant interminablement de la musique classique en noircissant des feuilles de dessin. Elles avaient coexisté l'une et l'autre dans la même maison, tout en s'ignorant.

Comment Véra avait pu garder ce secret si longtemps ? pourquoi n'avait-elle pas tout révélé avant ? comment sa sœur avait-elle pu vivre dans une pièce de vingt mètres carrés avec une fenêtre condamnée sans autres horizons que ces murs de briques ? comment avait-elle pu s'y plaire au point de ne plus vouloir quitter sa prison ? Julia n'était pas totalement convaincue par les explications que lui avaient données sa mère à propos de cette nécessité à la protéger contre les attaques de Ralph. Et ce fichu stage chamanique allait-il pouvoir les sauver toutes les deux ?

Sylvia avait beaucoup de mal à entamer sa nouvelle vie et se déplaçait dans

la maison comme une voleuse prise flagrant délit de vol. Non décidément, ce lieu n'était pas le sien : aucun repère, aucune balise, aucun point de référence. Elle avait pris la manie de marcher sur la pointe des pieds, elle évoluait dans l'espace comme une funambule au-dessus du vide. Je n'ai pas le droit d'être là, se disait-elle, Sylvia n'appartient pas ici. Ce n'est pas ma maison… en bas… je dois retourner en bas !

C'est vrai, pensait Julia, ce n'était pas chez elle en haut. Maintes fois sa cadette l'avait surprise couchée devant la porte du sous-sol. Quel chagrin ! la vie de recluse, d'oubliée du monde lui était infiniment préférable à une vie à l'air libre. Là-haut ce n'était pas son territoire, elle se sentait piégée dans la maison comme un fantôme chassé de sa crypte et obligé d'hanter les vivants, de respirer le même oxygène. Le sous-sol abritait son univers, c'était un lieu sûr, un havre de paix où les rêves pouvaient s'envoler. Au royaume des oubliés Sylvia était reine et n'avait de comptes à rendre à personne, en bas il y avait la musique, ses feutres, ses fusains, sa gouache, ses livres… toute sa vie en fait.

Julia se rendit compte combien elle avait été bête de se plaindre de sa vie ennuyeuse, d'avoir cru qu'elle était différente de ses camarades, sa seule originalité était sa timidité maladive et ses quelques centimètres de plus de tour de taille, rien d'autre ! au moins elle n'avait pas été catapultée comme Sylvia dans une galaxie lointaine.

On avait déplacé son lit dans la chambre de Julia, mais Sylvia ne s'y sentait pas bien, forcément. La jeune fille n'arrivait pas à trouver le sommeil et restait des nuits entières assise dans le noir ou alors elle se glissait sous son lit, mais le dieu Morphée, vexé de n'être plus le confident de ses histoires farfelues, ne venait pas la chercher.

La journée, Sylvia tournait en rond sur elle-même comme une toupie. Ses pensées ne parvenaient pas à s'aérer et son regard était rivé vers le sol en direction de son ancien abri. Sylvia n'aimait pas la maison, même si Véra avait accroché une bonne partie de ses dessins aux murs, elle n'arrivait pas à faire comme si c'était chez elle, à se familiariser avec cette prison ouverte, totalement inhospitalière. Les stores étaient toujours relevés et la lumière blessait ses yeux, le moindre bruit la mettait en panique, elle tremblait et sursautait, c'est pourquoi elle préférait s'asseoir dans un coin, le visage blotti dans ses genoux osseux et là elle marmonnait douloureusement : « lumière, lumière, va-t'en ! »

Véra partait tôt le matin pour attraper son bus. Avant de descendre, elle déposait un bouquin à côté de Sylvia puis filait comme si tout allait bien. Sa fille était une grande lectrice, forcément elle allait être tentée de jeter un œil sur la couverture, puis elle ouvrirait le livre, poserait son regard sur la première phrase, caresserait les lignes avec ses doigts, deviendrait attentive et son cœur pourrait enfin se mettre à battre normalement.

Malheureusement, la jeune femme totalement aspirée dans la tempête qui battait sous son crâne ne bougeait pas. Imperturbable, elle ne regardait même pas la couverture de toute la journée.

Julia allait guigner sa sœur de temps en temps mais elle ignorait par où commencer pour la faire émerger du coin où elle tenait tant à rester engluée. Se sentant dépourvue, elle continuait d'aller la voir pourtant, essayait de lui parler, un mot plutôt qu'un autre la ferait bien réagir : « tu as faim ? », « tu veux que je te lise une histoire sœurette ? » mais ses questions étaient toujours suivies d'un silence mortifère et glaçant.

« Tu habites ici maintenant Sylvia » lui disait Véra en partant le matin. « Tu n'es plus seule comme en bas ma chérie ». Il fallait bien que sa fille l'admette, au bout d'un moment elle finirait par comprendre qu'elle n'avait pas d'autres choix que de se résoudre à regarder autour d'elle, que son attitude rebelle ne l'aidait pas, qu'après toutes ces années d'enfermement il était temps de mettre enfin un peu du sien ! Je l'ai laissée faire trop longtemps, c'est à ma fille cette-fois de faire un pas en avant.

Sylvia levait les yeux dans sa direction, affichait un regard étrange, ne battait pas des paupières puis replongeait la tête entre ses genoux. Dans son monde imaginaire érigé dans les limbes du sous-sol, tout allait vite, tout était vivant, coloré, neuf, alors là, dans la maison, avec toutes ces fenêtres, ces portes ouvertes, cette lumière douloureuse et ces deux paires d'yeux braqués sur elle, elle ne pouvait plus laisser libre court à son imagination et se sentait nue comme un ver-de-terre au beau milieu d'une autoroute.

Quand Véra rentrait chez elle, elle trouvait Sylvia toujours assise dans son coin. Sa mère la prenait par le bras et mettait d'infinies précautions pour la relever comme si le corps de sa fille était fait en cristal. Ensuite, elle s'asseyait à ses côtés et lui posait des questions comme l'aurait fait une maman ordinaire à une fille ordinaire :

— Tu as passé une bonne journée ma puce ? as-tu regardé le livre au moins ? Il t'aurait plu tu sais. Il parle d'un bateau qui fait naufrage en plein océan et d'enfants survivants qui découvrent une île magique. Demain je t'apporterai ton magicien d'Oz, je sais que c'est ton préféré.

Au fil des jours Julia et Véra remarquaient que la peau de Sylvia se zébrait au niveau des chevilles et des bras. Son épiderme avait pris une teinte grisâtre et son corps se couvrait de cicatrices et de stigmates. Julia et Véra connaissaient son secret de polichinelle : quand elle n'était pas observée Sylvia se griffait la peau.

Très vite la jeune fille n'était plus capable de s'habiller toute seule, ni de s'attacher les cheveux. Julia l'aidait du mieux qu'elle pouvait, sans trop se poser de questions parce qu'elle avait suffisamment de mal à gérer son quotidien : elle avait sa vie au lycée et personne sur qui compter. Nonobstant,

tous les matins elle s'assurait que sa sœur soit propre, habillée, le visage lavé et tous les matins, à cause de cela, elle manquait de peu de louper son bus. Le soir, Véra rentrait la dernière et Julia préférait traîner à la bibliothèque après ses cours plutôt que de se retrouver nez-à-nez avec cette fille qu'elle ne comprenait pas.

Un jour, en rentrant du travail Véra remua un sac devant le nez de Sylvia : aucune réaction. Elle s'aperçut alors que sa fille avait les bras et les mollets en sang, des parties entières de sa peau manquaient et, à ses pieds, moutonnaient des touffes de cheveux.

— Sylvia ! mais qu'est-ce que tu as fait ? » Véra porta une main à sa bouche et retint de toute ses forces un sanglot dans sa gorge. Après avoir roulé involontairement les yeux, elle prit une grande inspiration et caressa les cheveux de sa fille.

— Ma puce, je suis là, tu n'as plus à avoir peur ». Elle se racla la gorge et dit d'une voix qui se voulait enjouée : « j'ai une surprise pour toi ! »

Elle l'avait fait assoir sur le canapé en posant le sac à côté de sa fille : « je reviens tout de suite Sylvia ». Une minute plus tard Véra lui désinfectait les plaies, certaines était tellement profondes que le sang ne s'arrêta qu'au bout de quelques minutes. Puis elle alla trouver la cadette dans sa chambre : le nez dans un cahier de mathématiques, Julia était en train de bûcher sur ses équations. D'un geste rapide sa mère l'incita à la suivre. Elles se dirigèrent ensemble au salon.

— Mais comment t'as fait pour la retirer de son coin ? Sylvia c'est super ! » s'exclama-t-elle en se précipitant ver sa sœur dont les yeux étaient sans réaction.

— Sylvia, c'est pour toi », dit Véra en lui remettant un baladeur.

Elle et lui posa délicatement un casque sur la tête et appuya sur la touche Play. Aussitôt une expression de soulagement se peignit sur les traits de sa fille.

— La compilation des meilleurs morceaux de musique classique, des heures de bonheur sur plusieurs bobines ! En sortant du boulot, j'ai vu une boutique, une sorte de bazar discount et il y avait ce baladeur qui trainait et toutes ces cassettes ! Ça va l'aider ! » murmura-t-elle à Julia, elle souriait d'une oreille à l'autre, puis elle croisa son majeur avec son index.

— Je ne suis pas tombée dessus par hasard, ha que non ! Grand Esprit m'a guidée vers cet endroit. Jamais je n'avais fait attention à cette boutique et pourtant je passe devant quasiment tous les soirs de ma vie. Comment n'ai-je pas tilté plus tôt Julia, comment ai-je pu oublier son amour fou pour la musique ? !

Sylvia, le casque sur les oreilles, ressentit une grosse nostalgie dans son

ventre, tout son visage exprimait le bonheur.

Sa sœur jouait avec la mollette du son, on voyait tellement qu'elle était aux anges. Julia constata tristement que ses ongles avaient été rongés si profondément que des plaies s'étaient formées au bout de chacun de ses doigts.

Sylvia ferma les yeux et se laissa bercer, tout son corps semblait se détendre et palpiter à nouveau au rythme de la symphonie. La musique était en train de la sauver.

— Tiens, on va s'assoir à côté d'elle. J'ai quelque chose pour toi aussi Juju, attends-moi, je reviens tout de suite.

Véra descendit au sous-sol et remonta rapidement en tenant un gros album photos avec une épaisse couverture bleue. Elle s'assit tellement proche de Julia que leurs épaules se touchaient. Cette dernière prit l'album, le posa sur ses cuisses et curieuse comme jamais feuilleta ses pages rigides. Wow ! Il y avait tout un trésor de photographies avec toujours sa sœur dessus : des portraits de Sylvia prenant son goûter, assise sur une couverture au beau milieu d'un joli parc. Sylvia dans la baignoire jouant avec des animaux en plastique, Sylvia ramassant des cailloux et les déposant dans le creux de sa robe.

— C'était il y a si longtemps », murmura Véra, émue.

Julia pointait du doigt les photos, s'en suivait un flot de questions : « elle avait quel âge-là ? », « c'était à quelle occasion ? », « aimait-elle les animaux ? », « jouait-elle à cache-cache avec toi aussi ? »

— C'était quoi son livre préféré ?

— Le Magicien d'Oz, elle l'adorait, le connaissait par cœur.

Tous ces instantanés de vie de sa sœur étaient touchants et Julia souriait en découvrant les différentes expressions qui s'étaient dessinées autrefois sur le visage rond et enfantin de sa grande sœur. Elle était tellement attachante, tellement mignonne, une vraie poupée ! Sur les photographies, il était frappant de voir combien Sylvia ressemblait à toutes les petites filles de la terre et ses yeux exprimaient un bonheur véritable et une intense curiosité. Sur certaines d'entre elles Sylvia apparaissait avec une chaussette en laine transformée en un personnage rigolo. Véra lui expliqua que sa sœur avait modifié une chaussette pour en faire une marionnette appelée Oiseausorus : elle avait cousu deux boutons noirs pour les yeux et collé des plumes sur la tête.

— Elle le trouvait doux et s'obstinait à le porter sur son bras et à le faire parler, il lui racontait des tas d'histoires apparemment, impossible que je la lui prenne. Elle était têtue comme une mule ! » commentait Véra, « figure-toi que ta sœur ne voulait pas même pas enlever Oiseausorus de son bras pour dormir, elle rentrait dans une rage de dingue si j'essayais de lui arracher sa fichue

chaussette ! quel caractère j'te jure ! »

Julia sursauta en voyant une photo de Sylvia le corps couvert d'une peinture rouge de la tête aux pieds.

— Ah ça, c'est quand je l'ai emmenée à la rivière pour cueillir des mûres. Au lieu de ramasser des baies elle n'avait rien trouvé de mieux à faire que de les réduire en bouillie. Elle en avait sur tout le corps quand je me suis retournée. J'avais gardé un œil sur elle pendant que je cueillais les fruits, sans prendre garde qu'au lieu de les ramasser, ta sœur les écrasait sur elle. La peur de ma vie quand je l'ai vue ! je croyais que tout ce rouge c'était du sang, oh mon Dieu ! Comment Sylvia a explosé de rire quand elle m'a entendu crier ! » Véra souriait en disant cela.

— Elle aimait être dehors, ça se voit Maman, elle a l'air tellement heureux.

— Tu l'as dit, Juju, elle était heureuse, mais avec les mauvais traitements de Ralph elle s'est fermée en elle comme une huître.

Une photo attira particulièrement l'attention de Julia. Songeuse elle caressa la photographie : Sylvia au sous-sol, dessinant par terre. Sa sœur avait installé autour d'elle plusieurs palettes de gouache, des crayons de couleur, des pinceaux divers et peignait un grand arbre qui lui sembla tout-à-coup familier.

— Tu reconnais notre cerisier Juju ? elle voulait que je lui ramène des morceaux d'écorces, des feuilles, des fleurs de l'arbre, elle les entassait dans des bocaux et gardait ceux-ci près de son lit.

Sylvia était tellement concentrée sur son dessin, étonnant comment elle ressemblait à une artiste peintre adulte, ses cheveux châtains tombaient sur ses épaules, l'air rêveur, elle souriait. Une de ses incisives était brisée.

— C'était quand ?

— Elle devait avoir cinq ans.

— Une véritable princesse ! comme elle était chou !

— Oh oui, elle était adorable. À cette époque je pouvais encore la coiffer », déclara sa mère en souriant.

— Elle s'était cassée une dent ?

Véra relâcha sa bouche et poussa un soupir plein de tristesse.

— Ce connard de Ralph l'avait giflée tellement fort ce jour-là, simplement parce qu'elle ne répondait pas à son prénom ! Ce gros porc sans cœur l'a envoyée valser sur le buffet d'un coup poing dans la figure, brisant ainsi l'un de ses premières dents définitives ». Véra marqua une pause.

— C'est à partir de là que je l'ai installée au sous-sol.

Quand Julia referma le livre, elle ressentit une grande sympathie pour sa sœur et pour sa maman. Comme cela avait dû être difficile de composer avec

ce mari violent et cette petite fille en marge du monde et qui, à cause d'un seul homme, s'était mise en retrait de sa propre vie.

Elle dit à Véra :

— Tu as bien fait de lui laisser du temps et de la protéger comme tu l'as fait.

Julia prit la main de sa mère dans la sienne, les lèvres de Véra tremblèrent légèrement.

Elles restèrent assises, côté à côte, cherchant à deviner la musique qu'on entendait vaguement sous le casque de Sylvia. Sans rien dire, Véra attrapa la main de sa plus grande fille qui la laissa faire.

Sylvia voguait sur sa barque, dans son ciel intérieur les étoiles s'étaient mises à scintiller. Sous elle des poissons fluorescents dessinaient tranquillement des volutes phosphorescentes sous l'eau. Tout était calme. Tout était bien. Elles étaient toutes trois presque heureuses. Plus aucune des trois ne souffrait à cet instant. Elles étaient apaisées comme ça, ensemble, main dans la main, l'esprit libre, l'âme bercée par la douce mélodie de Bach, assises sur dans ce canapé vert comme sur un radeau en pleine mer.

Mais le bonheur ne dure jamais.

Le radeau allait bientôt être piégé par des vagues glacées.

Impitoyable, l'eau sombre, patiente, avalerait sous peu l'une d'entre elle dans sa gueule ingrate et profonde.

Sylvia restait toute la journée roulée en boule sur le canapé avec une couverture tirée par-dessus sa tête. C'était devenue sa tente de fortune. Il faisait sombre dessous et l'espace était maîtrisable, il était ressenti, délimitable et n'appartenait qu'à elle. Sylvia n'avait pas voulu de la réalité de la maison aux fenêtres que Véra lui imposait. La réalité était une chose qu'il fallait à tout prix éloigner.

Heureusement elle avait le baladeur et toute cette charitable musique l'emportait loin de cette maison. À peine avalait-elle le tiers de son repas en silence dans la cuisine, qu'elle remontait illico presto sur le canapé et appuyait sur Play. Sylvia s'arrangeait toujours pour descendre bien après que Véra l'ait appelée : elle n'avait aucune envie de voir sa tête pas plus que celle de sa sœur, ni toutes ces drôles d'expressions qui s'affichaient sur leurs visages et qu'elle ne comprenait pas. La jeune femme ne supportait pas non plus le cliquetis des couverts ni les bruits de gorge que Véra et Julia faisaient en déglutissant sans arrêt et ce besoin qu'avait la plus jeune de toujours prendre un dessert-sans-sucre.

Une fois sous la couverture, le baladeur l'emportait ailleurs. Les notes

étaient parfaites, douces, harmonieuses, elles ne connaissaient pas l'usure, elles parlaient juste. Sylvia aimait le pouvoir ascensionnel de la musique classique et quand elle écoutait Bach elle avait l'impression de voler. C'était un peu ça qu'elle avait éprouvé avec sa mère quand elles s'étaient rendues toutes les deux dans la montagne, surtout quand elle avait vu planer cet immense gypaète barbu dans ce ciel si bleu. Après le stage elle avait tout voulu savoir sur ce fascinant rapace, alors avec Véra elles étaient restées quelques jours dans un gîte en altitude afin de pouvoir le contempler. Avec Bach Sylvia devenait le gypaète, le griffon des montagnes, l'esprit de la nature et des forêts, elle était à nouveau libre.

Quand les piles de l'audiocassette s'étaient vidées de leur énergie Sylvia ne s'était aperçue de rien : la mélodie continuait de rouler dans sa tête, de la transporter au-dessus du vide et de la cime des conifères.

Ce jour-là, sans même s'en rendre compte, elle avait pris la décision de ne plus jamais se relever du canapé. En-dessous de sa couverture il y avait ce royaume qu'elle s'était construite. Au-dessus, il n'y avait qu'un vide inquiétant et deux femmes que bientôt elle n'allait plus reconnaître.

Au fil des jours, leurs visages s'étaient estompés dans l'obscurité, mais Sylvia savait que ses voisines remuaient de temps en temps les lèvres et que des sons sortaient de leurs bouches. Elles faisaient des gestes et des mimiques qu'elle ne comprenait pas. Qui étaient-elles ? étaient-ce les mêmes criminelles qui l'avaient impitoyablement délogée de son sous-sol ? Ces deux humanoïdes n'étaient rien, seulement des étrangères qui pourraient probablement, un jour ou l'autre, menacer de l'extraire encore une fois de sa nouvelle planète.

La plus vieille des deux, celle qui portait des tresses, avait toujours des mots dans la bouche, elle s'opposait à l'autre personne parce qu'elle voulait ouvrir la fenêtre, remonter les stores, mais son interlocutrice, heureusement, arrivait toujours à l'en dissuader.

Sylvia ne comprenait pas pourquoi on laissait cette dame à la robe beige frangée l'approcher.

Faites-là sortir.

Comme Sylvia ne se levait plus pour aller aux toilettes, Véra lui avait mis un pot de chambre au pied du canapé et des vêtements propres, des lingettes, une serviette, du papier de toilette sur la table basse. Le salon commençait à ressembler de plus en plus à une chambre d'hôpital, ou à une morgue, enfin à quelque chose de pas bien joyeux, voire de carrément macabre.

Vera avait de plus en plus de mal à gérer la situation, elle s'enfermait dans sa chambre et priait Grand Esprit de toute son âme. Elle ne cherchait même pas à comprendre pourquoi sa fille ainée ne se levait plus, tout ce qui

l'importait c'était de maintenir le contact avec elle et de suivre les préceptes de Wakan Tanka à qui elle avait donné son cœur et sa confiance. Dimitri lui avait dit de ne plus laisser sa fille enfermée dans le noir, elle devait grandir dans la lumière.

Plus Véra essayait de lui parler, plus Sylvia se refermait et se murait dans un silence mortifère ponctué de cris d'animal blessé. Sa mère, dépitée, arpentait le séjour en se tapant le front, essayant sur tous les tons d'atteindre le cœur de sa protégée. Mais celle-ci, frappée à la fois de surdité et d'aphasie, ne remuait même plus sous la couverture et se demandait, poings serrés, qui était cette maudite Sylvia que cette femme mentionnait sans cesse.

Julia, pas plus que Véra, ne savaient comment lui venir en aide. Sa sœur s'était cristallisée dans une bulle impénétrable, rien ne lui appartenait plus en dehors de la capsule de son corps et de la mélodie qu'elle entendait tintinnabuler dans sa tête. Il n'y avait plus de monde pour elle, il n'y avait qu'ici, quelques centimètres carrés de mousse : son nid, son abri. Tout le reste était une vaste étendue inhospitalière, une terre inconnue constituée de reliefs vertigineux et de plaine arides et menaçantes qui vacillaient et tremblaient sous un soleil de plomb. Elle avait oublié son ancienne chambre au sous-sol, ses dessins, Julia, Véra. Tout.

Véra trouva un matin Sylvia inanimée sur le canapé. Elle la crut partie, tâta son pouls. Julia réveillée par les cris de sa mère hurlait de sa chambre : « Maman, Sylvia est morte… c'est ça Maman ? ! »

Le jour même, après l'intervention du Samu Véra parvint à faire interner sa fille dans une unité psychiatrique.

Sylvia ressortit au bout d'un mois et reprit sa place dans le canapé vert caca d'oie.

Rien n'avait changé à part cette grosse étiquette collée sur son front : autiste sévère.

On avait qualifié la maladie dont elle souffrait de « sévère », c'est sûr que son trouble ne lui faisait pas de cadeaux à la malheureuse ! Autiste sévère : voilà résumé en deux mots le bilan dressé par une équipe pluridisciplinaire de psychiatres, orthophonistes, psychomotriciens, médecins ORL.

On avait aiguillé la pauvre Véra vers un centre spécialisé, on lui avait également remis une note contenant les coordonnées d'associations de patients, l'antenne la plus proche se trouvait à une heure et demie de route. Après un coup de fil avec une dame qui en faisait des tonnes on lui avait envoyé par la poste une plaquette en trois volets à plis accompagnée d'un livret-guide sur l'autisme dans le but de lui faire comprendre l'attitude

adéquate à adopter avec un malade atteint du Trouble du Spectre de l'Autisme.

Le livret était bourré d'illustrations ridicules caricaturant in situ des personnes atteintes de TSA. Toutes ces âneries grossièrement schématisées devaient dédramatiser la maladie, en faire quelque chose de simple et de maîtrisable. Voilà la clé toute trouvée des médecins pour composer avec une autiste sévère : de stupides croquis situationnels de gamins lobotomisés. Bref, du grand n'importe quoi et Sylvia dessinait tellement mieux que ça ! c'est vrai enfin, les croquis avaient l'air d'avoir été gribouillés par un môme de cinq ans !

À la clinique, Véra avait récupéré sa fille dans un état de loque extrême : le teint cireux, le dos voûté plus que de coutume, le visage émacié avec des cernes noirs creusés sous les yeux et des traces de piqures et d'hématomes plein les bras. En la voyant ainsi, sa mère s'était retenue de ne pas fondre en larmes, de ne pas trucider ceux qui lui avaient fait ça. Ces médecins tous des guignols, des criminels, des charlatans ! comment pouvaient-ils penser une seconde qu'elle pourrait venir en aide à sa fille avec leur documentation à la con, leurs stupides manuels et leurs modes-d-emploi risibles ? Qui étaient-ils ces empaffés en blouse blanche et à lunettes triple foyer qui se donnaient le droit d'évaluer son enfant ? quel était leur sinistre réseau ?

Véra n'avait pas besoin qu'on étudie sa fille, ni la singe comme une bête de foire, elle n'était pas qu'un simple cas d'école. Ils étaient tous des ânes imbus de leur savoir encyclopédique, incapables de comprendre chaque enfant dans son individualité, de le regarder d'un œil humain, de se pencher sur le bord de l'abîme, trop prompts à apposer leurs grilles réductrices et leurs étiquettes tout azimut ! Sylvia avait besoin de soutien, de temps, de patience, pas qu'on lui colle des pancartes ni qu'on résume son univers sous forme d'une risible bédé ! Plus jamais personne ne la brusquerait ni mettrait la main sur elle !

En se dirigeant vers la voiture, Véra avait serré Sylvia fortement contre elle. Respirant la douce odeur de ses cheveux elle lui avait dit :

— On rentre à la maison ma belle, je ne laisserai plus personne te faire du mal.

Véra ne se rappelait plus qu'elle lui avait dit exactement la même chose il y a seize ans, quand elle avait installé sa fille au sous-sol pour l'éloigner des poings de son père : « je ne laisserai plus personne te faire du mal ».

Sylvia retrouva ses marques : son canapé vert, son drap et l'horrible coussin jaune qui lui servait d'oreiller. L'inquiétude quitta son visage quand Véra lui remit ses écouteurs sur les oreilles, immédiatement ses traits se détendirent et sa mère en fut profondément soulagée. Elle avait changé les piles et racheté de nouvelles cassettes : Beethoven, Mozart, Tchaïkovski.

Les semaines passèrent ainsi, les journées défilèrent sans que ni Véra ni

Julia ne prennent conscience de l'état de détresse mentale dans laquelle la jeune femme était entrée peu après son retour de l'hôpital. Ou alors, l'une et l'autre avaient vidé toute leurs réserves de courage pour parvenir encore à regarder les choses en face.

Les premiers jours, Sylvia sortait la tête de son drap pour manger du bout des lèvres un peu de la nourriture que Véra déposait matin, midi, soir sur la table basse. Mais en revanche, quand il s'agissait de lâcher sa vessie elle attendait que la nuit tombe. Quand les deux femmes ne traînaient plus dans le salon, quand il faisait nuit noire dehors et qu'elle ne distinguait plus les meubles ni l'espace autour d'elle, instinctivement Sylvia se levait. L'environnement se confondait avec la nuit de sa couverture et la nuit lui appartenait.

En ce mois d'avril la température extérieure s'était radoucie. Véra tenait à venir remonter les stores, ouvrir en grand les battants de la fenêtre pour faire entrer en trombes le soleil et les pépiements rieurs des oiseaux dans le salon. Elle s'accroupissait devant sa fille et lui parlait quelques minutes :

— Tu entends comment les moineaux et les rouges-gorges chantent gaiment, si c'est pas une invitation à sortir ça ? Les journées sont plus chaudes maintenant Sylvia et quand tu auras assez de force, on pourra mettre un pied dehors, ne serait-ce que pour faire quelques pas. Le mois prochain c'est ton anniversaire ma puce, on pourrait le fêter dans le jardin, goûter au pied de notre cerisier, sais-tu qu'après tout ce temps ton ami majestueux est encore debout ?

Sylvia serrait ses bras très près du corps pour se protéger. Que lui voulait encore cette maudite femme, que racontait-elle ? avait-elle décidé de la déplacer encore une fois ?

Julia venait parfois elle aussi trouver sa sœur mais ses visites étaient courtes. Elle allait la voir par acquis de conscience, les bras ballants, le cœur crucifié, essayant tant bien que mal de maintenir un hypothétique contact :

— Quoi de neuf là-dessous ?

— Frangine, va falloir que tu décides à te remuer, et tu sais quoi ? ton amoureux est à la porte ! Mais non c'est une blague va, t'inquiète ! c'est ta vie qui t'attend dehors alors bouge-toi les fesses s'il-te-plaît ! »

Elle n'avait pas trouvé mieux que ces taquineries envers sa sœur pour la faire réagir car ses boutades mettaient de la distance avec l'infinie tristesse qu'elle éprouvait en réalité pour elle. Julia n'avait pas la force de Véra qui, de son côté, parvenait de temps en temps à soulever le drap pour vérifier si un cœur battait encore dessous et si des yeux couleur lac de montagne s'ouvraient toujours entre deux rêveries.

Chaque fois que sa mère faisait ça un bataillon de mouches jaillissait et la jeune femme poussait un cri rauque de bête sauvage et se griffait les cuisses rageusement. Véra abaissait aussitôt le drap comme si de rien n'était, mais elle avait bien vu sur la peau grisâtre de Sylvia les œdèmes et tous ces insectes qui couraient sur sa peau atrophiée, ses tissus qui commençaient à se nécroser. Elle avait vu, certes, mais elle avait vu sans voir.

La jeune femme avait perdu toute sa masse musculaire et se trouvait en état de dénutrition extrême mais tout cela Véra, obstinément, aveuglément, refusait de l'admettre. La seule chose qui lui importait était que sa fille ne lui soit plus enlevée, qu'elle n'ait plus à subir le regard des médecins, les piqures des infirmières, qu'elle ne soit plus enfermée nulle part. Grand Esprit était le seul à savoir réellement quoi faire.

Une nuit, alors qu'elle se rendait aux toilettes, Julia, encore à demi endormie, sentit une odeur abominable lui agresser les narines. Son premier mouvement fut d'allumer la lumière et de courir au salon : Sylvia était profondément endormie sous sa couverture, son souffle était régulier mais une large tache brune maculait une bonne partie du drap. Julia, secouée de tremblements, souleva un pan du linge et constata avec horreur que tout le bas du corps de sa sœur était recouvert d'excréments.

— Sylvia ! Sylvia ! » hurla Julia affolée, « Maman ! Maman viens vite ! Sylvia s'est faite dessus ! elle n'arrive pas à ouvrir les yeux ! »

Véra apparut calmement dans l'encadrement du salon, la mine blanche, les yeux vitreux. D'une voix grave elle articula ceci :

— Laisse-là tranquille ! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai senti l'odeur moi aussi et je suis allée la voir plusieurs fois, mais elle refuse de se lever, elle refuse même que je la nettoie. »

Elle prit une pause et son visage se mua en un masque de chagrin.

— Elle m'a frappée Julia ! » articula-t-elle la voix déchirée.

Véra porta ses mains sur son visage et pleura abondamment. Au bout de quelques minutes, sans lever la tête, elle lui avoua :

— Je ne sais plus quoi faire pour qu'elle aille mieux, je ne sais plus quoi lui dire... Sylvia ne veut plus décoller du canapé maintenant, c'est dégoûtant je le vois bien ! Mais je ne sais plus comment m'y prendre pour la sauver, je n'ai plus de solution !

— Fais-la à nouveau interner Maman ! » ordonna Julia.

Véra regarda sa fille d'un air grave et torturé et mit un long moment à lui répondre.

— Je ne peux pas lui faire ça Julia… J'ai remué tout ça dans ma tête, mais cette solution n'est pas possible. Tu comprends, c'est à moi de la protéger, je

lui ai promis de le faire, je suis sa mère et je dois veiller sur elle.

— Mais c'est dégoûtant bordel ! le canapé est noir de merde, on ne peut pas la laisser vivre comme ça, comme un rat dans sa chiasse !

Véra était arcboutée : non et non… et re-non ! elle ne laisserait plus personne lui faire du mal ! Grand Esprit intervenait dans ses rêves la nuit, Il lui répétait ce que Dimitri lui avait déjà dit : « ta fille doit être préservée, elle doit être gardée dans la lumière ». Peu importe qu'elle ne veuille plus sortir du canapé, Sylvia pourrait se briser en mille morceaux si on la contrariait, elle était tellement fragile ! Il fallait que Julia soutienne sa sœur coûte que coûte, elle devait continuer de croire en elle et à aucun moment Sylvia ne devait perdre courage, c'est pourquoi il était fondamental de rester toutes les trois soudées parce qu'elles étaient là pour s'entraider l'une et l'autre. C'était tout ce qui importait.

Mais Sylvia n'était plus sous la couverture.

Ce qui gisait-là n'était qu'un indescriptible amas de peau, d'os, de muscles, de cheveux et d'excréments.

Des selles liquides sortaient de son anus sans retenue, de l'urine coulait sur ses cuisses rachitiques, brûlait comme de l'acide sa peau jaunie et gonflée. La jeune femme pourtant ne ressentait aucune douleur, elle ne sentait plus la faim tirailler son estomac, ni son corps qui lâchait et perdait ses automatismes, ni sa peau se dissoudre. Le contrôle de son sphincter, le réflexe de déglutition, de respiration, toutes ses fonctions vitales se verrouillaient inéluctablement.

L'odeur était nauséabonde, innommable et infecte. Les mouches volaient nuit et jour dans la maison qui toute entière s'était mise à bourdonner. Véra avait fixé plusieurs rouleaux de papier visqueux au plafond où les mouches se collaient en grappes et agonisaient durant des heures et parfois des jours. Les fenêtres étaient gardées ouvertes en permanence et de la sauge et des gommes d'encens étaient brûlées aux quatre coins de la maison.

Tous les matins, avant de quitter l'appartement Véra changeait le linge qui recouvrait Sylvia. Elle posait délicatement un drap propre sur l'ancien souillé d'excréments et faisait glisser celui-ci très lentement par-dessous. Elle avait terriblement peur de briser les os de sa fille.

Puis Véra épongeait la flaque jaune foncé sous le canapé : un mélange d'urine, de mucus et de résidus de diarrhée traversait les épaisses couches de mousse du canapé et formait une petite marre immonde sous la structure de celui-ci. L'horrible flaque s'étendait jusqu'aux pieds de la table basse.

Après avoir tout nettoyé et s'être lavée les mains, Véra, à bout de force, posait une paume légère au-dessus du drap propre, approchait son visage et murmurait tendrement :

— Je t'aime Sylvia. Je t'aime de tout mon cœur.

Elle prenait sa douche, revenait une demi-heure plus tard pour prendre ses clés et jetait une dernière phrase à sa fille :

— Passe une bonne journée ma puce !

Puis elle quittait le salon pour descendre l'escalier.

La porte allait claquer dans moins d'une minute et la maison serait à nouveau tranquille.

Dans son salon, à l'étage, blottie sous la couverture il y avait toujours sa petite fille roulée en boule, sa jolie tête posée sur le coussin jaune. Avec cet orchestre joyeux de chants d'oiseaux qui pénétrait dans le salon, ce vent chaud qui soufflait dans les arbres, sa petite Sylvia souriante et curieuse du monde environnant allait forcément se réveiller. Un jour elle grandirait, son cœur s'allègerait et sa puce se mettrait debout ! Elle réapprendrait à marcher, comme elle l'avait fait vingt-deux ans plus tôt.

Véra était certaine qu'elle ferait bientôt faire des balades avec ses filles : Sylvia ramasserait des cailloux le long des chemins forestiers, cueillerait des mûres. Elle pourrait commencer un classeur dans lequel elle collerait différentes feuilles, inscrirait à côté le nom de l'arbre à qui la feuille appartenait, Sylvia aime tellement les arbres !

Si cela devait prendre une éternité, soit ! ce n'était pas grave, Véra était prête à l'affronter.

Elle nota mentalement dans sa tête d'acheter un classeur, de la colle et des bocaux aussi, pour l'occasion où sa fille aimerait à nouveau collectionner toutes les pommes-de-pins et les petits cailloux qu'elle trouverait sur sa route. Comme autrefois, quand elle les rangeait dans le creux de sa robe.

La nuit, mère et sœur pensaient à Sylvia.

Elles se réveillaient en sueur, se tourmentaient pour elle, guettaient les bruits du salon.

Wakan Tanka parlait à Véra : « veille sur elle, il faut la protéger ! »

Elle jouait de la flûte native chaque soir en priant avec ferveur.

Elle acheta des bocaux, un classeur et un cahier rouge dans lequel elle nota ses plus belles prières dédiées à Sylvia.

Laissons-lui du temps, elle a besoin de temps, voilà ce qui était convenu entre Véra et Julia. Il suffisait de prendre patience, tôt ou tard Sylvia sortirait de sous sa couverture, d'une seule pièce. Elle aurait rassemblé ses morceaux disparates, elle aurait déblayé ses pensées, aurait envie de s'étirer, de prendre un bain, de brosser ses magnifiques cheveux châtains. C'est sûr, un matin elle

se lèverait d'elle-même, se passerait une main sur le front comme lorsqu'on se réveille d'un mauvais rêve et irait enfin de l'avant.

La surface de la couverture remuait parfois légèrement, oscillait en vagues légères puis retombait brusquement.

Sylvia était devenue malgré elle un cafard. Une petite bête inoffensive qui ne mord pas mais qui allait rester là pour toujours. Très vite elles eurent l'impression que cette bête invisible ferait pour toujours partie de la maison et des murs mais elles devaient, coûte que coûte, protéger cette petite chose fragile de ses propres démons, ne pas la brusquer. Sylvia la délicate fille de verre qu'un rien briserait. Au moins, couchée là elle était en sécurité, protégée des attaques extérieures.

Mais les jours, les semaines passaient et Sylvia ne se levait toujours pas.

Alors, accoutumée à ne plus la voir ni l'entendre, Julia avait cessé cette habitude de venir jeter un coup d'œil en direction du salon avant de regagner sa chambre et Véra avait fini par ne plus lever les yeux au Ciel, ni même à grommeler en direction de Grand Esprit : il ne fallait pas bousculer sa puce, ne pas précipiter les choses.

Elle ouvrit les yeux.

Elle s'était faite dessus encore une fois…

Elle essaya de remuer mais elle pouvait à peine bouger, elle ne pouvait pas crier ni remuer sa langue. Quelque chose ne va pas.

Comment et quand s'était-elle retrouvée dans ce corps qui n'obéissait plus ? Elle sentait seulement ses globes oculaires tourner, ses paupières se soulever, mais ses mains, ses jambes : plus rien ne répondait ! Combien de temps avait-elle dormi ?

Soudain, une douleur la transperça avec une insupportable intensité e tout devint obscur.

Cette obscurité conciliante était son amie. C'était donc ça, je suis dehors !

Elle ferma ses yeux bleus d'eau et se laissa prendre par la nuit.

Un matin Véra n'était pas partie travailler, épuisée nerveusement et physiquement elle avait posé un jour de congé auprès de sa boîte. Elle était heureuse à l'idée de rester auprès de sa fille ainée toute la journée. Le matin elle avait fait son ménage et préparé une assiette de pâtes à la tomate, la recette préférée de Sylvia.

Vers treize heures, elle avait posé l'assiette sur la table basse, disant d'une voix qui se voulait enjouée : « conchiglie di pomodoro per la signora ! » et

avait soulevé légèrement la couverture mais sa main tremblait malgré elle.

Elle avait cligné des yeux et avait distingué une masse informe engluée dans les coussins du canapé, quelque chose de repoussant s'y était aggloméré : un amas dégoûtant d'excréments… mais Sylvia où était-elle ? elle n'était plus là ! Véra avait regardé les coussins de l'assise : le canapé était creusé et sa mousse jaunâtre avait été rongée et formait une cuvette remplie d'une substance verdâtre innommable.

Elle avait appelé à voix haute et tendu l'oreille en direction de la salle de bain :

— Sylvia ? » Mais oui, il lui avait bien semblé entendre un léger bruit d'eau mais avec tout cette cacophonie d'oiseaux au-dehors elle n'en avait pas été certaine, ce qui était sûr en revanche c'est que Sylvia s'était levée.

Son cœur avait fait un bond dans sa poitrine : ça y est, sa fille avait réussi à se remettre debout, à faire enfin le choix de sortir de sa cachette, mais c'est formidable, ce jour béni est enfin arrivé ! Comme Julia va être contente d'apprendre la nouvelle !

Puis alors qu'elle reposait une nouvelle fois ses yeux sur le canapé, elle reconnut, mêlée aux tissus de l'assise imbibés de souillures, une étoffe avec un motif familier : une grande étoile avec pleins de petites étoiles autour, c'était le t-shirt que Sylvia portait… elle a dû le retirer avant d'aller à la salle de bain…mais au même moment une abominable explosion pulvérisa son cerveau : Véra distingua une forme noire, longue, fine, non, ça ne pouvait pas…. non, ce n'était pas ça, ce n'était pas possible… elle avait dû mal voir, elle plissa les yeux, mais qu'est-ce donc ? la forme ressemblait tellement à un bras… son regard balaya la zone, scrutant les moindres détails…au comble de l'horreur, cette phrase se cognant sans trêve à sa cervelle : « non, ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible ! » Véra aperçut un peu plus haut un ensemble complet de dents, une incisive cassée, la dent brisée de Sylvia, sa dent définitive…. Juste au-dessus encore des yeux qui la fixaient... mais l'un de ses yeux bougeait, remuait... il n'était pas fixe, Sylvia était encore vivante ma parole… elle pourrait vivre, elle pourrait encore être sauvée !

Soudain, sans bruit et sans aucune indulgence, un vers replet tout blanc et nerveux s'était extirpé du sac conjonctival de Sylvia.

Quand Julia rentra du lycée cet après-midi-là, perdue dans ses pensées elle ne prêta pas attention à l'ambulance ni aux voitures de police qui étaient garées le long du trottoir.

La porte de la maison était grande ouverte, on parlait doucement à l'intérieur, des phrases courtes, des voix d'homme, graves, des sons étouffés et lointains.

Plusieurs mois plus tard le rapport d'autopsie avait révélé la cause de la mort de sa sœur : septicémie. Son corps était couvert de tissus nécrosés, de lésions prurigineuses, de morsures d'insectes, d'escarres et de larges plages de peau jaunâtre, des larves avaient été retrouvées partout sur elle. Son corps grouillait de vers.

Ce qui restait d'elle avait baigné durant plusieurs semaines dans une marre d'urine et de diarrhée sanglante, ses fesses avaient pourri jusqu'à l'os, elle avait des excréments partout, sur le visage, dans les narines, collés à sa chevelure qui ne formait plus qu'une masse compacte. Les fluides corporels avaient rongé ses vêtements et le revêtement en tissus et la mousse du canapé dans lequel son corps avait été retrouvé emmêlé.

Sylvia avait littéralement fondu dans le canapé. Seuls ses yeux n'avaient pas changé, ils avaient gardé la même teinte extraordinairement bleue.

Dénouement

Maintenant c'est Julia qui se faisait appeler Black Horse.

Elle avait faite sienne cette vérité que lui martelait encore sa mère morte : la vie est une punition que Grand Esprit nous inflige et le bison de l'ouest avait déjà perdu ses trois pattes. Dans la croyance des Lakotas un bison devait retenir les eaux qui menaçaient la terre et à chacun des quatre âges cycliques il perdait un pied.

Bientôt les eaux inonderont le monde, notre cycle étant arrivé à son terme.

Avant, quand elle était plus jeune, cette phrase raisonnait à ses oreilles comme une folie. Julia s'était dit autrefois que Véra avait tort, cette histoire n'était qu'une funeste conjecture et non une prophétie, la vie avait quand même de bons côtés et la fin du monde surviendrait évidemment un jour ou l'autre, dans une bonne centaine d'années on va dire, mais elle ne pendait pas encore au nez de l'humanité.

Mais c'est vrai que depuis quelques temps tout fichait le camp dans sa vie, tout se dérangeait dans sa tête, c'est comme si un méchant ouragan avait déferlé sur ses jours, tout était parti à la débandade… et Véra maintenant qui la hantait et voulait lui arracher Chloé ! Rien n'allait plus comme il fallait. Julia n'allumait plus aucun écran, ni celui de la télévision, ni même celui de son smartphone. José avait mis les voiles et depuis son départ elle était plongée dans un état permanent d'encéphalogramme plat, de blanc continu, incapable de la moindre concentration, hormis quand il s'agissait de partir en quête des micros et des caméras dissimulés dans sa zone privée. Des vêtements étaient entassés sous son lit, la vaisselle s'accumulait dans l'évier. Depuis qu'elle avait pris des mesures envers ses affreuses papooses l'appartement ressemblait à une décharge publique.

Cette absence de va-et-vient sur le paillasson enquiquinait Moïra. La porte de l'appartement familial ne s'ouvrait plus depuis longtemps et la vieille dame était la seule de tout l'immeuble à penser que cette porte close n'augurait rien de bon. Elle était certainement la seule aussi à avoir vu Julia revenir chez elle munie d'une grande cage, mais Grand Dieu à quoi pouvait-elle bien lui servir ?

Assise sur une chaise poussée devant la cloison, le cou penché à en avoir mal aux vertèbres, elle s'acharnait à tendre l'oreille et se demandait si elle n'était pas devenue sourde.

Les fillettes n'avaient plus le droit d'aller sonner chez elle, mais pourquoi ? pourquoi ne les entendait-elle pas rire, jouer derrière son mur, comme avant ?

Moïra ignorait tout et gambergeait, inquiète devant son mur, Hogg couché à ses pieds. Plus de bruit de télévision ni de vaisselle, c'est comme si le mur n'avait plus de pouls. Ça faisait un moment qu'elle n'entendait plus la voix de José non plus. Ces derniers jours elle avait seulement perçu des bruits louches : des cris étouffés, d'imperceptibles pleurs, des gémissements, mais elle n'en était pas tout-à-fait sûre, parce qu'avec toutes ces années derrière elle il était normal que les sons ne parviennent plus jusqu'à ses oreilles. À son âge la vue se trouble, mais pire encore : les bruits s'égarent dans le conduit auditif et la transmission des impulsions sonores vers le cerveau n'est plus aussi fluide. Ce problème s'était amplifié au point qu'elle avait perdu l'habitude de s'adresser aux gens. La vieillesse devenait un sérieux problème, pensait-elle, si André avait été encore là tout aurait été différent : ils auraient ri ensemble de leurs tracas auditifs, parce qu'à leur âge on n'a plus besoin de mots pour se comprendre, la simple présence de l'autre suffit.

Heureusement que l'adorable Audrey venait lui faire la lecture, cette grâcieuse petite fille était un don du Ciel ! Elle savait lire comme une parfaite institutrice, faisant respirer les phrases, intégrant des silences agréables à son récit. De temps en temps l'adorable gamine s'assurait d'un rapide coup d'œil que Moïra avait bien entendu, puis reprenait vaillamment le cours de son paragraphe.

Plus jeune ses lunettes couleur écaille posées sur le nez, Moïra pouvait facilement passer des nuits entières à dévorer les mots, souvent jusqu'à l'aube. Maintenant, la plupart de ses livres dormaient dans sa bibliothèque, intouchés, retraités et en état d'hibernation. Ils ne baillaient plus joyeusement entre ses mains et la poussière s'accumulait sur les tranches de tête. Mais heureusement quelques-uns tombaient parfois de leur étagère, grâce aux fillettes qui les délogeaient gaiment et leur redonnaient vie en les parcourant de le leurs petits doigts aériens.

Moïra gardait aussi une pile de livres sur son guéridon, près de son fauteuil, comme ça elle pouvait les toucher et cela lui redonnait des frissons de joie. Son livre préféré : The Secret Garden, de Frances Hodgson Burnett était le seul ouvrage à avoir véritablement une place à part. Moïra était très fière de son exemplaire vieux de plus de cent ans. L'image sur la couverture lui redonnait foi en la vie, alors il n'était pas question d'enfermer dans sa bibliothèque la mignonne blondinette avec son manteau amarante. Elle avait besoin de la voir cette petite fille aux joues empourprées qui se penchait sur la haie toute afférée à ouvrir une porte avec une clé ainsi que d'admirer l'adorable rouge-gorge perché sur sa branche, un peu plus loin, toisant d'un regard doux la gamine. Grâce à eux, la vieille dame comprenait le monde à nouveau.

Quand je reverrai mes voisines j'essayerai de leur lire le livre, je suis certaine qu'elles vont adorer. Dans la pile on trouvait aussi Les aventures de Huckleberry Finn, et des bouquins de Charles Dickens, mais elle ne les

ouvrait rarement désormais à cause des désagréments que la lecture lui occasionnait : dès qu'elle cherchait à déchiffrer les mots, ils se croisaient, se chevauchaient et se détachaient de la page. Alors, elle perdait le fil de sa lecture et des points noirs apparaissaient devant ses yeux. Il va falloir consulter mon ophtalmologue, ma vue a dû encore baisser, pensait-elle.

Un jour, alors qu'elle lisait à haute voix, bien calée dans son fauteuil, la tête penchée sur Le drôle de Noël de Scrooge, Moïra crut voir du coin de l'œil que ses pieds, joliment habillés de chaussons de soie azurée, trempaient dans une grande flaque noire.

Surprise, elle avait basculé en arrière, poussé un cri de surprise et d'un geste insensé avait envoyé valdinguer son livre. Dans son envol le bouquin avait brisé son vase en porcelaine de Moustier, ce vase adoré offert par André. « Oh gosh ! » avait-elle crié, effarée par sa propre bêtise.

Hogg qui dormait paisiblement près du fauteuil avait ouvert les yeux quand Moïra avait crié, son poil s'était hérissé aussi sec, mais pas à cause du cri de surprise de sa maîtresse ni à cause du bruit que le vase avait fait en se brisant au sol, non, le vieux mastiff avait bien vu cette forme noire qui se tenait près de Moïra. Hogg avait cligné des yeux puis avait posé sa gueule sur le sol en poussant un long soupir, il avait reconnu Philippe.

Le garçon fantôme était assis aux pieds de de sa maîtresse. Philippe été venu chez son écossaise favorite pour écouter la fascinante histoire d'Ebenezer Scrooge en proie à ses fantômes.

Moïra, depuis la mort d'André avait pris l'habitude de lire à haute voix des histoires pour Mister Wrikles. Du temps où il était encore avec eux, peu loquace avec ses congénères, André conversait quotidiennement avec son brave Hogg et le mastiff prenait joyeusement part à la discussion : il remuait la queue, regardait son maître de biais, roulait sur lui-même, éternuait sans arrêt, comme ils étaient drôles ensemble ! Alors Moïra, quand elle n'en pouvait plus du silence avait pris l'habitude de faire la lecture à son molosse, mais, ce qu'elle ignorait totalement c'est que dans ces moments le fantôme de Philippe arrivait aussi. Furtivement, invisible et discret, il se glissait près d'elle.

Quand les fillettes visitaient leur voisine, elles se posaient sur le sol, jambes en tailleur, tout proche des chaussons de la vieille dame. Audrey s'asseyait souvent sur le bras du fauteuil de Moïra et lisait. Aucune des quatre n'avait conscience qu'un fantôme était assis avec elles.

Dans ces moments-là Philippe était heureux, il buvait les paroles d'Audrey, sa voix était charmante et mélodieuse, il se sentait léger comme l'air, heureux comme un pape, autant que lorsqu'il laissait courir ses doigts agiles et pressés sur son piano. Le garçon-fantôme était sur le même diapason que les fillettes, il avait l'impression d'être emmitouflé dans un nuage de coton doux et

soyeux.

L'oreille collée contre son mur, à l'affut des sons, Moïra écoutait du mieux qu'elle pouvait. Toute son attention était concentrée sur le moindre frôlement, le plus léger grincement qui arriverait jusqu'à son oreille. Si les filles de Julia tentaient de lui faire un signe, le plus faible soit-il, en dépit de sa paresse auditive Moïra serait là pour écouter.

Tiens ! il lui semblait bien avoir entendu un petit bruit métallique ! prête à tomber de sa chaise, son cœur tapa si fort contre sa poitrine qu'elle dût prendre une grande inspiration. Moïra se ressaisit et colla une nouvelle fois son oreille sur le mur…. Mais rien ! silence de mort. « Blast ! » s'exclama-t-elle en gratifiant la cloison d'une petite tape agacée.

Moïra mourait d'inquiétude à l'idée que ses petites voisines soient en danger, elle avait bien remarqué l'absence de José depuis plusieurs semaines. Plusieurs fois elle était allée taper à la porte de Julia mais aucune réaction de l'autre côté, c'est comme si toute la famille dormait en plein jour. Et si Julia avait empoisonné les pauvrettes ? si elle n'avait pas supporté son sort et commit le pire parce qu'elle se retrouvait sans ressources avec trois filles sur les bras ? Elle avait toujours senti que cette femme cachait quelque chose, un sombre et triste secret, une blessure en elle qui avait pu probablement s'ouvrir avec le départ de son compagnon.

Dans les heures qui avaient suivies, Moïra avait entendu d'autres bruits indistincts, cette fois pas de doute, ses voisines étaient bien vivantes ! Alors le lendemain, déterminée à les aider toutes les quatre, avant même d'avoir eu le temps de regretter, Moïra avait sonné à la porte de Julia. La sonnerie fut si forte qu'elle la fit sursauter. Même combat. Rien, personne n'avait ouvert.

En fin de journée, à bout de patience, notre attachante écossaise avait appelé la Police pour lui confier ses craintes, mais une fois son récit terminé, l'agent avait conclu par un silence tombal. La pauvre Moïra s'en était mordue les lèvres d'avoir été avare en détails, d'avoir jugé bon de ne pas exagérer son récit, une fois de plus, elle était restée parfaitement honnête.

Prenant son courage à deux mains, elle avait rappelé quelques minutes plus tard, adoptant un ton plus ferme cette fois. Heureusement son interlocuteur avait changé.

— Tout de même, Monsieur, il faudrait aller vérifier si les filles vont bien.

— N'allez pas si vite Madame, elles sont peut-être en vacances pour une raison exceptionnelle, ou bien grippées, nous sommes fin octobre après tout.

— La dernière fois qu'elles sont venues me voir elles allaient bien Monsieur.

— Oui bien sûr, mais ce que vous me décrivez Madame n'entre pas dans

les troubles anormaux du voisinage, quand on nous appelle le plus souvent c'est pour des tapages nocturnes, mais… », dit-il en éructant un rire gêné, « jamais encore on ne nous a appelé pour un silence anormal chez un voisin, au contraire », dit-il en riant cette fois-ci grassement, « c'est plutôt sympa d'avoir des voisins calmes, vous ne croyez pas ? »

— Oui, je comprends tout-à-fait votre point de vue, rien n'est plus appréciable que des voisins discrets mais il y a bien des bruits inquiétants depuis quelques jours.

— Inquiétants comment Madame ?

— Ce n'est pas comme avant Monsieur, croyez-moi, j'ai entendu des cris de femme et des gémissements d'enfants. J'en mettrai ma main à couper comme vous dîtes en France.

Silence de l'officier.

— Vous vous entendez bien avec votre voisine ?

« Quel toupet ! » retint Moïra.

— Tout-à-fait, Monsieur l'agent, on a échangé quelques mots il y a longtemps. Je connais mieux ses enfants, il est vrai, ses filles viennent chez moi. »

— Vous vous êtes brouillée avec elle ?

— Ah non, du tout ! Julia est très occupée avec ses filles. Dernièrement, ses petites venaient me visiter plus souvent qu'à l'accoutumée, comme si … comme si quelque chose n'allait pas… enfin je dis ça, je ne sais pas en réalité…mais voilà dix jours qu'elles ne sont pas venues me voir.

— Elle ne vous a jamais menacée ni harcelée ?

— Ma voisine ? jamais.

— Vous l'avez déjà vue battre ses enfants ? leur mettre des coups ?

— Je l'ai vue les gronder.

— Gronder c'est une chose, est bien fou celui qui ne gronde pas ses enfants ! » L'agent se mit à rire sans retenue.

Poursuivant cette conversation ennuyeuse, l'officier lui suggéra de ne pas s'affoler, rien dans son récit n'était inquiétant, tout au plus, elle pourrait le rappeler dans quelques jours si la situation s'empirait ou si elle devenait préoccupante. Préoccupante ? vraiment ? elle l'était déjà assez « préoccupante » ! l'officier n'était pas là pour voir les grands drapeaux rouges qui s'agitaient devant la porte de Julia. Les bruits provenant de son appartement n'étaient plus de l'ordre du convenable, ils n'étaient tout simplement pas comme d'habitude : plus de rires, de claquements de porte, d'assiettes qui s'entrechoquent, d'aspirateur, de xylophone ou de trompette,

plus de voix d'enfant. Plus rien, seulement un foisonnement de bruits louches et de cris douteux !

— Vous pensez qu'elles sont battues c'est ça ? Vous n'êtes pas sûre mais c'est ce que vous pensez en définitive ?

— Non pas battues… enfin je ne sais pas… mais captives, sans doute.

— Ecoutez, le mieux serait de noter les événements. Si vos soupçons se confirment vous pourriez éventuellement contacter l'aide sociale à l'enfance mais ne perdez pas de vue Madame qu'un signalement sur des faits inexacts relève de la dénonciation calomnieuse, je préfère vous avertir avant.

Malgré les efforts de politesse de ce dernier, Moïra regretta d'avoir osé croire qu'elle pourrait compter sur son aide, il était on ne peut plus clair qu'il la prenait pour une vieille dingue avec ses soupçons infondés. Voyant qu'elle n'arriverait pas à ses fins, le cœur gonflé d'un gros regret, Moïra s'empressa d'abréger la conversation.

Prenant une voix douce et conciliante, elle répondit :

— Très bien Monsieur l'agent, je ferai comme vous le suggérez.

Elle n'avait pas la force de protester malgré la sourde colère qui grommelait dans son estomac et elle raccrocha dépitée.

Il n'en aurait pas pu être autrement, songea-t-elle en secouant ses épaules. De nos jours personne ne prenait personne au sérieux et les vieilles divaguaient : toutes des folledingues persuadées d'avoir la faculté de débusquer les drames bien avant les jeunes. Elle n'était qu'une de ces vieilles biques à l'imagination farfelue, elle s'inventait des histoires abracadabrantesques pour oublier un tant soit peu la région boréale d'où elle avait eu le toupet de s'extirper. Pour cet officier Moïra était comme ces âmes endolories qui nourrissent les pigeons, comme ces voisines paranoïaques s'imaginant au moindre couinement que le voisin derrière le mur est en train d'étouffer sa femme avec un oreiller…

Bref, coiffée d'un écriteau : vielle-folle-gâteuse, Moïra n'allait plus risquer de se couvrir de ridicule auprès de la Police, ni de qui que ce soit d'ailleurs, elle garderait ses secrets pour elle.

À ce moment même, il se passa quelque chose de très étrange : essayant tant bien que mal de décolérer, Moïra vit l'un des tiroirs de sa bibliothèque Canterburry s'ouvrir brusquement dans un grincement sinistre.

La vieille dame, stupéfaite s'approcha.

— André, is it you ? » demanda-t-elle intriguée. Elle se mit à rire : « tu en as mis du temps, my darling, pour venir me faire un signe ! »

Cela faisait des années que ce tiroir était bloqué. Comme Moïra pensait n'y avoir rien rangé de valeur elle l'avait laissé en l'état sans davantage y prêter

attention. Quand elle voulut s'approcher, Hogg se leva brusquement pour lui emboiter le pas. Le vieux chien savait une nouvelle fois qui avait fait ça : il avait vu Philippe tirer de toutes ses forces sur la poignée de laiton et débloquer brusquement le tiroir.

Quand Moïra s'approcha pour regarder à l'intérieur elle vit d'abord la carte de condoléances sur laquelle les filles de Julia avaient dessiné des cœurs et l'une des filles, probablement Audrey avait écrit ces mots : « nous ne sommes pas seuls, les anges veillent ». Moïra sentit son cœur se réchauffer et bondir dans sa poitrine puis elle plongea à nouveau ses yeux dans le tiroir, elle aperçut alors quelque chose qui brillait sous un jeu de cartes et plusieurs enveloppes de papier : « ça alors ! » s'exclama-t-elle : « une clé ! of course, mais oui bien sûr ! » Moïra se souvint alors que son voisin José, il y a maintenant une éternité, lui avait remis un double des clés de son appartement, pour le coup où Julia aurait la bonne idée de se retrouver à nouveau comme une idiote sur son paillasson, incapable d'ouvrir sa porte d'entrée…

En attendant, de l'autre côté du mur, ça grinçait des dents.

Des pupilles essayaient bien de regarder au travers des persiennes mais elles ne pouvaient deviner qu'un ciel livide où se déchiraient des nuages impénétrables. À force d'être privées de lumière, les filles avaient fini par se confondre avec leurs ombres. Elle se mouvaient silencieusement dans l'obscurité partielle, ainsi elles avaient l'impression de n'être pas entièrement mortes puisque bras et jambes bougeaient encore.

Errant dans cet espace suffocant et empuanti par le seau d'urine les fillettes observaient les éraflures plâtreuses du mur et toutes ces traces de la vie qui s'était écoulée ici : les rayures sur le parquet taché par l'encre de leurs feutres, les gommettes scintillantes collées sur les meubles, les empreintes de doigts sur le miroir de l'armoire, toutes ces marques incrustées partout dans la chambre accusaient leur vie de recluse. Voilà onze jours qu'elles moisissaient là comme des mauvaises herbes dans un jardin d'hiver qu'on n'arrose plus. Le visage fatigué, couvert d'une fine couche de poussière, des nœuds dans les cheveux, des vêtements maculés de taches, elles s'étaient rapidement contentées de vivre de trois fois rien, mangeant ce qu'elles pouvaient chaparder, écoutant Hogg qui grattait parfois le mur de l'autre côté.

Joue contre mur, Alicia caressait le papier peint comme s'il s'agissait du chien lui-même. Comme elle adorait promener Hogg dans l'allée de la résidence ! ces moments avec lui c'était mieux encore que des tours de manège à la fête foraine. Mais ce qu'elle préférait c'est quand elle allait avec ses sœurs prendre le thé chez Moïra, elles savouraient de belles parts de tartes aux fruits, du clafoutis à la cerise ou des sablés au beurre. La vieille dame s'installait au milieu des fillettes et leur racontait des histoires, des contes, des

souvenirs, il était toujours question d'aventures avec elle !

Leur voisine était à toute heure habillée avec élégance, portant le plus souvent des parures claires, des chemises en dentelles ou en organdi, des vêtements prêts du corps qui dessinaient ses longs bras et son majestueux port de tête. Moïra était si belle malgré son âge.

Alicia avait demandé à la vieille dame si elle pouvait aller promener Hogg dans la forêt, derrière la résidence. C'était le seul endroit au monde où elle se sentait parfaitement heureuse. La petite avait toujours aimé se perdre parmi les arbres, ça faisait tellement longtemps que Maman ne nous emmène plus faire des promenades.

Audrey avait laissé Chloé sortir de sa cage. L'ainée avait rapidement compris qu'elle préférait encore endosser le rôle de traître à celui de geôlière. La pauvre Chloé n'avait pas à vivre cela. Audrey éprouvait une profonde colère à l'égard de sa mère, Julia n'avait pas le droit d'agir ainsi, une mère qui maltraite à ce point ses enfants devrait être destituée de ses droits. Pourquoi Papa était-il parti ? pourquoi les avait-il lâchées ? L'école lui manquait, le simple fait de devoir prendre un bain, de faire sa toilette, et ses pauvres cheveux... elle passa une main osseuse sur son crâne duveteux et fut saisie par une profonde tristesse. Ses cheveux repousseraient, elle n'avait pas à s'en faire pour cela, l'important c'est que Maman redevienne comme avant, qu'elle arrête une bonne fois pour toutes de dérailler et de leur faire du mal.

Audrey avait les yeux qui piquaient, la faim lui faisait tourner la tête. Quand elle chercha à se relever pour se diriger vers son lit, elle vit une ombre passer dans la chambre. Elle se frotta les yeux, elle avait dû mal voir !

Pourtant, elle avait raison : Philippe venait d'entrer dans la chambre.

Le garçon avait compris l'inquiétude de Moïra. Ses petites voisines ne venaient plus la voir, alors il avait décidé d'aller vérifier par lui-même. Lui aussi appréciait les fillettes, il avait été touché par leur maturité, les avait trouvées discrètes, attentives et gentilles.

Depuis longtemps Philippe avait remarqué qu'il pouvait traverser les cloisons, que l'espace n'avait plus de limite. Il s'était même demandé s'il n'était pas devenu fou, mais cet étonnement lui était passé, il se doutait qu'en dehors de ses perceptions changées quelque chose n'allait pas, quelque chose de grave s'était passé, mais il n'avait pas envie d'approfondir le sujet, cela remontait à tellement loin et surtout il ne s'en sentait pas la force. Pourtant, constatant l'inquiétude croissante de Moïra il avait décidé d'agir, d'aller voir ce qui pouvait bien se passer derrière le mur, il n'aimait pas voir sa brave Moïra se faire ainsi des cheveux blancs.

À son arrivée dans la chambre il avait immédiatement mesuré combien les fillettes étaient tristes, il avait ressenti la gravité de leur désespoir. Elles étaient affamées en plus, leur mère ne les avait pas nourries, elle leur voulait

du mal, c'est clair ! Philippe eut pitié pour elles, il connaissait tellement ce sentiment de solitude, d'incompréhension douloureuse quand le monde entier s'acharne contre vous.

Le garçon-fantôme s'était rendu ensuite rendu au salon où il avait trouvé Julia endormie dans le canapé. Au premier regard il avait compris que cette femme était harcelée par une ombre importune et infernale comme lui l'avait été jadis par Pavia… tiens ! il avait enfin pu mettre un nom sur ce démon indiscernable qui suivait encore ses pas ! Et cette ombre étrange qui avait forme humaine savait qu'il l'avait vue. Il réalisa à cet instant que pour la première fois depuis une éternité, en dehors de son ami Hogg, quelqu'un d'autre le voyait, un humain avec un corps évanescent, un corps en loques, tout décharné, Philippe comprit à la seconde que cette créature effrayante qui l'observait attentivement était morte et qu'elle s'appelait Véra.

« Je vois les fantômes ! » s'étonna-t-il. L'ombre qui flottait légèrement au-dessus du corps de Julia avait bien vu le garçon en effet, elle avait vu qu'il était enfermé comme elle ici-bas, prisonnier du monde terrestre. Ce garçon embruiné de larmes était un captif, lui non plus n'avait pu partir, il en avait été empêché ou quelque chose l'avait retenu sur terre.

Philippe avait eu peur de se retrouver nez-à-nez avec un fantôme et ignorant qu'il en était lui-même un, il voulut s'enfuir mais l'ombre repoussante quitta subrepticement le corps de Julia et attrapa de sa main rachitique le bras vaporeux du garçon.

À peine Véra avait touché la peau fluide du jeune fantôme que tout son corps se trouva électrisé, devant ses yeux creux et sanguinolents défila l'histoire de Philippe : sa passion pour la musique classique, l'amour immense qu'il nourrissait à l'égard de ses parents, le chagrin infini de ces derniers après la perte de leur fiston, mais elle avait vu aussi les coups qu'il avait subis à l'école, les humiliations incessantes, son désespoir sans nom, son passage à l'acte, terrible, et cette perte de tout repères qui l'accablait maintenant et l'attachait au sol.

— Je dois te parler mon petit, j'ai quelque chose d'important à te dire, mais il faut que tu sois prêt à l'entendre.

Quelque chose s'était mis à vibrer en Véra et tapait frénétiquement au niveau de sa poitrine comme un organe invisible battant dans son thorax, son cœur-fantôme frappait douloureusement comme s'il était mû par une énergie vitale. La douleur était intense, dévastatrice, irradiante : ce garçon n'est pas comme les autres enfants, il est fragile, à part, il ressemble tellement à Sylvia !

— Vous me faites peur… vous êtes morte Madame...pourquoi faites-vous du mal à Julia et à ses filles ?

— Tu ne peux pas comprendre mon petit, c'est une histoire entre elle et

moi mais sache qu'à cause d'elle je n'ai pas été rachetée pour mes péchés et je n'ai pas pu rejoindre ma première fille.

Philippe ne voulait plus l'écouter, ce fantôme effrayant radotait certainement, alors il l'interrompit :

— Qu'aviez-vous de si important à me dire ?

Vera se baissa légèrement pour se mettre à sa hauteur. Le garçon avait moins peur maintenant, parce qu'elle semblait plus humaine : son visage était devenu presque familier, sa peau, détendue, plus rebondie, s'était colorée d'une teinte légèrement beige et ses yeux possédaient deux pupilles marrons.

— Tu es mort petit, comme moi, la différence c'est que moi je le sais. Ce n'est plus ta place ici, il faut que tu poursuives ta route mon garçon. Tu peux le faire et ce n'est pas compliqué, c'est juste que tu n'en as pas conscience. Quand tu comprendras que tu es mort, tu trouveras tout seul le chemin.

Mais que lui racontait-elle ? Philippe regarda ses mains : elles étaient bien comme d'habitude, rose pâle, ses bras et ses jambes étaient bien là, c'était elle le fantôme, c'était elle qui épouvantait sa propre fille et avait chamboulé la vie de ses petites-filles … mais soudainement plusieurs choses lui revinrent brutalement en mémoire : les moqueries, les coups de poing de Pavia, son retour de l'école en ce mois de novembre… le foulard de Maman… oui c'était ça qu'il ne voulait pas voir : il s'était pendu dans sa chambre et il était mort, voilà pourquoi il traversait les murs et se sentait perdu depuis si longtemps !

À la seconde où il comprit cela tout son corps se pulvérisa en un fracas de centaine de milliers d'étoiles. Philippe prit alors conscience que toute cette poussière pourrait être aspirée ailleurs d'une seconde à l'autre… il allait partir, serait bientôt happé de l'autre-côté.

Ça y est justement, il décollait, il flottait au-dessus du toit de l'immeuble, ses pieds frôlaient les branches de l'immense frêne, tiens ! il voyait ses parents à son enterrement : Elodie se cachait le visage dans les mains et pleurait, son père baissait la tête et pleurait lui aussi abondamment, comme ils étaient bouleversés, les pauvres…oh ! mais voyez-vous ça ! les parents de Pavia étaient là, se tenant à l'écart et Pavia son oppresseur aussi… il en a du culot celui-là !... Mais Philippe se surprit à rire : comme son tyran avait l'air petit et ridicule vu d'en-haut, il ressemblait à un moustique !

Philippe riait et sentait qu'il montait encore plus haut, son cœur s'allégeait, il regarda en bas et s'arrêta de rire. Il fallait à tout prix qu'il redescende pour aider cette femme morte comme elle l'avait aidé. Pourquoi n'était-elle pas partie puisqu'elle avait conscience d'être un fantôme ? C'est là que le garçon étoilé vit défiler toute l'histoire de Véra : il sut qui était cette femme, il ressentit son chagrin, vit sa fille Sylvia mourir dans sa maison. Cette jeune femme lui ressemblait beaucoup : elle avait une âme musicale, c'était une belle âme, une âme d'artiste, alors de toutes ses forces il l'appela avec autant

de puissance que lorsque sa mère Elodie avait appelé son petit garçon parti trop tôt dans ses prières.

Philippe se mit à hurler de tout son être :

— Sylvia, ta Maman ne peut pas partir, elle est coincée ici !

Tout en appelant Sylvia avec vigueur il sentit son âme se distendre et se souder à l'âme de cette femme morte, Véra. Il sentait tout le poids de ses regrets, il visitait sa tristesse et son cœur se mit à taper contre sa poitrine, son émotion était si forte, que tout un orchestre invisible s'était mis en route, et soudainement l'impensable se produisit : une brèche dans le ciel, un éclair spectaculaire.

Le salon de Julia baignait dans une chaude et rayonnante lumière.

Une voix douce, presque enfantine murmurait, une créature ailée, luminescente volait au-dessus de la tête de Véra, elle tenait la main fluide et étoilée de Philippe.

— Je suis là Maman, grâce à ce petit garçon on m'a laissé venir te voir. Le temps accordé est court mais je dois te dire une chose : tu t'es séparée de Grand Esprit par manque d'amour.

Grand Esprit n'est pas celui que tu crois, il est miséricordieux comme Dieu et il marche à côté des blessés de l'existence.

Il est tout près de toi Maman mais tu ne Le vois pas.

Tu as cru bien faire en venant trouver Julia mais tu t'es fourvoyée. Ton âme est affligée maintenant et tu as pris le mauvais chemin.

Je ne t'en veux pas, tu ne m'as rien fait de mal, je suis partie parce que mon heure était venue, tout simplement.

Grand Esprit ne t'ordonnera jamais de faire de mal, Il ne t'a pas demandé de prendre une vie. Laisse Julia tranquille, laisse ses adorables fillettes en paix.

Grand Esprit, comme moi, comme Dieu, nous t'aimons infiniment.

Tu peux partir sereine, viens maintenant Maman. Je t'emmène avec moi.

« Oh ma fille, oh ma belle Sylvia, comme je suis heureuse de te voir », cria Véra en pleurs. Son spectre s'était totalement transformé : il rayonnait avec puissance, toutes les traces de dégradation de son corps avaient disparues.

Sylvia, Véra et Philippe disparurent sur le champ laissant derrière eux une traînée de poussière scintillante. L'atmosphère était allégée et l'air était enfin devenu respirable.

C'est à ce moment-là que Julia se réveilla.

— Mes filles ? où sont-elles passées ? ! » elle courut à la chambre, déverrouilla la porte, ouvrit la fenêtre et les volets en grand.

— C'est fini mes enfants ! le cauchemar est enfin terminé ! » sa voix tremblait de joie et de douleur, des larmes de soulagement coulaient sur ses joues.

Elle entendit alors qu'on tournait une clé dans la serrure de la porte d'entrée : Moïra et Hogg pénétrèrent dans son salon. Tous les deux sentir immédiatement quelque chose dans l'air, quelque chose qui réchauffa leur cœur et détendit tout leur être.

Julia et ses fillettes allèrent à leur rencontre, à son pas déterminé, à sa tête haute et à son sourire assuré la vieille dame et Hogg surent que Julia n'était plus la même, le regard de la jeune femme avait changé, il s'était éclairé.

Ses filles, malgré leur maigreur et leur allure négligée, avaient l'air d'aller bien et leurs yeux scintillaient d'une positive clarté. Audrey avait les cheveux ras, Chloé la main bandée et l'œil d'Alicia était affublé d'un coquard mais au moins, elles étaient toutes les quatre en vie et c'est tout ce qui comptait en définitive.

— Ma chère Julia comme j'étais inquiète pour vous », lui dit la vielle dame en lui attrapant les mains.

— Oh Moïra comme je suis heureuse de vous revoir ! figurez-vous que je viens de faire le plus étrange rêve de ma vie.

Rien qu'à sa voix, Julia et Hogg furent assurés que le cœur de Julia s'était vidé de sa noirceur.

— Vous allez me raconter tout ça, darling, venez chez moi, je viens justement de sortir du four une tourte au potimarron.

Toutes les quatre passèrent l'après-midi chez Moïra et Mister Wrikles.

Hogg fut l'attraction des fillettes, elles le couvraient de caresses et jouaient avec lui.

Moïra avait discuté longtemps avec Julia. Elle avait su trouver les mots justes et pour la première fois depuis bien longtemps la jeune femme avait su écouter.

— Vous avez été votre pire ennemie Julia mais vous êtes également votre propre solution, comme vous le savez.

Julia, ravie d'avoir retrouvé une pensée claire lui raconta son rêve : sa sœur autiste décédée était venue chercher sa mère pour l'emporter au Ciel et, de fil en aiguille, elle lui révéla toute son histoire et pleura de nombreuses fois.

Moïra, bienveillante, accueillit ses confidences douloureuses. Elle lui parla sagement et lui fit comprendre que sa vie commençait aujourd'hui et que rien

n'était jamais perdu si on prenait conscience que la cause de nos malheurs était d'abord induite par nous-même.

Julia se rappela la sympathie qu'elle avait ressentie pour sa voisine lors de leur première rencontre, elle avait été immédiate et réciproque. Ses sanglots sincères bouleversaient Moïra et confirmaient ce qu'elle devinait : Julia était en train de prendre conscience de nombreuses de choses et la jeune femme avait de précieux jours à rattraper avec ses filles mais aussi avec elle-même.

— José est parti et puis après, darling, ce n'est pas grave », lui dit-elle. « Il reste un sur deux ce n'est pas mal, croyez-moi. Acceptez chaque jour comme il vient Julia, faites-vous confiance, et vous verrez tout ira bien. »

Après être retournée chez elle avec ses filles, Julia commença à ramasser les déchets éparpillés çà et là dans l'appartement. Elle jeta le masque de cheval, la pipe de sa mère, la photo noir et blanc et le cahier de prières.

Elle rangea la vaisselle, essuya la table, nettoya la salle de bain, tria les aliments de son frigo. Audrey s'approcha timidement d'elle et lui proposa son aide. Puis Alicia passa un coup d'aspirateur et Chloé se colla à sa mère qui la souleva et la prit contre son cœur.

Ensemble elles nettoyèrent l'appartement de fond en comble dans un silence agréable interrompu seulement par les gloussements de joie de Chloé et les éclats de rire d'Alicia. Audrey se détendait, s'arrêtait parfois pour observer sa maman, le cœur en liesse, elle la contemplait avec tendresse, leur maman était revenue et tout irait bien maintenant.

Quand l'appartement fut rutilant, Julia regarda autour d'elle, satisfaite. Le seul bruit qu'elle entendait maintenant était le babillage joyeux des oiseaux au dehors. Un sourire aux lèvres la jeune femme repensa à la phrase que lui avait dit Moïra : « Today's rain is tomorrow's whisky ».

Julia se dit qu'avec la somme rondelette qu'elle avait en banque elle pourrait déménager dans une coquette maison en lisière de forêt et reprendre son histoire du début. Tout en songeant à cela elle s'aperçut que ses filles la regardaient et souriaient en même temps. Elle tendit les bras dans leur direction et toutes trois virent à sa rencontre. Julia les embrassa chacune sur le front et les serra fortement dans ses bras.

— Je vous aime.

Des larmes de joies couraient sur leurs joues. Elles s'accordèrent un instant de repos et d'amour.

****

NB. Cher lecteur, chère lectrice, merci d'avoir pris le temps de lire « À

côté », j'espère qu'il vous a plu, j'ai mis tout mon cœur dans mes personnages, essayant de rester fidèle à chacun d'entre eux, qu'ils soient faits de chair ou de poils.

Si vous avez aimé être en leur compagnie cela veut dire que ma mission est réussie.

Vos avis sont terriblement précieux comme vous le savez, alors n'hésitez à mettre une évaluation si vous avez acheté le livre sur une plateforme du net ou bien à me rejoindre sur ma page Facebook pour en discuter ensemble (https://www.facebook.com/Piabrunner73). Merci beaucoup.

Je vous souhaite une belle vie.